Biblioteca Ateneu Barcelonès
1005309969

MATEOS
ENCUADERNADOR
Palma S.t Justo 9
BARCELONA

ATENEO BIBLIOTECA BARCELONES
35.
VI.
10

A. MATEOS
ENCUADERNADO
Palma S.t Just
BARCELO

BIBLIOTECA CENTRAL
35.
VI.
10

ESSAIS

SUR LE PROGRÈS

COULOMMIERS. — TYPOG. PAUL BRODARD.

ESSAIS

DE MORALE

DE SCIENCE ET D'ESTHÉTIQUE

PAR

HERBERT SPENCER

ATENEO BARCELONES

I

ESSAIS SUR LE PROGRÈS

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. A. BURDEAU

Ancien élève de l'école normale supérieure,
Professeur agrégé de philosophie.

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1879

C. BARCELONA

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Les *Essais* de M. Spencer parurent d'abord sous forme d'articles détachés dans diverses revues anglaises, de 1852 à 1871. Il y a dix ans, l'auteur réunit les plus anciens, et en forma deux volumes in-8°, intitulés : *Essais scientifiques, politiques et spéculatifs*. Un troisième volume, publié aux États-Unis, en 1872, puis réédité avec quelques changements, à Londres, en 1874, compléta l'ouvrage [1]. Le tout se compose de trente-cinq Essais : douze seulement ont été admis dans le présent volume. Ils ont été choisis d'après un dessein arrêté, et forment un ensemble. De ce choix, en effet, ont été exclus les articles les plus techniques, consacrés à des sujets de science et de politique pures. Il comprend des écrits proprement philosophiques, où l'auteur fait connaître ses principes, soit directement, soit par des applications très-simples. Ces écrits s'adressent au grand public : aussi on y trouvera l'esprit du système, non pas les conséquences lointaines, ni

1. La dernière édition a été mise en vente, l'an dernier, à Londres, chez Williams and Norgate. C'est une réimpression, sans changements notables.

les détails savants. La doctrine s'y présente environnée d'une clarté prévenante, qui d'elle-même vient emplir l'esprit du lecteur. Même l'auteur n'a point fui ces agréments de style, dont se passent bien les purs raisonneurs, mais non pas la plupart des hommes. En conséquence, ces essais n'attendaient que d'être mis à part et rangés en ordre, pour former une introduction à la philosophie de M. Spencer.

Le titre mis en tête du livre est de l'invention du traducteur; mais ce qui en justifie le choix, c'est que l'idée d'un progrès universel est la maîtresse-pièce du système de M. Spencer : le mot de progrès a paru convenable, pour cette raison, en tête d'un livre destiné à faire connaître les points essentiels de ce système.

Cette explication paraîtra sans doute suffisante, en une affaire de si peu d'importance. Toutefois le résumé des principes de M. Spencer, qui est placé ci-après, précisera le sens du titre, et le justifiera mieux. D'ailleurs quelque lecteur peut-être cherchera, sous ces fragments en apparence incohérents, l'unité de la doctrine : ce résumé-ci pourra l'aider à la trouver, en attendant qu'il recoure aux ouvrages plus considérables de notre auteur. Car pour ces derniers, celui-là sera le mieux préparé à les entreprendre qui, pressentant déjà la valeur de cette doctrine, l'abordera avec respect, avec ardeur.

EXPOSÉ DES PRINCIPES DU SYSTÈME.

Définition de la philosophie. — La science, si digne qu'elle soit d'occuper l'homme, ne peut pas à elle seule emplir sa vie et le contenter : sans elle il ne saurait trouver sûrement sa route, et pourtant elle n'est pas capable de lui servir de guide. Elle est une partie de la sagesse, elle est même la

source de toute sagesse : elle n'est pas la sagesse. Morcelée, et destinée à le demeurer toujours (puisque jamais, ni elle ni une seule de ses parties ne sera achevée) comment nous donnerait-elle une idée de l'ensemble des choses? A la rigueur, la science n'existe pas; il y a seulement des sciences. Or, chaque science n'a vue que sur un coin du monde; ou plutôt, chacune a son monde factice, et qui est un abstrait du monde réel. Et que veut-on qu'apprennent touchant leur destinée, et pour leur conduite de tous les jours, l'astronome dans la contemplation et le calcul des phénomènes célestes, le chimiste dans l'analyse des mouvements secrets de la matière? Par suite nulle de ces sciences n'agit sur nos résolutions, nulle n'aide à la formation de nos caractères, sinon par une influence détournée, qui échappe et au regard de la conscience, et au contrôle de la raison. La science risque de nous paraître un mode de penser à part, parce qu'elle ne réussit point à s'emparer de tout notre être.

Pourtant, est-il une seule vérité qui doive nous être indifférente? L'hypothèse de Laplace sur l'origine des mondes, et les découvertes astronomiques qui la confirment, sont des vérités très-pratiques : elles forment le cadre d'un tableau général de l'univers; et dans ce tableau l'humanité a sa place, elle y apparaît à son jour, elle en disparaîtra à son tour. Et de là, combien de réflexions, sur la puissance qui nous gouverne, sur notre rôle! Or, toute vérité scientifique est un trait de ce même tableau. Qui saurait rassembler et ordonner ces traits, qui saurait combler les lacunes actuelles, à l'aide d'une imagination disposant des trésors de la science et disciplinée par la pratique de ses méthodes, comprendrait l'univers et sa marche, annoncerait à l'homme sa destinée, lui dicterait sa vraie tâche. Ainsi l'unité et l'harmonie seraient faites dans la vie de l'homme, dès qu'elles seraient établies dans sa pensée.

Cette « unification de la pensée » est l'œuvre de la philosophie.

La science est donc la matière première de la philosophie. Si la philosophie domine la science, ce n'est pas qu'elle ait une origine supérieure, céleste, ou qu'elle soit née d'elle-même, comme ces nuages qui se forment soudain au zénith d'un ciel serein ; c'est que la science lui sert de piédestal. Elle n'est donc point une science *à priori ;* elle est *à posteriori,* et même plus que nulle autre connaissance.

D'un autre côté, la fonction de la philosophie est de ramener nos pensées à l'unité. Or, pour que des pensées, diverses en apparence, n'en forment qu'une en réalité, il faut qu'elles soient les conséquences d'un principe unique. Dans les sciences, où il s'agit seulement de théories particulières, c'est-à-dire d'unifications partielles de nos connaissances, les principes peuvent eux-mêmes être découverts par voie d'expérience et d'induction. Mais ici, il s'agit de s'élever au-dessus des principes les plus généraux où l'induction ait jamais conduit les savants, et jusqu'à un principe suprême. Ce principe ne peut donc être tiré de l'expérience. Il ne peut non plus être déduit d'un plus élevé. Il est donc *à priori ;* et de même la philosophie, qui en découle tout entière.

S'il en est ainsi, il faut bien que ces mots d'*à priori* et d'*à posteriori* ne soient plus inconciliables, dès qu'on les applique à l'ensemble de nos connaissances. Et en effet, d'une part, la pensée ne saurait, en s'exerçant, cesser d'être elle-même et se soustraire à sa nature. Connaître un objet, c'est donc le soumettre aux lois de la connaissance. — Mais aussi d'où vient cette harmonie entre la pensée et la réalité? Les êtres doués de pensée n'ont point toujours existé; même ils sont tard venus dans le monde. Et toutefois, avant leur naissance, ce monde n'était pas sans lois. Ce n'est donc pas la réalité qui

s'est soumise aux exigences de la pensée, c'est la pensée qui s'est accommodée aux formes de la réalité. Et si la loi de continuité est vraie, cette accommodation, qui est l'essence même de la pensée, ne saurait s'être faite d'un coup. La pensée n'est pas née subitement et armée de toutes pièces; c'est par d'insensibles progrès qu'elle s'est formée et organisée. Les principes que nous nommons *à priori* sont donc des habitudes héréditaires, produit d'une expérience prolongée pendant d'innombrables générations. Nos connaissances *à posteriori* sont les fruits de notre expérience personnelle, ou d'une expérience moins antique; c'est pourquoi elles ne font pas encore partie intégrante de notre organisme intellectuel. Les découvertes de la science, en particulier, sont des acquisitions trop modernes, connues de trop peu d'hommes, pour s'être incorporées au trésor commun des esprits humains. Et c'est la tâche propre de la philosophie de les y faire entrer, de transformer en *à priori* l'*à posteriori*, d'enrichir la substance de notre esprit avec la nourriture que lui a préparée la science.

Ainsi se concilient le rationalisme et l'empirisme. Le rationalisme a raison : car toute pensée, et même la construction d'une théorie empiriste, est impossible, si l'on n'admet d'abord un principe premier d'où part toute démonstration, et auquel l'esprit se confie. Mais l'empirisme, bien entendu, a raison aussi, et plus encore : car il explique cette confiance de la pensée en elle-même; ce sentiment qu'elle a d'une harmonie entre elle et les choses, il le justifie par tout ce que la science nous apprend de l'histoire de la pensée; la philosophie commence par le rationalisme, et finit par l'empirisme : ainsi le résultat dernier où elle arrive, se confond avec le principe premier d'où elle part. Dès lors, toutes nos connaissances, non-seulement s'enchaînent, mais forment un cercle, image de l'unité dans la multiplicité.

Les premiers principes. — Le premier principe de la philosophie doit être la définition de la pensée. Penser, c'est établir une relation entre un objet et un autre. Percevoir un être, par exemple, c'est le comparer à d'autres et le faire rentrer dans une classe de réalités connues; et comme nous ne saurions penser deux choses à la fois, comparer, c'est osciller rapidement de l'un à l'autre des termes de la comparaison. De même, pour toute autre opération intellectuelle : l'esprit ne s'arrête jamais deux instants de suite sur un seul objet; c'est sa fonction et sa vie, d'établir des rapports. Or, pour établir un rapport, il faut deux termes : entre quelque chose et rien, pas de relation. La pensée ne peut d'un objet réel passer à un néant : ce serait s'anéantir elle-même; et comment la pensée pourrait-elle s'anéantir? c'est ce qu'elle ne conçoit pas.

Cette vérité ne s'applique pas seulement aux objets qui se succèdent dans l'esprit; mais aussi à chacune des parcelles dont se composent ces objets. Il ne suffit donc pas de dire : dans la pensée, à un objet doit toujours succéder un objet. Il faut, en outre, que ces deux objets soient équivalents : la pensée répugne à concevoir soit la création *ex nihilo*, soit l'anéantissement d'une réalité. Rien ne vient de rien; rien ne devient à rien.

Mais la réalité peut encore recevoir un autre nom : elle n'existe en effet qu'en tant qu'elle est ou peut être connue de nous, c'est-à-dire en tant qu'elle agit ou est capable d'agir sur nous. Toute réalité est donc active, et peut s'appeler force. Voici, en conséquence, la formule dernière de notre principe : la quantité de force qui existe dans l'univers est invariable.

C'est bien là le principe premier : il est l'âme de toute science; et nulle science ne peut le démontrer : car comment comparer deux quantités de force? Nos mesures sont toutes

approximatives. Et fussent-elles exactes, toute opération de mesure suppose le principe à démontrer : faire deux pesées, n'est-ce pas admettre que d'un instant à l'autre l'intensité de la gravitation n'a pas varié, la quantité de matière présente dans le système solaire et même dans l'univers n'a pas changé?

De là les principes suivants :

Stabilité des lois de la nature : — Une même force produit toujours les mêmes effets. Car si d'un cas à l'autre, les circonstances étant d'ailleurs semblables, les effets différaient, la différence serait un fait sans cause.

Transformation et équivalence des forces : — Les forces de la nature sont de diverses sortes : mécaniques, physiques, chimiques, etc. Quand une force d'un genre donné disparaît, et qu'une force d'un autre ordre apparaît à la place, la première n'a pas pu s'anéantir, ni la seconde naître de rien. On en peut dire autant des unités de force dont se compose la première, comparées chacune à chacune avec celles de la seconde. La seconde force n'est donc qu'un déguisement de la précédente. Et la force peut revêtir successivement toutes les formes possibles, sans perte ni gain.

Rhythme universel : — Tout corps en mouvement subit l'action de toutes les masses ambiantes, et notamment des plus voisines. Sa situation à l'égard de ces dernières change sans cesse; par suite, l'action qu'il en reçoit varie dans sa direction, et même jusqu'à s'exercer, après qu'il les a dépassés, dans le sens contraire au sens primitif. Ainsi tout mouvement subit successivement des modifications contraires; tout mouvement est donc rhythmé. Par exemple, la propagation de la lumière est une vibration des molécules de l'éther, et la marche en avant du rayon lumineux est comme entrecoupée par des reculs.

Théorie de l'évolution en général. — Ces principes sont

applicables aussi bien à un groupe immense de forces, à un monde, qu'à l'une des composantes. Nous pouvons donc nous en servir pour décrire l'histoire du monde, et même d'un monde en général : et ce sera là notre résumé de toutes les sciences.

L'histoire doit suivre son objet de la naissance à la mort. Or un monde naît, du moins pour nous, à l'instant où d'imperceptible, il devient perceptible. Il meurt quand il redevient insaisissable pour nos sens. La matière est imperceptible quand elle est diffuse; elle devient perceptible en se concentrant. Un corps, pour se dilater, absorbe du mouvement; il en dégage quand il se contracte. Un corps qui se concentre en dissipant autour de lui son mouvement est dit en *évolution;* la transformation inverse est la *dissolution*. Tout changement doit donc être une partie d'évolution ou de dissolution.

En voici une preuve accessoire : Il y a trois genres de changement; un corps peut changer : 1° par acquisition ou déperdition de matière : ce qui est la forme la plus simple de l'évolation ou de la dissolution; 2° par l'effet d'une variation de sa température : alors il se dilate en absorbant de la chaleur, du mouvement thermique, ou se contracte en rayonnant son calorique; 3° par l'effet d'une « redistribution » de ses parties, sans perte ni gain : alors il y a une infinité de chances, pour que dans cette redistribution la distance moyenne de ses parties au centre soit changée quelque peu : si elle croît, il y a dilatation et tendance à la dissolution; et c'est le contraire, si elle décroît.

Maintenant, nulle portion de matière ne peut rester en repos : si elle n'est en dissolution, il faut qu'elle soit en évolution. Supposons, en effet, un atome en repos : c'est donc qu'il reçoit de toutes parts des actions égales et qui se neutralisent parfaitement; la matière est donc répandue autour

de lui en quantités égales de toutes parts. Si de plus son repos est durable, c'est que la disposition de la matière ambiante ne varie pas : il est le centre d'un univers en repos. Mais on en peut dire autant de tous les atomes, puisqu'ils sont tous en repos. L'univers est donc un composé de parties homogènes, dont le centre étant partout la circonférence n'est nulle part. Alors ces parties sont en nombre infini. Or, qu'un nombre infini existe actuellement, qu'il soit réalisé, nombré, étant innombrable, c'est une hypothèse absurde. Un corps en repos est donc inconcevable, parce que la notion d'un monde homogène et infini est contradictoire.

Puisque le repos dans l'homogénéité n'est qu'un néant, l'état le plus voisin possible du repos et de l'homogénéité, est pour un monde l'état le plus voisin du néant, le commencement de son histoire.

Supposons donc une masse homogène limitée, et négligeons l'action que peuvent exercer sur elle des masses analogues, semées dans l'espace. Considérons uniquement les actions et réactions intérieures. Une parcelle quelconque de cette masse subira une action de la part de chacune des autres; l'intensité et la direction de la résultante de ces actions dépendra, pour chaque parcelle, de sa position à l'égard du reste. Chaque parcelle ayant sa position propre dans l'ensemble, acquerra ainsi un état mécanique particulier, et différera des autres par là : l'ensemble deviendra donc sur-le-champ hétérogène. Bien plus, chaque parcelle, venant à différer des autres, agira dès lors sur le reste d'une façon propre à elle, et ainsi de suite à l'infini : l'hétérogénéité de la masse ira croissant selon une progression géométrique. Tel un rayon solaire, réfléchi d'une planète à l'autre, rebondit d'un corps céleste au corps voisin, se décompose en rayons de plus en plus divergents, pâlit sans cesse, et ne s'éteint jamais.

Dans une masse hétérogène, il y a des parcelles semblables, et des parcelles dissemblables. Ces parcelles, au lieu de demeurer dans des positions relatives quelconques, vont tendre à se grouper selon des lois définies. En effet, chacune des grandes portions de la masse reçoit l'action du reste. Or, dans une portion donnée, des parcelles semblables, sous l'action d'une même force, seront affectées semblablement, et si elles peuvent se déplacer, elles se transporteront dans une même direction, avec une même vitesse. Des parcelles dissemblables, en pareil cas, seront chassées dans des directions diverses; ou, si elles marchent dans une même direction, ce sera avec des vitesses diverses. Tous les autres cas possibles seront pareillement réglés par des lois simples. Les unités de matière se trouveront donc, grâce à ces lois et par l'effet de leurs actions réciproques, former des groupes distincts et déterminés. La masse entière passera ainsi d'un état indéfini à une structure définie.

Maintenant, toutes ces conséquences ne sont pas moins vraies des parties que de l'ensemble. Mais si les parties, tout en se concentrant, en acquérant une structure, des propriétés, des fonctions de plus en plus spéciales, bien loin de se séparer, forment un tout de plus en plus serré et défini, il faut donc que leur dépendance mutuelle se soit accrue. Le tout, d'incohérent, est donc devenu de plus en plus cohérent; et de même chaque partie, qui est un tout à l'égard de ses éléments.

Telle serait l'évolution d'une masse de matière isolée dans l'espace vide. Mais tout corps est environné d'autres corps; et d'ailleurs, quand bien même notre système stellaire formerait un corps unique, suspendu dans une immensité déserte, ses parties du moins n'accompliraient pas leur évolution en toute liberté. Le mouvement que tout corps, en se concentrant, dissipe autour de lui, n'est pas perdu, il est recueilli par les

corps voisins. Tout corps acquiert donc du mouvement à mesure qu'il en perd. Son évolution est entrecoupée de dissolutions partielles et passagères. Ainsi, cette évolution va se compliquant, et la structure de la masse devient toujours plus complexe, plus définie, plus cohérente. Toutefois, il y faut une condition : si la masse est encore inconsistante, comme il arrive au début de l'évolution, si elle est gazeuse ou liquide, tout le mouvement reçu de dehors se dépensera à y produire des courants capricieux, et s'usera peu à peu dans les frottements de ces courants, sans effet durable. Si elle est trop ferme, les chocs extérieurs n'y feront naître que des vibrations sans changer les positions relatives des parties : c'est ce qui arrive à la fin de l'évolution, quand la masse durcie cesse d'être plastique. C'est donc pendant l'époque intermédiaire, que la masse, maniable encore, mais non plus instable, est le plus en état d'acquérir une organisation complexe, et des propriétés variées. Tels sont les composés chimiques azotés, et en général les corps dits organiques, si riches en chaleur latente.

La production de tels composés favorisera singulièrement l'évolution. Et c'est une heureuse chance pour notre monde, qu'il s'y soit formé de ces produits. Mais faut-il s'en étonner, quand l'univers entier est comme un vaste laboratoire où s'opèrent à la fois d'innombrables expériences? S'étonne-t-on, dans une loterie, si en une série illimitée de coups, le bon numéro vient à sortir? D'ailleurs, par ce moyen ou par un autre, l'évolution une fois lancée doit marcher avec une vitesse croissante, et transformer infailliblement une masse de matière indéfinie, homogène, incohérente, en un monde dont toutes les parties, et les parties même des parties, sont des individualités, les unes formées, les autres en voie de formation, s'unissant dans un concert de plus en plus parfait.

L'évolution ne s'arrête pas là, bien qu'elle ne soit pas sans terme. Les mouvements dont la masse est animée, tant le mouvement de translation du tout que les mouvements relatifs des parties, s'accomplissent dans des milieux matériels, et ont à vaincre des frottements. Ces mouvements s'épuisent donc à la longue; et après un temps suffisant, les plus intenses persistent seuls : la masse est alors en équilibre mobile. C'est l'état de la toupie qui a cessé de courir et d'osciller, et qui tourne simplement autour de son axe immobile. Cependant le corps considéré continue à recevoir des actions venues du dehors. Si ces actions dépassent en intensité les plus intenses des mouvements propres du corps considéré, celui-ci tombe en dissolution. Dans le cas contraire, deux effets s'ensuivent : D'abord, le mouvement reçu est dissipé avant que le corps ait achevé son évolution, et celle-ci reprend alors son cours propre : telle est l'origine de cette force réparatrice de la nature *(vis medicatrix naturæ)* qui se montre surtout dans la maladie et le sommeil. — En outre, tout mobile qui en rencontre un autre perd une partie de son mouvement, égale à celle qu'il communique au corps choqué; c'est comme si cette partie de son mouvement était neutralisée par un mouvement égal et de sens contraire tout à coup développé dans le second mobile. Ce qu'on exprime en disant : la réaction est égale à l'action. Tout corps réagira donc contre tous les chocs extérieurs, ces chocs développeront en lui des forces égales et de sens contraire. Et ainsi une masse matérielle en voie d'évolution tend vers un état d'équilibre mobile, dans lequel à toute action de l'extérieur répond une réaction égale de l'intérieur : la masse sera alors accommodée à son milieu. Cet état ne cessera que par la dissolution du tout.

Enfin, ces lois s'appliquent aux portions d'un agrégat, aussi bien qu'au tout. Donc, le terme dernier de l'évolution est un

état de parfaite adaptation des parties à l'ensemble et de l'ensemble à l'univers.

Application : Le progrès dans notre monde. — En traçant ce tableau, c'est la vie de notre monde que nous racontons ; c'est d'abord une histoire de son passé, tel que nous le font imaginer les plus solides conjectures de la science moderne.

Au commencement (comme le veut Fourier), un chaos d'atomes, animés d'autant de mouvement qu'il en existe aujourd'hui, mais sans direction et sans lien, qui se heurtent au hasard, et de leurs chocs innombrables, s'embrasent et se dilatent en une nébuleuse immense, informe. Puis la nébuleuse, tournant autour de son axe, s'arrondit, s'aplatit ici, se renfle ailleurs, se refroidit, se rétracte, et de ses anneaux équatoriaux qu'elle abandonne en route et qui se brisent, se fait des planètes, et à ces planètes des satellites. Alors l'une des planètes nouvellement nées, s'appauvrissant de toute la chaleur qu'elle rayonne vers les espaces froids, se liquéfie, se recouvre d'une croûte, légèrement ridée d'abord par les marées de la masse en fusion, et qui, continuellement épaissie, mal soutenue bientôt par le noyau contracté, s'effondre par places, et se brise en fragments énormes, diversement inclinés sur l'horizon, plus tard soudés entre eux et par le feu extérieur et par leur propre poids. Enfin l'eau, sans cesse aspirée vers le ciel par le soleil, et retombant sans cesse par torrents, sculpte la surface, et parfait l'architecture des continents et du lit des mers. Cependant les affinités chimiques, empêchées d'abord par une température excessive, entrent en jeu, avec une énergie croissante ; alors apparaissent ces composés d'un ordre élevé, où la plus exacte analyse ne trouve rien de moins que dans les éléments des tissus organiques ; puis ces masses indécises, homogènes et incohérentes, qu'on appelle vivantes, et qui ne sont rien que des combinaisons chimiques, sans

cesse désagrégées et sans cesse réparées par les divers éléments ambiants. Enfin de ces êtres infimes, mais si plastiques, la paléontologie et l'embryologie voient sortir par une lente accommodation à des milieux variés, et par d'insensibles modifications, toute la famille des vivants, et l'homme lui-même.

Ainsi par ces lois « à priori, » nous évoquons un lointain passé; nous en retrouvons les traces en nous-mêmes, plus sûrement que dans le monde extérieur; comme si notre esprit plus fidèle en conservait un profond souvenir, héritage transmis depuis la première génération des êtres les plus primitifs.

Éclairés par ces mêmes lois, nous pouvons faire plus encore : pressentir l'avenir. L'avenir, ce sera l'accommodation de l'homme à la nature, de l'homme à l'homme; la fin de toute misère et l'apaisement de toute haine; l'universelle félicité.

D'abord, un des plus puissants agents de cette évolution sera la science. « La pensée est le miroir de l'univers, » disait Leibniz : il avait raison, si du moins il parlait, non de ces *pseudo-pensées* qui sont de pures combinaisons de mots, mais de la pensée droite, de la science, seule digne de ce nom. Savoir, c'est imiter dans notre esprit l'ordre de la nature, c'est établir entre nos idées les mêmes liaisons qui sont entre les phénomènes correspondants. Or, déjà les plus universelles des lois physiques se sont gravées dans l'esprit humain; déjà nous savons que tout corps a trois dimensions, que tout mouvement en amène un autre équivalent à sa suite, etc.; et ces connaissances nous sont naturelles. Mais peu à peu d'autres lois, moins générales et moins vagues, s'ajouteront à ce fonds acquis : la science, à mesure qu'elle s'enrichit et se répand parmi les hommes, hâte ce travail; et plus encore la philosophie, dont c'est la tâche propre de nous incorporer la science.

L'homme saura donc un jour prévoir l'avenir, non par des calculs, mais naturellement, la science étant devenue pour lui comme un instinct universel. Connaissant la nature, il la gouvernera; elle ne sera plus son ennemie, mais sa servante. Et la souffrance sera peu à peu bannie de la terre.

En même temps s'éteignent les rivalités, qu'excitait la peur de la misère, et les haines, qui sont au fond des malentendus. Auparavant, chaque homme était enfermé en lui-même, et vivait étranger au milieu des siens; or qui dit étranger, dit ennemi. Leurs visages étaient des masques; les plus nobles sentiments ne trouvaient parfois pour s'exprimer qu'une laide grimace; et ce perpétuel et inévitable mensonge les tenait en défiance les uns contre les autres. Leurs marques de politesse n'étaient que banalités; encore faut-il s'en réjouir, car elles étaient pour la plupart des ressouvenirs d'une époque de servilité, où le faible ne se sauvait de la mort qu'à force de bassesses. Leur langage, uniforme et tout plein d'expressions faites, habillait mal leur pensée, la déguisait plutôt. Leurs voix incultes étaient des instruments bien trop grossiers pour rendre les nuances et les délicatesses du sentiment. De telles barrières s'élevaient entre les hommes, qu'ils ne pouvaient pas s'aimer, ne pouvant pas se connaître.

Mais depuis, la vie est devenue bien plus semblable à un jeu qu'à une lutte : d'où naîtraient donc les disputes? Les organismes humains d'ailleurs ayant cessé d'être formés de parties hétérogènes et mal unies, les formes extérieures s'accordent avec la complexion des nerfs, instruments de la vie mentale; le visage est vraiment « le miroir de l'âme. » La politesse est inspirée d'un respect très-noble de l'homme pour son égal. Le langage s'assouplit par l'exercice et s'affine. Et la franchise devient ainsi une partie de notre nature. Les cœurs se révèlent; et c'est la fin de bien des colères, car « il

y a une âme de bonté jusque dans les choses mauvaises. »

Dès lors, peut grandir sans obstacle cette sympathie qui unit les membres d'une société non moins fortement que ceux d'un corps vivant; bon gré mal gré nous faisons des douleurs d'autrui nos douleurs, des joies d'autrui nos joies, par cela seul que nous les connaissons. Et en cela consiste la bonté, la moralité même; ainsi « ce que nous appelons le mal et l'immoralité disparaît sûrement; sûrement aussi l'homme s'élève à la perfection. » Or, toutes ces choses réunies composent le bonheur : car le partage même des souffrances d'autrui n'est pas sans douceur. L'art enfin embellit encore cette belle vie : et ce n'est plus par un oubli difficile et momentané de la vie sérieuse et de ses bassesses, que l'homme s'élève à la vie artistique : il est par nature et toujours, ce que l'artiste était par un effort et pour un instant. En effet, d'un être dont les pensées sont sages et les sentiments nobles, le corps sain et souple, quelles actions peut-on attendre, sinon aisées, gracieuses et aimables? et quelles œuvres visibles, sinon harmonieuses? et quelles paroles, sinon cadencées comme un chant, pénétrantes? Sa conversation ne peut être qu'une musique : oui, la musique seule pouvait donner un avant-goût des délices que goûtent deux âmes aimantes, à entendre, dans la mélodie de leurs paroles, l'écho de leur mutuelle tendresse.

Tel est l'avenir.

Désormais, il nous est permis d'appeler l'évolution de son vrai nom, le progrès; et d'admirer en elle l'œuvre d'une « bienfaisante nécessité. »

La dissolution prochaine. — Mais que ces prévisions sont téméraires! Qu'est notre expérience, qu'est la vie humaine, qu'est la vie de l'humanité, en comparaison de la vie d'une nébuleuse? Le cours de l'évolution est immense, il a mille détours capricieux : et nous, éphémères, nous prétendons lui

tracer une route et lui fixer un terme. Mais tout ne s'écoule-t-il pas? Toute forme n'est-elle pas instable, comme fluide? La transformation des choses n'est-elle pas sans limites?

Il n'en est rien : notre évolution, étant limitée dans le temps, n'admet dans son sein que des transformations limitées. La vie de notre nébuleuse touche d'ailleurs à sa fin : de toute la chaleur qui l'animait à l'origine, une faible partie, $\frac{1}{455}$ peut-être lui demeure : le reste s'est dissipé dans les espaces froids. C'est donc l'avenir, le champ ouvert aux conjectures, qui est court; et c'est le passé, l'expérience acquise, qui est vaste.

Mais enfin, elle aura lieu cette transformation totale, dont les produits nous sont inconcevables, et qui est le terme dernier de tous nos progrès. Tout mouvement se propage à travers un milieu, et s'use par le frottement : il se dissipe en mouvements insensibles, qui se propagent dans l'espace immense, et s'y perdent. La rotation de notre terre, sans cesse atténuée par le frottement des marées, se ralentit. Son mouvement de translation s'épuise lui-même. S'il est vrai que la résistance de l'éther est ce qui diminue la vitesse des planètes supérieures, retarde les comètes, accourcit leurs orbites, et les précipite une à une sur le soleil, la terre aussi retombera un jour, comme fatiguée, sur l'astre central. Enfin, le soleil même achèvera de perdre sa chaleur (dans 1 million d'années, selon Helmholtz) : notre monde périra par le froid. « Du point de vue le plus élevé, les changements terrestres ne sont que des détails dans l'établissement de l'équilibre cosmique. »

Les évolutions futures. — Croirons-nous donc que l'universel anéantissement soit le terme suprême de tous nos travaux? Ayons plus de raison, nous aurons meilleur espoir. Souvenons-nous que rien ne se perd. Si les éléments du système solaire ont dépensé leur mouvement relatif, le système

a-t-il pour cela perdu son mouvement propre? La loi de gravitation est universelle; les étoiles aussi s'attirent entre elles, et tendent à former un système stellaire. Emporté dans ce vaste mouvement, notre soleil marche, et fait par jour 400,000 lieues. Encore n'est-ce là que sa vitesse apparente, la différence entre sa vitesse réelle et celle des astres environnants. Ainsi nous assistons à la création d'un monde nouveau, où les planètes seront des soleils refroidis. Peut-être de ces vastes corps entrechoqués se formera-t-il ensuite quelque nébuleuse géante; et de cette nébuleuse naîtrait encore un système plus vaste, plus noble aussi (car la noblesse de chaque être est en raison de sa complexité, et celle-ci du nombre des actions auxquelles il s'accommode), un monde tel enfin, qu'à le trop contempler, nous prendrions le nôtre en pitié.

Mais ce monde n'est pas le dernier : la loi du rhythme est absolue : à toute évolution succède une dissolution. En effet, il se refroidira, lui aussi; or l'éther environnant, qui a recueilli la chaleur perdue par les astres, ne l'a point anéantie; il l'a emmagasinée; et comme cet éther n'est pas infini, un jour viendra où, suffisamment échauffé, il la restituera au monde refroidi. Cela arrivera soit après chaque dissolution, soit après une série de dissolutions suffisante pour épuiser le monde. Alors recommencera une série nouvelle d'évolutions sidérales, semblables par leurs causes, originales par leurs résultats et leurs formes [1].

1. D'après le second principe de la théorie de la chaleur, on ne peut, sans dépense de travail mécanique, faire passer de la chaleur d'un corps plus froid dans un corps plus chaud. En conséquence, la chaleur des corps astronomiques doit être sans cesse rayonnée vers l'éther froid, sans que cette chaleur puisse être récupérée par les corps qui la perdent, puisqu'ils sont plus chauds. Une température uniforme dans tout l'espace éthéré tend ainsi à s'établir. La froidure des espaces interplanétaires étant extrême, et leur volume semblant très-grand en comparaison du volume des corps astronomiques même à l'état nébulaire, la température finale devra être fort basse. M. Spencer admet-il cette conséquence? la rejette-t-il, et alors pour quelles raisons? Je ne saurais le dire.

D'ailleurs cette objection ne touche point au fond du système ; il n'est pas

Redouterons-nous maintenant les effets de l'éternelle transformation? Chétifs que nous sommes, nous mesurons tout à notre taille; et en dehors de ces perfections humaines : science, justice, beauté, nous ne devinons rien. Mais la doctrine du progrès nous fait entrevoir une échelle de perfections sans terme. De même que ces mots humains ne s'appliquaient à rien dans les époques antérieures, de même dans les périodes futures, la splendeur de l'univers ne s'appellera plus beauté, ni l'équilibre des êtres science et justice; mais à la place de ces choses sera je ne sais quoi d'ineffable, de plus parfait encore, et que l'enthousiasme de nos poètes, ni les rêves de nos philosophes ne peuvent égaler.

La vraie religion. — Jusqu'ici, nous n'avons parlé que de l'univers : nous avons donc oublié une partie de la réalité, ou plutôt la plus réelle des réalités. Penser, c'est mettre une relation entre les choses. Mais l'univers, l'ensemble des choses relatives, comment le penserons-nous, sinon en relation? et en relation avec quoi, sinon avec un être non-relatif? La pensée indistincte du non-relatif est ainsi l'accompagnement de toutes nos pensées. L'absolu existe donc : l'univers n'est que sa manifestation, et le progrès son œuvre. L'absolu est d'ailleurs, par sa définition même, inconcevable.

C'est lui, l'Être Suprême, que toutes les religions reconnaissent. En cela consiste leur mérite. Lui aussi, qu'elles s'efforcent de rendre accessible à notre intelligence; mais à tort, puisqu'il est l'inconcevable. L'homme vraiment religieux est celui qui voit partout sa mystérieuse action, et n'a point le désir absurde de pénétrer le mystère. A ses yeux, l'absolu n'est point la grossière idole que se créent les hommes d'au-

étonnant que nous ne puissions concevoir les évolutions les plus éloignées dans l'avenir, bien qu'elles doivent infailliblement se produire : nos inductions, étant fondées sur une expérience limitée, ont une portée limitée.

jourd'hui, et qu'ils croient avoir faite bien belle, parce qu'ils l'ont faite à leur image : mais comme il échappe à notre intelligence, il est au-dessus de notre idéal même, infiniment. Que sont auprès de lui, ces dieux dont on nous parle, auteurs de notre petit monde? Celui que nous adorons est la cause inconcevable qui a formé et ce monde et les précédents, et formera tous ces mondes à venir, dont les perfections dépassent notre esprit.

Ainsi l'être inconcevable est l'être véritable : il agit en tout, et rien n'existe que par lui; il fixe à chacun sa place et son rôle dans le drame universel; tout être reçoit de lui une tâche, tout homme tient de lui une mission. Tous, nous sommes des ouvriers de la même œuvre. Nos adversaires sont nos associés. Nous n'avons pas d'ennemis, mais des aides, que nous méconnaissons et qui nous méconnaissent. De là, ce précepte qui résume tous les préceptes : Accomplis ta part de l'œuvre, et souffre que tes pareils accomplissent la leur. Respecte l'absolu et en eux, et en toi-même.

Que les êtres comprennent leur origine commune, leur destinée commune, leur fraternité : toute religion est là.

CRITIQUES.

La doctrine de M. Spencer est une des plus capables de subjuguer les esprits : elle est très-vaste et très-simple, elle a réponse à tout, et une réponse unique.

Elle est vraiment un système. Quelle plus belle expression de l'esprit de système, que cette définition de la philosophie : l'unification de la pensée? Or un système nous séduit toujours : il est inspiré de cette vérité, la première de toutes, que la vérité est une; c'est pourquoi nous y voyons, et nous avons

raison d'y voir, une image et une ébauche de la science absolue.

Mais à cette vertu, qui se trouve dans tout système, le système de M. Spencer joint un mérite bien rare : de n'être point exclusif, d'être conciliant, et mieux encore : l'esprit de conciliation en est l'âme. Il débute ainsi (et quel début serait mieux fait pour inspirer la confiance?) : Comme il n'y a pas de fait sans cause, il n'y a pas d'opinion qui n'ait sa raison d'être, pas d'erreur qui ne soit raisonnable en quelque point : « Il y a une âme de vérité dans les choses fausses. » — La conclusion n'est pas moins noble; elle va rejoindre le début : Puisque le progrès est continuel, et puisque chaque pas rapproche l'humanité de son idéal, ne nous étonnons plus, si chaque erreur est un commencement, un degré de vérité. Les opinions des hommes sont les enveloppes de plus en plus diaphanes d'où sortira la science : elles la cachent, mais elles en protégent la croissance, jusqu'au jour de l'éclosion.

De là, cet admirable effort de M. Spencer pour accorder l'Empirisme et le Rationalisme : qui donc, avant lui, nous avait enseigné à reconnaître les vérités recélées au fond de ces deux doctrines? Car c'est une grande vérité, que notre nature intellectuelle est « à priori, » puisque, qui essaie de l'expliquer, en admet durant toute son explication, les principes constitutifs, comme autant de postulats. Et il est vrai aussi, qu'un être ne saurait, en commençant d'exister, se trouver tout à coup, sans raison, par un privilége qu'il n'a pu encore mériter, pourvu d'une nature intellectuelle toute faite. Une nature, d'ailleurs, ne peut être un présent venu du dehors, un vêtement : il faut qu'elle soit l'œuvre de qui la possède.

De même, dans cette philosophie, entre la science, qui ne voit dans le monde que le jeu de lois nécessaires, indifférentes au bien et au mal, et la conscience, aux yeux de qui l'inviolable justice est la vraie maîtresse de l'univers, la contra-

diction a cessé. Car le progrès, qui est la victoire du bien sur le mal, ne se fait point en violation des lois de la nature, mais au contraire, il nous achemine par des voies régulières à un état où la bonté sera naturelle, et la nature entière sera bonne.

Enfin, et ce n'est pas la moins précieuse des vérités de cette doctrine, la science pourrait-elle être l'ennemie de la religion, quand celle-ci, cessant de s'attacher à des dogmes inintelligibles, se souvient des sévères leçons que lui a données la science; quand au lieu de s'élever contre la raison, elle cherche, pour la mieux satisfaire, à s'élever au-dessus, jusqu'au problème qui dépasse la connaissance, mais dont la méditation, pourtant, nous est salutaire?

Le philosophe qui est parti d'un tel principe, et qui l'a compris d'une telle façon, peut bien s'être trompé sur le reste : cela ne fera pas qu'il se soit trompé sur l'essentiel.

Plus la doctrine de M. Spencer a d'unité, plus un choix d'articles séparés semble impropre à en donner une idée juste. — Mais en premier lieu, cette doctrine est plus capable que nulle autre, de résister à pareille épreuve : elle se présente, il est vrai, sous forme déductive, mais elle a été formée aussi par induction. Elle ressemble moins à un arbre né d'un germe simple, qu'à un édifice, dont la base large et les colonnes multiples doivent d'abord subsister par elles-mêmes. Enfin, la forme systématique a ses séductions, contre lesquelles il faut se prémunir : il est bon qu'on puisse s'introduire dans une philosophie sans s'y engager encore.

On l'oublie parfois : de ce qu'une doctrine est simple et rigoureuse, il ne s'ensuit pas qu'elle soit toute vraie, ni surtout qu'elle soit toute la vérité. Pour mieux dire, un système est toujours faux : non pas seulement parce que la science

lui apporte sans cesse des éléments nouveaux, et que peut-être en les admettant dans son sein il se déformera ; mais surtout parce que tout système est incomplet : chaque système est une manière de voir, qui s'étend à tout ; le principe en est comme une puissante lumière, qui éclaire toutes choses, mais d'un côté seulement. Et ce côté, nous suffisant, nous fait oublier le reste.

La philosophie de M. Spencer a ainsi ses erreurs, qui sont au fond des oublis. Elle est inspirée de l'esprit des sciences ; elle développe ce principe d'explication universelle, le principe de causalité, avec ampleur, avec rigueur, inattaquable en cela, comme le déclare avec une juste fierté l'auteur. Mais elle ne veut rien voir au-delà : et c'est son tort.

En effet, il suit de là que M. Spencer professe plutôt qu'il ne pratique, le principe de conciliation : ce n'est pas concilier deux doctrines depuis longtemps rivales, d'essayer, après tant d'autres, de réduire celle-ci à celle-là. Aussi la théorie de l'hérédité ne met-elle, entre l'Empirisme et le Rationalisme, qu'un faux accord, n'étant elle-même qu'un nouvel Empirisme. Il n'importe pas que ce soit l'individu, ou que ce soit la race et même la série des espèces vivantes sorties d'une même souche, qui par des expériences accumulées crée les principes de la raison, c'est-à-dire l'intelligence même. Au fond de ces deux empirismes, est une même idée : l'espérance de tirer d'une nature incapable de penser une nature qui pense. La longueur de temps n'y change rien. En vain, entre la nature brute et la nature pensante, on multiplie les intermédiaires. A moins que le nombre n'en soit infini, ce qui est absurde, il y en aura un premier, et entre ce premier acte intellectuel, ce degré le plus bas de l'intelligence, et l'absence d'intelligence, l'intervalle subsistera, infranchissable. — Mais, dit M. Spencer, nous avons le spectacle quotidien de forces qui se transmutent

l'une dans l'autre : le mouvement devient chaleur; pourquoi ne deviendrait-il pas pensée? Le mystère n'est-il pas le même de part et d'autre? (Premiers Principes, trad. Cazelles, p. 233.) — Non certes, la distance n'est pas la même, d'une forme du mouvement à l'autre, que du mouvement à la pensée. Car la chaleur n'est qu'un mode du mouvement; à moins qu'on ne parle de la chaleur-sensation, qui n'existait pas, quand il n'y avait pas d'êtres sentants et conscients.

La théorie de l'hérédité ne paraît donc pas détruire ces deux vérités : que la pensée est une réalité à part, et non la moins solide de toutes; et que toute réalité, avant d'être, a été possible, en sorte que la puissance précède l'acte, et la faculté de penser, l'expérience. Notre nature intellectuelle est donc en nous « a priori » : et comme il est bien vrai qu'elle ne saurait nous avoir été donnée, elle est donc notre œuvre propre, une création de notre activité spontanée, comme l'a fait comprendre Kant.

De même, la théorie du progrès nécessaire concilie mal les exigences de la science avec celles de la conscience morale.

En effet, c'est encore une des conséquences de l'empirisme, qu'il n'est rien d'invariable, et que toute chose se transforme indéfiniment, jusqu'à échapper à toute loi : car si une seule loi était stable éternellement, elle serait donc l'absolu, et l'absolu ne serait plus inconcevable. Par là, le progrès est illimité : mais prenons garde qu'un progrès sans bornes ne soit un progrès sans but. Car si l'avenir, si le terme vers lequel marche l'univers est inconcevable, s'il n'est comparable à rien de ce qu'une langue humaine peut nommer, alors pourquoi l'appeler bon? pourquoi l'admirer? nous y dévouer? Ne parlons plus de « bienfaisante nécessité, » ni de progrès : le monde va vers l'inconnu. Si au contraire l'avenir est bon,

parfait, mais seulement au-delà de ce que ces mots peuvent exprimer, alors il n'est donc plus inconcevable : il n'est que notre idéal même, agrandi, précisé, et non pas essentiellement transformé. On le voit, il n'y a de progrès que vers un terme fixé et entrevu de tout temps, vers un bien absolu. Or, si l'idéal échappe à la loi du changement, il est donc en dehors, au-dessus de l'universelle nécessité; il ne fait pas partie des choses qu'elle produit, ce n'est pas fatalement qu'il se réalise, mais par une autre vertu qui lui est propre. Le progrès n'est pas nécessaire et infaillible, il est possible et obligatoire. Il est la loi morale; et les êtres par qui il se réalise ne peuvent être que libres.

Enfin, si la religion est réconciliée avec la science, ce n'est qu'en apparence et à ses dépens; elle y perd ce qui fait sa raison d'être : son rôle, qui est de conserver et de rendre sensible aux âmes l'idée d'une justice souveraine, invincible. Le Dieu de toute religion est avant tout une personnification, parfois, il est vrai, bien imparfaite, de la loi morale. Au contraire, cet Inconcevable, qu'en dirons-nous? de quel nom le nommerons-nous? quels sentiments lui adresser? quelle prière, quelle action lui serait une offrande convenable? Il n'y a rien qui soit digne de lui : ni un nom dans notre langue, ni un sentiment dans notre cœur, ni une action en notre puissance. Il n'est ni bon ni méchant; il n'est pas plus adorable qu'exécrable. Il est ce dont on ne peut rien dire. Il n'est semblable qu'au néant. La prière ou le blasphème, la soumission au devoir ou le crime, tout lui est indifférent : les uns ne sont-ils pas, aussi bien que les autres, des manifestations de son essence? — Mais que parle-t-on alors d'une religion? d'une distinction entre l'homme religieux et l'irréligieux? L'un prétend vénérer l'Être caché, qu'il ne peut atteindre, dont il

ne peut se rapprocher par aucune de ses facultés ; l'autre simplement se détourne de l'inaccessible ; où est la différence ? Il n'y a pas de religion, quand il n'y a pas de Dieu bon, qui nous surpasse, mais ne nous est pas étranger, dont nous nous approchons par certains actes et nous éloignons par d'autres, et qui est pour les êtres moraux un véritable modèle, encore qu'inimitable.

Ainsi donc, seule la loi morale est adorable, seule elle peut inspirer aux hommes de la fraternité; seuls des êtres libres peuvent s'y soumettre, produire le progrès, se donner à eux-mêmes et à ce qui les entoure, une valeur et des beautés nouvelles, créer enfin; car tout progrès est une vraie création, une incessante improvisation, et non pas le déroulement d'un livre écrit d'avance. Si d'ailleurs le progrès s'accomplit selon les lois de l'intelligence, il ne faut pas nous en émerveiller, puisque l'intelligence même et ses lois sont les créatures, ou mieux la forme extérieure de l'activité libre.

En résumé, toute philosophie doit satisfaire à deux conditions, que M. Spencer a bien reconnues : elle doit dans ses explications embrasser l'univers, et prendre pour centre le problème de la destinée humaine. — Ce n'est pas en vain que la *philosophie* a été ainsi nommée : son but est vraiment la sagesse, la vertu éclairée. — La doctrine de M. Spencer remplit à sa manière ces deux conditions : elle est en effet une tentative pour combler les intervalles qui sont entre les sciences, et les unir en système; un effort pour faire de cette abstraction : la science, une réalité; un élan vers le savoir absolu et universel. Sur la science, ensuite, il sera possible d'édifier une vraie morale, qui guide l'homme à travers le monde.

Mais, d'abord, cette unification des sciences est bien diffi-

cile. Pour y parvenir, on peut tenter deux voies : la déduction et l'induction. Or, on ne saurait déduire, du principe de causalité, les lois mêmes de la nature : car la *matière* de ces lois est fournie par l'expérience, et jamais on n'a démontré « a priori » que deux corps doivent s'attirer en raison directe de leurs masses et inverse du carré de leur distance. Les lois sont seulement *conformes* au principe de causalité ; cette conformité, d'ailleurs, nul ne l'a mieux établie que M. Spencer : c'est là le côté inattaquable du système.

Par l'induction, la synthèse, il est vrai, cessera d'être purement formelle. Mais ces inductions, par lesquelles on prétend dépasser les inductions légitimes des savants, ne sont que des imaginations. Cette anticipation de la science ne produit qu'une science sophistiquée. M. Spencer, sans doute, donne ses hypothèses pour des hypothèses, sans plus ; on n'aurait donc qu'à le louer, et on admirerait en lui le philosophe qui a le plus fait pour l'unité des sciences, si ces hypothèses ne devaient pas servir de base à sa morale. Mais, puisque l'homme, chez lui, n'a point une règle de conduite supérieure à l'expérience, puisque sa loi est de s'accommoder à l'ordre universel, il lui faut d'abord connaître le détail même de cet ordre, en découvrir la formule, tenter enfin cette synthèse des sciences, qui est chimérique. Après, seulement après, on construira la morale, sur ce nuage.

La morale se trouve donc être la plus hypothétique de toutes les sciences. Tandis qu'en réalité, elle ne devrait ni être une science comme les autres : le devoir ne s'impose pas par raison démonstrative ; ni être hypothétique : c'est elle à qui nous abandonnerons le gouvernement de nôtre vie. Mais elle doit être fondée sur une croyance, et sur la plus solide de toutes.

Sans doute, une doctrine de la nécessité universelle, une

théorie de la science était une partie essentielle de la philosophie. Nous la devons à M. Spencer. Mais une morale, c'est-à-dire une vraie philosophie, n'en saurait naître, qu'on n'y ait auparavant ajouté une doctrine de la liberté, une théorie de la conscience. Car une morale, du moins une morale pratique, enseigne à l'homme les voies et moyens d'accomplir sa destinée, de faire régner la moralité en lui, chez ses semblables, dans le monde entier; et par conséquent sa mission propre est de concilier le monde intérieur, de la liberté, avec le monde extérieur, de la nécessité. — Telles sont du moins les vérités essentielles que nous a enseignées Kant, et que la philosophie de M. Spencer n'a point ébranlées à nos yeux [1].

1. Les notes accompagnées des lettres (TR.) sont les miennes; quelques-unes sont destinées à expliquer des coutumes et locutions anglaises tout à fait incompréhensibles pour un étranger; je n'étais pas à même de donner ces explications: je les dois à mon ancien professeur, M. C. Witcomb, maître de conférences pour la langue anglaise à l'École normale supérieure.

I

LE PROGRÈS

LOI ET CAUSE DU PROGRÈS

(*Westminster Review*, Avril 1857).

[Sens scientifique du mot progrès ; objet d'une étude du progrès.

Loi du progrès. Dans les corps vivants, le progrès se définit : une transformation de l'homogène en hétérogène. — Généralisation de cette théorie : Progrès astronomique, selon l'hypothèse de la nébuleuse. — Progrès géologique : révolutions plutoniennes et révolutions neptuniennes. — Progrès zoologique : témoignages tirés de la paléontologie. — Progrès de l'espèce humaine : hétérogénéité croissante de l'organisme humain ; multiplication des races ; formation des sociétés, ou division des fonctions politiques et industrielles ; progrès du langage : multiplication des mots, des langues, des écritures ; progrès des arts : confusion primitive et différenciation graduelle de l'écriture avec la peinture, la sculpture et l'architecture; de la danse avec la musique et la poésie, etc. — Conclusion.

Cause du progrès, ou loi universelle d'où dérive la loi du progrès : *Toute cause produit plus d'un effet*. — Exemples : un choc, une flamme. — Vérification : — Par l'astronomie et la géologie : le refroidissement, cause unique de la structure du système solaire et de celle de la terre ; exemple hypothétique : effets qu'aurait l'affaissement de l'Amérique Centrale. — Par la chimie : le refroidissement, cause unique de la multiplication des espèces chimiques. Formule plus correcte du principe : *tout changement est suivi de plusieurs changements*. — Par la physiologie ; exemples : l'action du virus variolique, la sexuation des embryons. Exemple hypothétique : un changement du milieu amené par une révolution géologique, principe de la multiplication des espèces vivantes. — Par l'histoire de la civilisation : l'aptitude fonctionnelle de l'individu, principe de l'Industrie et du Commerce ; effets de la locomotive, etc. — La complexité des effets naissant d'une cause donnée est proportionnelle à la complexité du milieu sur lequel elle agit : la vitesse du progrès est donc accélérée. — Conclusion : *le progrès est l'effet d'une bienfaisante nécessité*.

Nous n'atteignons pas, par là, la Cause métaphysique, substantielle, du progrès. — Au contraire, nous voyons de mieux en mieux qu'Elle est inaccessible. — Ainsi la science fortifie la religion.]

(TR.)

L'idée [1] qu'on se fait communément du progrès a quelque chose d'insaisissable et d'indéfini. Parfois on n'entend guère sous ce nom que la simple croissance, — ainsi quand il s'agit d'une nation, du nombre de ses membres et du territoire sur lequel elle s'est étendue. Parfois il se rapporte à la quantité des produits matériels, — ainsi en parlant des perfectionnements de l'agriculture et de l'industrie. D'autres fois, on a en vue la qualité de ces produits, qui devient supérieure; et d'autres fois encore, les procédés, nouveaux ou améliorés, grâce auxquels ces produits ont été obtenus. D'autre part, si l'on parle de progrès moral ou intellectuel, on considère l'état de l'individu ou du peuple en qui ce progrès se fait voir; mais si c'est du progrès de la connaissance, de la science, de l'Art, qu'il est question, on songe à de certains résultats abstraits de la pensée et de l'activité humaines. Et pourtant ce n'est pas le seul défaut de

1. Cet Essai devait d'abord paraître sous le titre : *La Cause de tout Progrès*. (TR.)

l'idée courante du progrès, d'être plus ou moins vague, elle est, en outre, fausse à bien des égards. Elle ne s'attache pas tant au progrès en lui-même qu'à ses dépendances, à la proie qu'à l'ombre. Ce progrès intellectuel, en vertu duquel naît de l'enfant l'homme, et du sauvage le philosophe, ce progrès, on le fait consister dans le nombre croissant de faits connus et de lois comprises, tandis que le vrai progrès consiste dans tels changements intimes, dont l'accumulation des connaissances n'est que le signe. Le progrès social consiste, à ce qu'on croit, à produire une quantité croissante d'articles de plus en plus variés, pour satisfaire aux besoins de l'homme; à accroître la sécurité des personnes et des propriétés; à étendre notre liberté d'action : mais, pour qui l'entend bien, le fond du progrès social, c'est tels changements dans la structure de l'organisme social, qui ont amené ces conséquences. L'idée courante est cause-finalière. On ne voit dans les phénomènes que leur rapport à la félicité humaine. On réserve le nom de progrès pour les seuls changements qui tendent, directement ou non, à augmenter le bonheur des hommes. Et on y voit un progrès *par cela seul* qu'ils tendent à augmenter le bonheur des hommes. Or pour bien entendre le progrès, il nous faut chercher quelle est la nature de ces changements, abstraction faite de nos intérêts. Cessons, par exemple, de regarder les changements géologiques qui ont eu lieu successivement sur la terre, comme des changements qui en ont fait par degrés une demeure convenable pour l'homme, et d'y voir, *pour cette raison*, un progrès géologique; et cherchons à

déterminer le caractère commun de tous ces changements, la loi qu'ils suivent tous. Et de même dans tout autre cas. Détournons notre vue des accidents concomitants et des résultats bienfaisants, et voyons ce qu'est le progrès en lui-même.

S'il s'agit de ce progrès qui se fait voir dans les organismes individuels au cours de leur évolution, les Allemands ont résolu la question. Les recherches de Wolff, Goethe et Von Baer l'ont démontré : la série des changements subis par une graine qui se développe et devient arbre, par un œuf qui devient animal, n'est autre chose qu'un passage d'une structure homogène à une structure hétérogène. A l'état primitif, un germe n'est rien qu'une substance absolument uniforme, tant pour la contexture que pour la composition chimique. Le premier pas est l'apparition d'une différence entre deux portions de cette substance ; ou, pour employer le terme des physiologistes, une différenciation. Puis, chacune de ces portions différenciées commence à son tour à révéler des contrastes entre ses parties; peu à peu ces différenciations secondaires deviennent aussi définies que la première. Ce procédé se répète continuellement, et à la fois sur tous les points de l'embryon grandissant ; et, grâce à une infinité de différenciations semblables, se produit enfin cette combinaison complexe de tissus et d'organes qui constitue l'animal ou la plante adulte. Telle est l'histoire de tous les organismes sans exception. — Ainsi voilà qui est hors de doute : le progrès organique est un changement de l'homogène en hétérogène.

Eh bien! nous nous proposons, en premier lieu, de montrer

que cette loi du progrès organique est la loi de tout progrès. Qu'il s'agisse du développement de la terre, du développement de la vie à sa surface, du développement de la Société, du gouvernement, de l'industrie, du commerce, du langage, de la littérature, de la science, de l'art, toujours le fond en est cette même évolution qui va du simple au complexe, à travers des différenciations successives. Depuis les plus anciens changements cosmiques dont il y ait trace, jusqu'aux derniers résultats de la civilisation, nous allons voir que la transformation de l'homogène en hétérogène est l'essence même du Progrès.

Nous allons montrer que, *si* l'hypothèse nébulaire est vraie, la genèse du système solaire nous fournit un exemple propre à éclairer cette loi : admettons donc que la matière dont sont faits le soleil et les planètes fut jadis à l'état diffus; que, grâce à la gravitation, ses atomes se sont graduellement concentrés. Dans l'hypothèse, le système solaire à l'état naissant avait la forme d'un milieu indéfiniment étendu et à peu près homogène pour la densité, la température et les autres propriétés physiques. Le premier pas vers la consolidation eut pour effet une différenciation entre l'espace plein que la masse nébuleuse emplissait encore, et l'espace vide, qu'elle avait précédemment empli. En même temps, il en résulta une différence de densité et de température, entre l'intérieur et l'extérieur de la masse. Alors aussi prenaient naissance les mouvements de rotation, dont les vitesses variaient en raison de la distance des points considérés au centre. Ces différenciations s'accrurent en nombre et en degré, jusqu'à ce que se fût déve-

loppé le groupe organisé du soleil, des planètes, et des satellites, tels que nous les voyons aujourd'hui, groupe dont les membres offrent entre eux, quant à la structure et au mode d'action, des contrastes nombreux : Contrastes énormes qui sont entre le soleil et les planètes, pour le volume et le poids, contrastes secondaires entre une planète et l'autre, entre une planète et ses satellites; contraste non moins marqué entre l'immobilité presque complète du soleil, et la révolution très-rapide des planètes autour de lui; et ici encore, contrastes secondaires entre les vitesses et les périodes des diverses planètes d'une part, et de l'autre, entre leurs révolutions qui sont simples, et celles de leurs satellites, qui sont doubles, car il leur faut se mouvoir autour de leurs planètes tout en se mouvant autour du soleil; — contraste encore plus marqué de température, entre le soleil et les planètes; enfin il est raisonnable de supposer qu'entre la chaleur propre de la planète et celle de son satellite, il y a une différence, comme il y en a une entre les quantités respectives de chaleur qu'ils reçoivent du soleil.

Rappelons-nous, outre ces divers contrastes, que les planètes et les satellites diffèrent encore à l'égard de leurs distances respectives à leurs centres de révolution; à l'égard des inclinaisons de leurs orbites, des inclinaisons de leurs axes, de la durée de leurs rotations sur leurs axes, de leurs poids spécifiques, et de leurs constitutions physiques; nous voyons par là quel degré d'hétérogénéité le système solaire atteint, si on met en regard l'homogénéité presque complète de la masse nébuleuse d'où on suppose qu'il est né.

Quittons cet exemple hypothétique, qu'il faut prendre pour ce qu'il vaut, sans préjudice pour le reste de l'argumentation, et descendons à un ordre de preuves plus solides. Les géologues admettent en général aujourd'hui que la terre était primitivement une masse de matière en fusion ; et qu'elle est encore fluide et incandescente à une distance de quelques milles [1] au-dessous de la surface. A l'origine, donc, elle était d'une consistance égale partout, et en vertu de la circulation qui a lieu dans les fluides échauffés, elle devait avoir une température comparativement homogène ; en outre, elle devait être enveloppée d'une atmosphère formée en partie des éléments de l'air, de l'eau, et en partie de ces divers autres éléments qui, à une haute température, affectent la forme gazeuse. Ce refroidissement lent par rayonnement, qui continue encore d'une façon insensible, et qui, malgré sa rapidité bien plus grande à l'origine, eut néanmoins besoin d'un temps énorme pour produire un changement marqué, dut enfin amener la solidification de la partie la plus exposée à perdre sa chaleur, à savoir la surface. La mince croûte ainsi formée nous offre la première différenciation notable. Puis le refroidissement se poursuivant, la croûte dut s'épaissir, les éléments solidifiables contenus dans l'atmosphère se déposèrent alors, et enfin l'eau jusque-là vaporisée se condensa. Ainsi dut apparaître une seconde différenciation remarquable : et comme la condensation dut avoir lieu aux points les plus froids de la surface, autour des pôles, il dut en résulter la première distinction de régions géogra-

1. Le mille anglais vaut environ 1600 mètres. (TR.)

phiques. Mais ces exemples d'hétérogénéité croissante ont beau être déduits de lois connues de la matière, on peut les trouver plus ou moins hypothétiques; la géologie en ajoute sans cesse quantité d'autres, établis par induction. Ces recherches montrent que la terre est devenue de plus en plus hétérogène, grâce à la multiplication des strates qui en forment la croûte; en outre, qu'elle est devenue de plus en plus hétérogène à l'égard de la composition de ces strates, dont les dernières, étant formées des détritus des anciennes, sont pour la plupart, grâce au mélange des matériaux qu'elles contiennent, d'une extrême complexité; et que cette hétérogénéité a été accrue considérablement par l'action du noyau encore en fusion sur son enveloppe : de là, en effet, d'abord une grande variété de roches ignées, puis l'inclinaison des strates sédimentaires selon tous les angles possibles, la formation de failles et de veines métalliques, la production de dislocations et d'irrégularités sans fin. De même encore, les géologues nous apprennent que la surface de la terre est allée en variant de plus en plus ses plissements, que les plus anciens systèmes de montagnes sont les plus petits, les Andes et l'Himalaya les plus modernes; tandis que selon toute probabilité le lit de l'Océan a subi des changements correspondants. Par suite de ces différenciations ininterrompues, nous voyons aujourd'hui que pas une partie considérable de la surface visible de la terre ne ressemble à une autre, tant pour le contour et la structure géologique, que pour la composition chimique, et que, en bien des parties, elle change, à ces divers égards, de mille en mille.

En outre, ne l'oublions pas, il s'est produit simultanément une différenciation graduelle des climats. A mesure que la terre se refroidissait et que sa croûte se solidifiait, apparaissaient de notables différences entre les températures des divers points, selon qu'ils étaient plus ou moins exposés au soleil. Peu à peu, le froid gagnant, ces différences devinrent plus fortes ; jusqu'à ce qu'enfin il en résulta ces contrastes entre les régions de glace et neige perpétuelles, les régions où l'hiver et l'été règnent alternativement pendant des périodes qui varient avec la latitude, et les régions où l'été suit l'été, presque sans variation appréciable. En même temps les exhaussements et affaissements successifs de différentes portions de la croûte terrestre, tendant comme elles le faisaient à produire cette distribution irrégulière de la terre et de la mer que nous voyons, ont amené diverses modifications du climat, en dehors de celles qui tiennent à la latitude ; tandis qu'une nouvelle série de modifications pareilles ont été produites par des différences croissantes dans le niveau des terres, de sorte qu'en plusieurs endroits, le climat arctique, le tempéré et le tropical se trouvent réunis dans un espace de quelques milles. Et le résultat général de ces changements est que non-seulement chaque région de quelque étendue a ses conditions météorologiques propres, mais chaque localité de chaque région diffère plus ou moins des autres à l'égard de ces conditions soit par sa structure, son contour, ou son terroir. Ainsi entre notre terre d'aujourd'hui, dont la croûte si variée offre des phénomènes que n'ont pas encore fini d'énumérer les géographes, les géologues, les minéralogistes, les météorologistes, et le globe en fusion d'où elle

est sortie, le contraste en hétérogénéité est assez frappant.

Si de la terre elle-même nous passons aux plantes et aux animaux qui ont vécu ou qui vivent encore à sa surface, nous nous trouvons un peu empêchés, faute de faits. Tout organisme, parmi ceux d'aujourd'hui, a passé par voie de développement d'un état simple à un état complexe : telle est assurément la première de toutes les vérités démontrées sur ce point; tous les organismes qui ont jamais existé ont suivi la même voie, c'est une conclusion que pas un physiologiste n'hésitera à tirer. Mais quand nous passons des individus vivants à la Vie en général, et que nous cherchons si la même loi apparaît dans *l'ensemble* [1] de ses manifestations, si les plantes et animaux modernes ont une structure plus hétérogène que leurs aînés, et si la Flore et la Faune actuelles de la terre sont plus hétérogènes que la Flore et la Faune d'autrefois, nous ne trouvons plus que des fragments de preuve, si bien que toute conclusion prête à la critique. Deux tiers de la surface terrestre sont couverts d'eau; une grande partie de la terre découverte est inaccessible ou encore inconnue au géologue; la plus grande partie du reste n'a guère été qu'effleurée; et même les portions les plus familières, comme l'Angleterre, ont été si imparfaitement explorées que dans ces quatre dernières années une nouvelle série de strates a été ajoutée aux anciennes : il nous est donc manifestement impossible de dire avec quelque certitude quels êtres vivants ont existé et quels n'ont pas existé durant une période donnée. Tenons compte de la fra-

1. En français dans le texte. (TR.)

gilité d'un bon nombre des formes organiques inférieures, de la métamorphose de bien des strates sédimentaires, et des brèches qu'offrent les autres : il y a là une raison de plus de nous méfier de nos déductions. D'une part, la découverte réitérée de restes de vertébrés dans des terrains que l'on croyait jusque-là n'en pas contenir de tels, de reptiles là où l'on se figurait qu'il y avait uniquement des poissons, de mammifères là où l'on ne s'attendait pas à rencontrer d'êtres plus relevés que les reptiles, tout cela met de jour en jour mieux en lumière le peu de valeur de toute preuve négative sur ce point.

D'autre part, il n'est pas raisonnable non plus de croire que nous avons découvert les plus anciens ou quelque chose comme les plus anciens restes organiques : cela tombe maintenant sous le sens. Les plus vieilles roches sédimentaires connues ont été grandement changées par l'action du feu, et d'autres, plus vieilles encore, ont été totalement transformées par cette action : c'est ce qu'on ne peut déjà plus nier. En outre, si l'on admet que des couches de sédiment surpassant en ancienneté toutes les couches connues ont fondu, alors avouons-le, nous ne pouvons fixer, dans le passé, l'époque jusqu'à laquelle s'est prolongée cette destruction des couches de sédiment. Il est donc visible qu'en donnant le titre de *Paléozoïques* aux couches fossilifères les plus anciennes connues, on fait une pétition de principe; au contraire, autant que nous pouvons savoir, c'est seulement les tout derniers chapitres de la biographie de notre terre qui ont pu se conserver jusqu'à nous. Ainsi ni d'un côté, ni de l'autre, la démonstration n'est concluante. Néanmoins, il y a une idée que nous ne pouvons rejeter : Si rares

qu'ils soient, les faits, pris dans leur ensemble, tendent à prouver d'abord que les organismes les plus hétérogènes se sont développés dans les périodes géologiques les plus récentes; ensuite, que la Vie en général s'est manifestée avec une hétérogénéité croissante de moment en moment. Prenons un exemple unique : les *vertébrés*. Les restes de vertébrés les plus anciens connus sont ceux de poissons : et les poissons se trouvent les plus homogènes des vertébrés. Plus récents et plus hétérogènes sont les reptiles. Encore plus récents et encore plus hétérogènes, les mammifères et les oiseaux. Si l'on nous dit, comme on est en droit de le faire : bien que les dépôts paléozoïques (mis à part les dépôts des estuaires) ne contiennent probablement pas de restes de vertébrés terrestres, toutefois ces êtres peuvent bien avoir existé à l'époque de ces dépôts; alors nous répondons que nous tenons compte simplement des faits capitaux, *tels qu'ils s'offrent*.

Mais pour éviter toute critique de ce genre, prenons seulement la subdivision des mammifères. Les restes de mammifères les plus anciens connus sont ceux de petits marsupiaux, lesquels sont au plus bas degré dans le genre mammifère; tandis qu'inversement l'être le plus haut placé dans ce genre, l'homme, est le plus récent. Mais, pour la faune vertébrée en général, on peut prouver avec bien plus de force, qu'elle a crû en hétérogénéité. Si nous partions de cette idée que la faune vertébrée de la période paléozoïque, composée uniquement, à notre connaissance, de poissons, était moins hétérogène que la faune vertébrée moderne, qui comprend des reptiles, des oiseaux, et des mammifères d'une foule d'espèces, on pour-

rait, comme ci-dessus, nous répliquer que les dépôts des estuaires de la période paléozoïque, si nous pouvions les découvrir, renfermeraient peut-être d'autres ordres de vertébrés. Mais impossible de nous faire cette réplique, si nous raisonnons comme suit : tandis que les vertébrés marins de la période paléozoïque étaient tous des poissons à squelette cartilagineux, les vertébrés marins de périodes plus récentes comprennent de nombreuses espèces de poissons à squelette osseux ; ainsi donc, les faunes marines vertébrées les plus récentes sont plus hétérogènes que la plus ancienne connue. De même, impossible de nous faire une réplique du même genre, si nous alléguons que les restes de mammifères des formations tertiaires appartiennent à des ordres et des genres bien plus nombreux que ceux des formations secondaires. Si nous désirions seulement expliquer le fait le plus favorable, nous pourrions nous appuyer sur l'opinion du Dr Carpenter, qui dit : « Les faits généraux de la paléontologie paraissent consacrer cette croyance, que l'on peut découvrir le *même plan*, dans ce qu'on appelle la *vie générale du globe*, et dans la *vie individuelle* de chacune des formes organisées qui maintenant l'habitent. » Ou nous pourrions citer, comme décisif, le jugement du professeur Owen ; d'après lui, dans chaque groupe d'êtres, les types primitifs s'éloignaient moins du type général du groupe que ne font les plus récents ; ils différaient moins de la forme idéale sur le patron de laquelle était taillé le groupe dans son ensemble ; c'est-à-dire qu'ils formaient un groupe d'êtres moins hétérogène ; or M. Owen soutient la doctrine

d'après laquelle la vie est en progrès. Mais, par déférence pour une autorité qui nous inspire le plus profond respect, et selon laquelle les renseignements jusqu'ici amassés ne sont décisifs ni dans un sens ni dans l'autre, nous nous contenterons de laisser le débat ouvert.

D'ailleurs, soit que, dans l'histoire de la vie du globe, il y ait ou non passage de l'homogène à l'hétérogène, en tout cas, ce passage est assez visible dans le progrès de l'être le plus récent et le plus hétérogène, l'homme. C'est une vérité que, depuis que la terre est peuplée, l'organisme humain a crû en hétérogénéité, chez les parties civilisées de l'espèce; et que l'espèce dans son ensemble a crû en hétérogénéité, grâce à la multiplication des races et à la différenciation de ces races entre elles.

A l'appui de la première de ces thèses, nous pouvons citer le fait suivant : en ce qui regarde le développement proportionnel des membres, l'homme civilisé s'éloigne du type général des mammifères placentaires plus que ne font les races humaines inférieures. Le Papou, avec un corps et des bras souvent bien développés, a des jambes d'une petitesse extrême : par là il nous rappelle les quadrumanes, chez lesquels il n'y a pas grande différence de grandeur entre les membres antérieurs et les postérieurs. Mais chez l'Européen, la supériorité des jambes, pour la longueur et la grosseur, est devenue très-notable, les membres antérieurs et postérieurs sont plus hétérogènes entre eux. Un autre exemple de la même vérité, c'est le rapport des os du crâne avec les os de la face, lequel va croissant. Chez les vertébrés en général, l'effet de ce progrès

est une hétérogénéité croissante de la colonne vertébrale, et plus particulièrement des vertèbres qui forment le crâne : ce qui distingue les formes plus relevées, c'est la grandeur croissante des os qui protégent le cerveau, et la diminution relative de ceux qui forment la mâchoire, etc. Maintenant cette caractéristique, qui est plus marquée chez l'homme que chez tout autre être, est plus marquée chez l'Européen que chez le sauvage. En outre, à en juger par les facultés plus vastes et plus variées dont il fait preuve, on peut conclure que l'homme civilisé a un système nerveux plus complexe, plus hétérogène que le sauvage : et en réalité, ce fait se révèle en partie par l'accroissement du rapport qu'il y a entre le cerveau et les ganglions sous-jacents.

Si l'on a besoin de plus d'explications, nous trouvons notre affaire dans la première chambre d'enfants venue. L'enfant européen ressemble en beaucoup de points aux races humaines inférieures; voyez l'aplatissement des ailes du nez, la dépression de sa racine, la forme des narines, qui sont écrasées et s'ouvrent en avant; celle des lèvres, l'absence du sinus frontal, l'écartement des yeux, la petitesse des jambes. Maintenant, le procédé de développement grâce auquel ses traits se changent en ceux d'un Européen adulte, est une continuation de ce passage de l'homogène à l'hétérogène, que précédemment l'embryon a accompli durant son évolution : c'est là ce qu'admettra tout physiologiste; il s'ensuit donc que le procédé parallèle de développement, par lequel les traits des races barbares ont, par voie de transformation, produit les traits correspondants des races civilisées, a été également

une continuation du passage de l'homogène à l'hétérogène.

La vérité de la seconde thèse — à savoir que l'humanité, dans son ensemble, est devenue de plus en plus hétérogène — est si visible, qu'à peine a-t-elle besoin d'être éclairée. Le premier traité venu d'ethnologie, avec ses divisions et subdivisions de races, en fait foi. Quand nous devrions admettre l'hypothèse d'une humanité sortie de plusieurs souches indépendantes, il resterait encore vrai que de chacune de ces souches sont nées diverses tribus maintenant bien différentes, et qui sont pourtant sœurs (la philologie en a fait la preuve): et qu'ainsi la race dans son ensemble est beaucoup moins homogène qu'elle ne l'a été jadis. Ajoutez à cela que nous avons, dans les Anglo-Américains, un exemple d'une nouvelle variété qui a surgi dans l'espace de ces dernières générations; et que, si nous pouvons nous fier aux descriptions des observateurs, nous aurons probablement bientôt un nouvel et pareil exemple en Australie.

Passons de l'humanité, considérée dans les individus, à l'humanité, comme formée en corps de sociétés : nous trouverons des exemples encore plus variés de la loi générale. Le passage de l'homogène à l'hétérogène est également visible, qu'il s'agisse du progrès de la civilisation dans son ensemble, ou du progrès de chaque tribu, de chaque nation ; et il se poursuit aujourd'hui même avec une rapidité croissante. Ainsi que nous le voyons chez les tribus barbares actuelles, la société dans sa forme première, et la plus basse, est un agrégat homogène d'individus ayant mêmes facultés et mêmes fonctions : la seule différence marquée dans les fonctions est celle qui résulte de

la différence des sexes. Chaque homme est guerrier, chasseur, pêcheur, fabricant d'ustensiles, constructeur ; chaque femme accomplit certains travaux, les mêmes pour toutes ; chaque famille se suffit à elle-même, et sauf quand il s'agit d'attaquer et de se défendre, peut tout aussi bien vivre en se passant des autres. De très-bonne heure, néanmoins, dans l'évolution de toute société, on voit poindre une différence entre le gouvernant et le gouverné : l'apparition d'une espèce de pouvoir paraît contemporaine du premier progrès, par lequel de l'état de familles séparées et errantes l'humanité s'éleva à celui d'une tribu nomade. L'autorité du plus fort se fait sentir dans une réunion de sauvages comme dans un troupeau de bêtes, ou une bande d'écoliers. D'abord, pourtant, elle est indéfinie, incertaine ; elle est partagée par d'autres dont la puissance est à peine moindre ; et elle ne se marque par aucune différence dans les occupations ni le train de vie : le premier souverain tue de sa main son gibier, se fabrique ses armes, se bâtit sa hutte, et pour les conditions économiques de la vie, ne diffère en rien du reste de la tribu. Par degrés, à mesure que la tribu fait des progrès, le contraste entre le gouvernant et les gouvernés se marque de plus en plus. Le pouvoir suprême devient héréditaire dans une famille ; le chef de cette famille, cessant de pourvoir lui-même à ses besoins, est servi par les autres ; et le gouvernement devient son unique fonction.

En même temps est né un gouvernement d'espèce corrélative : la religion. Comme le prouvent tous les souvenirs, toutes les traditions antiques, les chefs primitifs passaient pour des personnages divins. Les maximes et les commandements qu'ils

édictaient de leur vivant étaient après leur mort tenus pour sacrés, et imposés par leurs successeurs, descendants des dieux; ceux-ci à leur tour étaient placés dans le panthéon national, et là, recevaient le même culte, les mêmes prières que leurs prédécesseurs : le plus ancien de tous s'appelle le dieu suprême, les autres sont des dieux subordonnés. Pendant longtemps, ces formes de gouvernement nées d'une même origine, gouvernements civil et religieux, demeurent étroitement associées. Pendant bien des générations, le roi continue à être le souverain pontife, et tous les prêtres sont de race royale. Pendant de longs âges, la loi religieuse continue à enfermer des règlements plus ou moins civils, et la loi civile à avoir une sanction plus ou moins religieuse; et même chez les nations les plus avancées, ces deux puissances directrices ne sont nullement différenciées l'une de l'autre en tous points.

Une autre puissance directrice que nous voyons encore sortir de la même racine que les précédentes, et s'en séparer par degrés, c'est celle des manières, ou du cérémonial. Tous les termes de respect sont à l'origine les noms du Dieu-roi; ensuite du Dieu et du roi; encore plus tard, des personnes de haut rang; et finalement ils en viennent, quelques-uns du moins, à s'employer d'homme à homme. Tous les compliments par lesquels on s'aborde furent d'abord des expressions de soumission du prisonnier envers son vainqueur, ou du sujet envers son souverain, homme ou dieu, — expressions qui ensuite furent employées pour gagner les autorités d'un rang moindre, et peu à peu descendirent dans les relations ordinaires. Toutes les sortes de salutation furent jadis des hommages rendus au

monarque, et des signes d'adoration qu'on lui adressait après sa mort. Puis d'autres personnages de la race divine furent salués semblablement ; et peu à peu, plusieurs de ces salutations en sont venues à ce point qu'on les doit au premier venu [1]. Ainsi, à peine de la masse sociale primitivement homogène commence-t-il à se dégager par voie de différenciation deux groupes, les gouvernés et les gouvernants, que chez ces derniers se fait déjà une différenciation entre les religieux et les séculiers, l'Eglise et l'Etat ; au même moment commence aussi à se distinguer des deux autres, ce gouvernement d'un genre moins défini, qui règle nos relations quotidiennes, gouvernement qui n'est pas sans avoir des organes visibles : témoins les colléges de hérauts [2], les livres de blason, les maîtres des cérémonies. De ces gouvernements, chacun à son tour est sujet à des différenciations successives. Dans le cours des âges, il se forme, comme chez nous par exemple, un organisme politique très-complexe, avec un monarque, des ministres, des lords et des communes, puis les départements administratifs à eux soumis, les cours de justice, le fisc, etc., lesquels ont pour les représenter dans les provinces, les administrations de municipalités, de comtés, de paroisses et d'unions [3] ; et ces administrations sont, elles aussi, plus ou moins compliquées. A côté, se crée un organisme religieux très-complexe, avec toute sa hiérarchie de ministres, depuis les archevêques jusqu'aux sacris-

1. Voir, dans l'Essai sur *les manières et la mode*, la démonstration détaillée de ces assertions.

2. Un *collége de hérauts* est un corps de fonctionnaires chargés de tenir registre de tout ce qui concerne la généalogie et les armoiries des familles nobles. (TR.)

3. Association de paroisses pour l'entretien d'un dépôt de mendicité. (TR.)

tains, avec ses colléges, assemblées du clergé, cours ecclésiastiques, etc.; à tout cela, il faut ajouter les sectes indépendantes, qui vont se multipliant, chacune pourvue de ses autorités générales et locales. En même temps, se développe un corps très-complexe de coutumes, manières et modes éphémères, que sanctionne la société dans son ensemble, et dont la fonction est de présider à ces transactions secondaires d'homme à homme que ne règle pas la loi civile ni la religieuse. De plus, notons-le, cette hétérogénéité croissante dans les institutions gouvernementales de chaque nation, a été accompagnée d'une hétérogénéité croissante entre les institutions gouvernementales des différentes nations; car elles s'écartent toutes plus ou moins les unes des autres par leurs systèmes et leurs législations politiques, par leurs dogmes et leurs institutions religieuses, par leurs coutumes et leur cérémonial.

Simultanément se produisait une seconde différenciation d'un genre plus familier, à savoir celle qui a partagé la masse de la communauté en classes et ordres distincts de travailleurs. Tandis que la partie gouvernante se développait suivant le procédé compliqué ci-dessus exposé, la partie gouvernée se développait d'une façon non moins compliquée, et ainsi aboutissait à cette division minutieuse du travail, caractéristique des nations avancées. Inutile de suivre ce progrès depuis ses premiers pas, à travers les divisions orientales des castes et les corporations de l'Europe, jusqu'à l'organisme si complexe par lequel chez nous s'opèrent la production et la distribution. Les économistes ont depuis longtemps décrit cette évolution qui commence avec une tribu dont chaque membre exécute les

mêmes travaux pour son propre compte, et aboutit à une communauté civilisée dont chaque membre exécute des travaux spéciaux pour le compte des autres ; ils ont en outre noté les changements à travers lesquels, au producteur solitaire d'un objet utile donné, se substitue une combinaison de producteurs, unis sous un maître et ayant chacun son rôle propre dans la création de l'objet. Mais il y a encore d'autres phases, et plus élevées, de ce passage de l'homogène à l'hétérogène, dans l'organisation industrielle de la société.

Alors que, depuis longtemps, la division du travail entre diverses classes d'ouvriers a fait un progrès considérable, le travail n'est encore que peu ou point divisé entre les portions de la communauté que séparent de grandes distances ; la nation demeure relativement homogène, en ce sens que chaque district se livre à tous les mêmes travaux que les autres. Mais quand les routes et les autres moyens de communication deviennent bons et nombreux, les divers districts arrivent à se vouer à des fonctions diverses, et ainsi à dépendre les uns des autres. La fabrication du calicot se concentre en tel comté, celle des draps dans tel autre ; ici l'on travaille les soieries, là les dentelles ; dans tel endroit, ce sont les bas, ailleurs les chaussures ; la poterie, la quincaillerie, la coutellerie s'établissent dans des villes à elles ; et enfin chaque localité arrive à se distinguer plus ou moins du reste par tel travail qui en devient la grande affaire. Bien plus, ce partage des fonctions ne se fait pas seulement entre les diverses portions d'une même nation, mais entre les diverses nations. Cette circulation des objets utiles, dont le libre-échange nous garantit le développement

rapide, aura en fin de compte pour effet de spécialiser plus ou moins fortement l'industrie de chaque peuple. Ainsi, le progrès, commençant avec la tribu barbare, presque homogène si ce n'est absolument, quant aux fonctions de ses membres, a tendu et tend encore à produire une union économique de la race humaine tout entière; cette race deviendra de plus en plus hétérogène, à l'égard des fonctions distinctes assumées soit par les diverses nations, soit par les diverses localités d'une même nation, soit par les diverses espèces de producteurs et commerçants de chaque ville, soit enfin par les ouvriers associés pour la fabrication d'un objet donné.

Ce n'est pas seulement dans l'évolution de l'organisme social, que nous trouvons des exemples très-clairs de la loi, c'est tout aussi bien dans l'évolution de tous les produits abstraits ou concrets, réels ou idéals, de la pensée et de l'activité humaine. Pour fixer les idées, prenons en premier lieu le langage.

La forme la plus humble du langage est l'exclamation, par laquelle une idée complète est transmise, à l'état vague, au moyen d'un seul son ; ainsi chez les animaux inférieurs. Le langage humain a-t-il jamais consisté uniquement en exclamations, en sorte qu'il eût été strictement homogène à l'égard des parties du discours ? nous n'en avons pas de preuve, mais nous pouvons remonter à une période où le langage a pour seuls éléments des noms et des verbes : c'est un fait établi. Puis, de ces parties primitives du discours, il en naît d'autres multiples ; — les verbes se différencient en actifs et passifs, les noms en abstraits et concrets ; — les distinctions de mode, temps, personne, nombre et cas, apparaissent ; — il se forme des verbes

auxiliaires, des adjectifs, adverbes, pronoms, prépositions, articles; — on voit se distinguer ces divers ordres, genres, espèces, et variétés de parties du discours, par lesquels les races civilisées expriment les nuances de la pensée; — et dans tous ces faits, se marque un passage de l'homogène à l'hétérogène. Et on peut le remarquer en passant, c'est surtout parce qu'elle a étendu et complété plus que les autres cette division des fonctions, que la langue anglaise est supérieure à toutes les langues.

Nous pouvons considérer d'un autre point de vue le développement du langage, voir comment se différencient les mots voisins par le sens. La philologie a depuis longtemps découvert cette vérité, que dans toute langue, les mots peuvent être groupés en familles ayant une origine commune. Un nom primitif, qui s'appliquait indifféremment à chacune des choses ou actions d'une classe étendue et mal définie, subit maintenant des modifications qui expriment les divisions principales de cette classe. Ces divers noms sortis de la racine primitive donnent eux-mêmes naissance à d'autres noms, qui à leur tour se modifient. Et grâce au système des modes qui naît en même temps, grâce aux dérivations et aux compositions par lesquelles on exprime des différences plus faibles encore, il se forme finalement, par voie de développement, une tribu de mots dont les sons et les sens sont si hétérogènes, que le non-initié a peine à croire à leur communauté d'origine. En même temps des autres racines sortaient d'autres tribus semblables; enfin il en résulte une langue riche de soixante mille mots ou plus, tous différents, et signifiant autant d'objets, de qualités, d'actes différents.

Le langage exécute d'une autre manière encore le passage de l'homogène à l'hétérogène; cela, par la multiplication des langues. Soit que, selon l'opinion de Max Müller et Bunsen, toutes les langues soient sorties d'une seule souche; soit que, conformément au dire d'autres philologues, elles soient sorties de deux ou plusieurs souches, en tout cas il est clair que de nombreuses langues de la même famille, comme celles de la famille indo-européenne, puisqu'elles ont même origine, se sont distinguées les unes des autres en divergeant continuellement. La dispersion des hommes à la surface de la terre, qui a amené la différenciation des races, a en même temps amené celle de leurs langues : c'est ce dont nous avons d'ailleurs une preuve, au sein de chaque nation, dans les particularités dialectiques qu'on remarque d'un district à l'autre. Ainsi, le progrès dans le langage se conforme à la loi générale, soit que l'on considère l'évolution des langues, celle des familles de mots, ou celle des parties du discours.

Passons du langage parlé au langage écrit : nous rencontrons là plusieurs classes de faits qui tous supposent les mêmes vérités. Le langage écrit est en connexion avec la peinture et la sculpture; et les trois sont primitivement des dépendances de l'architecture et tiennent par un lien immédiat à la première forme de tout gouvernement, la théocratie. Notons seulement en passant ce fait que diverses races sauvages, telles que les Australiens et les tribus de l'Afrique du Sud, ont l'habitude de peindre des personnages et des événements sur les parois des cavernes (ce sont là sans doute pour eux des lieux sacrés); et arrivons aux Égyptiens : chez eux, comme aussi

chez les Assyriens, nous voyons les peintures murales servir à décorer le temple du dieu et le palais du roi (lesquels, à la vérité, ne faisaient d'abord qu'un); et comme telles, elles étaient affaires d'État au même titre que les cérémonies publiques et les fêtes religieuses. Elles étaient encore affaires d'État en ce qu'elles représentaient le culte rendu au dieu, les triomphes du dieu-roi, la soumission de ses sujets, et le châtiment des rebelles. Elles l'étaient en outre, en tant que produits d'un art que le peuple révérait comme un saint mystère. Cette représentation des choses par la peinture étant devenue d'un usage courant, on arriva par une modification légère et tout naturellement à la peinture-écriture, telle qu'on la rencontrait encore chez les Mexicains à l'époque de la découverte. Grâce à des abréviations, analogues à celles qui se produisent encore dans notre écriture et notre parler, les plus familiers d'entre ces dessins furent successivement simplifiés; et enfin il se forma un système de symboles, desquels bon nombre n'offrent qu'une ressemblance lointaine avec l'objet dont ils tiennent lieu. Les hiéroglyphes des Égyptiens sont nés ainsi; c'est là une induction confirmée par ce fait, que chez les Mexicains la peinture-écriture avait donné naissance à des caractères idéographiques de la même famille; et chez eux, comme chez les Égyptiens, ces caractères s'étaient partiellement différenciés en *kuriologiques* ou imitatifs, et *tropiques* ou symboliques : les uns et les autres étant d'ailleurs employés à la fois dans une même inscription. En Égypte le langage écrit subit encore une différenciation, d'où résultent le style *hiératique* et l'*épistolographique* ou *enchorial*, l'un et l'autre dérivés de l'hiéroglyphe primitif. En même temps nous

voyons employer, pour exprimer les noms propres qui ne pouvaient être rendus autrement, des symboles phonétiques; et bien que les Égyptiens, à ce que l'on affirme, n'aient jamais eréé effectivement une écriture alphabétique, toutefois on ne peut guère s'empêcher de voir dans ces symboles phonétiques, employés à l'occasion pour suppléer aux signes idéographiques, les germes d'où sortit l'écriture alphabétique. Une fois séparée des hiéroglyphes, l'écriture alphabétique elle-même subit de nombreuses différenciations, des alphabets multiples furent formés; toutefois la plupart ont entre eux des liens plus ou moins étroits qu'on peut encore découvrir. Et chez toute nation civilisée, aujourd'hui, on a créé pour chaque série de sons plusieurs séries de signes écrits, entre lesquels on choisit selon les cas. Finalement, et c'est là une différenciation plus importante encore, est venue l'imprimerie; et celle-ci, uniforme à son origine, a depuis pris plusieurs formes.

Tandis que le langage écrit traversait les premiers degrés de son développement, la décoration murale d'où il était né se différenciait en peinture et sculpture. Les dieux, rois, hommes et animaux représentés étaient d'abord dessinés avec des traits en creux et étaient coloriés. Dans la plupart des cas, ces traits étaient si profonds et l'objet qu'ils entouraient si bien détaché du reste, si saillant dans ses parties essentielles, que cela formait un travail intermédiaire entre l'intaille et le bas-relief. Mais parfois, un nouveau progrès est accompli dans la même direction : les reliefs entre les figures sont enlevés au ciseau, et les figures elles-mêmes ornées des couleurs convenables : on a ainsi un bas-relief peint. Les morceaux d'archi-

tecture assyrienne restaurés, à Sydenham, nous montrent cet art parvenu à une perfection plus haute : les personnages et les objets représentés, bien que le coloris en soit encore barbare, sont traités avec plus de vérité et plus de détail; et dans les lions et taureaux ailés qu'on plaçait aux angles des vestibules, nous pouvons découvrir un progrès considérable vers la ronde-bosse complète; toutefois la figure est encore peinte, et fait encore partie de l'édifice. Mais tandis qu'en Assyrie, on n'a guère visé à la statuaire proprement dite, si même on y a visé jamais, nous pouvons, dans l'art égyptien, suivre la séparation graduelle de la figure sculptée d'avec le mur. C'est ce qu'on peut voir dans une promenade au *British museum;* et d'autre part on y trouvera l'occasion d'étudier sur les statues détachées les traces visibles encore du bas-relief dont elles sont nées; on y verra que presque toutes ont les membres collés au corps, trait caractéristique du bas-relief, tandis que la partie postérieure, de la tête aux talons, tient à un bloc qui est là pour remplacer le mur d'autrefois. En Grèce, le progrès fait essentiellement les mêmes étapes. De même qu'en Égypte et en Assyrie, les deux arts jumeaux y sont d'abord unis l'un à l'autre et avec leur mère l'architecture, et sont les serviteurs de la religion et du gouvernement. Sur les frises des temples grecs, nous voyons des bas-reliefs coloriés qui représentent des sacrifices, des batailles, des processions, des jeux, tous sujets tenant en quelque manière à la religion. Sur les frontons nous voyons des sculptures peintes qui font plus ou moins corps avec le tambour et dont les sujets sont les triomphes des dieux ou des héros. Même quand nous arrivons

à des statues définitivement séparées des bâtiments auxquels elles appartiennent, nous les trouvons encore revêtues de couleurs; et c'est seulement dans les périodes relativement récentes de la civilisation grecque que la différenciation entre la sculpture et la peinture semble être devenue complète.

L'art chrétien nous offre une répétition parallèle de cette genèse. Toutes les anciennes peintures et sculptures d'Europe étaient religieuses par leur sujet; elles représentaient des Christs, des mises en croix, des vierges, des saintes familles, des apôtres, des saints; elles faisaient partie intégrante de l'architecture des églises et comptaient parmi les moyens d'exciter le zèle religieux; c'est ce qu'elles sont encore dans les pays catholiques romains. En outre les sculptures anciennes représentant le Christ en croix, des vierges, des saints, étaient coloriées; qu'on se rappelle les madones et crucifix peints, qui abondent encore sur le continent dans les églises et sur les grandes routes, et l'on s'apercevra de ce fait significatif, que la peinture et la sculpture gardent des relations d'autant plus étroites entre elles qu'elles en gardent de plus étroites avec leur mère. Même après que la sculpture chrétienne se fut bien nettement distinguée de la peinture, elle était encore, par les sujets traités, un instrument de gouvernement et de religion; elle était employée pour les tombes dans les églises et pour les statues des rois : tandis que, dans le même temps, la peinture, quand elle n'était pas purement ecclésiastique, servait à décorer les palais, et excepté la représentation des personnes royales, était presque absolument vouée aux légendes sacrées. C'est seulement dans ces derniers siècles que la peinture a été divisée en peinture

d'histoire, de paysages, de marines, d'architecture, de genre, d'animaux de nature morte, etc., et que la sculpture est devenue hétérogène par la variété des sujets qu'elle traite, et qu'elle emprunte à la réalité ou à l'idéal.

Ainsi, quelque étrange que cela semble, ce n'en est pas moins une vérité, nous le voyons : toutes les formes du langage écrit, de la peinture et de la sculpture, ont pour commune racine la décoration politico-religieuse des anciens temples et palais. Si peu de ressemblance qu'il y ait aujourd'hui entre eux, le buste posé sur la console, le paysage pendu au mur et le numéro du *Times* qui est sur la table sont des parents éloignés; et cela non par leur nature seulement, mais par leur extraction. La figure de bronze du marteau de la porte, que le facteur de la poste vient de soulever, a du rapport non-seulement avec les gravures du *Nouvelliste illustré de Londres* que ce facteur vous remet, mais avec les caractères du *billet doux* [1] qui accompagne le journal. Entre la fenêtre peinte, le livre de prières sur lequel la lumière tombe et le monument voisin, il y a un air de famille. Les effigies de nos monnaies, les enseignes de nos boutiques, les figures qui remplissent nos grands livres, les écussons peints sur les panneaux des voitures, les placards qui sont dans les omnibus, aussi bien que les poupées, les livres bleus [2], les papiers de tenture, descendent en droite ligne des grossières sculptures-peintures où les Égyptiens représentaient les triomphes de leurs dieux-rois et le culte à eux rendu.

1. En français dans le texte. (TR.)
2. Les documents officiels sont ainsi nommés, de la couleur de leur couverture. (TR.)

Peut-être n'y a-t-il pas d'exemple plus capable de faire toucher du doigt la multiplicité et l'hétérogénéité des produits qui, dans le cours des temps, peuvent naître d'une même souche par des différenciations successives.

Avant de passer à d'autres classes de faits, il faut noter que le passage de l'homogène à l'hétérogène ne se marque pas seulement par la séparation de la peinture et la sculpture d'avec l'architecture, et par leur séparation mutuelle, et dans la variété croissante des sujets qu'elles acceptent, mais elle se montre encore dans la composition de chaque œuvre. Un tableau ou une statue moderne est d'un genre bien plus hétérogène qu'un antique. Une sculpture-fresque égyptienne met toutes les figures sur le même plan, c'est-à-dire à la même distance de l'œil; par là elle est moins hétérogène qu'une peinture les plaçant à des distances diverses de l'œil. Elle rend les objets comme s'ils étaient tous également exposés à la lumière; et par là elle est inférieure en hétérogénéité à celle qui attribue aux divers objets et aux diverses parties des objets des degrés différents d'éclairement. Elle ne se sert guère que des couleurs primitives, et en leur donnant toute leur intensité; et par là elle est inférieure en hétérogénéité à une peinture qui, usant avec ménagement des couleurs primitives, emploie une variété infinie de teintes intermédiaires, dont chacune est d'une composition hétérogène et diffère du reste non-seulement en qualité, mais en intensité. En outre, nous trouvons, dans ces œuvres très-anciennes, une grande uniformité de conception. Elles reproduisent perpétuellement le même arrangement des figures, les mêmes actions, les mêmes attitudes, les mêmes

visages, les mêmes costumes. En Égypte les manières de représenter les personnages étaient si bien arrêtées, que c'était un sacrilége d'introduire une nouveauté; et en vérité, ce fut peut-être seulement grâce à cette détermination absolue des types que la création d'un système d'hiéroglyphes devint possible. Mêmes caractères dans les bas-reliefs assyriens. Les divinités, les rois, leur suite, les figures ailées et les animaux ont toujours des positions identiques, portent un même attirail, exécutent telles actions invariablement, et ont sur leur face la même expression ou la même impassibilité. Si un bois de palmier est en scène, tous les arbres sont de même hauteur, ont le même nombre de feuilles, et sont équidistants. Si l'on imite l'eau, chaque vague est la répétition des autres; et les poissons, presque toujours d'une seule espèce, sont répartis également sous la surface. Les barbes des rois, des dieux, et des figures ailées sont partout semblables; de même les crinières des lions et aussi celles des chevaux. La chevelure est toujours représentée par une seule forme de boucle. La barbe du roi est construite très-géométriquement : ce sont des rangées de boucles uniformes, alternant avec des rangées de tresses, placées selon une direction transversale et distribuées avec une parfaite régularité; et la touffe terminale de la queue du taureau est représentée exactement de la même façon. Nous ne rechercherons pas les faits analogues dans l'art chrétien primitif, bien qu'ils y soient visibles, sans être aussi frappants. Mais où se manifeste clairement le progrès de l'hétérogénéité, c'est dans la composition de nos tableaux actuels qui est d'une variété infinie; dans la diversité des attitudes, des figures, des expres-

sions; dans les différences de volume, de forme, de position, de texture, qu'offrent les objets secondaires; et dans le contraste plus ou moins marqué que présentent même les plus petits détails. Ou encore, comparons une statue égyptienne, assise, le corps planté droit sur un bloc, les mains sur les genoux, les doigts ouverts et joints, les yeux fixés droit en face, les deux côtés du corps offrant une symétrie parfaite en tous points, avec une statue de l'époque grecque récente, ou de l'école moderne, qui ne présente nulle symétrie dans la position de la tête, du corps, des membres, dans l'arrangement de la chevelure, le costume, les accessoires, les rapports aux objets voisins; alors le passage de l'homogène à l'hétérogène nous tombera sous le sens.

De même, la poésie, la musique et la danse sont unies à l'origine et se différencient graduellement. Le langage rhythmé, le son rhythmé et le mouvement rhythmé étaient dans l'origine parties intégrantes d'un même tout, et c'est seulement dans la suite des temps que chacun s'est constitué à part. Chez plusieurs tribus barbares nous les trouvons encore unis. Les danses des sauvages sont accompagnées d'une sorte de chant monotone, sans compter les battements de mains, et le bruit d'instruments grossiers : il y a là des mouvements en mesure, des paroles en mesure et des notes en mesure; et l'ensemble de la cérémonie, qui se rapporte pour l'ordinaire à la guerre ou à un sacrifice, a le caractère d'un acte gouvernemental. Dans les plus anciens souvenirs des races historiques, nous trouvons également ces trois formes de l'action rhythmique associées dans les fêtes religieuses. Dans les

écritures hébraïques nous lisons que le chant de triomphe composé par Moïse pour la défaite des Egyptiens fut chanté avec accompagnement de danse et de cymbales. Les Israélites dansèrent et chantèrent « pour l'inauguration du veau d'or. Et comme, de l'opinion de tous, cette représentation de la divinité était empruntée aux mystères d'Apis, il est probable que cette danse était une copie de celle à laquelle se livraient les Égyptiens en ces occasions. » Il y avait à Shiloh, pour la fête sainte, une danse annuelle; et David dansa devant l'arche. De même en Grèce, on trouve partout la même connexion : dans ces occasions, et dans d'autres aussi probablement, le programme était une représentation, au moyen du chant et de la mimique mélangés, de la vie et des aventures du dieu. Les danses spartiates étaient accompagnées d'hymmes et de chants; et en général les Grecs « n'avaient pas de fêtes ni d'assemblées religieuses où ne vinssent se mêler des chants et des danses, » car c'étaient là deux façons de rendre hommage aux dieux devant leurs autels. Chez les Romains, il y avait aussi des danses sacrées : les danses des Saliens et des Lupercales nous sont désignées comme telles. Et même, dans des pays chrétiens comme à Limoges, à une époque relativement récente, on a vu le peuple danser au chœur en l'honneur d'un saint. Le commencement de la séparation entre ces arts jadis unis, et entre eux et la religion, fut visible en Grèce de bonne heure. On vit naître, sans doute par un démembrement de danses semi-religieuses, semi-guerrières, comme la Corybantienne, des danses proprement guerrières, et il y en eut plusieurs sortes; puis de celles-là sortirent les danses séculières. En même temps,

la musique et la poésie, tout en demeurant unies, en vinrent à se constituer à part, indépendamment de la danse. Les poëmes grecs primitifs, dont le sujet était religieux, ne se récitaient pas : ils se chantaient ; et bien que d'abord le chant du poëte eût été accompagné par la danse du chœur, il finit par se suffire. Plus tard encore, quand la poésie se différencia en épique et lyrique, quand ce devint un usage de chanter les poëmes lyriques et de réciter l'épopée, alors la poésie proprement dite naquit. Comme à la même époque les instruments de musique se multiplièrent, il est à croire que la musique en vint à se passer de l'aide des paroles. Et l'une et l'autre arrivèrent à revêtir des formes autres que la forme religieuse. On pourrait tirer de l'histoire d'époques et de peuples plus récents des faits tendant à la même conclusion : exemple la façon de faire de nos anciens ménestrels, qui chantaient sur la harpe des récits héroïques, en vers de leur composition, avec la musique qu'ils avaient faite, réunissant ainsi les fonctions, aujourd'hui séparées, de poëte, de compositeur, de chanteur et d'instrumentiste. Mais, sans plus d'explications, il est assez évident que la danse, la poésie et la musique ont une commune origine et se sont différenciées par degrés.

Ce n'est pas seulement dans la séparation de ces arts entre eux et à l'égard de la religion qu'il y a passage de l'homogène à l'hétérogène, c'est aussi dans les différenciations multipliées que chacun d'eux subit ensuite. Pour ne pas nous étendre sur les innombrables sortes de danse qui ont été en usage, dans le cours des siècles ; et pour ne pas occuper trop d'espace par le détail des progrès de la poésie, en ce qui concerne le dévelop-

pement des diverses formes de mètre, de rime et d'organisation générale, réservons notre attention pour la musique, prise comme type de tout le groupe. Ainsi que l'affirme le Dr Burney, ainsi qu'il résulte des coutumes actuelles de diverses races barbares, les premiers instruments de musique furent sans doute de ceux qu'on frappe : baguettes, calebasses, tam-tams, et ne servaient qu'à marquer les temps aux danseurs; et dans cette répétition constante du même son, nous voyons la musique sous la forme la plus homogène.

Les Égyptiens avaient une lyre à trois cordes. La lyre primitive des Grecs en avait quatre : c'était leur tétrachorde. Au bout de quelques siècles, des lyres de sept et huit cordes furent employées. Et après un millier d'années écoulées, ils étaient arrivés à leur « grand système, » à deux octaves. A travers tous ces changements il se produisit, naturellement, une hétérogénéité plus grande dans la mélodie. En même temps vinrent en usage les différents modes, Dorien, Ionien, Phrygien, Eolien et Lydien, répondant à nos clefs; et de ces modes il y en eut quinze enfin. Jusque-là toutefois, il n'y avait que peu d'hétérogénéité dans leur musique, pour la mesure.

La musique instrumentale n'était durant cette période, que l'accompagnement de la musique vocale, et celle-ci était absolument subordonnée aux paroles, puisque le chanteur était poète, qu'il chantait ses propres œuvres, et accordait les durées de ses notes avec les pieds de ses vers; il devait en résulter dans la mesure une insupportable monotonie, que, suivant le Dr Burney, « nulle ressource de mélodie ne pouvait déguiser. » A défaut du rhythme complexe que nous obtenons à l'aide de

nos mesures égales et de nos notes inégales, il n'y avait que le rhythme produit par la quantité des syllabes, lequel de toute nécessité était relativement monotone. Et en outre remarquons-le, le chant qui en résultait, étant comme un récitatif, était beaucoup moins clairement différencié d'avec le parlé ordinaire que notre chant moderne.

Néanmoins, grâce à l'étendue des gammes en usage, à la variété des modes, aux variations de mesure qu'amenaient parfois les changements de mètre, et à la multiplicité des instruments, la musique aux derniers temps de la civilisation grecque avait atteint un haut degré d'hétérogénéité, non pas sans doute par comparaison avec notre musique, mais par comparaison avec celle qui avait précédé. Jusque-là toutefois, la mélodie seule existait : l'harmonie était inconnue. Il faut aller jusqu'à l'époque où la musique d'église chrétienne arrive à un certain développement, pour voir la musique à plusieurs parties apparaître ; et encore elle arrive à l'existence à la faveur d'une différenciation très-discrète. On a peine à concevoir *à priori* comment le passage de la mélodie à l'harmonie a pu se faire sans un bond soudain : ce n'en est pas moins un fait, qu'il en fut ainsi. Ce qui ouvrit la voie dans cette direction, ce fut l'emploi de deux chœurs chantant alternativement le même air. Ensuite ce devint un usage (dont l'idée première fut peut-être suggérée par une erreur) que le second chœur commençât avant que le premier eût fini ; ce qui faisait une fugue.

Avec les airs tout simples de ce temps-là, il n'est pas improbable qu'il en dut résulter une fugue en partie harmonieuse : et une fugue, même d'une harmonie très-incomplète, suffisait

pour satisfaire les oreilles à l'époque : nous en avons conservé des exemples. Une fois l'idée donnée, on dut se mettre à composer des airs qui produisaient une harmonie de fugue; de même qu'il y en avait eu de produits par le seul fait de ces chœurs alternants. Et de la fugue à la musique à deux, trois, quatre parties ou plus, concertées, la transition était facile. Ne détaillons pas la complexité croissante qui résulta de l'introduction de notes de longueur variée, de la multiplication des clefs, de l'usage des dièzes et bémols [1], des variations de temps et ainsi de suite; il suffit de considérer le contraste entre la musique telle qu'elle était, et la musique telle qu'elle est, pour voir quel immense pas a été fait vers l'hétérogénéité. C'est ce qui nous frappe encore si, considérant la musique dans son *ensemble* [2], nous énumérons ses divers genres et espèces, sa division en musique vocale, instrumentale et mixte; et les subdivisions en musiques pour différentes voix et pour différents instruments; si nous remarquons les nombreuses formes de la musique sacrée depuis la simple hymne, le plain-chant, le canon, le motet, l'antienne, etc., jusqu'à l'oratorio; et les formes plus nombreuses encore de la musique séculière, depuis la ballade jusqu'à la sérénade, et depuis le solo instrumental jusqu'à la symphonie.

On mettra encore la même vérité en évidence si l'on compare un morceau quelconque de musique primitive avec le premier venu de musique moderne, fût-ce un chant ordinaire pour le piano; nous trouvons dans ce dernier une grande hé-

1. Plus exactement : demi-tons accidentels. (TR.)
2. En français dans le texte. (TR.)

térogénéité relative, non-seulement pour les variations dans la hauteur et la durée des notes, le nombre de notes différentes résonnant à la fois et de concert avec la voix, et les variations de force dans le son de l'instrument et dans la voix, mais aussi pour les changements de clef, les changements de temps, les changements du *timbre*[1] de la voix, et les autres modifications de l'expression. D'autre part, entre le monotone chant dansé d'autrefois et le grand opéra d'aujourd'hui, avec ses complications d'orchestration et ses combinaisons vocales infinies, le contraste quant à l'hétérogénéité est si fort qu'à peine l'on peut se figurer qu'on voit dans l'un l'ancêtre de l'autre.

S'il en était besoin, on pourrait citer bien d'autres exemples. Remontons à l'époque antique, où les exploits du dieu-roi, chantés et représentés par la mimique, lors des danses qu'on exécutait autour de son autel, étaient de plus racontés dans les écritures parlantes des murs des temples et des palais, et ainsi constituaient une littérature grossière; de là nous pouvons suivre le développement de la littérature à travers des phases où une même œuvre, comme l'Écriture des Hébreux, offre à la fois une théologie, une cosmogonie, une histoire, une biographie, un code civil, une morale, une poésie; à travers d'autres phases où l'on voit, comme dans l'Iliade, la religion, la guerre et l'histoire, l'épopée, le drame et la poésie lyrique semblablement mélangés; jusqu'à son état actuel de développement et d'hétérogénéité, avec ses divisions et subdi-

1. En français dans le texte. (TR.)

visions, assez nombreuses pour défier toute classification complète. Ou bien nous pourrions suivre l'évolution de la science : elle commence à cette période où la science n'était pas différenciée d'avec l'art, et était, comme l'art, au service de la religion ; elle continue par une période où les sciences étaient si peu nombreuses et si rudimentaires, que les philosophes les cultivaient toutes à la fois ; elle finit par une période où les genres et les espèces en sont si nombreux, que peu de gens en savent la liste, et que nul ne peut en embrasser pleinement même un seul genre. Ou enfin nous pourrions entreprendre ce travail pour l'Architecture, pour le Drame, pour la Toilette.

Mais sans doute le lecteur est déjà las de ces explications; et nous avons amplement tenu parole. Nous avons, croyons-nous, mis une chose hors de question : c'est que la loi du développement organique, découverte par les physiologistes allemands, est la loi de tout développement. Le passage du simple au complexe, à travers des différenciations successives, est visible et dans les premiers changements de l'univers, autant que le raisonnement nous permet d'y remonter, et dans les changements les plus anciens que l'induction peut démontrer ; il est visible dans l'évolution géologique et dans celle de la formation des climats, comme dans celle de tout organisme particulier qui se trouve à la surface de la terre ; il est visible dans l'évolution de l'humanité, soit qu'on regarde les individus civilisés ou les races qui s'agrégent ; il est visible dans l'évolution de la société, en ce qui concerne son organisation tant politique que religieuse et économique, il est visible enfin

dans l'évolution de tous ces produits de l'activité humaine, concrète et abstraite, en nombre infini, qui forment le milieu où nous vivons quotidiennement. Depuis le passé le plus reculé que la science peut sonder, jusqu'aux nouveautés d'hier, voici en quoi le progrès consiste essentiellement : c'est dans la transformation de l'homogène en hétérogène.

Et maintenant, de cette uniformité de procédé, pouvons-nous conclure à quelque nécessité fondamentale qui en serait la racine? Ne pouvons-nous chercher rationnellement quelque principe d'une application universelle, qui détermine cette marche universelle des choses? L'universalité de la *loi* ne suppose-t-elle pas une *cause* universelle?

Que nous puissions pénétrer jusqu'à une telle cause, considérée comme noumène, c'est ce qu'il ne faut pas supposer. Y arriver, ce serait résoudre ce mystère dernier, qui doit toujours passer l'intelligence humaine. Mais nous pouvons élever cette loi de tout progrès, ci-dessus établie, de l'état de généralisation empirique à l'état de généralisation rationnelle. De même qu'il était possible de voir dans les lois de Kepler des conséquences nécessaires de la loi de la gravitation, de même il est possible de voir dans cette loi du progrès, sous ses manifestations variées, une conséquence nécessaire de quelque principe également universel. De même que la gravitation pouvait être regardée comme la *cause* de tous les groupes de phénomènes que Kepler avait réduits en formules; de même il se peut qu'il y ait un attribut des choses qu'on pourra assi-

gner comme la cause de tous les groupes de phénomènes formulés dans les pages précédentes. Nous sommes peut-être à même de réunir toutes ces évolutions variées et complexes, qui de l'homogène tirent l'hétérogène, en les rattachant à certains faits d'expérience immédiate, qui, en vertu d'une répétition à l'infini, nous semblent nécessaires.

Il est probable qu'il y a ici une cause générale, et qu'il est possible de la formuler : cela nous est acquis ; avant d'aller plus loin, il sera bon de considérer quels doivent être les caractères généraux d'une telle cause, et dans quelle direction il faut la chercher. Nous pouvons prédire à coup sûr qu'elle sera extrêmement générale, car elle est commune à des phénomènes infiniment variés : elle sera abstraite en raison même de l'universalité de ses applications. Nous ne devons pas nous attendre à ce qu'elle nous fournisse une explication immédiate de telle ou telle forme du progrès; car elle se rapporte également à des formes du progrès fort peu semblables entre elles : étant en rapport avec des ordres de faits très-divers, elle n'a de rapport particulier avec aucun ordre de faits spécial. Elle est ce qui détermine toute espèce de progrès : astronomique, géologique, organique, ethnologique, social, économique, artistique, etc. Elle doit donc se rapporter à quelque attribut commun à ces diverses espèces; et elle peut s'exprimer au moyen de cet attribut fondamental. Toutes les sortes de progrès se ressemblent en ce point unique, que toutes sont des modes du *changement;* et par ainsi la réponse cherchée sera fournie par quelqu'un des caractères du changement en général. Nous pouvons soupçonner *à priori* que l'explication

de l'universelle transformation de l'homogène en hétérogène est dans quelque loi du changement.

Tout cela posé, nous arrivons enfin à énoncer la loi, comme suit : — *Toute force active produit plus d'un changement* — *toute cause produit plus d'un effet.*

Pour bien saisir cette loi, on doit d'abord considérer quelques exemples. Quand un corps en choque un autre, ce que nous avons coutume d'appeler l'effet, c'est un changement de position, ou mouvement de l'un des corps ou des deux. Mais réfléchissons un instant, et nous verrons que c'est là se faire une idée superficielle et très-incomplète de la matière. Outre le résultat mécanique visible, un son est produit ; ou pour parler exactement, une vibration dans l'un des corps, ou dans les deux, et dans l'air environnant : et dans certains cas, c'est là ce que nous appelons l'effet. En outre, non-seulement l'air a vibré ; mais il s'y est ému divers courants, causés par la translation des corps. De plus, dans les corps, à l'entour des points de contact, les particules ont été dérangées ; et parfois assez vivement pour être visiblement condensées. Ce n'est pas tout : cette condensation est accompagnée d'un dégagement de chaleur. En certains cas, une étincelle, c'est-à-dire, de la lumière, est le résultat de l'incandescence de la partie choquée; et parfois, à cette incandescence s'ajoute une combinaison chimique.

Ainsi, la force mécanique dépensée dans la collision a produit au moins cinq sortes de changement, souvent davantage. Considérez maintenant la lumière d'une chandelle. C'est d'abord une transformation chimique, qui suit une élévation de température. La combinaison ayant été mise en train par un

foyer de chaleur extérieur, il continue à se former de l'acide carbonique, de l'eau, etc., résultat plus complexe par lui-même que n'était la chaleur extérieure, cause première du reste. La combinaison est d'ailleurs accompagnée d'une production de chaleur, d'une production de lumière, de la génération et de l'ascension d'une colonne de gaz chauds, de l'établissement de courants dans l'air ambiant. En outre, cette décomposition d'une force en plusieurs forces ne s'arrête pas là : chacun des changements multiples produits devient le principe de nouveaux changements. L'acide carbonique mis en liberté arrivera bien à se combiner avec quelque base; ou encore sous l'influence de la lumière solaire, il abandonnera son carbone à la feuille d'une plante. L'eau modifiera l'état hygrométrique de l'air alentour; ou, si le courant de gaz chauds où elle est suspendue rencontre un corps froid, elle se condensera, altérant la température, et peut-être l'état chimique de la surface où elle se déposera. La chaleur produite fond le suif sous-jacent, et dilate tout ce qu'elle chauffe. La lumière, tombant sur diverses substances, provoque de leur part des réactions qui la modifient, et ainsi naissent des couleurs variées. Il en de même pour ces actions secondaires, dont on pourrait suivre les ramifications incessamment multipliées, jusqu'à ce qu'elles deviennent trop menues pour être saisissables. Ainsi de n'importe quel changement. Il n'est pas un cas où une force active ne développe des forces de plusieurs sortes, et où chacune de ces forces n'en développe d'autres groupes. C'est une règle universelle : l'effet est plus complexe que la cause.

Sans doute le lecteur prévoit déjà la marche de notre raisonnement. Cette multiplication des résultats, qui se produit à propos de chaque événement actuel, a eu son effet depuis le commencement; et elle s'applique aux phénomènes les plus vastes de l'univers comme aux plus insignifiants. De la loi, que toute force active produit plus d'un changement, suit ce corollaire, qu'à travers le temps s'est produite une complication croissante des choses. Partant de ce dernier fait, que toute cause produit plus d'un effet, nous pouvons aisément voir, qu'à travers la création, il a dû se produire, et il se produit encore, une incessante transformation de l'homogène en hétérogène. Mais suivons cette vérité dans ses détails [1].

Remontons à l'évolution du système solaire, sortant d'un milieu nébulaire (sans y ajouter plus de foi qu'il ne faut faire à une hypothèse, même quand elle est hautement probable) [2]. L'attraction mutuelle des atomes d'une masse diffuse, dont la forme n'est pas symétrique, ne produit pas seulement une condensation, mais une rotation : la gravitation engendre simultanément les deux forces centripète et centrifuge. Tandis que la condensation et la rotation vont croissant progressivement, le rapprochement des atomes engendre nécessairement une température progressivement croissante. Cette tempé-

1. Une vérité corrélative dont il faut aussi tenir compte, c'est que l'état d'homogénéité est un état d'équilibre instable. Mais, pour l'éclairer d'exemples correspondants à ceux qui sont allégués pour l'autre, il faudrait embarrasser la marche du raisonnement. On trouvera cette vérité développée dans l'Essai sur la *Physiologie transcendentale*.

2. On a dit que l'hypothèse nébulaire avait été renversée parce que les nébuleuses que l'on croyait exister ont été résolues en amas d'étoiles : cette idée mérite à peine l'attention. *A priori*, il était hautement improbable, sinon impossible, que des masses nébulaires pussent rester encore à l'état diffus, alors que d'autres ont été condensées il y a des millions d'années.

rature s'élevant, la lumière commence à naître ; et enfin le résultat est une sphère animée d'un mouvement de révolution, composée d'une matière fluide qui rayonne une chaleur et une lumière intenses, — un soleil.

Il y a de bonnes raisons de croire qu'en vertu de la grande vitesse tangentielle, et de la force centrifuge que cette vitesse développe dans les parties extérieures de la masse nébulaire en voie de condensation, il s'en détache périodiquement des anneaux animés d'un mouvement giratoire ; et que ces anneaux nébulaires venant à se briser, il en nait des masses qui, dans le cours de leur condensation, passent par les mêmes états que la masse-mère, et ainsi forment des planètes et des satellites ; cette inférence s'appuie sur une bonne raison : l'existence actuelle des anneaux de Saturne.

Si l'on arrive plus tard à établir par des preuves satisfaisantes que les planètes et les satellites furent engendrés ainsi, ce sera là un remarquable exemple de l'hétérogénéité des effets produits par une cause première homogène ; mais il sera déjà utile pour notre présent dessein de rappeler ce fait que, de l'attraction mutuelle entre les particules d'une nébuleuse irrégulière, il résulte une condensation, une rotation, de la chaleur et de la lumière.

C'est un corollaire de l'hypothèse nébulaire, que la terre a dû être d'abord incandescente ; et, que cette hypothèse soit vraie ou non, cette incandescence originelle de la terre est maintenant un fait établi par l'induction, ou, sinon établi, du moins élevé à un tel degré de probabilité, qu'il constitue une doctrine généralement admise en géologie. Considérons d'abord

les propriétés astronomiques de ce globe en fusion. De sa rotation résultent sa forme aplatie, l'alternance du jour et de la nuit, et (grâce à l'influence de la lune) les marées aqueuses et atmosphériques. De l'inclinaison de son axe résultent la précession des équinoxes et les différences multiples des saisons à la fois simultanées et successives qui agissent sur sa surface. Ainsi la multiplication des effets est visible. Déjà nous avons noté plusieurs d'entre les différenciations dues au refroidissement graduel de la terre : formation d'une croûte, solidification des éléments sublimés, condensation de l'eau, etc., et si nous les rappelons, c'est uniquement pour remarquer que ce sont là des effets simultanés de cette cause unique, la diminution de la chaleur.

Toutefois constatons maintenant les changements multiples qui naissent ensuite de l'action continuée de cette même cause. Le refroidissement de la terre amène sa contraction. Donc la croûte solide formée d'abord est maintenant trop ample pour le noyau, qui a du retrait ; et comme elle ne peut se soutenir par elle-même, inévitablement elle accompagne le noyau. Mais une enveloppe sphéroïdale ne peut s'affaisser pour demeurer en contact avec un sphéroïde moindre, sans déchirements ; il faut qu'elle se ride, comme fait la peau d'une pomme dont la chair diminue par l'effet de l'évaporation. A mesure que le froid s'accroît et que l'enveloppe s'épaissit, les lignes de faîte que produisent ces contractions doivent grandir, et s'élever jusqu'à faire des collines et des montagnes ; et les systèmes de montagnes produits le plus récemment par ce procédé doivent être non-seulement les plus élevés, comme nous voyons

qu'ils sont en effet, mais aussi les plus longs, et c'est ce qui a lieu également. Ainsi, laissant de côté d'autres forces qui peuvent modifier le résultat, nous voyons quelle prodigieuse hétérogénéité a produite sur cette surface une seule cause, la perte de la chaleur : cette hétérogénéité s'est produite parallèlement, comme nous le montre le télescope, à la surface de la lune, d'où les agents aqueux et atmosphériques étaient absents.

Mais nous avons à noter encore une autre sorte d'hétérogénéité de la surface, produite simultanément et par des causes analogues. Alors que la croûte de la terre était encore mince, les rides produites par sa contraction doivent avoir été petites, et de plus les espaces intermédiaires devaient continuer à reposer fort exactement sur le sphéroïde liquide sous-jacent ; et l'eau, dans les régions arctiques et antarctiques, les premières où elle se soit précipitée, devait être distribuée très-également. Mais, à mesure que la croûte devenait plus épaisse et se fortifiait en conséquence, les lignes de fracture qui s'y produisaient de temps en temps durent être séparées par des distances croissantes ; les surfaces intermédiaires durent suivre encore avec moins d'uniformité le noyau qui se contractait ; et il en dut résulter de plus vastes surfaces de terre et d'eau. Enveloppez d'abord une orange dans du papier de soie humecté : voyez comme les rides sont petites, comme les parties intermédiaires se collent exactement sur la surface de l'orange. Ensuite enveloppez-la dans du fort papier-cartouche; et voyez comme les rides sont plus hautes et combien plus vastes les espaces sur lesquels le papier ne touche pas l'orange. Eh bien ! vous avez reproduit là ce qui est arrivé quand l'enveloppe solide de la terre

devint plus forte, et que les aires d'élévation et de dépression s'accrurent par suite. Au lieu d'îles, éparpillées d'une façon plus ou moins homogène sur une mer qui enveloppait tout, il se forma peu à peu des mers et des terres entremêlées, comme nous voyons aujourd'hui.

De plus, ce double changement, dans l'étendue et dans l'élévation des terres, enveloppe encore une autre espèce d'hétérogénéité, celle de la ligne des côtes. Une surface à peu près égale s'élevant hors de l'océan devait avoir une côte simple, régulière; mais une surface diversifiée par des plateaux et entrecoupée de chaînes de montagnes, devait, en surgissant de l'Océan, avoir un contour d'une extrême irrégularité tant dans les traits principaux que dans les détails. Ainsi s'accumulent indéfiniment les résultats géologiques et géographiques peu à peu amenés par cette seule cause : la contraction de la terre.

De cet agent que les géologues nomment igné, passons aux agents aqueux et atmosphériques : mêmes complications d'effets, sans cesse croissantes. L'air et l'eau qui dénudent toutes les surfaces ont travaillé, depuis le commencement, à les modifier partout où elles étaient exposées, produisant selon les lieux des changements divers. L'oxydation, la chaleur, le vent, la gelée, la pluie, les glaciers, les marées, les vagues n'ont pas cessé de produire des désintégrations; et ces actions varient en genre et en force selon les circonstances locales. Ici, agissant sur un sol granitique, à peine ont-elles produit un effet appréciable; là elles amènent des exfoliations de la surface, et par suite des amoncellements de *débris* [1] et de cailloux; ailleurs,

1. En français dans le texte. (TR.)

ayant décomposé le feldspath en argile blanche, elles l'emportent, ainsi que le quartz et le mica ses voisins, et en forment des dépôts séparés, fluviatiles et marins. Quand le terrain exposé est fait de plusieurs formations dissemblables, sédimentaires et ignées, la dénudation produit des changements qui sont, proportion gardée, plus hétérogènes : ces formations étant les unes plus, les autres moins attaquables, il s'ensuit une irrégularité croissante de la surface. Les aires de drainage des diverses rivières étant constituées diversement, ces rivières charrient à la mer des combinaisons d'ingrédients divers ; et ainsi plusieurs strates nouvelles, d'une composition à part, sont formées.

Nous avons ici un exemple vraiment très-simple d'une vérité, que nous allons maintenant retrouver dans des cas plus complexes, c'est à savoir que : plus il y a d'hétérogénéité dans l'objet ou les objets auxquels s'applique une force donnée, plus il y a d'hétérogénéité dans les effets. Un continent d'une structure complexe, présentant diverses strates irrégulièrement distribuées, qui s'élèvent à des niveaux différents, qui s'inclinent sous tous les angles possibles, doit, sous l'action des mêmes forces d'érosion, donner naissance à une multiplicité infinie d'effets; chaque district devra recevoir des modifications à lui propres; chaque rivière charriera une espèce particulière de détritus; chaque dépôt sera distribué d'une façon particulière, grâce à l'entrecroisement des courants de marée ou autres, qui baignent des côtes très-découpées; et cette multiplication des effets atteindra évidemment son maximum là où la complexité de la surface atteindra le sien.

Ce serait sortir de la question présente, de suivre en détail

la genèse de ces complications infinies que décrivent la Géologie et la Géographie physique : autrement nous pourrions trouver de nouveaux exemples de cette vérité, que chaque force agissante produit plus d'un changement : la marche des marées, les courants de l'Océan, les vents, la distribution de la pluie, la distribution de la chaleur, et ainsi de suite. Mais pour ne pas nous appesantir là-dessus, et toutefois compléter nos éclaircissements sur l'application de cette vérité au monde inorganique, considérons les conséquences qu'entraînerait une révolution cosmique de quelque étendue : ainsi l'affaissement de l'Amérique centrale.

Les résultats immédiats de cette perturbation seraient déjà eux-mêmes assez complexes. Ne parlons pas des innombrables dislocations de strates, des éruptions de matières ignées, de la propagation des vibrations terrestres sur un cercle de plusieurs milliers de milles. L'Océan Atlantique et le Pacifique se précipiteraient pour remplir l'espace laissé vide, il s'ensuivrait une production d'énormes vagues en retour, qui traversant les deux Océans iraient changer en mille façons leurs rives, puis des vagues atmosphériques correspondantes, encore compliquées par les courants qui se forment autour des bouches volcaniques, enfin des décharges électriques comme celles qui accompagnent de telles perturbations. Mais ces effets temporaires ne seraient rien en comparaison des effets permanents. Les courants si complexes de l'Atlantique et du Pacifique subiraient une altération de leur direction et de leur puissance. La distribution de la chaleur telle que l'opèreraient ces courants océaniques, ne serait plus ce qu'elle est. La disposition des lignes isother-

miques, non-seulement sur les continents voisins, mais jusqu'en Europe, serait changée. Les marées suivraient une marche autre qu'aujourd'hui. Il y aurait des modifications plus ou moins profondes dans le retour périodique des vents, dans leur force, leur direction, leurs qualités. A peine y aurait-il un seul lieu où la pluie continuerait à tomber aux mêmes temps et en mêmes quantités. Bref, sur un cercle de plusieurs milliers de milles de rayon, les conditions météorologiques seraient plus ou moins bouleversées.

Ainsi, sans faire entrer en compte une infinité de modifications que ces changements de climats apporteraient dans la flore et la faune terrestres et marines, le lecteur peut juger de la prodigieuse hétérogénéité des effets opérés par une seule force, quand cette force s'exerce sur un champ déjà complexe; et il tirera aisément ce corollaire : que depuis le commencement, la complexité s'est accrue avec une vitesse accélérée.

Nous allons montrer comment le progrès organique est, lui aussi, soumis à cette loi : que toute force produit plus d'un changement; mais auparavant considérons encore la manifestation de cette loi dans une autre sorte de progrès inorganique, à savoir, le progrès chimique. Les mêmes causes qui ont amené l'hétérogénéité de la terre au sens du physicien, ont en même temps produit l'hétérogénéité au sens du chimiste. Nous ne nous étendons pas sur ce fait général, que les causes qui ont accru la variété et la complexité des formations géologiques ont simultanément mis en contact des éléments qui jusque-là ne s'étaient pas rencontrés dans des conditions favorables à une combinaison, et ainsi ont augmenté le nom-

bre des composés chimiques. Arrivons aux complications plus importantes qui ont résulté du refroidissement de la terre.

Il y a lieu de croire qu'à une température excessivement haute, les éléments ne peuvent se combiner. Même à des températures telles que nous pouvons les produire artificiellement, certaines affinités très-puissantes, comme celle de l'oxygène pour l'hydrogène, cessent. Et la plupart des combinaisons chimiques se décomposent à des températures bien plus basses. On en pourrait conclure avec bien de la vraisemblance : que dans la période où la terre était incandescente, il n'y avait pas de combinaisons chimiques du tout ; mais n'insistons pas ; il suffira pour notre dessein de viser le fait indubitable que voici : les composés qui peuvent se maintenir aux plus hautes températures, et qui, par suite, doivent avoir été les premiers formés quand la terre se refroidit, sont ceux dont la constitution est la plus simple. La classe des protoxydes (en comprenant sous ce titre les alcalis, les bases, etc.), est celle dont les composés sont les plus stables connus : la plupart d'entre eux résistent à toutes les températures que nous pouvons produire. Or ils sont formés d'un atome de chacun des composants, et ainsi sont des combinaisons de l'ordre le plus simple ; ils ne sont que d'un degré inférieurs en homogénéité aux éléments eux-mêmes. Des composés plus hétérogènes que les précédents, moins stables, et par suite plus récemment apparus sur la terre, sont les bioxydes, les tritoxydes, les peroxydes, etc., dans lesquels deux, trois, quatre atomes ou plus d'oxygène sont unis à un atome d'un métal ou d'un autre élément. Plus élevés encore en hétérogénéité sont les hydrates, dans lesquels un oxyde d'hy dro

gène, uni avec un oxyde d'un autre élément, forme une substance dont les atomes contiennent chacun au moins quatre atomes premiers de trois espèces différentes. Encore plus hétérogènes et moins stables sont les sels; car ils s'offrent avec des atomes composés, dont chacun contient cinq, six, sept, huit, dix, douze atomes ou plus, de trois espèces sinon davantage. Puis viennent les sels hydratés, dont l'hétérogénéité est plus grande encore, et qui se décomposent en partie à des températures beaucoup plus basses. Ensuite ce sont des composés plus compliqués et dont la stabilité est encore inférieure, sursels et sels doubles; et ainsi de suite. Sans entrer dans des précisions pour lesquelles l'espace nous manque, nous croyons qu'aucun chimiste ne méconnaîtra cette loi générale des composés inorganiques : *toutes choses égales d'ailleurs*, la stabilité varie en raison inverse de la complexité.

En passant aux composés de la chimie organique, nous rencontrons de nouveaux exemples de cette loi générale : nous nous trouvons en face d'une complexité beaucoup plus grande, et d'une stabilité beaucoup plus faible. Ainsi un atome d'albumine est fait de 482 atomes premiers de cinq sortes différentes. La fibrine, d'une constitution encore plus compliquée, contient, dans chacun de ses atomes, 298 atomes de carbone, 40 d'azote, 2 de soufre, 228 d'hydrogène et 92 d'oxygène, en tout 660 atomes, ou pour parler plus exactement, 660 équivalents. Et ces deux substances sont assez instables pour se décomposer à des températures tout à fait ordinaires, comme celle à laquelle est exposé l'extérieur d'un morceau de viande qu'on met à rôtir. Ainsi, il est manifeste que l'hétérogénéité chimique ac-

tuelle de la surface de la terre a été atteinte par degrés, à mesure que la décroissance de la chaleur le permettait; et qu'elle s'est montrée sous trois formes : — d'abord la multiplication des composés chimiques; secondement, l'accroissement du nombre d'éléments différents contenus dans les plus modernes de ces composés ; et troisièmement, la grandeur et la variété croissantes des coefficients de chacun des éléments.

Dire que ce progrès de l'hétérogénéité chimique a pour unique cause l'abaissement de la température de la terre, ce serait trop dire ; car il est clair que les agents aqueux et atmosphériques s'en sont mêlés ; et ensuite, qu'on sous-entend les affinités des éléments eux-mêmes. La cause de ce progrès n'a pas cessé d'être une cause composée, le refroidissement de la terre ayant été simplement la plus générale des causes concourantes ou le lieu de ces conditions. Et ici on peut faire une remarque : dans les diverses classes de faits déjà mentionnés (excepté, peut-être, les premières), et plus encore dans ceux que nous allons mentionner, les causes sont plus ou moins composées ; et il en est ainsi, en réalité, de presque toutes les causes que nous rencontrons. A peine trouverait-on un changement qui pût, en toute rigueur logique, être attribué en totalité à un seul agent, indépendamment des conditions permanentes ou temporaires hors desquelles l'agent ne saurait produire le changement. Mais comme cela ne touche pas au fond de notre argumentation, nous préférons, pour plus de simplicité, user de la façon de parler populaire.

Peut-être objectera-t-on encore que d'attribuer un changement à la perte de chaleur, c'est l'attribuer non à une force,

mais à l'absence d'une force. Il est vrai. A parler exactement, ces changements devraient être attribués aux forces qui entrent en jeu quand la force antagoniste est supprimée. Mais, bien qu'il y ait de l'inexactitude à dire que la congélation de l'eau est due à la déperdition de sa chaleur, il n'en résulte aucune erreur pratique; et de même une semblable négligence de langage n'enlève rien à la valeur de nos constatations touchant la multiplication des effets. En réalité l'objection a pour unique utilité d'attirer l'attention sur ce fait, qu'il faut dire non-seulement : une dépense de force produit plus d'un changement; mais : la suppression d'une force produit plus d'un changement. D'où cette réflexion, que peut-être l'expression la plus correcte de notre principe général serait la plus abstraite : tout changement est suivi de plusieurs autres changements.

Reprenons le fil de notre exposition. Nous avons à suivre dans le progrès organique l'application du même principe universel. C'est sous cette forme que l'évolution de l'homogène à l'hétérogène a été pour la première fois observée; et ici pourtant la production de changements multiples par une cause unique est moins aisée à démontrer. Le développement qui d'une graine tire une plante, ou d'un œuf un animal, est si bien ménagé, et la force qui le détermine si complexe et si peu saisissable à la fois, qu'il est difficile d'y découvrir la multiplication des effets, qui ailleurs est si visible. Toutefois, en nous appuyant sur des preuves indirectes, nous pouvons en toute sûreté arriver à conclure que là encore la loi est valable.

Notons d'abord, combien sont nombreux les effets que pro-

duit un changement notable quelconque, dans un organisme adulte, chez un homme par exemple. Un bruit, un spectacle alarmant, outre l'impression qu'ils font sur les organes des sens et les nerfs, peuvent produire un tressaillement, un cri, une contorsion de la face, un tremblement amené par un relâchement général des muscles, une sueur brusque, un battement de cœur, un coup de sang à la tête, et à la suite, peut-être, un arrêt de l'action du cœur et une syncope : et si l'individu est faible, ce pourra être là le commencement d'une indisposition avec son long cortége de symptômes compliqués. De même dans des cas de maladie. Une particule de vaccin introduite dans le système pourra à la rigueur amener, dans la première période, rigidité, chaleurs à la peau, accélération du pouls, empâtement de la langue, perte de l'appétit, soif, malaise dans l'épigastre, vomissements, mal de tête, souffrances dans le dos et les membres, faiblesse musculaire, convulsions, délire, etc. ; dans la seconde période, éruption cutanée, démangeaison, picotements, mal de gorge, enflure des amygdales, salivation, toux, enrouement, difficulté de respirer, etc. ; dans la troisième période, inflammations œdémateuses, pneumonie, pleurésie, diarrhée, inflammation du cerveau, ophthalmie, érysipèle, etc. : et de tous ces symptômes, pas un qui ne soit plus ou moins complexe. Des remèdes, une alimentation convenable, un air meilleur, peuvent de même être pris pour exemples de causes produisant des effets multiples.

Maintenant, réfléchissez-y, les changements multiples ainsi produits par une seule force dans un organisme adulte, auront à l'occasion leurs analogues, au moins en partie, dans un

embryon : chez celui-ci donc, l'évolution de l'homogène à l'hétérogène peut être due encore à cette loi, qu'une seule cause produit plusieurs effets. La chaleur extérieure et les autres agents qui déterminent les premières complications du germe, peuvent, en agissant sur le germe compliqué, y introduire de nouvelles complications; puis dans celles-ci de nouvelles et plus hautes encore; et ainsi de suite : chaque organe, à mesure qu'il se développe, agit et réagit sur l'ensemble de façon à y engendrer de nouvelles diversités. Les premiers battements du cœur du fœtus doivent en même temps aider toutes les parties à se développer. Chaque tissu, à mesure qu'il s'accroît, doit, en empruntant au sang un peu de ses divers éléments suivant telle proportion spéciale, modifier la constitution du sang, et par là la nutrition de tous les autres tissus. L'activité du cœur suppose une certaine usure : il faut donc que le sang se charge de matières épuisées, qui doivent agir sur le reste du système, et peut-être amener la formation des organes excrétoires. Les relations établies par les nerfs entre les viscères doivent multiplier leurs influences réciproques : et ainsi continuellement.

Voici qui rend cette idée plus vraisemblable encore : rappelons-nous que tout germe peut en se développant prendre différentes formes suivant les circonstances. Ainsi, durant les premiers temps, l'embryon n'a pas de sexe; il devient mâle ou femelle selon que les forces environnantes l'y inclinent. De même, c'est un fait bien établi, que la larve d'une abeille ouvrière se développera en une reine-abeille, si l'on change à temps sa nourriture en y substituant celle des larves de

reines. Il y a un cas plus remarquable encore, celui de certains entozoaires. L'œuf d'un ténia, laissé dans sa région naturelle, l'intestin, revêt la forme bien connue de son père; mais qu'il soit transporté, comme il arrive souvent, dans d'autres parties du système, il devient un être semblable à une bourse, que les naturalistes nomment *Echinococcus*, être si absolument différent du ténia pour l'aspect et la structure, qu'il a fallu de soigneuses investigations pour prouver l'identité d'origine des deux. Tous ces exemples supposent que tout progrès dans la complication de l'embryon est l'effet des forces incidentes, qui agissent sur une complication antérieure.

Nous pouvons même trouver *à priori* une raison de penser que l'évolution suit cette marche. Car il est établi que nul germe, d'animal ou de végétal, ne contient le plus faible rudiment, trace ou indice de l'organisme futur; le microscope nous a montré que dans tout germe fécondé, le premier progrès consiste en une division et subdivision du germe, pour aboutir à en faire une masse de cellules, dont pas une n'offre un caractère spécial. En conséquence, on ne peut supposer qu'une chose : c'est que, durant la croissance, l'organisation incomplète de l'embryon à un moment donné, est transformée par les agents environnants, et devient l'organisation de la phase suivante, puis celle-ci devient la suivante, jusqu'à ce que, à travers des complications toujours croissantes, la forme dernière soit atteinte. Ainsi, la subtilité des forces en jeu et la lenteur des effets ont beau nous empêcher de prouver *directement* que les diverses périodes d'hétérogénéité croissante traversées par l'embryon, sont l'effet de cette loi : qu'une seule

force produit plusieurs changements, nous avons une forte preuve *indirecte* qu'il en est ainsi.

Nous avons dit combien nombreux sont les effets engendrés par une seule cause dans un organisme adulte; les effets peuvent se multiplier tout à fait de même, dans un organisme qui grandit : c'est ce que nous avons vu pour divers cas significatifs; de plus, nous avons noté que, si des germes semblables peuvent donner naissance à des formes dissemblables, les transformations successives doivent résulter de modifications nouvelles surajoutées aux précédentes; enfin nous avons vu que, tout germe étant amorphe à l'origine, il n'y a pas d'autre moyen de comprendre comment un organisme en sort. Ce n'est pas à dire que par là nous expliquions réellement la production d'un animal ou d'une plante quelconque. Elles restent toujours dans les ténèbres, pour nous, ces mystérieuses propriétés en vertu desquelles le germe, une fois exposé à des influences convenables, subit tels changements spéciaux, point de départ de la série des transformations. Tout ce que nous voulons faire voir, c'est que, étant donné un germe avec ces propriétés mystérieuses, l'évolution de l'organisme qui en sort tient vraisemblablement à cette multiplication des effets, cause générale, comme nous l'avons vu, de tout progrès, du moins sous les formes déjà considérées.

Maintenant laissons de côté le développement des plantes et des animaux individuels; arrivons à celui de la faune et de la flore de la terre; ici notre argumentation reprend sa marche claire et simple. Sans doute, ainsi que nous l'avons reconnu dans la première partie de cet article, les fragments de faits

que la paléontologie a accumulés ne nous autorisent pas tout à fait à dire que, dans le cours des périodes géologiques, on a vu apparaître successivement des organismes de plus en plus hétérogènes, et des assemblages d'organismes de plus en plus hétérogènes; toutefois, nous allons voir qu'il *a dû* y avoir une tendance dans ce sens. La loi de production de plusieurs effets par une seule cause, qui, selon nos explications précédentes, n'a pas cessé d'accroître l'hétérogénéité physique de la terre, a exigé ensuite, nous allons le montrer, un accroissement d'hétérogénéité dans sa flore et sa faune, tant au regard de l'ensemble qu'au regard des individus. Un exemple suffira pour mettre ce fait en lumière.

Supposez que, par une série de soulèvements, se produisant (comme on sait aujourd'hui que cela a lieu) à de longs intervalles, l'Archipel Oriental Indien fût, peu à peu, exhaussé jusqu'à former un continent, et qu'une chaîne de montagnes fût créée le long de l'axe de soulèvement. A la suite du premier de ces soulèvements, les plantes et les animaux de Bornéo, de Sumatra, de la Nouvelle-Guinée, et des autres îles, se trouveraient soumis à des conditions légèrement différentes. Pour le climat en général, il y aurait des altérations dans la température, l'état hygrométrique, les variations périodiques; tandis que les différences locales se multiplieraient. Ces modifications affecteraient peut-être d'une façon insensible, l'ensemble de la flore et de la faune de la région. Le changement de niveau produirait des modifications nouvelles : ces modifications agiraient différemment sur les différentes espèces, et aussi sur les différents membres d'une même espèce, selon leur distance

à l'axe de soulèvement. Telles plantes qui croissent uniquement sur le bord de la mer, dans des positions spéciales, pourraient s'éteindre. D'autres qui vivent seulement dans des fonds assez humides, devraient sans doute subir des changements sensibles dans leur aspect, si même elles survivaient. Cependant des altérations plus fortes encore apparaîtraient dans les plantes qui peu à peu se répandraient sur les terres nouvellement émergées. Les animaux et les insectes vivant sur ces plantes modifiées se trouveraient eux-mêmes modifiés jusqu'à certain point, tant par le changement de nourriture que par le changement de climat; et la modification serait plus visible quand l'espèce de plantes qui leur était familière venant à disparaitre, ils se nourriraient d'une espèce voisine. De nombreuses générations se succéderaient avant un nouveau soulèvement, et les altérations sensibles ou insensibles produites dans chaque espèce s'organiseraient; c'est-à-dire que les espèces s'adapteraient plus ou moins complétement aux nouvelles conditions. Le soulèvement suivant ajouterait de nouveaux changements organiques, et les types s'écarteraient plus encore de la forme primitive; et ainsi de suite.

Or maintenant, remarquons-le, la révolution ainsi opérée ne substituerait pas mille espèces, plus ou moins modifiées, aux mille espèces originales; mais au lieu des mille espèces originales, apparaîtraient plusieurs milliers d'espèces ou variétés, ou formes modifiées. Chaque espèce étant distribuée sur une aire de quelque étendue, et tendant sans cesse à coloniser l'aire nouvellement émergée, ses divers membres seraient exposés à diverses séries de changements. Des plantes et des animaux se

propageant dans la direction de l'équateur ne seraient pas affectés comme d'autres qui se propageraient en partant de l'équateur. Ceux qui se propageraient dans la direction des nouveaux rivages subiraient des changements autres que ceux qui se propageraient du côté des montagnes. Ainsi chaque race primitive d'êtres organisés deviendrait la racine d'où sortiraient en divergeant plusieurs races différant plus ou moins de la première, et les unes des autres, et si quelques-unes devaient disparaître par la suite, plus d'une, probablement, survivrait pendant la période géologique suivante : la dispersion seule augmenterait déjà leurs chances de survivre. Non-seulement il se produirait des modifications amenées par le changement des conditions physiques et de la nourriture, mais aussi dans quelques cas d'autres modifications amenées par le changement des habitudes. La faune de chaque île, peuplant de proche en proche les terrains récemment soulevés, pourrait arriver au contact avec les faunes d'autres îles; et certains membres de ces faunes nouvelles pourraient ne ressembler à rien de connu. Des herbivores, se rencontrant avec de nouvelles bêtes féroces, seraient en certains cas amenés à recourir à des moyens différents de ceux dont ils usaient avant, pour se défendre ou pour fuir; et de même les bêtes féroces modifieraient leurs façons d'attaquer et de poursuivre. On le sait, quand les circonstances le réclament, les animaux changent ainsi leurs habitudes : c'est un fait; et, on le sait aussi, quand les habitudes nouvelles deviennent prédominantes, elles peuvent fort bien altérer l'organisation dans une certaine mesure.

Maintenant notons toutefois une nouvelle conséquence. Il

peut se produire plus qu'une tendance de chaque race à se différencier en plusieurs races; une tendance à produire à l'occasion un organisme quelque peu supérieur. Prises en masse, ces variétés divergentes, produites par la transformation des conditions physiques et des habitudes de vie, offriront des modifications infiniment variées en espèces et en degrés et ces modifications ne seront pas nécessairement en mieux. Probablement, dans la plupart des cas, le type modifié ne sera ni plus ni moins hétérogène que l'original. Dans quelques cas les habitudes de vie adoptées étant plus simples qu'auparavant il en résultera une structure moins hétérogène : ce sera un recul. Mais il *doit* çà et là arriver qu'une certaine branche d'une espèce, tombant dans un milieu où elle acquiert une expérience plus riche, et où elle a besoin d'une activité plus compliquée, subira dans certains de ses organes des différenciations nouvelles, relativement faibles, et deviendra quelque peu plus hétérogène.

Ainsi, selon le cours naturel des choses, on verra de temps en temps apparaître un accroissement d'hétérogénéité dans la flore et dans la faune de la terre, ainsi que dans les races particulières dont elles se composent. Sans entrer dans des explications de détail, et sans oublier qu'il est des particularités impossibles à préciser ici, il est clair, pensons-nous, que les changements géologiques ont tous et sans cesse tendu à compliquer les formes vivantes, soit qu'on les considère une à une ou dans leur ensemble. Les mêmes causes qui ont présidé à l'évolution de la croûte terrestre, et l'ont fait passer d'un état simple à un complexe, ont en même temps dirigé dans le

même sens l'évolution de la vie à la surface de la terre. Dans ce cas, comme dans les précédents, la transformation qui de l'homogène tire l'hétérogène est, nous le voyons, soumise à ce principe général : toute force en action produit plus d'un changement.

La conclusion ainsi déduite des vérités établies en géologie et des lois générales de la vie tire beaucoup d'autorité de ce fait, qu'elle se trouve en harmonie avec une induction appuyée sur l'expérience directe. Cette division d'une seule race en races divergentes, qui, d'après nos inférences, a dû se produire sans cesse durant les époques géologiques, est justement ce qui s'est produit, nous le savons, durant les périodes préhistoriques et historiques, chez l'homme et les animaux domestiques. Et la multiplication des effets à laquelle nous attribuons d'après notre raisonnement le premier de ces phénomènes, est justement, nous le voyons, ce qui a produit le second. Des causes particulières, comme une famine, un excès de population, une guerre, ont amené périodiquement des dispersions successives de l'humanité et des espèces qui en dépendent et chacune de ces dispersions fut le principe de modifications nouvelles, de nouvelles variations du type. Que les races humaines soient ou non toutes sorties d'une même souche, la philologie nous fait bien voir que des groupes entiers de races, aujourd'hui faciles à distinguer les uns des autres, furent originairement une seule race, que la diffusion d'une race à travers différents climats où les conditions d'existence changeaient a produit les nombreuses modifications de cette race.

De même pour les animaux domestiques. Sans doute, chez certains d'entre eux (ainsi les chiens) la communauté d'origine sera peut-être sujette à conteste; mais chez d'autres (ainsi les moutons et les bestiaux de notre propre pays) il est hors de doute que des différences locales de climat, de nourriture et de traitement, ont transformé une race primitive unique en de nombreuses races, maintenant assez éloignées l'une de l'autre pour que leurs hybrides soient instables. De plus, à travers les complications d'effets naissant de causes isolées, nous trouvons ici, ce que l'induction nous a fait prévoir, un accroissement non-seulement d'hétérogénéité générale, mais aussi d'hétérogénéité spéciale. Parmi les divisions et subdivisions divergentes de la race humaine, si plusieurs ont subi des changements qui ne sont en rien des progrès, si chez quelques-unes le type s'est dégradé, chez d'autres il est devenu décidément plus hétérogène. L'Européen civilisé s'écarte davantage de l'archétype du vertébré que le sauvage. Ainsi la loi et la cause du progrès, qui, faute de preuves, ne peut être posée que comme une hypothèse quand il s'agit des formes primitives de la vie sur notre globe, peut être posée en fait quand il s'agit des formes les plus récentes.

Si l'on peut attribuer à la loi de multiplication des effets le progrès par lequel l'homme s'avance vers une hétérogénéité plus grande, le progrès de la société vers ce même terme s'explique encore mieux par là. Considérez la marche d'une organisation industrielle. Un individu d'une tribu peut montrer parfois une aptitude extraordinaire à la fabrication d'un objet d'usage courant, d'une arme, par exemple, que

chacun auparavant fabriquait pour son propre compte; il tend à se produire une différenciation qui fera de cet individu un fabricant de cette arme. Ses compagnons, tous guerriers et chasseurs, sentent combien il leur importe d'avoir les meilleures armes qui puissent se faire; ils ne manqueront donc pas d'offrir à cet homme habile tout ce qu'ils pourront, pour le persuader de leur faire des armes. Lui de son côté n'a pas seulement une facilité particulière, mais aussi un goût particulier pour la fabrication de cette arme (le talent et le goût vont d'ordinaire ensemble) ; il est donc disposé à se charger de ces fonctions, moyennant un retour convenable ; car, de plus, son amour des honneurs est flatté. Cette première spécialisation du travail, une fois commencée, tend à devenir de plus en plus marquée. D'une part, la longue pratique accroît l'habileté du fabricant d'armes et la supériorité de ses produits ; d'autre part, la perte de l'habitude rend ses clients de plus en plus inhabiles. Ainsi les raisons qui déterminent la division du travail se fortifient de part et d'autre ; et l'hétérogénéité croissant ainsi deviendra vraisemblablement, dans la moyenne des cas, permanente pour cette génération, sinon pour plus longtemps. Notez maintenant, que par suite de ces faits non-seulement la masse sociale se différencie en deux parties, dont l'une a le monopole, ou le presque monopole d'une certaine fonction, et l'autre a perdu l'habitude et jusqu'à certain point la capacité de remplir cette fonction ; mais, en outre, ce doit être là le point de départ d'autres différenciations. Le progrès ci-dessus décrit suppose l'introduction de l'échange : le fabricant d'armes doit, en chaque occasion, être payé avec

tels autres articles qu'il lui plaît d'accepter en retour. Or d'ordinaire il n'acceptera pas, en échange, une seule espèce d'articles, mais des articles de toute espèce. Il n'a pas uniquement besoin de nattes, ou de peaux, ou d'ustensiles de pêche, mais de toutes ces choses : et à chaque fois, il demandera les objets particuliers qu'il lui faut. Que s'ensuit-il ? Si parmi les membres de la tribu il y en a d'un peu plus habiles dans la fabrication de ces divers objets, et c'est ce qui ne peut guère manquer d'arriver, le fabricant d'armes prendra de chacun l'objet que celui-ci excelle à faire : il échangera ses produits avec les nattes de celui de qui les nattes sont supérieures, et demandera des ustensiles de pêche à celui qui possède les meilleurs. Mais celui qui a cédé ses nattes ou ses ustensiles de pêche, doit en faire d'autres pour lui-même ; et ce faisant, il doit développer son habileté dans une certaine mesure. En fin de compte, les petites aptitudes naturelles des divers membres de la tribu tendront à se fortifier. Si ces transactions se répètent souvent, ces spécialisations deviendront marquées. Et soit qu'il s'ensuive ou non des différenciations distinctes, soit que d'autres individus se fassent ou non un métier de la fabrication de tels articles spéciaux, toujours est-il que la tribu tout entière subit des commencements de différenciation : la cause primitive simple produit, outre le premier effet double, bon nombre d'effets secondaires doubles, semblables en genre, mais différents en degré. Cet enchaînement de faits, dont on voit les traces dans un groupe d'écoliers, ne peut guère produire d'effets durables dans une tribu instable ; mais partout où se forme une communauté fixe et grandissante, ces

différenciations deviennent permanentes et se fortifient à chaque génération. Une population plus nombreuse, et qui pour chaque objet utile fait une demande plus forte, accroît l'activité fonctionnelle de chaque personne ou classe spécialisée, ce qui a pour effet de mieux préciser la spécialisation là où elle existe, et de l'établir là où elle est à l'état naissant. L'accroissement de la population fait de plus enchérir les substances ; et cela concourt au même résultat : chacun est, en effet, contraint de se consacrer de plus en plus au travail qu'il fait le mieux, et qui lui rapporte le plus. Le progrès industriel, en assurant pour l'avenir une production meilleure, prépare un nouvel accroissement de la population, qui réagit à son tour. En tout ceci la multiplication des effets est manifeste. Maintenant, grâce à ces mêmes stimulants, des occupations nouvelles surgissent. Des ouvriers rivaux, visant toujours à produire des articles de choix, découvrent parfois des procédés ou des matériaux nouveaux. Ainsi, pour les armes et les outils tranchants, la substitution du bronze à la pierre attire à l'inventeur un fort surcroît de demandes, un tel surcroît, qu'il a tout son temps pris par la préparation du bronze pour les objets qu'il vend, et se voit forcé de confier à d'autres le soin de les façonner ; et ainsi il arrive que la préparation du bronze, se différenciant par degrés d'une occupation préexistante, devient à elle seule un métier.

Maintenant remarquez les changements qui naissent de ce changement, et vont se ramifiant. Le bronze bientôt remplace la pierre, non-seulement dans les articles pour lesquels il fut d'abord employé, mais pour bien d'autres : armes, outils, us-

tensiles de diverses sortes ; et ainsi il agit sur la fabrication de ces objets. En outre, il agit sur le maniement de ces outils, et sur leurs produits ; il modifie les constructions, les ouvrages en bois, le costume, la parure. De plus, il donne naissance à bien des travaux auparavant impossibles, faute d'une matière convenable pour les outils nécessaires. Et tous ces changements réagissent sur les gens, accroissent leur habileté manuelle, leur intelligence, leur bien-être, affinent leurs habitudes et leurs goûts. Ainsi l'évolution qui d'une société homogène en fait une hétérogène, est évidemment une suite de ce principe général, que plusieurs effets sont produits par une seule cause.

Nos limites ne nous permettent pas de suivre cette loi dans ses applications plus complexes : autrement nous pourrions faire voir comment les mêmes causes amènent la localisation d'industries spéciales dans telles parties d'un royaume, aussi bien que l'extrême division du travail dans la fabrication de chaque objet utile. Ou, pour toucher à un ordre d'exemples un peu différent, nous pourrions nous étendre sur les changements multiples (matériels, intellectuels, moraux) qu'a apportés l'imprimerie ; ou encore sur la série grandissante de changements opérés par la poudre à canon. Mais laissons de côté les phases intermédiaires du développement social, et empruntons quelques exemples aux phases plus récentes ou même contemporaines. De suivre les effets de la vapeur, dans ses diverses applications aux mines, à la navigation, aux manufactures de toutes sortes, cela nous entraînerait dans des détails à nous y perdre. Renfermons-nous dans la considéra-

tion de l'engin le plus récent où se soit comme incarnée la puissance de la vapeur : la locomotive.

La locomotive, cause prochaine de notre système de chemins de fer, a changé la face du pays, la marche du commerce, et les habitudes de tous. Considérez d'abord les suites compliquées de changements qui précèdent l'installation d'un chemin de fer : arrangements préparatoires, réunions publiques, enregistrement, section d'essai, étude parlementaire, plans lithographiés, rapports, dépositions locales et notes, présentation au parlement, intervention du comité des réglementations, première, seconde et troisième lectures : et chacun de ces titres indique une foule d'actes, et le développement de plusieurs corps de métiers : ingénieurs, arpenteurs, lithographes, agents parlementaires, courtiers d'actions ; et la création de plusieurs autres : ceux d'entrepreneurs de factage, de chercheurs de renseignements. Considérez ensuite les changements encore plus marqués que suppose la construction de la voie : tranchées, remblais, tunnels, courbes ; construction de ponts et de stations ; installation du ballast, des traverses et des rails ; fabrication des machines, tenders, voitures et wagons : et tous ces faits, agissant sur de nombreuses branches de commerce, accroissent l'importation du bois, la taille des pierres, la fabrication du fer, l'extraction du charbon, la cuisson des briques, créent une variété d'industries spéciales dont les annonces se trouvent chaque semaine dans le *Journal des chemins de fer* (Railway Times) ; et enfin donnent naissance à plusieurs métiers nouveaux, comme ceux de mécaniciens, chauffeurs, nettoyeurs, poseurs de la voie, etc., etc. Ensuite consi-

dérez les effets encore plus nombreux et plus complexes, que produit dans toute la société un chemin de fer en activité. Chaque métier est plus ou moins modifié dans son organisation ; la facilité des communications fait qu'on a avantage à faire par soi-même ce que l'on confiait auparavant à des commis ; des agences s'établissent en des lieux où précédemment elles n'auraient pas fait leurs frais ; on se fournit à des maisons de gros éloignées au lieu de s'adresser aux détaillants voisins ; et l'on se sert de marchandises que la distance rendait jadis inaccessibles. De plus, la rapidité et le bas prix des transports tendent à spécialiser plus que jamais les industries des divers districts, à confiner chaque fabrication dans les pays où, en vertu d'avantages locaux, elle peut le mieux s'exécuter. Ensuite, la diminution dans les prix de transport, en rendant la distribution plus aisée, égalise les prix, et en abaisse la moyenne : ainsi, elle met plusieurs articles à la portée de gens qui précédemment n'avaient pas les moyens de se les procurer, accroît leur bien-être, et améliore leurs habitudes. En même temps les voyages deviennent infiniment plus fréquents. Des gens qui jusque-là n'y avaient jamais songé vont chaque année faire des excursions aux bords de la mer, rendent visite à leurs amis éloignés, voyagent en touristes ; et la santé, le cœur, l'esprit y gagnent. En outre, la transmission plus prompte des lettres et des nouvelles amène d'autres changements, et c'est comme si dans le corps de la nation le sang coulait plus vite. Enfin les bibliothèques de chemins de fer répandent la littérature à bon marché, les annonces de leurs voitures s'offrent à tous les yeux : et tout cela prépare le progrès à venir.

Or ces innombrables changements, que nous indiquons en deux mots, sont des conséquences de l'invention de la locomotive. L'organisme social est devenu de plus en plus hétérogène, à mesure que des métiers nouveaux apparaissaient, et que les anciens se spécialisaient davantage ; partout les prix ont été modifiés ; chaque marchand a plus ou moins changé sa manière de faire les affaires ; et il n'est presque pas un homme dont les actes, les pensées, les sentiments n'aient éprouvé le contre-coup de ce fait.

On pourrait accumuler sans fin les exemples pour établir la même vérité. Toute influence qui vient à agir sur la société produit des effets multiples, et le progrès de l'hétérogénéité est dû à cette accumulation d'effets : c'est ce que nous montrerait l'histoire de chaque commerce, de chaque coutume, de chaque croyance. Mais il est inutile d'ajouter des preuves aux précédentes. Un seul fait mérite encore d'être noté : c'est que nous voyons ici plus clairement encore qu'ailleurs cette vérité, déjà énoncée : quand le champ où s'exerce une force est déjà hétérogène, les résultats sont d'autant plus nombreux et plus variés. Chez les tribus primitives qui furent les premières à le connaître, le caoutchouc amena peu de changements ; chez nous les changements ont été si multiples et si divers, qu'il faut un volume pour en faire l'histoire [1]. Introduisez la télégraphie dans l'une des Hébrides, là où vit une petite société tout homogène ; à peine si elle y produira quelque effet ; mais en Angleterre ceux qu'elle produit sont très-nombreux. Nos ancê-

1. *L'origine du Caoutchouc, ou la Fabrication de la gomme élastique en Angleterre*, récit personnel, par Thomas Hancock.

ATENEO BARCELONES

tres, il y a cinq siècles, grâce à l'organisation relativement simple de leur société, se seraient à peine ressentis d'un événement comme celui qui vient de se passer à Canton : mais aujourd'hui la mesure législative prise au sujet de cet événement va devenir le principe de plusieurs centaines de modifications complexes, dont chacune donnera bientôt naissance à beaucoup d'autres.

Si l'espace l'eût permis, nous aurions volontiers poursuivi notre démonstration, en considérant les résultats plus délicats de la civilisation. De même que, ci-dessus, nous avons fait voir comment la loi du progrès s'applique, aussi bien qu'aux mondes organique et inorganique, au langage, à la sculpture, à la musique, etc. ; de même nous pourrions montrer que la cause à laquelle nous avons dû jusqu'ici rapporter le progrès, en est aussi la vraie cause dans ces derniers cas. Nous pourrions montrer comment, dans la science, le progrès d'une branche aide au progrès des autres, comment l'astronomie a tiré grand profit des découvertes faites en optique, tandis que d'autres découvertes d'optique ont rendu possible l'anatomie microscopique, et ont aidé grandement aux progrès de la physiologie ; comment la chimie a augmenté d'une façon indirecte nos connaissances sur l'électricité, sur le magnétisme, en biologie et en géologie ; comment la science de l'électricité a réagi sur la chimie, sur la science du magnétisme, a développé nos idées sur la lumière et la chaleur, et révélé plusieurs lois de l'activité des nerfs.

En littérature, la même vérité éclate : voyez le *mystère*, avec ses effets si divers : car non-seulement il est le principe du

drame moderne, mais par cet intermédiaire, il agit sur d'autres formes de la poésie et de la fiction ; voyez les formes sans cesse plus nombreuses de la littérature périodique : toutes sont sorties du premier journal, et chacune est reliée par des actions et des réactions avec les autres formes de la littérature, et spécialement avec celles de la littérature périodique. L'influence qu'une nouvelle école de peinture, comme celle des Pré-Raphaëlites, exerce sur d'autres écoles ; les indications qu'empruntent à la photographie tous les genres de peinture, les effets complexes de nouvelles doctrines critiques, comme celle de M. Ruskin ; voilà autant d'exemples de cette même multiplication d'effets. Mais ce serait abuser inutilement de la patience du lecteur, que de poursuivre ces divers changements jusque dans leurs nombreuses ramifications : et d'ailleurs ces changements deviennent à partir d'ici trop subtils et trop complexes pour être suivis sans difficulté.

Donc, sans apporter plus de preuves, nous osons croire que nous sommes venus à bout de notre entreprise. La brièveté a rendu nos constatations nécessairement inparfaites : pourtant cela ne détruit pas, croyons-nous, les thèses que nous avons proposées. Les précisions qui manquent çà et là, quand nous les fournirions, n'affecteraient pas nos inductions. Dans un cas, à vrai dire, faute de pouvoir obtenir une preuve suffisante, nous n'avons pas été capable de prouver que la loi du Progrès est applicable; toutefois, là même, il est hautement probable que l'induction est valable comme pour le reste de la création. Sans doute, en traçant la genèse du Progrès, nous avons souvent parlé de causes complexes comme si elles eussent été

simples; mais il reste vrai que ces causes sont bien moins complexes que leurs effets. Des critiques de détail ne peuvent atteindre notre thèse essentielle. Une suite infinie de faits s'avancent, et prouvent que tout progrès, de quelque espèce qu'il soit, va de l'homogène à l'hétérogene; et que la cause en est dans cette loi : tout changement est suivi de plusieurs changements. Et c'est une chose bien significative que, plus les faits sont accessibles et abondants, plus ces vérités sont manifestes.

Toutefois, craignons de nous engager plus loin que ne nous conduisent nos preuves; contentons-nous de dire que telle est la loi et la cause de tout progrès actuellement connu. Si jamais l'hypothèse nébulaire est établie, alors il sera évident que l'Univers entier, aussi bien que chaque organisme, fut jadis homogène; que dans l'ensemble et dans tous les détails, il n'a pas cessé d'avancer en hétérogénéité; et que cette hétérogénéité va encore croissant. On verra que depuis le commencement, comme aujourd'hui, toute force dépensée, se décomposant en plusieurs forces, produit une complication croissante et éternelle; que l'accroissement d'hétérogénéité ainsi produit continue encore et continuera à se produire, et qu'ainsi le Progrès n'est pas un accident, ni rien qui tombe sous le pouvoir humain, mais une nécessité bienfaisante.

Il convient d'ajouter quelques mots touchant la portée métaphysique de notre raisonnement. Plus d'un, sans doute, y verra une tentative pour résoudre les graves questions au milieu desquelles s'est embrouillée la philosophie de tous les temps. Qu'on ne s'y trompe pas. Il faut ignorer le but et les limites de

la science, pour tomber dans une si grave erreur. Les inductions qui précèdent valent, non pour la genèse des choses en soi, mais pour leur genèse telle qu'elle se manifeste à la conscience humaine. Après tout ce qui a été dit, le mystère dernier demeure ce qu'il était, exactement. Quand on a expliqué ce qui est explicable, on n'a fait que mettre en un jour plus clair l'inintelligibilité de ce qui reste au-delà. Nous avons beau réussir à ramener l'équation à ses termes les plus simples, nous ne sommes pas plus capables pour cela d'en dégager l'inconnue : au contraire, il devient plus évident que l'inconnue ne sera jamais dégagée; et c'est là tout.

En dépit des apparences, une recherche sans peur tend incessamment à donner une base plus ferme à la religion. Les sectaires timides, alarmés des progrès de la connaissance, obligés d'abandonner une à une les superstitions de leurs ancêtres, et voyant de jour en jour leurs chères croyances plus ébranlées, craignent, sans le dire, qu'un jour toutes choses ne soient expliquées; de là l'horreur qu'ils ont de la science; ils laissent ainsi paraître la plus profonde des incrédulités : la peur que la vérité ne soit mauvaise. D'autre part, l'homme de science, content dans sa sincérité de marcher là où l'évidence le mène, devient après chaque recherche plus profondément convaincu que l'Univers est un problème insoluble. Dans le monde intérieur comme dans l'extérieur, il se voit au milieu de changements perpétuels, dont il ne peut découvrir ni le commencement ni la fin. Si, remontant le cours de l'évolution des choses, il se permet de soutenir l'hypothèse que la matière exista jadis à l'état diffus, il se trouve ensuite devant l'impossi-

bilité de concevoir comment elle arriva à cet état; de même s'il spécule sur l'avenir, il ne peut assigner de limites à cette longue série de phénomènes qui se déroulent devant lui sans fin. D'un autre côté, s'il regarde en lui-même, il voit que les deux extrémités du fil de la conscience sont hors de son atteinte : il ne peut se rappeler quand ou comment la conscience a commencé, et il ne peut saisir la conscience qui existe en un moment donné; en effet, c'est seulement quand l'état de conscience est déjà passé, qu'il peut devenir objet de pensée, et non quand il passe.

Lorsqu'ensuite, de la succession des phénomènes extérieurs ou intérieurs il vient à considérer leur nature essentielle, il se trouve également impuissant. En vain il réussit à résoudre toutes les propriétés des objets en manifestations de la force, il n'est pas plus à même pour cela de définir ce qu'est la force; il s'aperçoit, au contraire, que plus il y pense, plus il est déconcerté. De même l'analyse des actes de l'esprit peut bien nous ramener aux sensations, comme aux éléments primitifs desquels toute pensée est tirée, il n'en fait pas pour cela avancer la science d'un pas; car il ne peut, en fin de compte, comprendre la sensation : il ne peut même concevoir comment la sensation est possible. Au dedans et au dehors, il découvre ainsi que les choses sont également impénétrables, dans leur genèse et leur nature dernières. Il voit bien que la dispute des Matérialistes et des Spiritualistes est une pure querelle de mots; les adversaires étant également dans l'absurde, puisque chacun se figure comprendre ce qu'il est impossible à l'homme de comprendre. Dans toutes les directions, ses recherches arri-

vent à le mettre face à face avec l'Inconnaissable; le savant connaît de plus en plus clairement qu'il est Inconnaissable. Il apprend à la fois la grandeur et la petitesse de l'esprit humain; sa puissance en face de ce qui tombe sous le contrôle de l'expérience, son impuissance à l'égard de ce qui dépasse l'expérience. Il sent, avec une vivacité qui n'appartient à nul autre, l'incompréhensibilité du fait le plus simple, considéré en lui-même. Lui seul, en vérité, *voit* que la connaissance absolue est impossible. Lui seul *connaît* que sous toutes choses gît un impénétrable mystère.

1. M. Spencer ne regarde cet Essai que comme « une grossière esquisse » (*a rude sketch*) de sa théorie de l'Evolution : il désire que le lecteur n'y cherche rien de plus. — Cet Essai contient assurément en germe toutes les idées essentielles de la doctrine de l'Evolution. Toutefois, certaines de ces idées y sont déjà en pleine lumière, et les autres passent presque inaperçues. Ici, l'auteur réduit le Progrès à une transformation de l'homogène en hétérogène, qu'il explique par le principe de la multiplication des effets. Dans les *Premiers Principes*, il complète la description et l'explication du Progrès de la manière suivante :

1° La multiplication des effets a pour cause l'instabilité de l'homogène ; celle-ci s'explique à son tour par deux principes : la persistance de la force, et l'impossibilité d'un agrégat homogène infini.

2° Le Progrès comporte deux traits encore : tout agrégat en progrès passe d'un état *indéfini* et *incohérent* à une structure *définie* et *cohérente*. Ces lois se tirent elles-mêmes du principe de la persistance de la force.

Ainsi donc la principale nouveauté qu'on trouve dans les *Premiers Principes*, c'est que là M. Spencer *déduit* les lois de l'évolution d'un principe à priori : tandis qu'ici il établit l'*une* de ces lois par voie d'induction. — On trouvera dans la préface du traducteur un résumé de cette déduction. (TR.)

II

L'ORIGINE

DU

CULTE DES ANIMAUX

(*Fortnightly Review*, mai 1870.)

ATENEO BARCELONÉS

Tout fétiche est, aux yeux de ses adorateurs, un ancêtre mort. — Quelle est l'origine de cette croyance ?

Trois causes du Fétichisme : — 1° La croyance à l'existence d'un « *double* » de chaque homme, qui lui survit, et qui est adoré par les descendants. — 2° Les sobriquets héréditaires. — 3° L'oubli de la signification métaphorique du sobriquet. — L'homme primitif se croit descendu de l'objet d'où a été tiré par métaphore le sobriquet de son ancêtre.

Applications de cette théorie : — Du culte des astres. — De la tendance anthropomorphique, vulgairement regardée comme un fait primitif. — Du culte des monstres hybrides (centaures, etc.). — De ce principe de la mythologie courante : que les mythes sont nés du besoin de tout personnifier. Rien ne prouve la réalité de ce besoin ; même, à son début, le langage suit un procédé contraire, exprimant les faits intérieurs par des métaphores tirées de la nature visible. — Des genres dans les noms d'objets sans sexe. — Des êtres mythologiques en qui la nature humaine est unie à des attributs étrangers. — Des êtres mythologiques à généalogies multiples et discordantes.

Conclusion : cette hypothèse part d'un fait d'expérience (la transmission des sobriquets), — s'étend à de nombreuses questions outre celle qu'elle a en vue, — s'accorde avec la loi de l'évolution, — et met en lumière l'identité de l'intelligence des hommes primitifs avec la nôtre. (TR.)

M. Mc. Lennan, dans de récents essais sur le culte des animaux et des plantes, a fait beaucoup pour l'éclaircissement d'un sujet très-obscur. Il a suivi dans cette question, comme il l'avait déjà fait dans une autre, cette méthode vraiment scientifique : comparer les phénomènes qui se présentent chez les races non civilisées d'aujourd'hui avec ceux qui se présentaient primitivement, d'après les traditions, chez les races aujourd'hui civilisées ; et par là il a rendu les uns et les autres plus compréhensibles qu'ils n'étaient.

Il y a pourtant, ce me semble, du vague dans la réponse que M. Mc. Lennan fait à la question essentielle : — Comment est né le culte des animaux et des plantes? En réalité, dans l'article où il conclut, il laisse expressément ce problème sans solution: Son hypothèse, dit-il, « est destinée, qu'on s'en souvienne, non pas à expliquer l'origine du *fétichisme*, mais à rendre compte du culte des animaux et des plantes chez les anciens peuples. » Si bien que nous en sommes encore à demander : Pourquoi les

tribus sauvages ont-elles si généralement pris pour fétiches des animaux, des plantes et d'autres objets? Qu'est-ce qui a pu amener telle tribu à choisir pour le revêtir d'un caractère sacré spécial, un certain être, et telle tribu, un certain autre? Et s'il faut répondre à toutes ces questions, que chaque tribu se croit descendue de l'être qui fait l'objet de son culte, alors voici à quelle question nous sommes tenus de répondre : — Comment s'est produite une si étrange idée? Si elle ne s'est rencontrée qu'une fois, nous pourrons n'y voir qu'un jeu d'esprit ou un accident illusoire. Mais puisqu'en réalité elle apparaît, avec des formes diverses, chez diverses races non civilisées, en différents points du monde, puisqu'elle a laissé des traces non moins nombreuses dans les superstitions des races civilisées qui sont éteintes, nous ne pouvons nous contenter d'une raison spéciale ou exceptionnelle. De plus, la raison générale de ces faits, quelle qu'elle puisse être, doit ne pas répugner à une intelligence primitive, qui soit pour l'essentiel semblable à la nôtre. L'étude des croyances grotesques des sauvages nous incline à supposer que leur raison n'est pas comme la nôtre. Mais cette supposition ne se soutient pas. Etant donnée la somme de connaissances que possèdent les hommes primitifs, l'imperfection des signes parlés dont ils se servent pour converser ou réfléchir, les conclusions auxquelles ils arrivent habituellement sont, *tout compte fait*, les plus raisonnables. Cette proposition sera notre postulat; et, ce postulat posé, nous avons à voir comment les hommes en sont venus si généralement, pour ne pas dire universellement, à se croire issus de certains animaux, de plantes, de

corps bruts. A cela, on peut répondre d'une façon, je crois, satisfaisante.

M. Mc. Lennan pose en principe que le culte des fétiches a précédé le culte de dieux faits à l'image de l'homme : c'est à quoi je ne puis souscrire sans conditions. L'idée est juste, mais en un certain sens et non absolument. Si les mots « dieux » et « culte » emportent avec eux leur sens précis et courant, c'est là un bon résumé des faits; mais si on y comprend par extension ces idées vagues et très-primitives, d'où sont venues par développement les notions précises de dieux et de culte, je ne le tiens plus pour vrai. Toute religion, à l'état rudimentaire, est une méthode pour nous rendre propices des ancêtres morts, auxquels on attribue encore l'existence, avec le pouvoir de faire du bien ou du mal à leurs descendants. Il y a quelques années, pour me préparer à traiter des principes de la sociologie, j'ai donné beaucoup d'attention aux façons de penser qui ont cours dans les sociétés humaines naïves; et des preuves de tous genres, recueillies chez toutes les espèces d'hommes non civilisées, m'ont imposé une conclusion d'accord avec celle que donnait récemment, dans cette Revue, le Prof. Huxley : à savoir, que le sauvage, en concevant un corps comme abandonné par la force personnelle qui l'habitait, conçoit aussi cette personne active comme existant encore, et que les sentiments et les idées qu'il a au sujet de cet être font tout le fondement de ses superstitions. En tout pays nous trouvons cette croyance, expresse ou enveloppée, que chaque personne est double; lorsqu'un homme meurt, son autre moi (soit que d'ailleurs ce moi demeure à portée ou s'éloigne) peut revenir,

et garde la puissance de frapper ses ennemis et de secourir ses amis [1].

Mais comment du désir de se rendre propice cette seconde personnalité du défunt (les mots « ombre » « ou esprit » ont

1. Un lecteur à l'esprit critique pourra faire une objection. Si le culte des animaux doit recevoir une interprétation rationnelle, est-il bien de commencer par supposer une croyance aux esprits des ancêtres morts, puisque cette croyance n'a pas moins besoin d'explication? Sans doute il y a dans mon raisonnement une lacune d'importance. J'espère la combler, par la suite. Ici, je ne puis, entre toutes les expériences qui conspirent pour faire naître cette croyance, que citer les plus décisives : 1° Il n'est pas impossible que la vue de son ombre, qui le suit partout, se meut comme il se meut, ait, pour une petite part, contribué à donner au sauvage une vague idée de sa dualité. Voyez plutôt comme un enfant s'intéresse aux mouvements de son ombre, et songez qu'au premier abord une ombre ne peut être regardée comme une simple absence de lumière, mais paraît une entité, et vous comprendrez qu'un sauvage peut très-bien y voir une réalité distincte qui fait partie de lui-même. 2° Ce qui doit, d'une façon analogue, mais bien plus décisive, lui suggérer la même idée, c'est le reflet de sa personne et de sa face dans l'eau, où il retrouve sa forme, ses couleurs, ses mouvements, ses grimaces. Assez souvent, on le sait, le sauvage refuse de laisser faire son portrait : il croit qu'en emportant sa ressemblance on emporte une partie de son être ; il est donc bien probable qu'il prend son double qui est dans l'eau pour un être qui lui appartient en quelque manière. 3° Les échos doivent aider grandement à fortifier cette croyance au double, une fois formée. Impuissant qu'il est à en comprendre la cause naturelle, l'homme primitif se rejette nécessairement sur des êtres vivants, qui se moquent de lui, et trompent sa poursuite. 4° Les idées que nous suggèrent ces faits physiques et d'autres semblables n'ont pourtant qu'une importance secondaire. La croyance en un second nous-même nous vient des rêves. Nous autres distinguons aisément ce qui se passe dans nos rêves d'avec notre vie réelle; c'est ce que le sauvage ne fait que confusément; et encore cette différence qu'il devine, il ne peut l'exprimer. Au réveil, quand il raconte, à ceux qui l'ont vu tranquillement étendu et endormi, où il a été, ce qu'il a fait, il ne peut, avec son langage grossier, faire la différence entre voir et rêver qu'on voit, agir et rêver qu'on agit. Cette insuffisance du langage le met hors d'état non-seulement de faire saisir exactement aux autres cette différence, mais de la saisir lui-même. Ainsi, n'ayant pas le choix entre deux interprétations, il croit, lui et ceux qui écoutent ses aventures, que son autre moi était parti, et est revenu à son réveil. Et cette croyance, que nous trouvons chez diverses tribus sauvages d'aujourd'hui, se montre aussi dans les traditions des antiques races civilisées. 5° La conception d'un autre moi, capable de s'en aller et de revenir, trouve sa vérification, une vérification satisfaisante pour un sauvage, dans les arrêts anormaux et les dérangements de la conscience, qui se produisent accidentellement chez des membres de la tribu. S'il est arrivé à l'un d'eux de s'évanouir, et de ne pouvoir être rappelé à lui-même instantanément (remarquez le sens de nos propres expressions « revenir à soi, » etc.), comme le peut un dormeur, il verra là un état où le second moi s'en est allé pour un temps hors de la portée de ceux qui le rappellent. Il trouve des exemples d'une absence encore plus prolongée

quelque chose de trompeur : pour le sauvage, la seconde personnalité réapparaît avec une forme non moins tangible que la première), comment est né le culte des animaux, des plantes, et des objets inanimés ? D'une façon bien simple. Les sauvages

de ce second moi dans les cas d'apoplexie, de catalepsie, et en général dans tout arrêt de la vie ; alors, pendant des heures le second moi s'entête à demeurer au loin, et au retour, il refuse de dire où il est allé. Une autre preuve est fournie par les épileptiques, dans le corps desquels, en l'absence du second moi, est entré un ennemi : car sans cela, comment se fait-il que le second moi, à son retour, prétend ne rien savoir de ce que le corps a fait ? Et ce qui confirme cette supposition, que le corps a été « possédé » d'un être étranger, c'est les phénomènes de somnambulisme et de folie. 6° Quelle idée se fera-t-on alors inévitablement de la mort ? Après le sommeil, qui ressemble à la mort, le second moi avait l'habitude de revenir. Il est revenu aussi après l'évanouissement, qui est une image bien plus approchante de la mort. Il est revenu encore après la catalepsie, accompagnée de rigidité, image très-exacte de la mort. Ne reviendra-t-il pas encore après ce repos et cette rigidité plus longues ? Il est clair que cela est très-possible, très-probable même. Le second moi du mort est parti pour longtemps, mais il existe encore quelque part, là-bas ou ici, et peut à chaque instant revenir faire ce qu'il a dit qu'il voulait faire. De là les différents rites funéraires, comme de placer des armes et des objets précieux auprès du corps, de lui porter chaque jour de la nourriture, etc. J'espère montrer par la suite que, avec le peu que le sauvage connaît des faits, cette interprétation était la plus raisonnable à laquelle il pût arriver. Je veux pourtant, ici même, pour faire voir l'accord évident qui est entre les faits et ma théorie, donner un exemple pris entre beaucoup d'autres. « Les cérémonies par lesquelles ils (les Veddahs) les (les ombres des morts) invoquent, sont aussi peu nombreuses que simples. Voici la plus ordinaire : Une flèche est plantée droit dans le sol, et le Veddah en fait lentement le tour en dansant, et en chantant cette invocation, qui est d'un rhythme presque musical :

« Mâ miya, mâ miy, mâ deyâ,
Topang Koyichetti mittigan yandâh? »

Ami qui m'as fui, ami qui m'as fui, mon dieu,
En quels lieux vas-tu errant ?

« Cette invocation semble en usage dès que l'intervention des esprits protecteurs est réclamée, dans les maladies, dans les préliminaires de la chasse, etc. Parfois dans cette dernière circonstance, ils promettent, comme offrande votive, une partie du gibier, si la chasse est bonne ; et ils pensent que les esprits leur apparaîtront en songe et leur diront où chasser. Parfois ils préparent de la nourriture et la placent dans le lit d'une rivière à sec, ou quelque autre lieu retiré ; puis ils appellent leurs ancêtres morts par leur nom : « Venez, et prenez part à ceci ! Donnez-nous la subsistance, comme vous nous la donniez dans votre vie ! Venez ! où que vous soyez, sur un arbre, sur un rocher, dans la forêt, venez ! » Puis ils dansent autour de l'offrande, moitié chantant, moitié criant l'invocation. » (Bailey, publications de la Société d'Ethnologie. Londres, nouvelle série, II, p. 301.

ont l'habitude de distinguer les individus par des noms qui tantôt rappellent directement un trait de caractère ou un fait de la vie de la personne, tantôt marquent une similitude constatée avec un objet bien connu. Inévitablement la création de ces noms individuels doit précéder l'apparition des noms de famille : c'est là le mouvement de la nature, si bien que même aujourd'hui, le besoin ne s'en faisant plus sentir, les choses vont du même train. Je ne fais pas allusion seulement à ce fait significatif, que sur certains points de l'Angleterre, ainsi dans les districts où l'on fait les clous, chacun a son sobriquet, et c'est à peine si l'on garde souvenir des noms de familles ; mais je songe à l'usage constant aussi bien des hommes faits que des enfants. Un grossier personnage s'appelle couramment « l'ours » ; un rusé compère est un vieux « renard », l'hypocrite un « crocodile. » On se sert aussi des noms de plantes; ainsi un garçon à cheveux rouges est traité de « carotte » par ses camarades d'école. Il ne manque pas non plus de sobriquets tirés d'objets et d'agents inorganiques : exemple, celui que M. Carlyle a donné à Sterling l'aîné, le « capitaine Tourbillon. » Maintenant, dans l'état de sauvagerie le plus primitif, ces noms donnés par métaphore se renouvelleront dans la plupart des cas, à chaque génération ; il le faudra bien, jusqu'à ce que des espèces de noms de famille se soient établis. Je dis, dans la plupart des cas, parce qu'il faut faire une exception pour les hommes qui se seront distingués. Si « le Loup, » ayant fait ses preuves à la guerre, devient la terreur des tribus voisines, et domine la sienne, ses fils, fiers de leur origine, ne laisseront pas tomber ce souvenir : qu'ils descendent du Loup ;

et c'est là ce que n'oubliera pas non plus le reste de la tribu, qui a vu dans « le Loup » un objet d'épouvante, et ne peut s'empêcher de redouter les fils. Plus le Loup aura été puissant et illustre, plus ces sentiments d'orgueil et de crainte conspireront à faire vivre parmi ses petits-fils et ses arrière-petits-fils, comme parmi leurs sujets, le souvenir que leur ancêtre était le Loup. Et si, comme cela peut arriver, cette famille dominante devient la souche d'une nouvelle tribu, les membres de cette tribu s'appelleront ou seront appelés les Loups.

Nons n'en sommes pas réduits à induire ainsi que les sobriquets *doivent* se transmettre ; il y a une preuve qu'ils se transmettent *effectivement*. De même que l'habitude persiste parmi nous, de tourner en sobriquets les noms des animaux, des plantes, et autres objets, de même parmi nous les surnoms continuent à se transmettre. Il en est venu un exemple à ma connaissance, chez des amis qui ont une propriété dans l'ouest des Terres-Hautes [1], où j'ai souvent le plaisir de passer avec eux quelques semaines de l'automne. « Prenez un des jeunes Croshek, » m'avait répondu plus d'une fois mon hôte, quand je lui demandais qui m'accompagnerait à la pêche au saumon. Je connaissais bien Croshek l'aîné; et ce nom qu'il portait, lui et tous ses parents, je le prenais pour son nom de famille. Il se passa pour moi des années avant d'apprendre que leur vrai nom était Cameron; que le père avait été appelé Croshek du nom de son cottage, pour le distinguer des autres Camerons

1. Les *Highlands*, en Écosse. (TR.)

qu'on employait aux terres; et que l'usage était venu de désigner semblablement ses fils. Dans ce cas, comme presque toujours il arrive en Ecosse, le sobriquet était tiré du nom de la résidence; mais eût-il été tiré de celui d'un animal, le procédé eût été le même, et la transmission s'en fût faite aussi naturellement. D'ailleurs, même pour cet anneau dans la chaîne de notre raisonnement, nous ne sommes pas réduits à une induction : nous avons un fait pour nous appuyer. M. Bates, dans « Un naturaliste sur l'Amazone, » (2e édition, p. 376), décrivant trois métis qui l'accompagnaient dans une partie de chasse, dit : « Des trois, deux étaient frères, à savoir, João (Jean) et Zéphyrino Jabuti. Jabuti, ou la Tortue, était un sobriquet que leur père s'était attiré pour sa lenteur, et qui, selon l'usage du pays, était passé en nom de famille. » Ajoutons une remarque de M. Wallace, touchant le même pays : « une des tribus de la rivière Isánna porte le nom de *Jurupari* (les Diables), une autre, c'est les *Canards;* une troisième, les *Etoiles;* une quatrième, *le Manioc.* » Si l'on rapproche ces deux remarques, subsiste-t-il un doute sur la naissance de ces noms de tribus? que la tortue se distingue convenablement (il n'est pas besoin que ce soit en bien; une infériorité marquée peut suffire), et le souvenir d'une telle extraction, conservé par la fierté des descendants eux-mêmes si elle les relève, par le mépris de leurs voisins si elle les ravale, peut engendrer un nom de tribu [1].

1. Depuis le moment où j'écrivis les pages qui précèdent, mon attention a été attirée par sir John Lubbock sur un passage de l'Appendice à la seconde édition des « Temps préhistoriques, » où il indique ce procédé de dérivation des noms de tribus. Il dit : « Pour expliquer le culte des animaux, il faut se rappeler que très-souvent c'est d'eux qu'on emprunte nos noms. Les enfants d'un homme appelé l'ours ou le lion, et ceux de sa suite, feront de ce nom un nom de tribu. De

« Mais, dira-t-on, tout cela ne fait pas une explication du culte des animaux. » Il est vrai : il reste à déterminer un troisième facteur. Soit donné la croyance au double de l'ancêtre mort, qui survit et qu'il faut se rendre propice; la transmission du nom qui lui avait été donné par métaphore, à ses petits-fils et arrière-petits-fils, etc.; il est besoin d'ajouter ceci : que le caractère du nom, qui est d'être une métaphore, tombera dans l'oubli. Si dans la tradition, on perd de vue que l'ancêtre était un homme appelé le Loup; si on prend l'habitude d'en parler sous le nom du Loup, comme on faisait de son vivant; alors la nature nous induisant à prendre le nom à la lettre, il s'en suivra premièrement, l'idée qu'on descend du loup véritable; secondement, l'habitude de traiter le loup de manière à se le rendre propice, comme il convient à l'égard de celui qui peut bien être le second moi de l'ancêtre mort, ou l'un de ses parents, et par suite son ami.

Un tel malentendu est tout naturel : cela saute aux yeux, si l'on songe combien est indéfini le langage primitif. Comme le dit le Prof. Max Muller à propos de contre-sens d'un genre opposé: « Ces métaphores... deviendraient simplement des noms qui se transmettraient par la conversation dans une famille, et qui, peut-être compris par le grand-père, familiers au père, semblent étranges au fils, et sont pris de travers par le petit-fils. » Nous avons donc de bonnes raisons de croire que de tels

là naîtront envers cet animal des sentiments respectueux d'abord, religieux plus tard. » Sur l'origine de ce culte, M. Lubbock ne donne toutefois aucune explication spéciale. Apparemment il incline vers l'opinion, qu'adopte aussi tacitement M. Mc Lennan, que le culte des animaux dérive d'un fétichisme primitif, dont il n'est qu'une forme plus développée. Comme on va voir, j'adopte une autre opinion touchant cette origine.

contre-sens peuvent se rencontrer. Eh bien, nous pouvons aller plus loin. Nous pouvons en toute rigueur dire qu'ils se rencontrent sûrement. En effet, les langues encore grossières n'ont pas de mots pour marquer la différence qu'il s'agirait de ne pas perdre de vue. Les langues des races inférieures d'aujourd'hui n'expriment que des objets concrets et des actes. Les Australiens ont un nom pour chaque espèce d'arbres, et n'en ont pas pour l'arbre en général. Et bien que, selon certains témoignages, leur vocabulaire ne soit pas entièrement dénué de noms génériques, il est en ce point très-pauvre, cela ne fait pas doute. De même pour les Tasmaniens. Le Dr Milligan dit « qu'ils avaient [1] acquis une puissance d'abstraire et de généraliser très-limitée. Ils n'avaient pas de mots pour les idées abstraites. Pour chaque espèce d'arbre à gomme ou d'arbrisseau, etc, etc., ils avaient un nom, et pas d'équivalent à notre expression, « un arbre »; ils ne savaient pas mieux exprimer les qualités abstraites comme dur, doux, chaud, fort, long, court, rond, etc.; au lieu de dur, ils diraient « comme une pierre, » au lieu de grand, « à longues jambes; » au lieu de rond, « comme une boule, » « comme la lune, » et ainsi de suite, joignant d'ordinaire le geste à la parole, et précisant par un signe le sens qu'il faut entendre. » (Rapp. Société roy. Tasmanie, III, p. 280). Maintenant en faisant la part de l'exagération (ce qui paraît nécessaire : car le mot long, dont on vient de dire qu'il est intraduisible comme trop abstrait, est employé ensuite à qualifier un terme concret, dans l'expression « lon-

1. Le Dr Milligan emploie l'imparfait, probablement parce que la race Tasmanienne a disparu. (TR.)

gues jambes »), il est assez clair qu'un langage si imparfait ne saurait rendre l'idée du nom en soi en tant que distinct de la chose; et bien moins encore indiquer l'acte de nommer. Les hommes ont besoin de se rendre familier l'emploi de ces mots semi-abstraits qui vont à tous les objets d'une classe, avant d'arriver à la conception du nom, c'est-à-dire d'un mot qui symbolise le caractère symbolique des autres mots; et il faut que l'idée du nom, avec le terme abstrait qui y répond, ait eu cours longtemps, pourquoi le terme « nommer » puisse naître. Ainsi chez des tribus au langage grossier, il sera impossible, quand on transmettra le souvenir d'un ancêtre nommé le Loup, de le distinguer du vrai loup. Les fils et petits-fils, qui l'ont vu, n'y seront pas trompés : mais dans les générations suivantes descendre du Loup en viendra infailliblement à signifier, descendre de l'animal appelé loup. Et l'on appliquera à l'espèce loup les idées qui font, comme j'ai montré, cortége à la croyance en la survie des parents et grands-parents, et en leur pouvoir d'aider leurs descendants, si on se les rend propices.

Avant de poursuivre le développement de cette idée générale, je dois noter que ce n'est pas seulement le culte des animaux dont elle rend compte, mais aussi la pensée, qui se montre sous tant de formes dans les anciennes légendes, que les animaux peuvent parler, penser, agir en hommes. Les mythologies sont pleines d'histoires de bêtes, d'oiseaux, de poissons, qui ont joué le rôle d'êtres intelligents dans les affaires humaines, aidant des particuliers par les renseignements qu'ils leur donnaient, les guidant, leur prêtant secours; ou bien les trompant, par leurs paroles ou autrement. Ces traditions et celles des bêtes ravis-

sant des femmes, élevant des enfants, trouvent leur place dans la théorie : ce sont les suites du contre-sens ordinaire que j'ai décrit.

L'hypothèse paraîtra plus probable encore, si l'on songe avec quelle aisance elle s'applique au culte des autres sortes d'objets. Se croire descendu d'un animal, cela a beau nous sembler étrange, ce n'en est pas moins naturel, dans les idées d'un sauvage qui n'analyse pas ce qu'il voit; car il s'offre à lui, parmi les animaux et les végétaux, bien des métamorphoses qui ont en apparence le même caractère. Mais comment peut-il bien arriver à cette idée grotesque, de prendre pour l'ancêtre de sa tribu le soleil, la lune, ou telle étoile? Rien, dans les phénomènes environnants, ne suggère une réponse. Mais de cette transmission des sobriquets, et de cette erreur accidentelle qui les fait prendre dans leur sens direct, cette croyance naît aisément, et même à coup sûr. Les noms des corps célestes, pris métaphoriquement, fourniront des noms d'hommes chez les sauvages, cela est manifeste. Nous-mêmes n'appelons-nous pas une chanteuse ou une actrice distinguée, une étoile! Dans la poésie, ne voyons-nous pas souvent des hommes et des femmes comparés au soleil et à la lune ; ainsi dans « Peine de cœur perdue, » où la princesse est appelée « lune gracieuse, » et dans « Henry VIII, » où nous lisons : « Ces soleils de gloire, ces deux lumières des hommes ? » Certes, les hommes primitifs n'étaient pas incapables de parler ainsi de celui qui avait été le héros d'un combat heureux. Songeons quels sentiments devait exciter parmi ceux de sa tribu le guerrier triomphant, à son arrivée, dissipant les nuages de l'anxiété, et illuminant d'un rayon de joie tous les

visages; et nous verrons combien il est naturel de le comparer au soleil ; or, dans une langue primitive, il n'y a qu'un moyen de l'y comparer, qui est de l'appeler Soleil. Il arrivera donc, comme ci-devant, par une confusion du sens métaphorique avec le sens propre du mot, que ses descendants, après quelques générations, se considèreront et seront considérés comme les fils du soleil. Par suite, grâce à ce qu'ils hériteront du caractère attribué à l'ancêtre, grâce aussi à la tradition qui perpétue les exploits de l'ancêtre, tout naturellement la race des fils du soleil sera tenue pour une race supérieure; c'est ce que nous voyons ordinairement.

On rend de même compte de l'origine des autres fétiches, qui est aussi étrange sinon davantage, et ne s'explique plus dans une autre hypothèse. Un des chefs, en Nouvelle-Zélande, se vantait d'avoir pour ancêtre une grande montagne voisine, le Tongariro. Cette idée, qui semble une lubie, se comprend, si on réfléchit avec quelle facilité elle a pu naître d'un sobriquet. Nous-mêmes, parlant d'un gros homme rond comme une boule, ne disons-nous pas : une montagne de chair? et chez un peuple porté à employer des mots encore plus concrets, ne peut-il pas arriver qu'un chef, remarquable pour sa taille, reçoive en sobriquet le nom de la plus haute montagne en vue, parce qu'il domine les autres hommes comme elle les montagnes d'alentour ? Cela n'est pas seulement possible, mais probable. Et dès lors, la confusion de la métaphore avec la chose sera le principe de cette surprenante généalogie. Il est une idée peut-être encore plus biscornue qui s'interprète ici d'une façon satisfaisante. Qu'est-ce qui a pu mettre dans la tête à un

homme qu'il était né de l'aurore? On a beau faire entrer en compte une extrême crédulité, et la fantaisie la plus folle, il faut encore que l'ancêtre soit conçu comme une entité; et l'idée de l'aurore manque tout à fait de cette netteté de contours et de cette constance relative qui entrent dans l'idée d'un être. Mais songeons que « l'Aurore » est un nom qui se donne naturellement, par manière de compliment, à une belle fille qui arrive à l'âge de femme ; et la formation de l'idée, conformément à notre hypothèse, se révèle d'un coup.

Une autre preuve indirecte, c'est que par là nous éclairons l'idée du Fétichisme en général. Dans la pensée d'un fétichiste, les objets et agents environnants sont doués de puissances, dont la nature est d'être plus ou moins le propre des êtres personnels. Et l'interprétation qui a cours est que l'esprit humain, à l'état primitif, est forcé de concevoir les puissances de ces objets sous cette forme. Moi-même, j'ai accepté jusqu'ici cette interprétation, bien que toujours avec une sorte de mécontentement. Ce mécontentement était, je crois, bien fondé. Cette théorie est à peine une théorie, à proprement parler ; c'est une façon de constater le fait à nouveau, en changeant les mots. Les hommes non civilisés ont l'habitude de concevoir à leur image les objets voisins ; c'est là un fait général ; on le constate, et on en fait une théorie en disant que, d'abord, ils *doivent* les concevoir ainsi ; on essaie de justifier cette théorie par la psychologie, mais on n'y réussit pas, à mon sens. De notre point de vue, il est manifeste que le Fétichisme est un fait, non pas primitif, mais secondaire. Ce qui précède suffit pour le faire voir. Pourtant, suivons-en pas à pas la formation. Au sujet des

Tasmaniens, le docteur Milligan dit : « Les noms d'hommes et de femmes étaient empruntés aux objets et aux faits de la nature environnante : par exemple, au kanguroo, à l'arbre à gomme, à la neige, à la grêle, au tonnerre, au vent, aux fleurs des arbres, etc. » Alors, après que les objets d'alentour avaient donné naissance à des noms de personnes, et parfois avaient été confondus avec les ancêtres, leurs homonymes, on finissait en conséquence par les croire comme possédés de certaines personnes semblables à l'homme. Celui qui, au dire des traditions de sa famille, a pour ancêtre « le Crabe », imaginera dans le crabe une faculté cachée, semblable aux siennes propres ; de se croire descendu « du palmier, » cela vous induira à placer dans le palmier une conscience. Par suite, à mesure que croîtra le nombre des animaux, plantes, et objets ou agents inanimés, qui donnent leurs noms aux personnes (c'est-à-dire à mesure que s'accroîtra la tribu, et que grandira le nombre de ceux qu'il s'agit de distinguer entre eux), une multitude de choses, parmi celles du voisinage, seront revêtues par l'imagination du caractère de personnes. Il arrivera alors ce que M. Mc Lennan raconte des Fidjiens : « Les végétaux et les pierres, bien plus, les outils et les armes, les vases, les canots, ont des âmes qui sont immortelles et qui, pareilles à celles des hommes, s'en iront finalement à Mbulu, séjour des esprits absents. » Donc, étant donnée la croyance à la persistance du double de l'ancêtre mort, nous pouvons, grâce à cette cause générale d'erreur que je mets en avant, comprendre l'origine de la foi aux fétiches ; et nous voilà en état de voir comment cette foi tend à s'appliquer à beaucoup de choses, sinon à toutes

D'autres faits, en apparence inexplicables, perdent du même coup leur étrangeté. Il s'agit de la foi et du culte qu'on accorde à des monstres complexes, êtres hybrides impossibles, êtres de formes demi-humaines, demi-bestiales. La théorie du Fétichisme primitif, fût-elle suffisante pour le reste, n'admet sur ce point aucune solution raisonnable. J'accorde, comme on le veut, que l'homme est par nature porté à donner une sorte de personnalité à tout agent physique. J'accorde encore que de là peut naître un culte des animaux, des plantes, et même des objets inanimés. Mais voici où l'on finit par s'embrouiller : c'est que le culte ainsi créé sera limité aux choses que l'on perçoit ou qu'on a perçues. Alors comment cette tournure d'esprit induira-t-elle le sauvage à imaginer une combinaison d'un oiseau avec un mammifère; et plus que cela, à l'adorer comme une divinité? Admettons même que certaine illusion ait fait naître l'idée d'un être moitié homme, moitié poisson, nous n'en serons pas plus à même d'expliquer pourquoi en Orient ce qui prévaut, c'est les idoles d'hommes à tête d'oiseau, d'hommes montés sur des pattes de coq, ou à têtes d'éléphant.

Toutefois, après les conclusions tirées ci-dessus, c'en est évidemment le corollaire, de dire que des idées et pratiques de ce genre se produiront. Quand la tradition garde le souvenir de deux lignées d'ancêtres, quand un chef, surnommé le Loup, enlève à une tribu voisine une femme qui, dans les récits, est connue soit sous le nom de bête propre à sa tribu, soit comme une femme, s'il arrive qu'un de ses fils se distingue, on se souviendra de lui comme de l'enfant d'un loup et d'un autre animal, ou d'un loup et d'une femme. Le contre-sens, venant,

selon le procédé déjà décrit, des défauts du langage, fera croire qu'il y a eu un être unissant les attributs des deux; et si la tribu devient une société, l'image d'un tel être sera un objet de culte. On peut rapporter en exemple un des faits cités par M. Mc Lennan. « L'histoire que racontent les Kirghiz Dikokamenni, et qui les fait descendre d'un lévrier rouge et d'une reine avec ses quarante filles d'honneur, est déjà vieille en date. » Maintenant, si « le lévrier rouge » était le sobriquet d'un homme extrêmement agile (et c'est le même qui a été donné chez nous à des coureurs célèbres), cette histoire n'a rien que de naturel ; et si l'on a confondu le sens métaphorique du mot avec le sens direct, il en peut résulter que l'idole de la tribu sera un être de nature composée, en rapport avec le conte qu'on en fera. Il n'y a donc pas de quoi s'étonner, de trouver, en Égypte, la déesse Pacht sous la forme d'une femme à tête de lion, et le dieu Month en homme à tête de faucon. Les dieux babyloniens — dont l'un est un homme avec une queue d'aigle, un autre a un buste d'homme sur un corps de poisson — ne semblent plus des fantaisies aussi inexplicables. Nous entrevoyons en outre des explications plausibles pour les sculptures qui représentent des sphinx, des taureaux ailés à tête d'homme, etc.; comme aussi pour les histoires de centaures, de satyres, et le reste.

Les mythes anciens, en général, prennent par là des sens très-différents de ceux qu'y trouvent les auteurs de mythologies comparées. Leurs interprétations peuvent être justes en partie, mais si le raisonnement précédent est valable, il n'est pas à croire qu'elles le soient pour les grandes lignes. En vérité, si

nous prenons les choses tout au rebours, regardant comme secondaires et surajoutés les éléments que l'on dit primitifs, tandis que nous regarderons comme primitifs certains éléments où l'on voit des additions d'âge plus récent, nous serons, je crois, plus près du vrai.

La théorie courante, pour les mythes, est qu'ils sont nés de l'habitude de désigner les agents et les opérations de la nature par des mots faits pour la personne et les actions de l'homme. Maintenant, on peut remarquer d'abord, que ce procédé, s'il est assez commun chez les peuples civilisés, ne l'est pas chez les plus sauvages. Chez les sauvages d'aujourd'hui, c'est l'habitude de se servir des objets environnants, de leurs mouvements et changements, pour exprimer les idées que font naître les relations des hommes. Il s'en faut que ce soit un usage aussi fréquent d'exprimer au moyen des actes humains la marche des faits physiques. Lisez le discours d'un chef indien; vous verrez que les hommes primitifs, de même qu'ils se nomment entre eux à l'aide de métaphores tirées des objets environnants, décrivent les actes l'un de l'autre comme s'il s'agissait d'actes accomplis par des objets matériels. Il faut commencer par faire passer au premier rang un mode de penser tout contraire, pour arriver à voir dans les mythes antiques les effets d'un penchant primitif à symboliser les choses inanimées et leurs changements, sous forme d'êtres et d'actes humains.

Il faut ajouter une difficulté de la même famille. Le changement dans le sens des mots, dont on veut tirer le mythe, est d'un genre opposé à celui qui prévaut dans les langues, quand elles en sont à leurs premiers développements. Il suppose que

le concret est tiré de l'abstrait; tandis que primitivement c'est l'abstrait seulement qui se tire du concret; si l'abstrait est concrétisé, c'est plus tard. Selon les paroles du prof. Max Müller, il y a « des dialectes, parlés aujourd'hui, qui n'ont pas de noms abstraits, et plus nous remontons dans l'histoire des langues, plus ces mots sont d'un usage rare » (Copeaux de l'atelier d'un philologue, II, p. 54); ou, comme il disait plus récemment : « D'abord les mots et les idées (les deux vont ensemble) n'en sont pas encore arrivés à ce point d'abstraction, où, par exemple, les puissances actives, soit naturelles, soit surnaturelles, ne peuvent être représentées que sous forme de personnes ou d'hommes. » (Fraser's Magazine, avril 1870). Ici le concret est déclaré primitif, et l'abstrait est dérivé. Tout aussitôt, pourtant, le prof. Max Müller, ayant donné comme exemple de noms abstraits, « jour et nuit, printemps et hiver, aurore et crépuscule, tempête et tonnerre, » part de là pour conclure : « aussi longtemps qu'on pensa aux mots qu'on employait, il fut tout simplement impossible de parler de matin et de soir, de printemps ou d'hiver, sans donner à ces choses quelque caractère d'un être individuel, actif, ayant un sexe, enfin d'une personne. » (Copeaux, etc., II, p. 55). Ici le concret est dérivé de l'abstrait, — c'est après avoir conçu les choses comme des choses qu'on les conçoit comme des personnes; et c'est à travers cette transformation de ce qui était impersonnel en réalité personnelle, que, selon le prof. Max Müller, les anciens mythes sont nés. Comment accorder ces propositions? De deux choses l'une : si primitivement aucun de ces noms abstraits n'existait, alors, pour exprimer la suite quotidienne

des faits naturels, on devait se servir de termes concrets, et les expressions impersonnelles qui en sont les équivalents vinrent après. Sinon, il faut croire que, jusqu'à l'apparition de ces noms abstraits, il n'y avait pas du tout de moyen courant pour constater les objets et les changements les plus remarquables que présentent le ciel et la terre; et que les noms abstraits ayant été formés de manière ou d'autre et bien formés, et employés sans signification anthropomorphique, ont ensuite pris un tel sens, procédé qui est l'inverse de celui qui caractérise le premier âge des langues.

Nulle de ces contradictions sur notre route, si nous interprétons les mythes comme il a été indiqué. Bien plus, outre que nous échappons aux contradictions, nous rencontrons des solutions inattendues. Au premier effort, notre clef nous ouvre le secret d'un fait qui semble entièrement inexplicable, et dont l'hypothèse courante fait un de ses postulats. A propos de mots comme ciel et terre, rosée et pluie, rivière et montagne, aussi bien que des noms abstraits ci-dessus énumérés, M. le prof. Max Müller dit: « Maintenant, dans les langues anciennes, chacun de ces mots avait nécessairement une terminaison pour exprimer le genre; ce qui faisait naître dans l'esprit l'idée correspondante de sexe. Si bien que ces noms exprimaient non-seulement l'individualité, mais le sexe. Il n'y avait pas de substantif qui ne fût masculin ou féminin; les neutres sont formés plus tard, et se distinguent principalement au nominatif. » (Copeaux, etc., II, p. 55.) Et ce besoin, qu'on met en avant, d'introduire le sexe dans les noms, devient une des raisons pourquoi ces noms abstraits et les collectifs ont pris un sens

anthropomorphique. Mais est-ce qu'une bonne théorie des premiers progrès de la pensée et du langage ne devrait pas nous faire voir comment les hommes prirent cette habitude, en apparence si étrange, de donner un sexe aux mots dont ils désignaient le ciel, la terre, la rosée, la pluie, etc? Ou du moins l'interprétation qui, au lieu de poser cette habitude comme un fait « nécessaire, » en montre l'origine, n'acquiert-elle pas du coup, en bonne vérité, un droit de plus à l'approbation? C'est ce que fait l'interprétation que j'ai indiquée. Si hommes et femmes ont d'ordinaire des sobriquets, et si les vices du langage induisent leurs descendants à se croire nés des objets qui ont prêté leurs noms aux ancêtres, alors selon que les ancêtres seront des hommes ou des femmes, les objets dont ils auront pris leurs noms recevront le genre masculin ou féminin. Si une belle fille, connue sous le nom métaphorique de « l'Aurore », par la suite devient mère d'un chef distingué du nom de « Vent du Nord », il en résultera, quand par l'effet du temps on les prendra l'un et l'autre pour la vraie aurore et le vrai vent du nord, que ces deux choses seront regardées celle-ci comme mâle, celle-là comme femelle.

Maintenant, dans les anciens mythes en général, ce qui se trouve de plus inexplicable en apparence, c'est le mélange suivant, qui est fort commun : des êtres qui appartiennent à l'humanité par leur origine et leurs aventures, et qui sont revêtus à la fois de caractères propres à des objets célestes ou terrestres, et d'attributs fort étrangers à l'humanité. Cette bizarrerie extraordinaire, et qui, loin d'être une exception, est la règle, la théorie courante ne saurait l'expliquer. Quand on accorderait

que les objets et les forces remarquables du ciel et de la terre sont naturellement personnifiés, il ne s'en suit pas que chacun d'eux doit avoir une biographie particulière et telle qu'il la faudrait pour un homme. Aller dire que tel astre naquit de tel roi ou de tel héros, en tel pays, et qu'une fois grand il enleva la femme d'un chef du voisinage, c'est multiplier sans nécessité les bizarreries, quand il y en avait déjà bien assez; et il ne suffit pas, pour expliquer ce fait, de parler du besoin de personnifier les noms abstraits et collectifs. Or, du point de vue que nous occupons, rien de plus naturel que ces traditions; rien même de plus nécessaire que leur apparition. Quand un sobriquet est devenu un nom de tribu, il perd par là même le pouvoir de désigner un individu ; et comme il a été dit, la création des sobriquets va son train. Cela recommence à chaque génération; et le sobriquet de chaque enfant est à la fois un nom d'individu, et en puissance un nom de tribu, qui deviendra le nom d'une tribu en effet, si l'individu acquiert une renommée suffisante. Il y a donc deux moyens usuels de désigner un individu : c'est d'abord de le distinguer par le nom de son ancêtre, et puis de le distinguer par un nom qui rappelle un de ses traits particuliers : ainsi que nous avons vu que cela se pratique dans les clans écossais. Voyez maintenant le résultat, quand la langue sera assez formée pour exprimer l'acte de nommer, et pour conserver ainsi le souvenir d'une lignée d'ancêtres humains : tâche où elle sera aidée par ces corruptions au milieu desquelles les noms de tribus perdent le pouvoir d'éveiller l'idée des objets dont ils ont été tirés. Il en résultera que l'individu sera connu d'abord comme le fils d'un

nommé tel et tel et d'une femme appelée de telle et telle façon, et en outre il sera le Crabe, l'Ours, le Tourbillon, ou telle autre chose, selon son sobriquet. Cet emploi simultané des sobriquets et des vrais noms, c'est ce qui se voit dans toutes les écoles. Maintenant, de toute évidence, entre l'état primitif, où les ancêtres étaient identifiés avec les objets d'où leurs sobriquets étaient pris, et le moment où il y a des noms propres qui ont perdu leur sens métaphorique, il faut, pour faire la transition, un état où les noms propres, n'étant qu'en partie fixés, peuvent se perdre ou se conserver, et où les nouveaux sobriquets peuvent encore être pris pour les noms véritables. Ces conditions réunies, il se produira (surtout s'il s'agit d'un homme distingué) cette combinaison en apparence impossible : un être de race humaine, avec des attributs contraires ou supérieurs à la nature humaine, et qui sont ceux de la chose d'où a été tiré le sobriquet. Du même coup disparaît une autre bizarrerie. Le guerrier peut avoir, et souvent aura quantité de surnoms honorifiques : « le puissant, » « le destructeur, » etc. Mettons que son sobriquet principal ait été « le soleil », alors, une fois que dans la tradition il aura été confondu avec le soleil, on conférera au soleil tous les titres qui appartenaient à l'homme : le rapide, le lion, le loup, titres qui ne vont guère bien au soleil, mais qui conviennent au guerrier. De là encore un moyen d'expliquer le dernier trait de ces mythes. Une fois ces personnages remarquables, de l'un ou de l'autre sexe, décidément confondus avec des agents naturels remarquables, on arrivera, en bonne logique, à parler des actes de ceux-ci dans un langage anthropomorphique. Suppo-

sons, par exemple, qu'Endymion et Sélènè, après avoir été ainsi nommés par comparaison l'un avec le soleil couchant, l'autre avec la lune, ont perdu leur nature humaine en se confondant avec le soleil et la lune, grâce à une fausse interprétation de la métaphore, qu'en arrivera-t-il ? La légende de leurs amours ayant été accommodée avec leurs apparitions et mouvements dans le ciel, on parlera des derniers comme s'ils étaient inspirés par le sentiment et la volonté : et ainsi, quand le soleil descend à l'occident, tandis que la lune, encore au milieu du ciel, le suit, on exprimera la chose en disant : « Sélènè aime Endymion : elle le veille. » Par là nous obtenons une interprétation d'ensemble du mythe, sans le torturer, et sans y voir des fictions gratuites. Nous pouvons en accepter la partie biographique, sinon comme vraie à la lettre, du moins comme ayant un fait pour racine. Nous sommes à même de voir comment, par un contre-sens inévitable, d'une tradition plus ou moins vraie est née cette confusion étrange des personnages qu'elle enfermait, avec des objets et des puissances différant de l'homme dans leur aspect même. Et cela nous montre comment, en essayant de concilier dans leur esprit ces éléments contradictoires du mythe, les hommes prirent l'habitude d'attribuer les actes de ces objets non humains à des motifs humains.

Une nouvelle preuve peut être tirée de faits qui font obstacle à la théorie contraire. Ces objets et puissances célestes et terrestres, qui fixent le plus impérieusement l'attention de l'homme, portent, quelques-uns du moins, plusieurs noms, qui sont aussi ceux de différents individus, nés en différents

pays, ayant chacun son histoire particulière. Ainsi nous avons le soleil, qui est tantôt Apollon, tantôt Endymion, Hélios, Tithonos, etc., et tous ces personnages ont des généalogies inconciliables. Ces anomalies, M. le professeur Max Müller paraît les attribuer à l'infidélité des traditions, qui « n'ont nul souci de se contredire, ou parfois s'en tirent par quelque atroce expédient » (Copeaux, etc., II, p. 84). Mais si le mythe a bien suivi la marche que je viens d'indiquer, il n'y a plus de ces anomalies dont on se débarrasse comme on peut : cette diversité de généalogies devient une partie de la démonstration. Car (ici les preuves abondent) les mêmes objets fournissent par voie de métaphore des noms d'hommes dans différentes tribus : il y a des tribus de Canards en Australie, dans les deux Amériques. L'aigle est encore un fétiche chez les Américains du Nord, de même que, à en croire les raisons alléguées par M. Mc Lennan, il le fut chez les Egyptiens, les Juifs et les Romains. Il était naturel, cela se voit par les raisons déjà déduites, dans l'enfance des anciens peuples, que l'un des compliments les plus ordinaires aux héros fût de les comparer au soleil. Qu'en résultait-il? Le soleil ayant donné son nom aux chefs particuliers et aux premiers fondateurs de diverses tribus, et ces hommes ayant été à plusieurs reprises, dans les traditions locales, confondus avec le soleil, ces tribus une fois arrivées par voie d'extension, de propagation, de conquête, ou par toute autre, à une union partielle, donnèrent naissance à une mythologie combinée, toute pleine nécessairement de récits contradictoires sur le compte du dieu-soleil, comme sur celui des autres personnages principaux qu'elle mentionnait.

Si les tribus Nord-Américaines, dont plusieurs ont dans leurs traditions un dieu-soleil, avaient créé en se fondant une civilisation, il se serait de même formé chez elles une mythologie où le soleil se serait trouvé pourvu de divers noms et de diverses généalogies.

Je fixe dans quelques mots les traits essentiels qui rendent cette hypothèse probable.

Le vrai moyen de comprendre les procédés, organiques ou non, jadis mis en usage par la nature, c'est de les rapporter à des causes encore agissantes. Ainsi en est-il en géologie; ainsi en biologie; ainsi en philologie. Cette caractéristique, nous la trouvons ici encore. La création des sobriquets, leur transmission, et jusqu'à certain point, les contre-sens sur les sobriquets, continuent parmi nous; et sans les noms de famille, avec une langue imparfaite, des connaissances aussi rudimentaires qu'autrefois, il est assez clair que les choses se passeraient comme nous venons de voir qu'elles se passèrent.

Une autre caractéristique d'une bonne explication, c'est qu'elle ne rend pas seulement compte du groupe particulier de faits qu'on se propose, mais aussi d'autres groupes. C'est ce que fait la nôtre. Elle explique aussi bien le culte des animaux, des plantes, des montagnes, des vents, des corps célestes, et même de ces apparences qui sont trop vagues pour être dites entités. Elle nous donne une genèse intelligible des idées fétichistes en général. Elle nous rend quelque raison de cette coutume, si inexplicable de toute autre façon, de donner aux noms d'objets inanimés une tournure masculine ou féminine. Elle nous fait trouver toute naturelle l'adoration des

animaux composés, des monstres demi-hommes et demi-bêtes. Elle nous montre enfin comment le culte de divinités purement anthropomorphiques vient après, une fois le langage assez formé pour que dans la tradition on puisse garder la distinction qui est entre les vrais noms et les sobriquets.

Ce qui vérifie encore cette théorie, c'est qu'elle est d'accord avec la loi générale d'évolution : d'une croyance primitive, simple, vague dans sa forme, elle fait naître sous nos yeux, par des différenciations continuelles, les formes de croyances nombreuses et hétérogènes qui ont existé et existent. Le désir de se rendre propice le second moi de l'ancêtre mort, désir qui se montre chez les tribus sauvages, qui est un fait capital chez les anciennes races historiques, les Péruviens et les Mexicains, et aujourd'hui chez les Chinois, et à un très-haut degré chez nous (car qu'est-ce autre chose, le désir d'accomplir les dernières volontés, telles qu'elles nous sont connues, d'un parent qui vient de mourir?), a été partout la forme première de la foi religieuse; et de là sont nées les croyances nombreuses et différentes dont il a été question.

J'ajouterai une nouvelle raison en faveur de cette idée : c'est qu'elle diminue grandement la distance qui semble séparer les modes primitifs de penser des modes qui sont les nôtres. Sans doute l'homme primitif diffère considérablement de nous, par l'esprit et par le cœur. Mais une théorie qui nous permet de jeter un pont sur cet abîme, tire de là une vraisemblance de plus. L'hypothèse que j'ai esquissée nous met à même de voir que les idées primitives ne sont pas aussi gratuitement absurdes que nous nous figurons, et en outre de

réhabiliter les mythes antiques en les forçant beaucoup moins qu'on ne pouvait l'espérer d'abord.

Ces idées, j'espère les développer dans la première partie des « Principes de Sociologie. » La masse considérable de preuves que je serai en état de fournir pour appuyer mon hypothèse, sans parler des solutions qu'elle fournit, comme je le ferai voir, pour bon nombre de problèmes secondaires que j'ai ici passés sous silence, tout cela la rendra, je pense, plus probable encore qu'elle ne peut paraître maintenant.

III

L'UTILITÉ

DE

L'ANTHROPOMORPHISME

(*The Leader*, janvier 1852. — Mai 1854.)

Le progrès de la réflexion apaise nos indignations de jeune homme, et nous amène à cette pensée : que chaque chose est bonne relativement, pour le temps et le lieu où elle se produit. — Application de cette idée aux religions :

Tout homme conçoit son Dieu à son image. — Or, la religion étant un frein, l'homme a besoin d'un Dieu dont la dureté soit proportionnelle à la méchanceté de ses adorateurs. — Tout homme se crée donc le Dieu qu'il lui faut.

La théologie naturelle à un peuple ne saurait être changée artificiellement : Exemple d'une prétendue conversion de Fidjiens. (TR.)

Toute âme généreuse et jeune commence par s'indigner au spectacle des affaires humaines; c'est un accès qui dure; mais quand il s'est bien donné carrière, alors peu à peu il se forme en nous comme un pressentiment que ces institutions, ces organes, ces formes si vivement condamnées ne sont pas entièrement mauvaises. Cette réaction va plus ou moins loin. Les uns en arrivent simplement à se contenter, par comparaison, de l'état de choses au milieu duquel ils vivent. Les autres vont jusqu'à reconnaître que tout peuple, si tyrannique que soit son gouvernement, a celui qu'il mérite. Certains se persuadent que l'esclavage, si haïssable qu'il puisse leur paraître, si injuste qu'il soit aujourd'hui, a été en son temps un bienfait, qu'il fut une des phases nécessaires du progrès humain. D'autres de leur côté en sont à soupçonner que les guerres perpétuelles d'autrefois ont fait un grand bien : elles ont assuré la diffusion des races les plus fortes, et ainsi préparé à la civilisation une bonne matière première. Chez un petit nombre, la réaction aboutit à cette idée d'ensemble : que

toutes les façons de penser et d'agir de l'homme, dans les lieux et aux temps où elles se présentent, ont leur rôle utile ; mauvaises quand on les considère à part, elles sont bonnes relativement, et même elles sont les meilleures étant donné les circonstances.

Voici une conclusion surprenante où nous conduit cette croyance que les choses sont par essence bienfaisantes : c'est que les idées religieuses au travers desquelles l'humanité a successivement passé sont, chacune pour l'époque où elle a subsisté, les meilleures qui fussent possibles; et cela est vrai non-seulement pour les croyances les plus récentes et les plus raffinées, mais pour les plus primitives et les plus grossières. Ceux qui croient les religions imposées à l'homme par un pouvoir étranger, les unes venant de Dieu même, les autres du diable, qui regardent la leur comme la seule qui soit du premier genre, et par suite rangent le reste dans le second, trouveront très-choquante cette opinion. Mais la plupart de ceux même qui ont rejeté les théologies courantes, et qui désormais prennent les religions pour autant de produits de la nature humaine; qui, débarrassés de cette animosité qu'ils avaient contre leur foi de la veille, dans le moment où ils secouaient le joug, peuvent voir quels grands services elle a rendus aux générations passées, et quels elle rend encore à une bonne portion du genre humain; eh bien ! ceux-là même, j'imagine, ne doivent guère être préparés à admettre que toutes les religions, y compris le plus ignoble fétichisme, ont joué un rôle utile. Si ces hommes pourtant voulaient développer leurs idées avec conséquence, ils y trouveraient, enveloppée, cette conclusion.

Car s'il est vrai que l'humanité, soit qu'on la prenne en corps, ou qu'on examine les individus, est un produit naturel et non artificiel, il est clair qu'en chaque moment, les théologies, aussi bien que les systèmes politiques et sociaux, devront être arrangées en la forme qui conviendra aux circonstances. D'un côté comme de l'autre, par des tâtonnements, de temps en temps, les choses prennent une nouvelle assiette, qui assure mieux l'équilibre national. Ainsi les complots et les luttes des chefs font en chaque instant monter au pinacle le plus fort; alors sa supériorité bien prouvée a le pouvoir d'assurer le repos pour un moment, et de donner à la société le temps de grandir. Ainsi des expédients de circonstance engendrent périodiquement une nouvelle division du travail qui prévaut et s'établit pour cette seule raison, qu'elle pourvoit aux besoins de l'homme mieux que la précédente. De même la croyance qui se développe durant une période est mieux en accord avec les besoins du temps que ne serait celle d'auparavant. Mais, pour ne pas nous en tenir aux généralités, considérons comment cela se fait. Voyons si, quand ils se forment une idée de la divinité, les hommes ne sont pas soumis à cette nécessité secrète, de se la figurer avec les traits les plus capables d'agir sur eux.

Il est maintenant admis communément que tout Dieu personnel sera conçu sur le patron de l'humanité, plus ou moins idéalisée. L'anthropomorphisme est un résultat inévitable des lois de la pensée. Nous ne pouvons ébaucher un seul des traits d'une idée de Dieu, sans lui imposer des attributs humains. Nous ne pouvons même parler d'une volonté divine

sans assimiler la nature divine à la nôtre; car nous ne connaissons pas d'autre volonté que celle qui est une propriété de nos esprits.

Tout en laissant paraître cette tendance, ou plutôt ce besoin anthropomorphique, pour leur propre compte, d'une façon assez visible, — assez pour sauter aux yeux des hommes plus avancés, les chrétiens s'indignent des façons encore plus grossières qu'il affecte chez les peuples non civilisés. Assurément, ce sont des croyances assez répugnantes, celles de ces Polynésiens dont les dieux, à ce qu'ils se figurent, se repaissent des âmes des morts, ou celles de ces Grecs, qui attribuaient aux personnages de leur Panthéon tous les vices, depuis le cannibalisme domestique jusqu'à d'autres plus vils. Mais au lieu de regarder ces idées du dehors, regardons-les en vrais philosophes, du dedans, demandons-nous quel effet elles faisaient aux croyants, et considérons comment elles tenaient à leur nature et à leurs besoins; et nous commencerons à les juger avec un esprit de tolérance. La question actuelle est, si ces croyances avaient d'heureuses influences sur les croyants de l'époque; et non si elles en auraient d'heureuses sur nous, ou sur des hommes parfaits; et la réponse devra être que, tout en étant mauvaises absolument parlant, elles furent relativement bonnes.

N'est-il pas clair que le meilleur frein pour un sauvage sera la terreur qu'il aura d'une divinité sauvage? N'est-il pas clair que, plus sa nature aura besoin d'une dure contrainte, plus il devra redouter les suites d'un manquement à la loi, si on veut qu'elles le tiennent en respect; et pour cela, ne faut-il pas que son dieu lui semble cruel et vindicatif à proportion? N'est-il

pas bon que le Hindou traître, voleur, menteur, croie en un enfer où les méchants sont mis à bouillir dans des chaudrons, roulés sur la pente de montagnes hérissées de couteaux, et sciés en deux entre des poteaux de fer rougis? Et pour qu'un tel enfer puisse être arrangé, ne faut-il pas croire aussi en une divinité qui se complaît dans les sacrifices humains et les tortures que s'imposent les fakirs? Ne semble-t-il pas clair qu'aux premiers âges du Christianisme, quand les hommes avaient le cœur assez dur pour qu'un saint père mît au nombre des joies du paradis le spectacle des tourments des damnés, ne semble-t-il pas clair que, dans un moment où la sympathie était si peu éveillée, il y avait besoin, pour maintenir les hommes dans le devoir, de la perspective de toutes les tortures décrites par Dante, et d'une divinité assez implacable pour les infliger?

Et si, comme nous le voyons par là, il est bon pour le sauvage de croire en un dieu sauvage, il est aisé de comprendre la grande utilité de cette tendance à l'anthropomorphisme, ou, comme j'ai déjà dit, de ce besoin invincible. Nous trouvons là encore un exemple de cette bienfaisance qui est essentielle aux choses, et qui se fait voir partout à travers la nature. De ce que nous sommes impuissants, dans nos efforts pour concevoir une divinité, à la concevoir autrement que comme une idéalisation de ce que nous sommes, il suit inévitablement qu'à chaque époque, dans chaque peuple, et en grande partie pour chaque individu, l'idée de Dieu sera justement la mieux adaptée aux besoins de la circonstance. Si le naturel violent et sanguinaire réclame un frein sévère, il tire de lui-même

l'idée d'un souverain encore plus violent et plus sanguinaire, et capable d'imposer un tel frein. Lorsque des siècles de discipline sociale ont rendu les naturels plus humains, et qu'il n'est plus besoin d'une contrainte aussi forte, les attributs diaboliques cessent d'être, comme auparavant, les premiers de la divinité. Et par degrés, à mesure que la contrainte devient superflue, l'idée de Dieu se réduit à celle d'une nécessité bienfaisante. Ainsi donc, ici comme en tout, l'organisation humaine a en elle-même ce qu'il lui faut pour s'ajuster, s'équilibrer. L'esprit produit de lui-même le régulateur qu'il faut à ses mouvements, et le fait varier dans la mesure de ses besoins. Sa force centrifuge et sa force centripète sont nécessairement en rapport, parce que l'une engendre l'autre. Et nous trouvons que la règle religieuse obéit, quant à sa forme, à la même loi que la règle séculière. De même qu'un caractère national mal réglé produit un gouvernement terrestre despotique, de même produit-il un gouvernement céleste despotique, l'un exerçant son pouvoir par l'intermédiaire des sens, l'autre par celui de l'imagination; et, dans le cas contraire, le même rapport subsiste.

Ce rapport, tenant par son origine au fond de notre nature, ne peut être altéré profondément par aucune intervention artificielle. Une force étrangère a beau y produire un semblant de trouble, l'effet en est bientôt neutralisé, sinon en apparence, du moins en réalité. Cela m'a frappé récemment, en lisant le récit fait par un missionnaire, des « Ames visitées par la grâce de l'Esprit Saint à Vewa », l'une des îles Fidji. Voici la description d'un « meeting de pénitents, » d'après ce récit :

« Certainement les sentiments des gens de Vewa n'étaient pas ordinaires. Ils rugissaient, à la lettre, des heures durant, tant ils avaient l'âme troublée. Ils finissaient souvent par s'évanouir d'épuisement ; et c'était là le seul répit qu'ils eussent, tant qu'ils n'avaient pas trouvé la paix. Ils ne revenaient à eux-mêmes qu'après être tombés, à force de prières, d'abord dans une sorte d'agonie, puis dans un état de complète insensibilité. »

Eh bien ! ces insulaires de Fidji sont le plus sauvage de tous les peuples non civilisés. Ils sont livrés au cannibalisme, à l'infanticide, aux sacrifices humains ; ils sont sanguinaires et traîtres à ce point que les membres d'une même famille n'osent pas se fier les uns aux autres ; aussi ont-ils un dieu national qui va bien à leur caractère, un serpent. N'est-il pas clair alors que ces violentes émotions, dont les missionnaires nous font le tableau, ces terreurs, ces agonies de désespoir dont ils parlent avec complaisance, n'étaient qu'une façon d'adorer l'ancien dieu sous le nom du nouveau? N'est-il pas clair que ces Fidjiens, dans le dogme chrétien, ont compris uniquement ce qui, pour l'inspiration, leur convenait, l'esprit de vengeance, les peines éternelles, les idées diaboliques, qui s'y trouvent; ces idées, qui cadraient avec leur conception propre de la nature divine, ils se les figuraient avec une vivacité extrême ; et cette peur affreuse, qui les faisait « à la lettre rugir des heures durant », avait pour cause que, comprenant très-bien les idées de punition, et les embrassant, ils ne pouvaient atteindre aux idées de miséricorde. Cette conclusion s'offre tout naturellement. Et elle traîne à sa suite cette

autre, que dans le fond leur nouvelle croyance était purement et simplement l'ancienne avec un nom nouveau ; la substance en était toujours faite de la même idée, avec une histoire et des noms différents.

Donc, si grand que puisse paraître le changement produit par accident dans la religion d'un peuple, notre penchant vers l'anthropomorphisme fait qu'il demeure à la surface ; il accommode toute religion nouvelle de sorte que pour les effets elle ne diffère pas de l'ancienne ; il obscurcit les éléments plus nobles qui peuvent s'y trouver, jusqu'au moment où le peuple s'élèvera assez pour en sentir l'influence ; et, par là, il rétablit l'équilibre entre les impulsions et l'opposition dont elles ont besoin. Si l'on veut des exemples, on les trouvera en abondance dans l'histoire des modifications que le christianisme a subies à travers l'Europe.

Cessant donc de regarder les théologies barbares du point de vue qui nous est personnel, et considérant seulement le rôle qu'elles jouent dans leur pays, nous les mettrons de pair avec les autres, accordant qu'elles sont bonnes en leurs temps et lieux ; et dans cette nécessité propre à notre esprit, de concevoir la divinité comme une idéalisation de ce que nous sommes, nous reconnaîtrons la force qui produit et maintient, à chaque moment, l'accord entre la nature humaine et sa foi religieuse.

ATENEO BARCELONES

IV

LES MANIÈRES ET LA MODE

(*Westminster Review*, avril 1854.)

[Le libéralisme en politique, la libre pensée en religion, l'excentricité dans les manières et le costume, sont trois formes associées de l'esprit d'indépendance. — Donc, il y a quelque lien secret entre les trois formes correspondantes de l'autorité : Gouvernement politique, Religion, Usages. — Quel est ce lien?

HISTOIRE DES MANIÈRES ET DE LA MODE. — 1° Ces trois autorités ont même *origine :* le chef primitif les réunit en lui. — A sa mort, il devient fétiche; le caractère *religieux* n'appartient donc qu'à ses ordres, et indirectement aux ordres des prêtres, ses représentants. — Le roi, son successeur, tend à n'être qu'un *chef temporel*. — Le code des *cérémonies* prescrit au sujet sa tenue en présence du chef; puis la même tenue devient obligatoire en présence de tout dépositaire du pouvoir : cette extension a pour cause la dépréciation croissante des titres, des formules de respect, etc. — Nos usages ne sont que des restes effacés du cérémonial primitif, et expriment la soumission du vaincu devant le vainqueur.

2° Leur *développement* suit une même marche : leur fonction étant la même (maintenir la société malgré l'insociabilité des hommes primitifs), elles ont au début égale sévérité.

3° Leur *affaiblissement* est simultané : un même esprit de liberté les détruit.

4° De même leur *décadence :* peu à peu elles deviennent arriérées, dangereuses. — Cette corruption des institutions se voit surtout dans la *mode*, ou imitation des façons du supérieur par l'inférieur. A la longue, ceux qui font les modes cessent d'être les gens du goût le plus relevé. — De là le ridicule de nos modes.

5° Elles perdent simultanément leur *utilité :* l'homme s'accommode petit à petit à toutes les exigences de la vie en société, et n'a plus besoin de contrainte.

RÉFORME NÉCESSAIRE ET PROCHAINE DES MANIÈRES ET DE LA MODE. — Ces trois autorités n'en faisant qu'une au fond, le réformateur doit naturellement les attaquer à la fois. — Portrait du réformateur : il est l'homme de la *Raison*, et l'ennemi de la *Coutume*. — Discussion entre le réformateur et le conservateur : le premier a le droit pour lui; le second est un despote, qui veut imposer à autrui sa façon de vivre. — Si le réformateur nous déplaît, c'est qu'il trouble notre repos.

Grandeur de la tâche du réformateur : — Nos usages : 1° entretiennent une vanité sotte et ruineuse; 2° rendent les relations plus rares; 3° écartent du monde ceux qui auraient le plus grand besoin de s'y policer; 4° gâtent les plaisirs sociaux, les plus nobles de tous. Contraste d'une soirée d'amis et d'une grande soirée. — C'est une loi, que toute machine sociale doit s'user, et devenir un obstacle au Progrès. — C'est une loi, qu'alors elle soit détruite. Donc une Réforme, un Protestantisme contre les usages mondains en vigueur, est nécessaire. — Comme l'autre Réforme, celle-ci exige, semble-t-il, une association des mécontents : impuissance des efforts isolés. — D'ailleurs, quelle que soit la voie véritable, ce progrès, comme tout autre, s'accomplira infailliblement.]

(TR.).

Si l'on étudie la physionomie des réunions politiques, on ne peut manquer de trouver du rapport entre les opinions démocratiques et certains détails de toilette. A une manifestation en faveur de la Charte, à une conférence sur le socialisme, à une *soirée* [1] des amis de l'Italie, on remarquera dans l'auditoire, et en proportion plus grande encore parmi les orateurs, des personnages d'une tenue plus ou moins singulière. Tel monsieur, qui est à la tribune, se fait la raie au milieu de la tête, au lieu de la faire sur le côté ; un autre rejette ses cheveux en arrière en mettant son front à nu, à la mode de « l'esprit dégagé, » comme on dit ; un troisième a proscrit si longtemps l'usage des ciseaux, que ses mèches lui balaient les épaules. De tous côtés on voit pointer des moustaches, çà et là une impériale ; et de loin en loin un audacieux contempteur des conventions étale une barbe en pleine croissance [2]. A ces pra-

1. En français dans le texte. (TR.)
2. Ceci était écrit avant que l'usage se fût répandu de porter les moustaches et la barbe.

tiques révolutionnaires qui regardent la chevelure, s'en joignent d'autres du même genre, qu'on peut remarquer dans l'assemblée. Des cous nus, des cols de chemise *à la* [1] Byron, des gilets coupés à la quaker, des pardessus étonnamment velus, partout des formes et des couleurs étranges ; rien de cette monotonie qu'on voit ordinairement dans les réunions. Même ceux qui ne se font pas remarquer par quelque singularité, laissent deviner, par un je ne sais quoi dans la coupe et l'arrangement de leur costume, qu'ils font peu de cas de ce que leur tailleur leur dit du goût en vigueur. Quand la réunion se sépare, quelle variété de coiffures on voit arborer : nombre de casquettes, quantité de chapeaux de feutre. Si les sentiments de cette assemblée se répandaient dans le monde, sûrement les noirs cylindres qui trônent sur nous comme des tyrans seraient bien vite déposés.

Lisez les correspondances quotidiennes que notre presse reçoit de l'étranger : sur le continent, comme chez nous, l'opposition en politique va avec le mépris des coutumes. Les républicains rouges ont toujours eu pour signe distinctif leur chevelure hérissée. En Prusse, en Autriche, en Italie, les autorités s'accordent pour voir dans certaines formes de chapeau une marque d'opposition, et pour fulminer contre elles. Il y a des endroits où un homme en blouse risque de passer pour *suspect* [2] ; d'autres où, si l'on ne veut pas aller au bureau de police, il faut se garder de porter sur soi dehors des couleurs peu ordinaires.

1. En français dans le texte. (TR.)
2. Id. (TR.).

Ainsi, à l'étranger comme chez nous, la tendance démocratique est aussi une tendance des individus à se singulariser.

Or l'association de ces deux choses n'est pas une invention des temps modernes, non plus que des réformateurs de l'État. Elle est de tous les temps ; et elle s'est manifestée dans les agitations religieuses aussi bien que dans les politiques. Partout où s'est élevée une opposition contre les opinions et l'ordre de choses établis, il y a eu aussi une opposition contre les usages sociaux. Les Puritains désapprouvaient également les longs cheveux des Cavaliers et leurs opinions politiques ; aussi tenaient-ils leurs cheveux courts : de là leur nom de « Têtes-Rondes. » Ce n'est pas seulement à l'égard de la religion que les quakers se montraient non conformistes ; c'était aussi dans les manières, — le costume, les façons de parler et de saluer. Les anciens Moraves avaient non-seulement d'autres croyances que leurs frères chrétiens : ils s'habillaient autrement et vivaient autrement.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, non plus, que l'indépendance en politique marche de pair avec l'indépendance dans la conduite personnelle : qu'on se rappelle Franklin se montrant à la cour de France en habits tout unis ; et les chaperons blancs que portaient les ancêtres de nos radicaux. Quand le caractère est original, ce n'est pas en une chose seulement que cela éclate. On connaît l'histoire du costume de peau de George Fox, et le surnom de Pestalozzi à l'école : « Henri l'original ; » cela ne nous fait-il pas songer qu'il est ordinaire aux hommes, après avoir, dans les grandes questions, abandonné les chemins

battus, d'en faire autant dans les petites ? On pourrait trouver dans n'importe quel milieu des exemples secondaires de cette vérité. Comptez parmi vos connaissances les réformistes et rationalistes, vous y trouverez, croyons-nous, une proportion plus forte qu'ailleurs, de ces gens dont le costume ou la tenue est ce qu'on appelle excentrique.

C'est donc un fait que les hommes à visées révolutionnaires en politique ou en religion sont aussi des révolutionnnaires en fait de costumes; c'en est un autre, et non moins certain, que les défenseurs officiels de l'ordre de choses établi dans l'État et l'Église, sont aussi les plus fidèles aux usages et aux observances sociales que nous ont léguées les générations passées. Des pratiques qui partout ailleurs sont bien mortes ne font qu'achever de vivre, parmi ceux qui sont à la tête du gouvernement. Le chef de l'État, pour approuver les actes du Parlement, se sert encore du vieux français des Normands, et l'on trouve encore dans la loi des termes du Français de Normandie. Les perruques des vieux portraits se retrouvent encore, identiques à elles-mêmes, sur la tête des juges et des avocats. Les Mangeurs-de-Bœuf [1] de la Tour de Londres portent le costume des gardes du corps d'Henri VII. Le costume universitaire d'aujourd'hui diffère peu de celui qui se portait peu après la réforme. L'habit couleur bordeaux, la culotte courte, le jabot de dentelles, les manchettes, les bas de soie blancs, les souliers à boucles, qui jadis composaient l'accoutrement ordinaire d'un homme du monde, survivent encore, et

1. *Beefeaters*, sobriquet des gardes. (TR.)

composent notre costume de cour. Et, à peine est-il besoin de le dire, aux réceptions royales, et dans les salons, le cérémonial est réglé avec un détail, et maintenu avec une rigueur, qu'on ne voit nulle part ailleurs.

Pouvons-nous regarder ces deux séries de coïncidences comme accidentelles et insignifiantes? Ne devons-nous pas conclure, plutôt, qu'il y a là quelque relation nécessaire? N'y a-t-il pas là quelque chose comme un esprit de conservation naturel à certaines gens, et d'autre part un amour du changement, naturel à certains autres? N'y a-t-il pas une classe qui s'attache aux vieilles choses en tous genres; et une autre classe si amoureuse de progrès, qu'elle confond souvent nouveauté et amélioration? Ne voyons-nous pas des hommes toujours prêts à s'incliner devant toute espèce d'autorité établie; tandis que d'autres demandent à toute autorité ses titres, et si elle ne se justifie pas, la rejettent? Et des esprits si opposés ne doivent-ils pas tendre à devenir, les uns conformistes, les autres non-conformistes, cela non-seulement en politique et en religion, mais dans d'autres sujets? La soumission, soit envers un gouvernement, soit envers les dogmes d'une Église, soit envers ce code des bonnes manières que la société, en masse, a établi, est toujours au fond la soumission; et le même sentiment qui nous fait résister à tout despotisme, à toute réglementation, civile ou spirituelle, nous fait résister pareillement au despotisme du qu'en-dira-t-on. Regardez bien au fond : toutes les décisions, tant du législateur que du consistoire et du salon; toutes les réglementations, formelles ou virtuelles, ont ceci de commun : que toutes limitent la liberté des hommes.

« Faites ceci; évitez cela; » écrivez ces formules, laissez la suite en blanc, et l'une quelconque des règles en question s'ajustera très-bien dans le blanc; et toujours il est sous-entendu qu'en obéissant on gagnera l'estime de tous ici-bas et le paradis ensuite, tandis qu'en désobéissant on se fera envoyer en prison, ou en quarantaine [1], ou au feu éternel, selon le cas. Maintenant, si toutes ces contraintes, avec leurs noms divers, avec tout l'appareil de leurs sanctions diverses, ont en fin de compte des effets identiques, voici ce qui en résultera infailliblement : ceux qui souffrent patiemment une certaine sorte de contrainte trouveront aussi de la patience pour endurer les autres; et, inversement, ceux qui sont impatients de toute contrainte donneront ordinairement carrière à leur impatience dans toutes les directions.

Ainsi la loi, la religion et les bonnes manières ont entre elles ce lien que leurs façons d'opérer se ramènent à une seule, par voie de généralisation; les unes et les autres trouvent dans les mêmes sortes d'hommes leurs défenseurs, et dans les mêmes leurs adversaires : c'est ce qu'on verra très-clairement, si l'on découvre qu'elles ont une commune origine. On ne s'en douterait guère à en juger d'après la tournure actuelle des choses, et pourtant, nous allons le voir, dans l'origine, l'autorité de la religion, celle des lois et celle des bonnes manières ne faisaient qu'une autorité. Cela a beau sembler incroyable pour le mo-

1. Mot à mot : « envoyer à Coventry, » expression proverbiale pour : mettre au ban de la société. — Coventry était une place forte des Puritains, au temps de Charles 1er; au commencement de la guerre civile, beaucoup de puritains, se voyant persécutés partout ailleurs, s'y réfugiaient. — L'expression : *envoyer à Coventry*, fut d'abord en usage parmi les militaires. (TR.)

ment, nous pensons qu'on peut le démontrer : les règles de l'étiquette, les prescriptions du code, et les commandements du décalogue, sont comme trois jets sortis d'une même racine. Si nous remontons suffisamment loin dans les âges du fétichisme primitif, il devient manifeste que d'abord, le Dieu, le Chef et le Maître des cérémonies ne faisaient qu'un. Pour établir cette thèse, et faire voir comment elle touche à ce qui va suivre, il nous faut nous engager sur un terrain déjà battu, au moins par places, et ce voyage paraîtra au premier coup d'œil nous entraîner hors de la question. Nous mettrons à le faire toute la rapidité possible, en tenant compte des nécessités du sujet.

Les premiers groupes sociaux avaient pour unique loi la volonté de l'homme fort : c'est ce que peu de gens mettent en doute. Du pouvoir de l'homme fort sont sorties non-seulement l'idée de la Monarchie, mais celle d'un Dieu : c'est ce que peu de gens admettent, quoi qu'aient pu dire pour le prouver Carlyle et d'autres. Pourtant, ceux qui ne peuvent s'en convaincre, s'ils voulaient oublier un moment les idées de Dieu et de l'homme dans lesquelles on les a élevés, et étudier ces idées dans leur état originel, arriveraient du moins à trouver l'hypothèse assez croyable. Qu'ils veuillent bien s'en souvenir : à une époque où l'expérience n'avait pas encore appris aux hommes à distinguer le possible de l'impossible, alors que, sur le moindre indice, ils étaient disposés à attribuer au premier objet venu des pouvoirs mystérieux, et à en faire un fétiche, l'idée qu'ils se faisaient de l'humanité était nécessairement vague, et sans contours précis. L'homme qui, grâce à une vigueur ou une habileté peu commune, venait à bout d'une entreprise où

d'autres avaient échoué, ou bien qui dépassait leur intelligence, leur semblait un être différent d'eux-mêmes; et cette différence pouvait n'être pas seulement de degré, mais même de nature. Certains Polynésiens croient bien que leurs chefs sont seuls à avoir une âme, et les anciens Péruviens croyaient bien que leurs nobles étaient dieux de naissance.

Qu'ils se le rappellent encore : l'idée de Dieu, ou plutôt des dieux, qui prédominait à la même époque et plus tard encore, était singulièrement grossière; — ces dieux étaient imaginés d'une façon concrète, sous la figure d'hommes ayant chacun sa physionomie et son costume; — ils se nommaient à la lettre, « le fort, » « le destructeur, » « le puissant ; » — selon la mythologie scandinave, « le devoir sacré de laver l'outrage dans le sang » était accompli par les dieux même; et ce n'était pas seulement par leur humeur vindicative, leur cruauté, leurs querelles entre eux, qu'ils étaient hommes : ils avaient, à ce qu'on disait, des amours terrestres, et ils mangeaient les viandes placées sur leurs autels. A cela ajoutez que dans les diverses mythologies, grecque, scandinave et autres, les premiers des êtres sont des géants; que, d'après les généalogies traditionnelles, les dieux, les demi-dieux, et parfois des hommes, sont descendus de ces géants, selon un procédé tout humain; de même, tandis qu'en Orient on nous parle des fils de Dieu, qui virent les filles des hommes et les trouvèrent belles, les mythes des Teutons nous racontent les unions qui se firent entre les fils des hommes et les filles des dieux.

Qu'ils s'en souviennent encore : l'idée primitive de la mort différait grandement de celle que nous nous en faisons; il y a

encore des tribus qui, à la mort d'un des leurs, tâchent de faire tenir le corps debout, et de lui mettre de la nourriture dans la bouche; les Péruviens avaient des fêtes que présidaient les momies de leurs incas défunts, et, dit Prescott, ils traitaient « ces restes insensibles comme s'il y avait eu en eux un souffle de vie; » c'est une croyance, aux Fidji, que pour tuer un ennemi il faut le tuer deux fois; les païens de l'Orient donnent à l'âme étendue et figure, et lui accordent les mêmes éléments, solides et liquides, dont sont faits nos corps; et c'est une coutume, parmi les races les plus barbares, d'enterrer à côté du mort de la nourriture, des armes et des bijoux, évidemment dans la pensée qu'il ne tardera pas à en avoir besoin. Enfin, qu'ils se le rappellent, l'autre monde, tel qu'on le concevait à l'origine, est simplement une contrée éloignée de cet univers, — un pays comme les Champs-Élysées, ou quelque riche terrain de chasse, que peuvent même aborder les vivants, et où après la mort, on s'en va, avec l'espoir d'y retrouver une vie semblable en somme à celle qu'on menait auparavant. Maintenant, réunissant ces faits généraux : l'attribution de pouvoirs mystérieux aux chefs et aux hommes qui savent guérir; la croyance à des dieux qui sont des hommes, quant à la forme, aux passions, à la conduite; l'impuissance à bien distinguer la mort d'avec la vie; la proximité de l'autre monde et sa ressemblance avec le nôtre; — qu'ils se demandent si la conclusion qui vient à l'esprit n'est pas celle-ci : le dieu primitif est le chef mort; non pas mort comme nous l'entendons, mais parti en voyage, avec des provisions et des armes, pour quelque contrée dont on entend parler et où règne l'abondance, pour

quelque terre promise, où depuis longtemps il voulait conduire ceux de sa suite, et d'où il va revenir pour les emmener.

Si l'on accueille une bonne fois cette hypothèse, on verra qu'elle est d'accord avec toutes les idées et les façons des peuples primitifs. Comme les fils du chef divinisé règnent après lui, il est de toute nécessité que l'on voie dans les anciens rois des descendants des dieux; et si en Assyrie comme en Egypte, chez les Juifs, les Phéniciens et les anciens Bretons, les noms des rois étaient tirés des noms des dieux, c'est un fait qui s'explique très-bien ici. Ce qui vient encore à l'appui de cette même idée, c'est la formation du Polythéisme, se dégageant du Fétichisme, à mesure que les générations des dieux-rois émigrent pour l'autre monde : et de cette formation on a un exemple dans la mythologie grecque, qui d'un côté fournit une généalogie exacte des dieux, et de l'autre décrit en propres termes l'apothéose des plus récents d'entre eux. Ainsi s'expliquent cette vieille croyance, encore vivante chez les Otahitiens, que chaque famille a son protecteur, lequel est, à ce qu'on croit, l'un des parents qui sont partis; et cette coutume de leur faire des sacrifices comme à des dieux secondaires, qui subsiste chez les Chinois et même chez les Russes. Cette hypothèse s'accorde à merveille avec les mythes grecs, où il s'agit des guerres entre les Titans et les Dieux, et que termine l'usurpation de ces derniers; elle cadre aussi avec ce fait, que parmi les dieux des Teutons il y avait en particulier un *Freir*, reçu dans leur sein par voie d'adoption, « mais né parmi les *Vanes*, qui étaient une autre dynastie de dieux, très-mystérieuse, vaincue et soumise par la dynastie plus forte et plus guerrière

d'Odin. » Elle est également en harmonie avec cette croyance, que chaque territoire et chaque nation avait ses dieux aussi bien que ses chefs, et que ces dieux combattaient entre eux pour l'hégémonie; et elle donne un sens à cette vanterie si commune, entre tribus voisines : « Notre dieu est plus grand que votre dieu. » Elle est confirmée par cette idée, universellement admise aux époques primitives, que les dieux reviennent de l'autre monde, où ils font leur séjour ordinaire, et apparaissent parmi les hommes, pour leur parler, les aider, les punir. Et par là, il devient manifeste que les prières des peuples primitifs, pour engager leurs dieux à les secourir dans le combat, doivent être prises à la lettre; — ils s'attendent à ce que leurs dieux reviennent de cet autre royaume sur lequel ils règnent, pour combattre encore une fois ces vieux ennemis auxquels jadis ils avaient fait une guerre si implacable; et il suffit de nommer l'Iliade, pour rappeler à chacun combien ils croyaient fermement que leur espoir se réalisait.

Ainsi, à l'origine, il n'y a de gouvernement que celui de l'homme fort, qui ayant donné quelque signe de supériorité, est passé fétiche; par suite, à sa mort, — c'est-à-dire, comme on croit, à son départ pour une expédition qu'il projetait de longue main, et où il est accompagné de ses esclaves, de ses concubines, sacrifiés sur sa tombe, — s'opère la séparation de l'autorité religieuse d'avec la politique, de la règle spirituelle d'avec la civile. Son fils devient le chef, en qualité de délégué pour le temps de son absence; c'est au nom de l'autorité du père que le fils prétend agir; sa vengeance est appelée sur quiconque désobéit au fils; ses commandements,

qu'il a fait connaître, ou que son fils révèle, forment le germe d'un code de morale; et s'il faut rendre ce fait plus évident, qu'on s'en souvienne : les codes primitifs de morale recommandent surtout les vertus guerrières, et l'obligation d'exterminer quelque tribu voisine, dont l'existence est une offense au dieu.

A partir de là, ces deux autorités, qui d'abord avaient entre elles les mêmes rapports qu'il y a entre l'autorité d'un agent et celle de son chef, se séparent de plus en plus par degrés. A mesure que l'expérience s'accumule, et que l'idée du rapport de cause à effet se précise, les rois perdent leurs attributs surnaturels; au lieu du dieu-roi, on a le roi descendu de Dieu, le roi élu de Dieu, l'oint du Seigneur, le représentant du ciel, le souverain de droit divin. Pourtant la vieille théorie a beau avoir disparu nominalement, elle a prise longtemps encore sur le cœur humain ; et « une telle splendeur divine environne un roi, » que même aujourd'hui bien des gens, la première fois qu'ils en voient un, sont au fond tout surpris de ne trouver qu'un échantillon fort ordinaire de l'humanité. Puis le caractère sacré qui s'attache à la royauté s'attache aussi aux institutions qui en dépendent, — aux législatures, aux lois. Les mots de légal et illégal sont synonymes de droit et de tort; l'autorité du Parlement est regardée comme illimitée; et pendant longtemps, la foi qu'on a dans le pouvoir du gouvernement fait naître et renaître des espérances déraisonnables à propos de ses actes. Le scepticisme politique, toutefois, ayant détruit le *prestige* [1] divin de la royauté, va toujours croissant,

1. En français dans le texte. (TR.)

et promet de réduire en fin de compte l'Etat à une institution purement séculière, dont le pouvoir régulateur est limité et tire toute son autorité de la volonté générale. En attendant, le pouvoir religieux est allé petit à petit se séparant du civil, et dans son essence et dans ses formes. Du dieu-roi du sauvage est sortie, selon une première direction, la lignée de chefs séculiers qui, d'âge en âge, ont perdu les attributs sacrés qu'on leur accordait ; et, selon une autre direction, l'idée d'un Dieu, qui après avoir été homme à tous égards, est allé dépouillant par degrés la matérialité, la forme humaine, les passions humaines, les façons d'agir humaines : si bien qu'aujourd'hui le mot d'anthropomorphisme est devenu un reproche.

En même temps que s'établissait une démarcation entre l'idée du chef divin et celle du chef civil, une démarcation correspondante s'établissait entre le code de l'un et celui de l'autre. Tant que le roi était un dieu-délégué, un maître comme celui que les Juifs attendaient sous le nom de Messie, un maître regardé, ainsi qu'est encore le Czar, comme « notre Dieu sur terre », il était naturel que ses commandements fussent les lois suprêmes. Mais quand les hommes cessèrent de croire à son origine et à son essence surnaturelles, ses commandements cessèrent d'être les plus élevés ; alors on distingua entre les règles qu'il posait, et les règles instituées par les anciens dieux-rois, transmises par tradition, auxquelles le temps et des mythes accumulés donnaient un air plus vénérable encore. De là naquirent, de part et d'autre, la loi et la morale : l'une devenant sans cesse plus concrète, l'autre plus abstraite ; l'une augmentant toujours son autorité, l'autre perdant toujours de

la sienne; identiques à l'origine, et se montrant de jour en jour antagonistes plus décidés.

En même temps s'est opérée une séparation entre les administrations instituées pour faire respecter ces deux codes. Tant que ces codes n'en firent qu'un, naturellement l'Eglise et l'Etat ne firent qu'un : le roi était grand-prêtre, non pas de nom, mais de fait : c'était lui qui édictait de nouveaux commandements, et lui le principal interprète des anciens commandements ; les prêtres-délégués, sortis de sa famille, ne faisaient qu'expliquer les ordres de leurs ancêtres : à l'origine, ils les avaient reçus du défunt et en gardaient le souvenir ; plus tard, ils s'autorisaient de prétendues entrevues avec l'ancêtre. Cette union, qui subsistait encore, en pratique, au moyen-âge, quand l'autorité des rois était liée à celle du pape, quand on voyait des évêques-souverains avec tous les pouvoirs de seigneurs féodaux, et quand des prêtres infligeaient des pénalités comme pénitences, — cette union est allée, peu à peu, se relâchant. Il y a encore des monarques « défenseurs de la foi », et des chefs d'État qui sont prêtres : mais tout cela est affaire de mots. Sans doute certains évêques ont un pouvoir civil, mais ce n'est pas celui qu'ils eurent jadis. Le protestantisme a relâché brusquement les liens de cette association ; les dissidents ont longtemps travaillé à arranger un mécanisme qui permît à l'autorité religieuse de s'exercer tout-à-fait en dehors de la loi ; déjà en Amérique, fonctionne une organisation à part, qui se propose le même but ; et s'il faut faire quelque fonds sur l'Association contre l'Église d'État, ou, comme on vient de la nommer, « la Société pour délivrer la Religion du patronage et du contrôle

de l'État, » nous ne tarderons pas à avoir, nous aussi, une organisation à part.

Ainsi, soit qu'on les considère dans leur puissance, leur essence, ou leur forme, le pouvoir politique et le pouvoir spirituel, sortis d'une même racine, ont divergé de plus en plus. La division croissante du travail, qui est la marque du progrès social en d'autres matières, en est aussi la marque dans cette division du gouvernement en gouvernement civil et gouvernement religieux; et si nous considérons combien la morale, qui est la substance de toute religion, commence à se dégager des croyances auxquelles elle était mélangée, nous pourrons prévoir que cette division finira par aller beaucoup plus loin.

Maintenant, passons au troisième genre d'autorité, — celle des Bonnes Manières; — nous verrons que cette autorité, née du même principe que les autres, est arrivée aussi par degrés à posséder une sphère propre et à s'organiser à part. Dans les groupes primitifs d'hommes, avant qu'aucune observance sociale existât, on ne connaissait d'autres formes de politesse que les signes de soumission à l'égard de l'homme fort; de même que l'unique loi était sa volonté, et l'unique religion la terreur qu'inspirait son prétendu pouvoir surnaturel. A l'origine, il n'y avait d'autre cérémonial que la tenue à observer en face du dieu-roi. Les titres les plus en usage parmi nous ont été dérivés des noms qu'on lui donnait. Et toute salutation fut primitivement une marque de respect religieux qu'on lui devait. Entrons dans le détail de toutes ces vérités, à commencer par ce qui regarde les titres.

C'est un fait déjà noté, que les noms des premiers rois, chez

divers peuples, sont formés par l'addition de certaines syllabes aux noms de leurs dieux ; ces syllabes, comme notre *Mac* et notre *Fitz*, signifient probablement « fils de », ou « descendant de » ; ce qui, d'abord, nous fait comprendre que le mot de *Père* soit employé comme un titre dû à Dieu. D'ailleurs nous lisons, dans Selden, « que les rois n'avaient pas le privilége de tirer ainsi leurs noms des noms des dieux : leurs grands et les plus considérables de leurs sujets (sans doute les membres de la race royale) « en avaient parfois de semblables » ; ainsi, on voit comment le mot de *Père*, que ces personnages employaient en toute propriété dans ce sens, eux et leur descendance de plus en plus nombreuse, est devenu un titre employé par tout le monde. Et voici un fait qui a bien sa signification ici : c'est que chez le peuple le plus barbare de l'Europe, là où la croyance en la divinité du souverain n'a pas fini de vivre, *Père*, dans sa signification la plus haute, est encore un titre royal. D'autre part, quand on se rappelle que la divinité n'était pas originairement attribuée aux rois par fiction, en manière de compliment, mais en toute sincérité; que, plus tard, dans la philosophie fétichiste, on prenait les corps célestes pour autant de personnages, qui jadis avaient vécu parmi les hommes; on voit que les titres des souverains orientaux, « Frère du soleil, » etc., ont probablement en leur temps exprimé une croyance toute naïve: et que, comme dans bien d'autres cas, ils sont demeurés en usage, alors que toute signification s'en était déjà retirée. Nous pouvons en inférer aussi, que les titres de Dieu, de seigneur, de divinité donnés aux souverains étaient d'abord pris à la lettre, — que le « nostra Divinitas »

donné aux empereurs Romains, et les diverses désignations sacrées qui ont été portées par les monarques, jusqu'à la phrase encore subsistante, « Notre Seigneur le Roi, » sont les formes mortes ou mourantes de ce qui fut jadis des faits vivants. De ces noms de Dieu, Père, seigneur, divinité, qui appartenaient à l'origine au Dieu roi, et par la suite à Dieu et au roi, on peut voir clairement naître les titres de respect les plus en usage parmi nous.

Il y a une raison de croire que ces titres étaient à l'origine des noms propres. Non-seulement, nous voyons chez les Égyptiens, où Pharaon était synonyme de roi, et chez les Romains, où César signifiait Empereur, les noms propres des grands hommes passer à leurs successeurs, et devenir ainsi des noms génériques; mais dans la mythologie scandinave nous pouvons suivre l'histoire d'un titre honorifique tout humain jusqu'à l'époque où il était le nom propre d'un personnage divin. En anglo-saxon, *bealdor* ou *baldor* signifie Seigneur; et Balder est le nom du favori des fils d'Odin, — des dieux qui avec Odin constituent le Panthéon Teutonique. Comment ces noms honorifiques devinrent d'un usage général, on le comprend aisément. Les parents des rois primitifs, — les grands dont parle Selden, qui ont des noms formés d'après les noms des dieux, et en qui il nous montre des membres de la race divine, — participaient nécessairement aux épithètes, telles que *Seigneur*, qui indiquent une parenté et une nature plus qu'humaines. Leur descendance, qui allait multipliant, héritait de ces noms, et les rendait ainsi par degrés presque communs. « Ainsi ces noms arrivèrent à servir pour désigner tout homme

au pouvoir : en partie parce que, dans ces temps antiques, où le dieu n'était aux yeux des hommes qu'un genre d'homme plus puissant, il n'y avait guère d'exagération à donner à un grand personnage des épithètes divines; en partie parce que les gens entourés d'une puissance extraordinaire pouvaient bien passer pour des descendants non reconnus ou illégitimes « du fort, du puissant, du destructeur; » en partie enfin par manière de compliment, et comme formule propitiatoire.

A mesure que la superstition diminuait, cette dernière raison devint l'unique. A cela joignons les faits suivants : — c'est l'essence du compliment, tel que nous l'entendons tous les jours, d'attribuer aux gens au-delà de ce qui leur est dû; — voyez comme s'étend sans cesse l'emploi du mot « esquire »; comme l'Irlandais flagorneur répète continuellement « Votre Honneur »; comme, dans les basses classes à Londres, on donne du « gentleman » au premier porteur de charbon, au premier boueur venu : voilà autant d'exemples quotidiens de cet avilissement des titres, effet des compliments; — or, dans les temps barbares, quand le désir de se concilier les gens avait bien plus de force, cet effet doit avoir été beaucoup plus marqué; — nous voyons donc que l'abus de toutes les anciennes distinctions devait aller toujours croissant. De là les Juifs appelant Hérode, dieu; les serviteurs, chez les Juifs, se servant du mot de *Père*, dans son sens le plus élevé, pour parler à leurs maîtres; le mot *Seigneur* s'appliquant à toute personne considérable et puissante; de là ces faits encore : le premier venu, dans les derniers temps de l'Empire Romain, saluant son voisin des noms de *Dominus* et de *Rex*.

Mais il faut regarder les titres du moyen âge, et en voir sortir ceux de notre temps, pour concevoir bien clairement la marche du phénomène. *Herr*, *Don*, *Signior*, *Seigneur*, *Señor*, étaient à l'origine des noms de souverains, de seigneurs féodaux. Grâce à l'usage qui s'introduisit, de se servir de ces noms comme de compliments, avec quiconque pouvait, sous quelque prétexte, y prétendre; — grâce à la dépréciation qu'ils subissaient à mesure que l'on descendait, pas à pas, de degré en degré, et qu'on les adressait à des personnages de moins en moins hauts, ils en sont venus à n'être que des formes ordinaires d'interpellation. Cette phrase, dont le serf jadis se servait pour s'adresser à son maître et despote, *mein herr*, est maintenant employée avec le premier venu, en Allemagne. Le titre espagnol *Don*, autrefois réservé aux nobles et aux gens du monde, s'accorde maintenant aux gens de toute classe. De même en Italie, pour le mot *Signior*. *Seigneur* et *Monseigneur*, se contractant en *Sieur* et *Monsieur*, ont formé le titre respectueux auquel a droit tout Français. Le mot de *Sire* (qu'il soit, lui aussi, ou ne soit pas une contraction de Seigneur), dans le sens des anciens seigneurs féodaux de France, lesquels, dit Selden, « aimaient mieux prendre le titre de sire que celui de baron, comme *le sire de Montmorency* [1], *le sire de Beaujeu*, et autres, » et dans le sens où on le prenait en s'en servant avec les monarques, et d'autre part notre *sire*, qui en vient, signifiaient à l'origine seigneur ou roi. De même pour les titres accordés aux femmes. *Lady*, qui, selon Horne Tooke, signifie « très-élevée », et que

1. Il y a *Montmorencie* dans le texte ; mais le Dictionnaire de la noblesse donne *Montmorency*. (TR.)

d'abord on n'accordait qu'au petit nombre, est maintenant accordé à toute femme bien élevée. Le nom de *Dame* [1], jadis honorifique, et que, dans les vieux livres, nous voyons joint aux épithètes de « bien née » et de « grande », est devenu aujourd'hui, en s'étendant successivement de plus en plus, un terme de dédain relatif. Et si nous suivons le composé qui en dérive, *ma dame*, à travers ses contractions, *madam*, *ma'am*, *mam*, *mum*, nous voyons que le « Yes'm » de Sally à sa maîtresse est, par son origine, l'équivalent de « oui, ma très-haute, » ou, « oui, Altesse. » Ainsi donc, partout, la genèse des mots honorifiques a été la même. Les choses se sont passées chez les Européens modernes, comme chez les Juifs et les Romains. En suivant ces mots d'un usage quotidien jusqu'à leur sens primitif, de *seigneur* et de *roi*, et en nous rappelant que dans les sociétés antiques ces derniers termes s'appliquaient seulement aux dieux et à leurs descendants, nous arrivons à conclure que notre *sir* et notre *monsieur* familiers sont, pour en revenir à leur sens primitif et développé, des termes d'adoration.

Continuons à mettre en lumière cette dépréciation graduelle des titres, de façon à confirmer la conclusion qui en a été tirée : et pour cela, notons en passant que les plus anciens de ces titres sont, comme on pouvait s'y attendre, ceux qui ont le plus perdu. Ainsi *Master*, — mot qui, à en juger par la façon dont il se dérive, et par la ressemblance des mots correspondants d'autres langues (Fr., *maître* pour *master;* Russ., *master;*

1. En anglais. (TR).

Dan., *meester;* Allem., *meister*), a été un des termes les plus primitifs pour exprimer la souveraineté, — en est venu à ne s'appliquer plus qu'aux enfants, et, sous la forme modifiée de « Mister », aux gens que leur condition met juste au-dessus des ouvriers. De même, la chevalerie, l'ordre de dignité le plus vieux, est aussi le plus humble ; et le rang de Chevalier Bachelier, qui est le rang le plus humble dans la chevalerie, est aussi le plus ancien de tous les ordres. De même en est-il pour la pairie : le titre de baron est à la fois le plus vieux et le moins élevé des grades qu'elle enferme. Ces dégradations de tous les noms honorifiques ont peu à peu rendu nécessaire d'en introduire de nouveaux qui eussent, pour distinguer les gens, la force que les autres avaient perdue à force de servir pour tout le monde ; c'est ainsi que notre habitude d'employer à tort et à travers les superlatifs, en les énervant par degrés, a fait naître le besoin d'en créer de nouveaux. Et si, dans le cours de ces mille ans passés, ce mouvement a eu des effets aussi marqués, il est aisé de concevoir comment dans le cours des milliers précédents, les titres de dieux et demi-dieux en sont venus à servir pour tous les personnages au pouvoir ; et comment depuis, ils sont arrivés à s'employer pour tous les gens considérés.

Si des noms honorifiques nous passons aux phrases honorifiques, nous trouvons des faits semblables. Les façons de parler usitées en Orient, même envers les gens du commun, — « je suis votre esclave, » « tout ce que j'ai est à vous, » « je suis votre victime, » rehaussent la personne à qui l'on parle juste autant que notre *monsieur* et *my lord;* on la traite par là comme un

maître tout-puissant si démesurément supérieur à celui qui parle, qu'il peut passer pour le propriétaire de ce dernier. Autant en peut-on dire des formules polonaises de respect : « Je me prosterne sous vos pieds, » « je baise vos pieds. » Dans notre façon de terminer une lettre de cérémonie, par ces mots insignifiants, « votre très-obéissant serviteur, » le même fait est visible. Bien plus, même dans cette façon familière de signer, « à vous cordialement, » le terme « à vous », si vous en recherchez le sens originel, est une façon de parler d'esclave à maître.

Toutes ces formes mortes furent jadis les vivantes incarnations d'un fait ; — d'abord elles furent les signes propres de cette soumission à l'autorité, dont elles protestent ; ensuite, elles furent naturellement employées par le faible et le lâche, pour gagner ceux qui lui étaient supérieurs ; peu à peu, elles parurent universellement dues à ces derniers ; et par un abus perpétuel, elles ont perdu leur sens, comme ont fait *Sir* et *Master*. Comme les titres susdits, elles ne s'appliquaient au commencement qu'au Dieu-roi ; et nous avons un indice dans ce fait que, par la suite, elles s'appliquaient, comme les titres, indifféremment au Dieu et au roi. Les cérémonies religieuses ont toujours consisté principalement en des protestations d'obéissance : on se déclare serviteur de Dieu ; on lui appartient si bien qu'il peut faire de nous ce qu'il veut. Ainsi donc, comme les titres, ces phrases vulgaires ont leur origine dans la dévotion.

Pourtant, il n'y a peut-être pas d'exemple plus marqué que le mot *vous* usité au singulier, pour montrer ce changement

par lequel un signe de distinction suprême devient vulgaire. Cette façon de parler d'un seul individu comme d'une pluralité, était un honneur qu'à l'origine on accordait seulement aux plus hauts personnages : c'était le pendant du « nous » adopté par eux. Et toutefois aujourd'hui, à force d'avoir servi pour des classes d'hommes de moins en moins relevées, il est devenu, peu s'en faut, universel. Si le « toi » primitif est encore en usage, c'est dans une secte de chrétiens, et dans quelques districts perdus [1]. Et le *vous*, en devenant un titre commun aux hommes de tout rang, a perdu jusqu'au dernier vestige du caractère honorifique qui s'y attachait.

Mais là où se montre le mieux la façon dont les manières sont sorties des formes de soumission et d'adoration, c'est dans les façons de saluer. D'abord, notez le sens du mot. A Rome la *salutatio* était un hommage quotidien rendu par les clients et les inférieurs, civils ou militaires, — à leurs supérieurs. Ainsi, par son origine seule, le mot indique la soumission. Arrivons aux façons particulières de faire la salutation (remarquez encore le mot [2]), et commençons par la coutume orientale de se déchausser. C'était d'abord une marque de respect due au dieu et aussi au roi. Voici des exemples du premier cas : Moïse devant le buisson ardent; les Mahométans qui pour prêter serment sur le Coran quittent leurs chaussures; et du deuxième : les Pe sans, qui en font autant au moment de se présenter devant leur monarque. Toutefois, par l'usage, cet hommage, rendu plus tard à des maîtres moins élevés, est descendu d'étage en étage.

1. L'auteur ne parle que des pays de langue anglaise. (TR.)
2. Dans le texte : *obéissance*. (TR.)

Dans l'Inde, c'est une marque de respect courante ; en Turquie un homme bien élevé laisse toujours ses chaussures à la porte, et les Turcs des basses classes ne s'offrent jamais à leurs supérieurs qu'avec leurs bas, sans plus; enfin au Japon, le déchaussement est une façon de salut ordinaire d'homme à homme.

Prenons un autre cas. Selden décrivant les cérémonies des Romains dit : « C'était la coutume, soit de baiser les images des dieux, soit, pour les adorer, de se placer à quelque distance d'elles, d'approcher avec solennité la main droite des lèvres, puis, la renvoyant comme qui envoie un baiser, de se tourner vers la droite ; c'était là l'adoration dans sa forme régulière ; or il arriva, par l'effet de la coutume, que les empereurs, étant voisins des Dieux, et suivant quelques-uns, Dieux eux-mêmes, reçurent le même hommage, comme une reconnaissance de leur grandeur. » Maintenant, qu'on se rappelle le salut gauche d'un écolier de village, qui élève sa main à la hauteur du visage et puis décrit un demi-cercle avec son avant-bras ; qu'on s'en souvienne aussi, ce salut en usage dans les campagnes, comme marque de respect, est très-vraisemblablement un reste des temps féodaux ; on verra par là qu'il y a une raison de considérer le geste de la main, que nous faisons communément à un ami en le croisant dans la rue, comme un vestige de ce qui fut d'abord un acte de dévotion.

Telle est aussi l'origine de toutes les marques de respect qui se ramènent à incliner le corps. Se prosterner entièrement, c'est à l'origine le signe de la soumission. Ce passage de l'Écriture : « Tu les as tous mis sous tes pieds, » et cet autre, si plein de sens, avec ses formes anthropomorphiques : « Le Seigneur a

dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds, » supposent (ce que nous voyons directement et à plein par les sculptures assyriennes) que c'était l'usage des anciens dieux-rois de l'Orient, de fouler aux pieds les vaincus. Maintenant, reportons-nous au fait suivant : il y a aujourd'hui des sauvages qui, pour exprimer la soumission, posent sur leur cou le pied de la personne à qui ils se soumettent ; il devient manifeste que de se prosterner, surtout quand en même temps on baise le pied, c'était une façon de consentir à être foulé aux pieds, une tentative pour apaiser le courroux, en disant par signes : « Marchez sur moi si vous voulez. » En outre, si on se rappelle que le baisement du pied, par exemple du pied du pape ou d'une statue de saint, est encore en Europe une marque de profonde vénération ; que devant les seigneurs féodaux c'était la coutume de se prosterner ; que cette marque de respect n'a pas dû disparaître tout d'un coup, mais se modifier peu à peu et prendre une forme nouvelle ; alors ce n'est pas sans fondement que nous verrons dans toute inclination respectueuse un dérivé de ces humiliations, les plus profondes de toutes ; surtout puisque l'on peut suivre la transition pas à pas. La révérence d'un serf russe, qui baisse la tête jusqu'à terre, et le salaam d'un Hindou sont des prosternements abrégés ; une courbette est un raccourci de salaam ; et une inclination de tête, un raccourci de courbette.

Au cas où quelqu'un hésiterait encore à admettre cette conclusion, peut-être, si on lui rappelle que les plus profondes de ces salutations sont ordinaires là où la soumission est le plus

abjecte ; que chez nous, la profondeur du salut marque la force du respect ; et enfin, que la salutation est encore en usage comme signe de dévotion, dans nos églises, — les catholiques l'adressant à leurs autels, les protestants, au nom du Christ, — il se trouvera peut-être assez éclairé, et admettra que le salut était originairement un hommage religieux.

On en peut dire autant de la *curtsy* (révérence) ou *courtesy*, comme on l'écrit encore. Ce mot vient de *courtoisie*, qui veut dire, maintien qu'on observe à la cour ; et cela montre d'abord que c'était primitivement le salut dû au monarque. Maintenant, rappelons-nous les faits suivants : tomber sur les genoux, ou sur un genou, était un hommage ordinaire, de sujet à souverain ; dans les anciens manuscrits et les tapisseries, on représente les serviteurs dans cette attitude, quand ils présentent les plats à leurs maîtres, à table ; telle est encore l'attitude que l'on prend devant notre reine, quand on lui est présenté ; d'où nous pouvons conclure, que la révérence est un agenouillement abrégé : c'est aussi l'idée qui vient à l'esprit, dès que l'on considère cet acte. De même que le mot s'est contracté, de courtoisie en *curtsy*, de même le mouvement a été abrégé : au lieu de placer le genou en terre, on abaisse le genou vers la terre. Ainsi, comparez la révérence d'une dame avec la gauche révérence d'une fille de campagne ; pour peu qu'elle continuât, celle-ci se mettrait sur les deux genoux : il y a là un reste de cette génuflexion plus profonde qu'on exigeait des serfs. Et si de l'Occident où nous trouvons ce simple agenouillement, dont la révérence est encore un vestige, nous passons en Orient ; si alors nous remarquons l'atti-

tude du fidèle Mahométan, qui ne se contente pas de s'agenouiller, mais abaisse son front jusqu'à terre, nous pouvons conclure que la révérence est encore une forme du prosternement primitif, en train de disparaître.

Nouvelle preuve à l'appui : on a vu disparaître récemment de nos façons de saluer une action qui avait la même origine que la révérence. Le mouvement du marin de comédie, qui complète son salut en tirant le pied en arrière, — mouvement qui était d'usage chez nos pères, quand « le salut et le traînement de pied » allaient ensemble, et qui, certains de nos contemporains s'en souviennent, était pratiqué par les écoliers à l'égard du maître, au point que leurs pieds faisaient un trou dans le plancher à la place où l'on allait saluer, — ce mouvement est bien évidemment le début dans l'acte de plier un genou. Un geste si maladroit ne saurait avoir été créé à dessein, à supposer qu'on pût créer artificiellement des signes de politesse. Donc, il faut y voir un reste de quelque antécédent : et cet antécédent était une humiliation, comme on le peut inférer de l'expression « tirer le pied devant les connaissances », ce qui veut dire gagner la faveur des gens à force d'obséquiosité; cela suppose que le geste en question passait pour une marque de servilité, c'est-à-dire de *serf*-ilité.

Considérons maintenant l'acte de se découvrir. Presque partout ç'a été un signe de respect, usité soit dans les temples, soit en présence des potentats; aujourd'hui encore ce signe garde chez nous quelque chose de son sens originel. Qu'il pleuve, qu'il grêle, que le soleil brille, vous devez demeurer tête nue en parlant au souverain; et, sous aucun

prétexte, vous ne pouvez rester couvert en un lieu consacré au culte. Hors de ces cas exceptionnels, toutefois, cette cérémonie, qu'on accomplissait d'abord en signe de soumission devant les dieux et les rois, est devenue, par l'effet du temps écoulé, une civilité courante. Après avoir été un acte destiné à reconnaître la suprématie illimitée d'un homme, le fait d'ôter son chapeau est maintenant un salut qu'on accorde à des gens du commun ; et cet acte de se découvrir, autrefois usité seulement quand on entrait dans « la maison de Dieu », les bonnes manières aujourd'hui nous l'imposent quand nous entrons dans la maison du premier travailleur venu. L'usage de se tenir debout devant les gens par respect a aussi reçu des applications de plus en plus étendues. Il indique, comme on le voit par ce qui se passe dans nos églises, un milieu entre l'humiliation dont le signe est l'agenouillement, et le respect de soi-même que comporte la situation de l'homme assis ; à la cour, c'est une façon de continuer à rendre hommage quand on en a fini avec les démonstrations plus vives ; dans la vie ordinaire, c'est la posture par laquelle on exprime la considération : voyez l'attitude d'un serviteur devant son maître, et celle d'un hôte qui se lève, comme le veut la politesse, à l'entrée d'un visiteur.

Dans le tissu de notre argumentation sont enveloppées, comme autant de fils, bien d'autres preuves. Tel est ce fait significatif : si nous remontons aux origines de notre droit d'aînesse, — si nous considérons l'application qu'en faisaient les clans Ecossais, chez qui non-seulement les propriétés, mais le gouvernement passaient de fils aîné en fils aîné, depuis l'ori-

gine, — si nous remontons plus haut encore, et si nous remarquons que les anciens titres pour désigner la souveraineté, *seigneur*, *Sennor*, *Sire*, *Sieur*, ont tous à l'origine le sens d'ancien ou aîné, — si, nous transportant en Orient, nous trouvons que *Sheick* est un dérivé du même genre, et que les noms orientaux des prêtres, comme *Pir*, par exemple, se traduisent à la lettre par *Vieillard*, — si nous remarquons dans les traditions hébraïques, combien est primitive l'idée de la supériorité attribuée au premier-né, combien grande l'autorité des anciens, combien sacrée la mémoire des patriarches ; — si ensuite nous nous rappelons que parmi les titres divins sont ceux d' « Ancien des Jours », et de « Père des dieux et des hommes » ; — nous voyons comme ces faits s'accordent bien avec l'hypothèse, que le dieu primitif est le premier homme assez remarquable pour laisser de lui un souvenir traditionnel, le premier dont la force et les exploits aient marqué leur trace dans les mémoires ; que par suite inévitablement on a associé antiquité et supériorité, ancienneté et parenté avec « le Puissant ; » et qu'ainsi est née cette domination des anciens qu'on retrouve dans toutes les histoires, et cette théorie de la dégénérescence des hommes, qui vit encore maintenant.

Voici des faits sur lesquels nous pouvons encore faire fonds : seigneur (*lord*) signifie bien-né ou peut-être (car la même racine donne un autre dérivé signifiant ciel) fils du ciel ; *sir* ou *sire*, avant que ce mot fût devenu commun, était le titre réservé aux prêtres ; *worship* (honneur, adoration), primitivement *worth-ship* (dignité), — terme respectueux qu'on emploie aujourd'hui avec le premier venu, aussi bien qu'avec les ma-

gistrats [1], — est aussi notre terme pour l'acte par lequel on reconnaît la grandeur ou dignité de Dieu ; si bien qu'attribuer le titre d'Honneur à un homme, c'est au fond l'adorer. Nous pouvons tirer parti d'un autre exemple : les anciens gouvernements sont tous plus ou moins nettement théocratiques ; et chez les anciens peuples orientaux, les formes et les coutumes les plus ordinaires portent les traces d'une influence religieuse. Voici encore qui fortifiera notre raisonnement en ce qui touche à la genèse des cérémonies : c'est l'habitude de rendre hommage en se couvrant la tête de poussière ; remontez à l'origine : elle symbolise probablement l'usage d'incliner la tête dans la poussière ; rapprochez-en cette pratique, en vigueur chez certaines tribus, d'offrir à celui qu'on veut honorer une mèche de cheveux qu'on s'est arrachée de la tête, ce qui semble une façon de dire : « Je suis votre esclave ; » enfin réfléchissez à cette coutume orientale, de donner à l'hôte qu'on reçoit tout objet dont il parle avec admiration, ce qui est, bien manifestement, la mise en pratique du compliment, « tout ce que j'ai est à vous. »

Toutefois, sans nous étendre sur ces faits et beaucoup d'autres secondaires, nous croyons pouvoir dire que la démonstration déjà indiquée suffit à justifier notre thèse. Si les preuves avaient été rares, ou tirées d'un seul ordre de faits, la conclusion n'aurait mérité qu'une médiocre créance. Mais elles sont assez nombreuses, tant en ce qui regarde les titres que les formes de compliments et de saluts. La dépréciation que les

1. *Votre Honneur* est un titre dû à certains magistrats. (TR.)

uns et les autres ont subie a suivi une marche assez semblable et assez simultanée, pour que les preuves, se confirmant mutuellement, forment une démonstration solide. Et quand on se représente, en outre, que non-seulement les résultats de cette évolution se sont manifestés chez des nations différentes et en tout temps, mais que nous les avons sous les yeux, aujourd'hui, chez nous, et que les causes auxquelles on attribue ici les dépréciations précédentes, nous les voyons tous les jours en train d'en produire d'autres, — quand on se représente tout cela, il est à peine permis de douter que la marche suivie n'ait été celle que nous indiquons ; et que nos paroles, nos actes, nos phrases ordinaires de politesse ne fussent à l'origine des marques de soumission envers l'omnipotence d'autrui.

Ainsi voilà une théorie d'ensemble qui commence à avoir l'air de se soutenir : les différentes sortes d'autorité par lesquelles on mène les hommes n'étaient à l'origine qu'une seule et même autorité ; — le pouvoir politique, le pouvoir religieux, le pouvoir de l'étiquette, sont des branches divergentes d'un même tronc, le pouvoir en général, qui fut d'abord indivisible. Quand, ayant tout présents à l'esprit les faits ci-dessus, nous lisons, dans les légendes primitives, « en ces temps, vivait une race de géants » ; — quand nous nous rappelons que dans les traditions orientales Nimrod, entre autres, rassemble en lui tous les traits du géant, du roi et du dieu ; — quand, venant à considérer les sculptures exhumées par M. Layard, et à y regarder l'image des rois, pourchassant leurs ennemis, foulant aux pieds les prisonniers, se faisant adorer par des esclaves prosternés, nous voyons tous leurs actes être si bien en rapport avec les

noms primitifs de la divinité, « le Fort, » « le Destructeur, » « le Puissant » ; — quand nous apprenons que les plus anciens temples étaient aussi les résidences des rois ; — et quand enfin, parmi les races encore vivantes, nous voyons subsister des superstitions analogues à celles dont les vieilles traditions et les vieux édifices portent les vestiges ; alors nous prenons au sérieux la probabilité de l'hypothèse qui a été mise ici en avant.

Remontons par l'imagination à l'époque reculée où les hommes n'avaient sur toutes choses que des théories informes ; représentons-nous le chef, le conquérant, d'après les traits confus que nous offrent les mythes, les poëmes, les ruines d'autrefois ; nous verrons toute règle de conduite, quelle qu'elle soit, naître de sa volonté. Il est législateur et juge ; toute querelle qui s'élève parmi ses sujets, il en décide ; et ses paroles deviennent la loi. La terreur qu'il inspire, voilà la religion naissante ; les maximes qu'il édicte en forment les premiers préceptes. Hommages lui sont rendus dans les formes par lui prescrites ; et ces formes donnent naissance aux bonnes manières. De la première de ces trois sources sortira, par la force du temps, la soumission politique et l'administration de la justice ; de la seconde, le culte d'un être dont la personnalité devient de plus en plus vague, et l'éducation des hommes au moyen de préceptes de plus en plus abstraits ; de la troisième, les formes honorifiques et les règles de l'étiquette.

Une loi préside à l'évolution de tous les corps organisés : c'est que les fonctions générales vont se morcellant et laissent se dégager les fonctions spéciales qui étaient leurs composantes. Conformément à cette loi, dans l'organisme social, on a vu se

former, pour le meilleur accomplissement de la fonction gouvernementale, un appareil de tribunaux, de juges, d'avocats ; une église nationale, avec ses évêques et ses prêtres ; enfin un système de castes, des titres, des cérémonies, sur lesquels veille l'ensemble de la société. Par le premier, les agressions ouvertes sont connues et punies ; la seconde oppose un certain obstacle à la tentation qui pousse les hommes à de telles agressions ; le troisième se charge de dénoncer et de châtier les manquements et les écarts qui échappent aux autres. La loi et la religion surveillent la conduite en ce qu'elle a d'essentiel : les bonnes manières en surveillent les détails. S'agit-il de régler ces actions quotidiennes, qui par leur nombre et leur subtilité évitent toute direction officielle, alors entrent en jeu ces influences modératrices plus subtiles. Et quand nous considérons ce que sont ces restrictions, quand nous analysons les mots, les phrases, les saluts en usage, nous voyons que tout ce système a pour principe comme pour effet d'établir des gouvernements temporaires, partout où il y a des hommes qui vivent en contact les uns avec les autres, pour faire que dans leurs relations ils s'accommodent au mieux.

De cette proposition, que les différentes espèces de gouvernement n'en font qu'un en réalité, tant par leur origine que par leur fonction, on peut déduire plusieurs corollaires importants, qui touchent directement à notre sujet.

En premier lieu, notons ceci : non-seulement les autorités de toutes formes ont une même source et un même rôle ; mais c'est une même raison qui les rend toutes nécessaires. L'homme primitif, qui vient de tuer des ours, ou qui sort de l'embus-

cade où il a guetté son ennemi, acquiert, par le fait même de cette vie, une nature dont chaque élan a besoin d'être réfréné. A la guerre, à la chasse, sa règle de conduite de tous les jours a été de sacrifier d'autres créatures à ses besoins et à ses passions. Son caractère, qui lui a été légué par des ancêtres habitués à la même vie, est modelé par cette discipline, il est fait pour cette existence. Un égoïsme illimité, le penchant à faire souffrir par plaisir, une humeur sanguinaire, développés par cette façon de vivre, voilà le fond qu'il apporte à la société. Ces dispositions le mettent perpétuellement dans le cas d'avoir affaire avec son voisin, son égal en sauvagerie. Dans les petites choses comme dans les grandes, en paroles comme en actions, il est agressif; et à toute heure il prête le flanc aux agressions du premier venu qui lui ressemblera. C'est donc seulement par une surveillance, la plus rigoureuse possible, sur toutes les actions, que les primitives associations humaines peuvent être maintenues. Il faut là un maître fort, incapable de pitié, et d'une volonté indomptable; il faut un dogme dont les menaces contre le transgresseur soient terribles; il faut enfin la plus servile soumission de tout inférieur envers tout supérieur. La loi doit être cruelle; la religion, austère; le cérémonial, strict.

Ainsi ces diverses espèces de contrainte sont exigées par des motifs du même ordre : l'histoire nous en fournirait d'abondants exemples, si la place ne nous faisait défaut. Contentons-nous de noter que, là où le pouvoir civil a été faible, on a vu se multiplier les voleurs, les assassins, les bandits : signe précurseur de la dissolution sociale; qu'aux moments où la reli-

gion, par la faute de ses ministres corrompus, a perdu son influence, ainsi qu'elle fit avant l'apparition des Flagellants, l'Etat fut mis en danger; qu'enfin le mépris des observances sociales établies a toujours été un accompagnement des révolutions politiques. Doutez-vous qu'il faille pour les manières, un gouvernement dont la force soit en rapport avec celle des gouvernements politique et religieux coexistants? Pour vous en convaincre, rappelez-vous que jusqu'à ces derniers temps un code du maintien même minutieux ne suffisait pas à empêcher les gens du monde de se quereller dans les rues et de se battre en duel dans les tavernes; et souvenez-vous aussi de ce qui se passe aux portes d'un théâtre : aucun cérémonial n'est imposé aux gens; aussi montrent-ils une brutalité qui, si elle s'introduisait dans les relations sociales, produirait le chaos.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, nous trouvons que ces diverses autorités, à une époque donnée, agissent avec une égale rigueur. Au-dessous du despotisme chinois, si strict, si fécond en édits, et si dur quand il les faut sanctionner, et qui s'associe à un despotisme domestique non moins sévère, exercé par l'aîné des survivants mâles de la famille, existe un système d'observances non moins compliqué, non moins rigide. Il y a un tribunal des cérémonies. Avant d'être présentés à la cour, les ambassadeurs passent plusieurs jours à s'exercer au cérémonial obligé. Les relations sociales sont encombrées de compliments et d'hommages sans fin. Les distinctions de classe sont marquées nettement par des insignes. Si l'on regrette un fils unique, c'est surtout parce qu'il ne se trouvera personne pour accomplir les rites funéraires à la mort du père. Et si

vous voulez mesurer avec précision le respect qu'on a pour les convenances sociales, vous avez la torture à laquelle se soumettent les dames, en se laissant écraser les pieds. Dans l'Inde, et même dans tout l'Orient, il y a aussi un lien entre la tyrannie sans pitié des maîtres, les terreurs qu'inspirent les croyances antiques, et le joug inflexible des coutumes immuables : l'ordonnance des castes subsiste encore, inaltérable; les modes, pour le costume, pour les meubles, sont demeurées les mêmes à travers les siècles ; les *suttees* [1] sont assez anciens pour être mentionnés dans Strabon et Diodore de Sicile ; la justice est encore rendue aux portes des palais comme jadis; bref « tout usage est un précepte de religion et une maxime de jurisprudence. »

Même relation entre ces phénomènes, en Europe, durant le moyen-âge. Alors que les gouvernements y étaient tous autocratiques, alors que la féodalité était au pouvoir, alors que l'Eglise n'était pas dépouillée de sa puissance, alors que le code criminel était plein d'horreurs, et l'enfer des croyances populaires plein de terreurs, les règles de la tenue étaient à la fois plus nombreuses et plus fidèlement obéies qu'aujourd'hui. Des différences dans le costume marquaient les différences de rang. La loi vous imposait une limite pour la grandeur de vos souliers ; il fallait avoir un certain rang pour pouvoir porter un manteau de moins de tant de pouces en longueur. Les symboles des bannières et des boucliers était l'objet de la plus grande attention. Le blason était une branche importante de la science.

1. Sacrifice des veuves indiennes. (TR.)

On était ferme sur les préséances. Et ces divers saluts, qu'aujourd'hui nous abrégeons, on les exécutait tout du long. Même durant notre dernier siècle, avec sa chambre des communes corrompue, et ses monarques mal tenus en bride, on trouve encore une certaine gradation dans les formalités d'usage. Les gentilshommes (*gentlemen*) étaient distingués des classes inférieures par le costume; on se soumettait à des exigences absurdes, comme la poudre, les paniers, et les coiffures en clocher; et les enfants disaient à leurs parents : Monsieur et Madame.

Voici un nouveau corollaire qui suit ce dernier, et qui vraiment en fait presque partie : c'est que ces divers gouvernements perdent de leur rigueur selon la même proportion. En même temps que les clergés voient décliner et leur influence, et la peur des tourments éternels, à mesure que s'adoucit la tyrannie politique, que grandit le pouvoir populaire, et que s'améliorent les codes criminels, à mesure aussi diminuent les formalités, et s'évanouissent les marques de distinction : faits aujourd'hui si manifestes. Voyez chez nous : on donne moins d'attention aux préséances que jadis. Personne aujourd'hui ne clôt un entretien par les mots « votre humble serviteur ». Le mot *sir*, jadis d'un usage général dans les relations sociales, passe à présent pour une impolitesse; et le cas échéant il semble vulgaire de se servir plus d'une fois des formules « Votre Majesté », « Votre Altesse Royale », dans la conversation. On ne regarde plus comme une formalité obligatoire de se porter mutuellement des santés ; et même la coutume de se faire raison en prenant du vin ensemble a passé de mode. Entre gens du

monde, l'usage de quitter son chapeau est peu à peu tombé en désuétude. Même quand on se découvre, on n'éloigne pas le chapeau à bout de bras, on le soulève seulement. D'où cette remarque faite par les étrangers à notre occasion, que nous sommes de toutes les nations de l'Europe celle qui quitte le moins son chapeau, — remarque qu'il faudrait compléter par celle-ci, que de toutes les nations de l'Europe nous sommes la plus libre.

On le devine déjà, cette association de faits n'est pas accidentelle. Ces titres qu'on s'adresse, et ces façons de se saluer, portant tous, comme un stigmate, des traces de la servilité originelle, nous deviennent un objet de dégoût à mesure que nous devenons plus indépendants, et que nous sympathisons mieux avec l'indépendance d'autrui. Le sentiment qui fait agir l'homme du monde d'aujourd'hui, quand il dit à l'ouvrier qui se tient debout et découvert devant lui, de se couvrir, — le sentiment qui fait que les courbettes et les flatteries nous déplaisent, — le sentiment qui nous fait également affirmer notre dignité, et respecter celle des autres, — le sentiment qui ainsi nous amène à nous déshabituer de plus en plus de formes et de noms qui paraissent autant d'aveux d'infériorité et de soumission, est le même sentiment qui résiste au pouvoir despotique, nie l'autorité de l'Eglise, et établit le droit de la conscience personnelle.

Un quatrième fait, parent du précédent, c'est que les divers genres de gouvernement non-seulement déclinent ensemble, mais se corrompent ensemble. La même marche des choses, qui fait d'une cour de Chancellerie, non plus un lieu où s'ad-

ministre la justice, mais un lieu où on la retient, — la même marche des choses qui fait d'une église nationale, non plus un agent de surveillance morale, mais une entreprise de formules, de dîmes et d'évêchés, — la même marche des choses fait des titres et des cérémonies, qui jadis eurent un sens et une puissance, des formes vides.

Les écussons, jadis signes distinctifs des hommes dans la bataille, maintenant figurent sur les panneaux des voitures des épiciers retirés. Après avoir été l'insigne d'un haut grade militaire, l'épaulette est devenue, sur l'épaule du laquais, une marque de servitude. Le nom de Banneret, qui jadis indiquait un homme en passe de devenir baron — un baron qui a passé son premier examen [1] militaire — est devenu, sous la forme de baronet, applicable au premier venu qui est favorisé de la fortune, ou qui a du crédit, ou l'appui d'un parti. La chevalerie a si bien cessé d'être un honneur, qu'on s'honore maintenant en en repoussant le titre. La dignité militaire d'*Escuyer* est devenue, dans notre moderne *Esquire*, un affixe tout à fait peu militaire. Non-seulement les titres, les phrases et les saluts ont cessé de remplir leurs fonctions primitives ; mais l'appareil tout entier des formes sociales tend à perdre toute efficacité pour son but primitif, qui était de faciliter les relations sociales. Les gens les mieux appris en fait de cérémonies, et les plus exacts à les observer, ne sont pas toujours ceux qui se comportent le mieux ; ainsi ceux qui sont le plus enfoncés dans

1. *Little-go.* Le « little-go » est un examen préliminaire, qui ne confère aucun titre, mais achemine à l'examen définitif (comme la première partie de notre baccalauréat ès lettres). Ce mot ne s'emploie que dans l'argot des écoliers. (TR.)

les dogmes et les Écritures ne sont pas pour cela les plus religieux ; ni ceux qui ont l'idée la plus nette du légal et de l'illégal, les plus honnêtes. De même que les hommes de loi sont ceux dont on vante le moins la probité ; de même que les villes à cathédrale sont en moralité inférieures à la plupart des autres ; de même, s'il en faut croire Swift, « les courtisans sont la race la plus insignifiante que porte notre île, et celle qui a la plus superficielle teinture des bonnes manières. »

Mais c'est peut-être dans les observances sociales comprises sous le titre de Modes, et que nous devons examiner en passant, que le progrès de la corruption est le mieux visible. Comparée aux bonnes manières, qui nous dictent les détails de notre conduite à l'égard d'autrui, la mode est ce qui nous dicte le détail de notre conduite à l'égard de nous-mêmes. Tandis que les unes nous guident en tant que notre tenue touche directement nos voisins, l'autre préside à ce qu'il y a dans notre tenue de primitivement personnel, et qui intéresse nos voisins seulement à titre de spectateurs. Malgré cette distinction, les deux ont une source commune. Car, si les manières naissent d'une imitation de la tenue qu'on garde *en présence* des grands, la mode naît de l'imitation de la tenue *des* grands. Tandis que l'une dérive des titres, des phrases, des saluts qu'on adresse *aux* gens qui sont au pouvoir, l'autre dérive des habitudes et des airs qu'on voit prendre *par* les gens qui sont au pouvoir.

La mère caraïbe qui presse la tête de son enfant pour la faire ressembler à celle du chef ; le jeune sauvage qui se fait des marques sur le corps, à l'imitation des cicatrices que por-

tent les guerriers de sa tribu (car telle est probablement l'origine du tatouage); le Highlander qui adopte le *plaid* porté par le chef de son clan; les courtisans qui affectent de grisonner ou de boiter, ou qui se couvrent le cou, pour imiter leur roi; et les gens qui imitent les courtisans, agissent tous sous l'influence d'une espèce de gouvernement, voisin de celui des manières, et qui fut, comme celui-ci, d'abord bienfaisant. Car nonobstant les absurdités sans nombre où cette manie de copier a induit les gens, depuis les boucles de nez jusqu'aux boucles d'oreilles, depuis les figures peinturlurées jusqu'aux mouches, depuis les têtes rasées jusqu'aux perruques poudrées, depuis les dents limées et les ongles teints jusqu'aux ceintures à cloches, aux souliers pointus, et aux culottes rembourrées de son, — toutefois on peut conclure que, comme les hommes forts, les hommes heureux, les hommes de volonté, et d'un caractère original, qui sont montés au faîte, sont, en moyenne, plus capables de faire preuve de jugement dans leurs habitudes et leurs goûts que la masse, c'est une chose avantageuse de les imiter.

Peu à peu, toutefois, la mode, se corrompant comme les autres formes de l'autorité, cesse presque entièrement d'être une imitation des meilleurs, et devient une imitation de gens tout autres que les meilleurs. Ceux qui entrent dans les ordres ne sont pas ceux qui ont pour les devoirs sacerdotaux une aptitude spéciale, mais ceux qui voient là une carrière; les législateurs et les fonctionnaires publics n'arrivent pas à leur poste par la force de leur intelligence politique et de leur aptitude pour le commandement, mais par la vertu de leur naissance,

de leurs propriétés, et des influences de classe ; de même la clique qui se recrute elle-même, et qui fait la mode, pourquoi obtient-elle ce privilége ? Ce n'est pas pour sa force de caractère, ni pour son intelligence, ni pour son mérite supérieur, ni pour son goût plus délicat, c'est parce qu'elle se l'attribue, et qu'on ne le lui dispute pas. Parmi les initiés on ne trouve pas les gens du sang le plus noble, les plus puissants, les plus cultivés, les plus délicats, ceux du plus grand talent, les plus spirituels, les plus beaux ; et leurs réunions, bien loin de surpasser les autres, sont d'une nullité reconnue. Et pourtant, c'est sur le patron de ce fantôme d'élite, et non sur celui de l'élite réelle, que la société en général règle aujourd'hui ses allées et venues, ses heures, son costume, ses petits usages. Aussi, tout naturellement, on ne voit que peu ou pas du tout, en toutes ces choses, cette harmonie qu'on y devrait voir, d'après la théorie même de la mode. Bien loin qu'on s'approche par un progrès continuel d'un idéal d'élégance et d'harmonie, comme il arriverait sans doute si chacun copiait les façons des gens vraiment supérieurs, ou n'écoutait que son sentiment des convenances, nous voyons trôner le pur caprice, la déraison, l'amour du changement pour le changement, qui fait qu'on oscille follement d'un extrême à l'autre ; c'est le règne des usages qui n'ont pas de sens, des heures absurdes, du costume sans goût. Et ainsi la vie à la mode, au lieu d'être une vie réglée par le bon sens le plus éclairé, est une vie réglée par des dissipateurs et des désœuvrés, des modistes et des tailleurs, des viveurs et des évaporées.

A ces divers corollaires, à savoir : que les différents genres

d'autorité imposés aux hommes ont une origine commune et une fonction commune, sont rendus nécessaires par des besoins de même ordre, ont en chaque moment une rigueur égale, déclinent ensemble et se corrompent simultanément, — il ne reste plus qu'à en ajouter un : c'est qu'ils cessent à la fois d'être nécessaires. Toute espèce de gouvernement a pour raison d'être l'impuissance de l'homme primitif à vivre en société ; aussi perd-elle de sa force coercitive à mesure que diminue cette impuissance ; elles doivent toutes et chacune en particulier prendre fin quand l'humanité se sera accommodée à sa nouvelle condition. Cette discipline des circonstances, qui a déjà opéré en nous de si grands changements, continuera par la suite à en opérer de plus grands encore. Cette influence quotidienne, qui tient en bride ce qu'il y a de vil dans notre nature, et cultive ce qu'elle a de plus élevé, après avoir tiré d'une race de cannibales et d'adorateurs du diable des philanthropes, des amis de la paix, et des ennemis de la superstition, ne peut manquer de tirer de ces derniers des hommes qui les surpasseront autant qu'eux-mêmes surpassent leurs ancêtres, Les causes qui ont produit les modifications passées sont encore en activité ; elles y demeureront tant que subsistera une discordance entre les désirs de l'homme et les exigences de l'état social ; et par la suite, elles feront qu'il soit organiquement propre à la vie en société. De même qu'on n'a plus à interdire l'anthropophagie, le fétichisme, de même finalement on n'aura plus à interdire le meurtre, le vol, et les délits moins graves que mentionne notre code criminel. Une fois que la nature humaine, par son développement, se sera mise en harmonie

avec la loi morale, il n'y aura plus besoin de juges ni de codes; une fois qu'elle sera entrée, en toutes choses, comme elle y est déjà pour quelques-unes, dans le droit chemin, il deviendra inutile, pour mener les hommes, de leur mettre sous les yeux la récompense ou la peine future; et quand une tenue digne sera naturelle à l'homme, il n'y aura plus besoin d'un code du cérémonial pour régler la tenue.

Ainsi nous en venons à reconnaître le sens, l'origine toute naturelle, la nécessité de ces diverses bizarreries qu'étalent les réformateurs dont nous faisions le portrait en commençant. Ce ne sont pas là de purs accidents, ni de simples caprices individuels, comme on penche à le croire. Au contraire, ce sont des résultats inévitables de la loi de corrélation, ci-dessus exposée. La communauté d'origine, de fonction et de décadence que l'on voit entre toutes les formes de contrainte, est simplement la contre-partie de ce fait déjà signalé, qu'elles ont toutes leur principe conservateur et leur principe destructeur dans deux sentiments de la nature humaine. La terreur qu'inspire le pouvoir leur donne naissance et les soutient; l'amour de la liberté les mine en dessous et périodiquement les affaiblit toutes. L'une défend le despotisme et assure la suprématie de la loi, s'attache aux vieilles croyances, et appuie l'autorité ecclésiastique, respecte les titres et conserve les formes; l'autre, mettant la droiture au-dessus de la légalité, fait de moment en moment avancer la liberté d'un pas, invente le protestantisme et en met au jour les conséquences, veut ignorer les non-sens que la mode pose en lois, et émancipe les hommes des coutumes mortes.

Pour le vrai réformateur, pas d'institution sacrée, pas de croyance au-dessus de la critique. Tout se conformera à l'équité et à la raison; le prestige ne sauvera rien. Accordant à chacun la liberté de poursuivre ses propres fins et de satisfaire ses goûts propres, il demande pour lui la même liberté; et sur ce point il n'admet pas de restrictions, sinon celles que supposent les droits égaux d'autrui. Qu'il s'agisse d'un ordre émané d'un homme ou d'un ordre émané de tous les hommes, il n'importe : si cet ordre empiète sur sa légitime sphère d'action, il lui refuse toute validité. Une tyrannie qui lui imposerait un genre de costume particulier et une sorte de tenue établie, il y résisterait comme à une tyrannie qui limiterait ses achats et ses ventes, ou lui dicterait sa croyance. Que la règle soit édictée dans les formes par une législature, ou en dehors des formes par la société dans son ensemble, — que la peine en cas de désobéissance soit la prison, ou les dédains publics et l'ostracisme de la société, il ne voit là qu'une question sans importance. Il professera ce qu'il croit en dépit des peines dont on le menace; il rompra avec les conventions malgré les mesquines persécutions dont il sera l'objet. Montrez-lui que ses actions sont préjudiciables à ses semblables, et il cessera. Prouvez-lui qu'il méprise leurs prétentions légitimes, que sa conduite est capable, en vertu de la nature des choses, d'engendrer des malheurs; il retiendra son élan. Mais en attendant cela, en attendant que vous lui démontriez que ses procédés sont absolument inconvenants ou inélégants, qu'ils sont absolument déraisonnables, injustes, ou peu généreux, il persévèrera.

Quelques uns, à vrai dire, taxent sa conduite d'injuste et de peu généreuse. Ils disent qu'il n'a pas le droit de gêner les autres par ses caprices; que l'homme du monde auquel sa lettre arrive sans le mot « Esq. » sur l'adresse, et la dame à la soirée de qui il arrive sans gants, sont choqués de ce qui passe à leurs yeux pour un manque de respect ou d'éducation; que s'il donne carrière à ses bizarreries, c'est aux dépens des sentiments de ses voisins; et que son non-conformisme est, pour parler net, de l'égoïsme.

Il répond que cette thèse aboutirait en bonne logique à priver les hommes de toute espèce de liberté. Chacun doit conformer ses actes au goût public, et non au sien. Le goût public, en chaque question, ayant été une fois constaté, les habitudes des hommes devront rester dorénavant immuables; car nul ne peut adopter d'autres habitudes sans pécher contre le goût du public, et sans faire éprouver à chacun des sentiments désagréables. En conséquence, que la mode du temps soit aux queues ou aux souliers à talons hauts, aux fraises empesées ou aux chausses à tuyaux d'orgue, tous doivent continuer à porter la queue, les talons hauts, la fraise empesée ou les chausses à tuyaux d'orgue jusqu'au jour du jugement dernier.

Si l'on insiste, lui disant qu'il n'est pas juste de détruire les formes adoptées par autrui pour tâcher d'établir les siennes, et ainsi de sacrifier les désirs de plusieurs à ceux d'un seul, il réplique : que tout changement politique et religieux peut être combattu par les mêmes raisons. Est-ce que les paroles et les actes de Luther n'offensaient pas grièvement la masse de

ses contemporains, demande-t-il? est-ce que la résistance de Hampden ne choquait pas les complaisants du pouvoir qui l'environnaient? est-ce que tout réformateur n'a pas fait violence aux préjugés des hommes, et causé des désagréments sans fin, par les opinions qu'il exprimait? Vous répondez qu'oui; il poursuit, demandant : quel droit le réformateur a-t-il donc d'exprimer de telles opinions? ne sacrifie-t-il pas les sentiments de plusieurs aux sentiments d'un seul? Ainsi notre homme prouve que ses antagonistes, pour être conséquents, doivent condamner non-seulement tout non-conformisme en actes, mais tout non-conformisme en pensées.

Ses antagonistes reviennent à la charge : sa thèse, elle aussi, peut être réduite à l'absurde. Si un homme, disent-ils, a le droit d'offenser les autres par son dédain pour une d'entre les formalités, il a le même droit de les offenser par son dédain pour toutes; et, demandent-ils : — Pourquoi n'irait-il pas dîner dehors avec une chemise sale et une barbe vieille? Pourquoi ne cracherait-il pas sur le tapis du salon, pourquoi n'établirait-il pas ses talons sur la tablette de la cheminée?

Le briseur de conventions réplique, que répondre ainsi, c'est confondre deux genres d'actes bien différents, les actions qui déplaisent *essentiellement* à nos voisins, et les actions qui ne leur déplaisent qu'*accidentellement*. Celui qui a la peau assez peu soignée pour offenser le nez de ses voisins, ou qui parle assez fort pour troubler tout un salon, peut être l'objet d'une juste plainte, et la société a le droit de l'exclure de ses réunions. Mais celui qui se présente en redingote au lieu d'être

en habit de cérémonie, avec un pantalon brun au lieu d'un noir, n'offense pas les sens des gens, ou leurs goûts innés, mais purement et simplement leurs préjugés, leur culte de bigot pour les conventions. On ne peut pas dire que son costume soit moins élégant ou moins convenable en lui-même que le costume prescrit; d'autant que peu d'heures auparavant dans le jour, on l'admire. C'est donc la révolte qui se cache là-dessous, dont on prend ombrage. Dans toute cette affaire, il ne s'agit guère de la toilette elle-même : il y a cent ans, des vêtements noirs auraient paru absurdes, aux heures de récréation; et dans quelques années d'ici, des façons aujourd'hui interdites seront peut-être plus voisines de la mode que les nôtres. Ainsi le réformateur explique qu'il proteste non pas contre les restrictions naturelles, mais contre les artificielles; et que manifestement s'il est en butte aux ricanements et aux colères, c'est parce qu'il refuse de s'incliner devant l'idole que la société a dressée.

Vient-on à lui demander comment nous distinguerons entre les désagréments *absolus* d'autrui, et les désagréments *relatifs*, il répond, qu'ils se distingueront d'eux-mêmes, si on laisse faire. Les actions qui ont en elles-mêmes quelque chose de répugnant seront toujours méprisées, et doivent demeurer toujours exceptionnelles, comme maintenant. Les autres finiront par faire reconnaître leur convenance. Nul relâchement des coutumes ne fera adopter l'usage d'aller à une invitation avec des bottes fangeuses, et des mains non lavées; car le dégoût qu'inspire la malpropreté subsisterait, quand la mode serait abolie demain. Cet amour de l'approbation qui fait qu'aujour-

d'hui chacun tient tant à être *en règle* [1] subsisterait, continuerait à rendre chacun attentif à l'air de sa personne, à lui faire rechercher l'admiration en se parant, et respecter les lois naturelles de la bonne tenue comme il fait maintenant pour les lois artificielles. Tout le changement serait qu'au lieu d'une monotonie repoussante, on aurait une variété pittoresque. Enfin, existe-t-il des règles au sujet desquelles on doute si elles ont pour fondement la réalité ou une convention ? l'expérience en décidera bientôt : qu'on la laisse seulement agir en liberté.

A la fin, le débat après avoir décrit un cercle, comme il arrive souvent aux débats, revient à son point de départ, et le « parti de l'ordre » revient à la charge contre le rebelle, qui sacrifie les sentiments des autres au plaisir de faire à sa tête : alors, il réplique une fois pour toutes qu'ils se paient de faux exposés des faits. Il les accuse d'être si despotes, que non content d'être les maîtres de leurs façons et de leurs habitudes à eux, ils voudraient être les maîtres des siennes aussi, et grognent parce qu'il ne veut pas se laisser faire. Il demande seulement la même liberté dont ils jouissent; eux, cependant, prétendent régler son train aussi bien que le leur propre, couper et rogner dans sa manière de vivre, pour l'ajuster sur le patron approuvé; puis ils le traitent de mauvaise tête et d'égoïste, parce qu'il ne se soumet pas tranquillement ! Il les prévient qu'il résistera quand même; et que ce faisant, non seulement il maintiendra son indépendance, mais il travaillera pour leur

1. En français dans le texte. (TR.)

bien. Il leur dit qu'ils sont des esclaves, et ignorants de leur état ; qu'ils sont enchaînés, et baisent leurs chaînes ; qu'ils ont vécu toute leur vie dans une prison, et se plaignent d'en voir renverser les murs. Il déclare qu'il persévèrera néanmoins, pour se délivrer lui-même ; et en dépit de leurs présentes réclamations, il leur prophétise, qu'une fois le premier effroi que donne la perspective de la liberté passé, ils le remercieront d'avoir aidé à leur émancipation.

Si peu aimable que soit ce ton de censeur, si offensante que soit cette attitude, n'allons pas, en dédain de la plaidoirie, mépriser les vérités qu'elle enferme. C'est ici par malheur un empêchement que rencontre toute innovation : en vertu même de leur rôle, les novateurs sont jetés dans l'opposition ; et les actes que leur impose cet état, on en rejette communément la faute sur les doctrines qu'ils énoncent. La chose que l'on combat peut être bonne ou mauvaise : il n'importe, l'esprit batailleur est nécessairement déplaisant. La tolérance des abus n'a un air aimable que parce qu'elle est passive ; mais cela n'y fait rien ; c'est un pli pris pour la plupart des hommes : ils sont en garde contre les idées avancées, et favorables aux idées stationnaires ; ils en jugent par leurs relations avec les adhérents des unes et des autres. « L'esprit de conservation, dit Émerson, est débonnaire et social ; l'esprit de réforme est individualiste et impérieux. » Et cela demeure vrai, si vicieux que soit le système conservé, si juste la réforme à réaliser. Oui, l'indignation des puristes est d'ordinaire d'autant plus violente que les maux à éliminer sont plus grands. Plus est urgent le changement réclamé, plus est excessive la véhémence des

promoteurs. Ainsi donc, n'allons plus confondre les principes du non-conformisme dans les questions sociales avec le ton et la façon désagréable de se poser, qu'affectent les premiers partisans de ces principes.

Voici l'objection la plus plausible contre les ennemis des conventions : ils sont mauvais politiques, à les juger même du point de vue des amis du progrès. C'est ce que disent bien des gens parmi les hommes libéraux et intelligents (ce sont en général ceux qui ont eux-mêmes naguère fait preuve d'indépendance dans leur tenue) : se mettre en rébellion pour de si petites questions, c'est perdre la force qu'on aurait pour aider à des réformes plus graves. « Si vous avez des façons ou un costume excentriques, disent-ils, le monde ne vous écoutera pas. Vous passerez pour un homme à lubies, avec qui on ne peut vivre. Les opinions que vous émettrez sur des sujets importants, et qui auraient été prises en considération, si dans les détails vous aviez fait comme tout le monde, on les rangera, comptez-y, parmi vos bizarreries ; et ainsi, en faisant le dissident sur des billevesées, vous perdez le pouvoir de créer des dissidences sur les sujets essentiels. »

Notons seulement, en passant, que cette prévision est de celles qui travaillent elles-mêmes à se réaliser, car si le petit nombre de ceux qui montrent leur dédain des conventions paraît excentrique, c'est que la plupart de ceux qui les dédaignent cachent leur dédain; si chacun pratiquait ce qu'il croit, la conclusion ci-dessus ne pourrait être tirée, et le mal qu'on signale ne se produirait pas; notons cela en passant, et répliquons, que ces contraintes, ces formalités, ces exigences so-

ciales ne sont pas au nombre des moindres maux, mais des plus grands. Faites-en le total, et voyez s'il ne dépasse pas la plupart des autres. Si nous pouvions additionner l'ennui, la dépense, les jalousies, les offenses, les malentendus, la perte de temps et la perte de plaisir, que ces conventions nous coûtent; si nous pouvions nous représenter nettement à quel point chaque jour elles nous empêtrent, elles nous asservissent, nous en viendrions peut-être à conclure qu'il n'est pire tyrannie parmi celles dont nous portons le poids que celle de *madame Grundy* [1]. Considérons quelques-uns des ennuis qu'elle cause, à commencer par les moins graves.

Elle nous apporte l'extravagance. Le désir d'être *comme il faut* [2], qui est le principe de tout conformisme, dans les manières, le costume ou les façons de parler, est aussi le principe de plus d'une dilapidation de biens, de plus d'une banqueroute. « Garder des apparences », avoir une maison dans un quartier à la mode, et meublée dans le dernier goût, donner des dîners coûteux et des *soirées* [3] fréquentées, voilà une ambition qui est comme le revenu naturel de l'esprit conformiste. Inutile de s'appesantir sur ces sottises : la satire en a été faite par une armée d'écrivains, et dans tous les salons. Ici tout ce que nous avons à relever, c'est que le respect des observances sociales, si digne d'éloges aux yeux des hommes, a

1. Le « Qu'en dira mistress Grundy » anglais est l'équivalent du « Qu'en dira-t-on » français. Mme Grundy est un personnage très-important, bien qu'elle ne paraisse jamais en scène, dans la comédie de Morton : *Speed the Plough*, Succès à la charrue. La mère Ashfield, dans cette pièce, vit dans une perpétuelle inquiétude de « ce que dira Mrs Grundy. » (TR.)

2. En français dans le texte. (TR.)

3. Id. (TR.)

la même racine que ce désir de suivre la mode dans le genre de vie qu'on mène ; et que, toutes choses égales d'ailleurs, le dernier ne peut diminuer sans que le premier ne diminue aussi. Maintenant, considérons tout ce que coûte cette extravagance; — si nous faisons le compte des commerçants volés, des gouvernantes supprimées, des enfants mal élevés, des parents rançonnés, qui ont à en souffrir, — si nous songeons aux anxiétés et aux nombreuses faiblesses morales que cachent au fond d'eux-mêmes les auteurs de ces fautes, nous verrons que ce respect des conventions n'est pas tout à fait aussi innocent qu'il le semble.

De plus, il rend le commerce des hommes moins étroit. Mettons à part les insouciants, et ceux qui font beaucoup de frais, spéculant là-dessus pour avancer dans le monde au détriment de gens qu'ils sont loin de valoir ; reste la classe, bien plus nombreuse, des gens assez prudents et honnêtes pour ne pas dépasser leurs moyens, très-désireux pourtant de tenir un rang, et qui par suite sont contraints de réduire leurs réceptions au nombre le plus petit possible; puis, pour tirer de chacune d'elles le meilleur parti, en satisfaisant tous ceux qui ont des droits à y être admis, ils sont induits à lancer leurs invitations en ne tenant que peu ou point compte des aises et des convenances mutuelles de leurs hôtes. Quelques réunions, où contre tout bon sens il y a foule, une foule composée de gens le plus souvent étrangers les uns aux autres, ou ne se connaissant que de loin, dont les goûts ne s'accordent peut-être pas sur un seul point : voilà ce qu'on nous donne à la place de fréquentes petites parties, entre amis assez intimes pour être

ATENEU BARCELONES

liés par quelque pensée et quelque sympathie communes. Ainsi les relations perdent et en quantité et en qualité. Comme l'usage veut qu'on fasse des préparatifs ruineux et qu'on se procure des rafraîchissements très-chers; et comme il en coûte moins de frais et moins d'embarras de faire ces préparatifs pour beaucoup de personnes en de rares occasions, que pour quelques personnes en de fréquentes occasions, c'en est assez pour que les réunions, dans nos classes demi-riches, soient et rares et ennuyeuses.

Notons encore ceci : les formalités en usage dans le monde éloignent bien des gens, parmi ceux qui auraient le plus besoin de s'y affiner; et elles les jettent dans des habitudes et des associations nuisibles. Bien des gens, et non pas des moins sensés, prennent en dégoût les dîners de cérémonies et les soirées collet-monté, et cessent d'y aller; alors pour avoir une société, ils vont aux clubs, aux estaminets, aux tavernes. « Je suis las d'être là, planté dans un salon, à dire des niaiseries, et à me travailler pour prendre un air béat; » voilà ce qu'ils vous répondront, si vous blâmez leur désertion. « Pourquoi y perdrais-je plus longtemps mes heures, mon argent, et mon naturel? Il fut un temps où j'étais tout prêt, en sortant du bureau, à me précipiter chez moi pour m'habiller; j'aimais les chemises brodées, j'endurais des bottes étroites, et je ne rechignais pas aux mémoires du tailleur et du gantier. Maintenant j'ai trouvé mieux. Ma patience a duré longtemps : j'avais beau, après chaque nuit, trouver qu'elle s'était passée stupidement, j'espérais toujours que la suivante apporterait des compensations. Je suis désabusé. Le fiacre et les gants de chevreau coû-

tent plus que ne rapporte une soirée ; ou plutôt, s'il fallait payer ce qu'ils coûtent, pour éviter la soirée, ce ne serait pas trop cher. Non, non ; j'en ai assez. Cinq shillings chaque fois, pour le plaisir d'être assommé, merci ! »

Maintenant, songez-y, cette façon de voir, si commune, conduit son homme au billard, partout où l'on fait de longues séances en compagnie d'un cigare et d'un grog, chez Evans et à Coal-Hole (la Soute-à-Charbon) [1], là enfin où l'on peut s'amuser ; eh bien ! je vous le demande, ces observances rigoureuses, qui embarrassent nos réunions d'apparat, ne sont-elles pas pour une bonne part responsables de la licence qui prévaut partout ? Il faut aux hommes des récréations d'un genre ou d'un autre ; si on les détourne des plus nobles, ils tomberont dans les plus basses. Ce n'est pas que les gens ainsi adonnés à des habitudes irrégulières soient essentiellement ceux qui ont des goûts bas. Souvent c'est tout le contraire. S'ils sont dans un cercle d'une demi-douzaine d'amis, oublieux des cérémonies, assis en cercle, à l'aise, autour du feu, nul ne s'élèvera plus gaîment jusqu'à cette forme, la plus haute qui soit, du commerce des hommes : une communion toute naturelle des pensées et des sentiments ; et si le cercle comprend des femmes d'esprit et d'un esprit délicat, leur plaisir s'accroîtra d'autant. Mais ils ne peuvent endurer davantage cette conversation vide comme de la balle sèche, que leur offre la société ; voilà pourquoi ils fuient ses assemblées, et en cherchent d'autres, où ils pourront

1. *Evans's* et *Coal-Hole* sont deux cafés chantants de Londres. Le premier est dans Covent Garden. Le second, fréquenté par un public du plus bas étage, est dans le Strand, près de Charing-Cross. (TR.)

trouver une causerie qui sera substantielle au moins, si elle est peu raffinée. Les gens qui ont ainsi besoin d'une harmonie réelle entre les esprits, et qui vont là où ils peuvent la trouver valent souvent mieux, en vérité, dans le fond, que les hommes à qui suffisent les inanités des gens du monde bien gantés et parfumés, — ces hommes qui ne sentent pas le besoin de se rapprocher par le cœur plus près de leurs semblables, qu'ils ne font lorsque debout nez à nez, la tasse à thé entre les doigts, ils répondent à des niaiseries par des niaiseries; et qui, par cela seul qu'ils ne sentent pas ce besoin, prouvent qu'ils n'ont qu'une surface d'esprit, et un cœur froid.

Plusieurs, à vrai dire, de ceux qui fuient les salons, sont simplement incapables de supporter les contraintes que prescrit la vraie délicatesse, et auraient beaucoup à gagner, à être soumis à ces contraintes. Mais il n'est pas moins vrai qu'en ajoutant, aux contraintes légitimes imposées par la convenance et le respect d'autrui, une foule de contraintes factices et de pure convention, la science des délicatesses, dont le joug autrement eût été bienfaisant, rend ce joug intolérable, et manque son but. C'est la loi de tout gouvernement excessif, de se détruire lui-même en repoussant ses sujets. Et si, pour tous ceux qui désertent ses réceptions par dégoût de leur inanité ou de leur formalisme, la société perd son influence salutaire; si ces gens, bien loin de recevoir cette culture morale que leur donnerait un commerce sagement pratiqué avec les dames, tombent, faute d'autres récréations, dans des habitudes et dans des compagnies qui finissent souvent en société de joueurs et de buveurs, n'avons-nous pas le droit de dire que c'est là encore

un mal, et non pas de ceux qu'on peut traiter d'insignifiants?

Voyez à présent, combien tous ces préparatifs et ces cérémonies sans fin gâtent les plaisirs qu'ils prétendent nous assurer. Rappelez-vous les occasions où vous avez goûté le plus vivement les joies de la société : n'était-ce pas dans des réunions tout à fait sans cérémonies, peut-être improvisées? Quoi de délicieux comme un pique-nique d'amis, qui oublient toutes façons sauf celles que dicte un bon naturel? Quoi d'agréable comme les petites réunions sans prétentions des sociétés de lecture, et autres semblables; ou ces réunions purement accidentelles de quelques gens en connaissance intime! Alors on voit combien il est vrai « qu'un ami donne la vie à la physionomie de son ami. » Les joues se colorent, et les yeux étincellent. L'homme d'esprit est dans tout son brillant, et même l'esprit lourd, entraîné, arrive à dire de bonnes choses. Les sujets surabondent; la pensée juste, et le mot juste pour l'envelopper, coulent de source. On va du grave au gai : tantôt une conversation sérieuse, tantôt des bons mots, des anecdotes, une raillerie agréable. Chacun montre ce que sa nature a de mieux; chacun s'élève aux meilleurs sentiments dont il soit capable, et en est heureux; et pour un moment, on trouve que la vie a du bon.

Maintenant voyons : habillez-vous pour un dîner de huit heures et demie, ou pour une réception de dix heures; et présentez-vous dans une tenue irréprochable, chaque cheveu arrangé dans la perfection. Quelle différence! Le plaisir semble être en raison inverse des préparatifs. Ces figures apprêtées avec tant de soin et d'exactitude semblent à moitié vivantes.

Leurs airs affectés les ont mutuellement gelées; et dès l'entrée, toutes vos facultés ressentent l'effet de cette atmosphère engourdissante. Toutes ces idées, si vives et si prêtes tout à l'heure, ont disparu, ont acquis tout à coup une puissance surnaturelle de vous échapper. Si vous aventurez une remarque auprès de votre voisin, il vous revient une réplique banale comme les rues, et tout finit là. Vous attaquez un sujet quelconque : impossible de le faire vivre plus d'une douzaine de phrases. Rien de ce qu'on dit n'excite un réel intérêt; et vous sentez que tout ce que vous dites est écouté avec indifférence. Par une étrange magie, ce qui d'ordinaire fait plaisir semble avoir perdu tout charme.

Vous aimez les arts. Las d'une causerie frivole, vous vous approchez de la table, et vous trouvez que le livre de gravures et l'album de photographies sont aussi plats que la conversation. Vous êtes fou de musique. Pourtant le chant a beau être excellent, il vous laisse entièrement froid; et en disant : « Je vous remercie, » vous avez conscience d'être un profond hypocrite. En vain vous êtes, en ce qui vous concerne, tout à votre aise : voilà que par sympathie vous n'y pouvez rester. Vous voyez de jeunes messieurs qui tâtent si leurs cravates sont bien ajustées, qui jettent alentour un regard vide, et se demandent ce qu'ils vont bien faire. Vous voyez des dames assises, avec une mine inconsolable, attendant quelqu'un avec qui causer, et souhaitant d'avoir quelque chose pour occuper leurs doigts. Vous voyez la maîtresse de la maison debout près de la porte, gardant un sourire factice sur le visage, et se tenaillant la cervelle pour trouver ces riens avec lesquels il faut bien qu'on

accueille les hôtes à leur entrée. Partout des marques d'ennui et d'embarras; et si vous éprouvez quelque chose de pareil, cela vous mettra encore plus mal à l'aise. Cette maladie gagne; et faites ce que vous voudrez, vous ne résisterez pas à l'épidémie générale. Vous luttez là-contre; vous faites des efforts convulsifs pour être vif; mais vos saillies, vos contes gais n'amènent qu'un sourire niais, un rire forcé, sans plus : l'esprit et le cœur à la fois sont asphyxiés. Et quand enfin, cédant au dégoût, vous vous précipitez dehors, quel soulagement d'aspirer l'air frais, de voir les étoiles! Quelle exclamation : « Dieu merci, c'est fini! » Vous voilà à moitié résolu à ne plus vous exposer désormais à pareil supplice.

Et quel est le secret de cet insuccès, de ce désappointement perpétuels? La faute n'en est-elle pas à tout cet attirail inutile, à ces costumes apprêtés, à ces formes établies, à ces préparations coûteuses, à tous ces plans et arrangements qui amènent des embarras, et excitent notre attente? Est-il besoin d'avoir vécu trente ans dans le monde, pour découvrir que le plaisir est timide; qu'il ne faut pas lui donner la chasse de parti pris, mais le saisir à l'improviste? Un air joué par un orgue de Barbarie, et qui nous vient aux oreilles tandis que nous travaillons, nous plaira souvent plus que la musique la mieux choisie, exécutée par les musiciens les plus accomplis. Un seul bon tableau, dans la vitrine d'un marchand, nous donnera un plaisir plus vif que toute une exposition parcourue le catalogue et le crayon en main. Pendant que nous ajustons tout notre appareil destiné à assurer notre bonheur, le bonheur s'est envolé. Il est trop subtil pour être contenu

dans l'âme de ces coureurs de soirée, capitonnée de compliments, bastionnée d'étiquette. Plus nous multiplions et compliquons les accessoires, plus nous sommes sûrs de chasser le plaisir.

La raison de ce fait saute aux yeux. Ces émotions relevées que nous procure le commerce des hommes sont d'une nature très-complexe; pour les faire naître, il faut donc une foule de conditions; plus il y a de ces conditions, plus il y a de chances pour que l'une ou l'autre soit troublée, et ainsi l'émotion arrêtée d'avance. Il faut un malheur bien grave pour détruire notre appétit; mais une sympathie cordiale avec ceux qui nous entourent est de ces choses qu'un regard, un mot, suffisent à détruire. D'où suit que plus seront nombreuses les exigences *superflues* dont on entoure les relations sociales, plus il sera difficile d'en tirer les plaisirs qu'elles comportent. Il est déjà assez difficile de satisfaire sans cesse à toutes les conditions *essentielles* pour entretenir avec les autres une communication agréable : que sera-ce, s'il faut encore satisfaire à une foule de conditions *non essentielles?* Il y faudra renoncer, en vérité. Si l'on essaie, inévitablement on en viendra à négliger les premières pour les secondes, les essentielles pour les non essentielles. Quelle chance reste-t-il, de tirer une réponse naturelle d'une dame toute occupée de penser que vous êtes une bête, parce que vous lui avez offert le bras qu'il ne faut pas pour la conduire à table? Comment espérer une conversation agréable avec un monsieur qui enrage intérieurement de n'être pas à côté de la maîtresse de maison? Les formalités ont beau devenir familières, nécessairement elles occupent l'attention;

— nécessairement elles multiplient les chances de méprise, de malentendu, de jalousie de part et d'autre; — nécessairement elles distraient tous les esprits des pensées et des sentiments qui devraient les occuper; — nécessairement, donc, elles détruisent ces conditions hors desquelles nul commerce de bon aloi n'est possible.

En vérité cet inconvénient est le plus funeste de ceux qu'auraient les conventions; au prix de celui-là, tout autre est secondaire. Elles détruisent ces plaisirs, les plus élevés de tous, et qu'elles prétendent protéger. Toutes les institutions en sont là : si utiles, si nécessaires même, qu'elles aient été à l'origine, non-seulement elles cessent de l'être, mais elles deviennent fâcheuses. L'humanité grandit, elles demeurent fixes; chaque jour elles deviennent plus machinales, et la vie s'en retire; et peu à peu elles étouffent ce que d'abord elles protégeaient. Ce n'est plus seulement de la corruption et de l'impuissance : elles deviennent des obstacles. Les vieilles formes de gouvernement finissent par être si oppressives, qu'il faut les jeter à bas, au risque même de voir régner la terreur. Les vieux dogmes finissent par être des formules mortes, dont tout l'effet est de fausser et d'arrêter les esprits; et alors les Églises d'État, qui en ont la charge, arrivent à être des instruments bons à subventionner le conservatisme et à réprimer le progrès. L'éducation d'après les vieux plans, dont les écoles et colléges publics sont l'incarnation, continue à garnir la tête des nouvelles générations de connaissances aujourd'hui à peu près inutiles, aux dépens des connaissances utiles. Il n'est pas une organisation, politique, religieuse, littéraire, philanthro-

pique, qui y échappe : les règlements s'y multiplient, les richesses s'y accumulent, de nouvelles places y sont ajoutées chaque année, la faveur et l'esprit de parti s'y glissent : elle perd enfin l'esprit qui l'animait d'abord, et tombe jusqu'à n'être plus qu'un mécanisme sans vie, employé à satisfaire des intérêts privés, un mécanisme qui non-seulement manque son but primitif, mais empêche que ce but ne soit atteint.

Ainsi en est-il des usages sociaux. On dit que les Chinois ont « un cérémonial accablant, datant d'une époque immémoriale », qui fait des relations sociales un souci. Le cérémonial de cour que les rois ont imaginé en vue de rehausser leur majesté, ont toujours et partout fini par gâter tout l'agrément de leur vie. Et de même les observances artificielles de la salle à manger et du salon, plus elles sont nombreuses et strictes, plus elles empêchent cette agréable entente qu'elles devaient à l'origine assurer. C'est avec un ton de dédain, en général, qu'on parle de la société, de son « formalisme », de sa « raideur », de ses « cérémonies » : c'est donc qu'on reconnait bien ce fait; et en bonne logique, cet aveu suppose que tous les usages relatifs à la tenue, et que la nature même n'a pas dictés, sont intolérables. Nous ne sommes pas les premiers à dire que ces conventions font manquer le but qu'elles se proposent. Swift, critiquant les façons de son temps, dit : « Les gens d'esprit sont souvent plus mal à l'aise devant les civilités accablantes de ces raffinés, qu'ils ne le seraient de converser avec des paysans et des ouvriers. »

Mais ce n'est pas seulement dans ces détails qu'on peut voir nos usages se retourner en quelque sorte contre eux-mêmes :

cela est dans leur nature même et tient à leur fond. Notre commerce social, mené comme il l'est ordinairement, n'offre qu'une image vaine de la réalité souhaitée. Qu'est-ce qu'il nous faut? Un commerce de sympathie avec nos semblables; une conversation qui ne soit pas un flux de paroles sans vie, mais un échange de pensées et de sentiments vivants; une conversation où les yeux et la figure parleront, et où la voix aura des intonations pleines de sens, — une conversation qui fera que nous ne nous sentirons plus seul, qui nous rapprochera d'un autre, et redoublera nos propres émotions en y ajoutant les siennes. Qui donc n'a pas de temps en temps senti combien sont froids et plats tous ces propos qui roulent sur la politique et la science, sur les livres et les hommes du jour; et combien un sentiment qui se partage, qui s'exprime d'abondance, l'emporte sur tout ce fatras? Écoutez ce que dit Bacon : « C'est qu'une foule n'est pas une compagnie; c'est que les figures sont comme une galerie de tableaux, et la causerie comme une cymbale retentissante, quand le cœur n'est pas de la partie. »

S'il en est ainsi, il faut d'abord que la connaissance se tourne en intimité, et l'intimité, mûrie, en amitié : ensuite pourra s'établir cette communion réelle dont nous avons besoin. Un cercle formé sensément comprendrait d'abord quelques personnes unies par la familiarité et l'estime, et tout au plus un ou deux étrangers. Quelle folie se cache donc sous notre système : dîners priés, réceptions, soirées, assemblages de gens qui ne se sont jamais vus, d'autres qui se saluent tout juste, d'autres qui sont familiers et n'éprouvent les uns pour les autres qu'indifférence, et puis quelques vrais amis tout au plus,

perdus dans cette masse! Regardez un peu l'air apprêté des figures qui vous entourent, et vous saurez une bonne fois à quoi vous en tenir. Chacun a pris son déguisement ; or comment voulez-vous qu'il y ait de la sympathie entre des masques ? Il n'est pas merveilleux que chacun en son particulier s'emporte contre la stupidité de ces rassemblements. Il ne l'est pas que les maîtresses de maison les tiennent par devoir plus que par plaisir. Ni que les invités y viennent moins dans l'espoir de s'y plaire que dans la crainte d'offenser les gens. Au total, c'est une gigantesque méprise, un désappointement organisé.

Puis notez enfin ceci : comme il arrive toujours quand une organisation est devenue impuissante et n'atteint plus son but légitime, on l'emploie à des usages tout différents, tout opposés. Quelle excuse a-t-on coutume de mettre en avant pour se justifier d'aller à ces ennuyeuses réunions et d'en tenir ? « J'admets qu'elles sont assez stupides et frivoles, dit le premier venu, répondant à nos critiques ; mais, vous savez, on a besoin de garder ses relations. » Et si vous pouvez tirer de la femme de ce monsieur une réponse sincère, ce sera : « Je suis comme vous, lasse de ces frivolités ; mais nous avons nos filles à marier. » L'un se dit qu'il y a là une profession de foi à lancer, une clientèle à gagner, une affaire à pousser, une influence parlementaire, le patronage d'un comté, des votes, un emploi à obtenir : une position, une place, des faveurs, des profits. L'autre, en esprit, vise des maris, des établissements, des femmes et des dots. Tous ces moyens embarrassants sont aujourd'hui bien inutiles pour atteindre leur but ostensible, qui

est d'établir chaque jour des relations agréables entre les hommes; mais on continue avec persévérance à en jouer, en vue des résultats pécuniaires et matrimoniaux qu'ils amènent indirectement.

Qui dira maintenant que la réforme de notre système de formalités est sans importance? Quand on voit comme ce système amène les extravagances à la mode, avec leurs conséquences : banqueroute et ruine; — quand on songe combien il restreint le commerce social dans les classes demi-riches; — quand on s'aperçoit que parmi ceux qui auraient le plus besoin, pour se polir, de se frotter aux gens du monde, la plupart sont détournés par ce système, jetés dans une voie dangereuse et souvent fatale; — quand on fait le compte des maux secondaires qu'il nous impose; du surcroît de travail que tant de frais coûtent à ceux qui ont un métier ou un commerce; du dommage qu'il cause au goût public en nous offrant ses absurdités en fait de toilette et de décoration comme des modèles à imiter; du tort qu'il fait à la santé, comme on le voit par les figures de ses fidèles à la fin de la saison de Londres; de la mortalité des modistes et autres, que chaque année ses exigences accablent tout d'un coup; — et quand à tout cela on ajoute son péché capital : de flétrir, de dessécher, de tuer ces joies supérieures qu'il prétend servir, ces joies qui sont un des objets principaux pour lesquels nous soutenons ce dur combat de la vie; — ne doit-on pas conclure que la réforme de notre système d'étiquette et de modes le cède à peu d'autres pour l'urgence?

Donc, il nous faut un protestantisme dans les usages de la société. Toute forme qui a cessé d'être utile et qui est devenue

un obstacle, qu'elle soit politique, religieuse, ou autre, doit être balayée ; et toujours elle finit par l'être. Un changement est proche : les signes ne manquent pas. Une armée de satiriques, Thackeray en tête, s'est employée des années durant à jeter le mépris sur nos fêtes mensongères, sur les folies de nos modes; et, dans leurs moments de franchise, la plupart des hommes rient des frivolités auxquelles ils se laissent prendre, eux et tout le monde. Or le ridicule a toujours été un agent révolutionnaire. Ce qui est l'objet habituel des sarcasmes et des ricanements ne peut durer longtemps. Toute institution qui a perdu ses racines dans le respect et la foi des hommes est jugée; et le jour où elle périra n'est pas loin. Le moment approche donc, où notre système d'observances sociales passera par une crise, de laquelle il sortira purifié et simplifié.

Comment cette crise arrivera-t-elle ? nul n'en peut rien dire de certain. Sera-ce par des protestations individuelles persévérantes et croissantes? par l'association de bon nombre de gens décidés à pratiquer et à propager quelque système meilleur ? l'avenir seul en peut décider. Toutefois, si les dissidents n'agissent pas en commun, leur influence semble, en l'état, insuffisante. Se tenant isolés de çà et de là, sans projets bien définis, dédaignés par les conformistes, et morigénés même par ceux qui en secret partagent leurs sentiments, en butte à de mesquines persécutions, et n'ayant pas comme réponse à montrer un seul bon résultat dû à leur exemple, ils en viendront un à un à abandonner leur tentative, comme désespérée. Le jeune démolisseur de conventions trouve peu à peu que son non-conformisme lui coûte trop cher. Par exemple, il fuit tout ce

qui a l'air d'un vestige de la servilité : il se pro met donc, dans son ardeur d'indépendance, de ne se découvrir pour personne. Mais ce dont il n'a voulu faire qu'une protestation générale, voilà que des dames y voient un manque d'égards qui s'adresse à leur personne. Il a beau voir que, depuis la chevalerie, ces marques de respect suprême envers l'autre sexe n'ont été qu'une antithèse pour masquer l'état de sujétion où les hommes l'ont mis, une apparence de soumission pour servir de compensation à une domination réelle; il a beau voir que la vraie dignité des femmes reconnue fera abolir les honneurs ironiques qu'on leur décerne; il ne peut pourtant pas laisser ainsi mal interpréter ses façons, et il hésite.

Il est encore d'autres cas où le cœur lui fait défaut. S'il s'agit d'un de ces manquements aux conventions, qui peuvent passer pour de pures excentricités, il n'a pas de scrupules : car en somme pour lui c'est plutôt un compliment d'être traité en contempteur de l'opinion publique. Mais s'il y a des chances pour que le manquement soit attribué à l'ignorance, à la mauvaise éducation, ou à la pauvreté, le voilà tout poltron. L'usage récemment introduit de manger certains poissons avec le couteau et la fourchette prouve sans doute que l'habitude de se servir de la fourchette et du pain n'a guère eu d'autre raison d'être qu'un caprice : toutefois, il n'ose ignorer totalement cette habitude, tant que la mode la maintient encore sur plusieurs points. Sans doute, il pense qu'un mouchoir de soie est tout aussi digne du salon qu'une batiste blanche; mais il n'est pas à son aise en suivant son opinion. Alors aussi, il commence à s'apercevoir que sa résistance à la règle fait surgir de toutes

parts des ennuis sur lesquels il n'avait pas compté. Il avait cru s'affranchir d'une foule de relations frivoles, offenser les sots, mais non les gens de sens ; ainsi il se serait procuré un critérium comme automatique pour distinguer les personnes de mérite d'avec les autres. Mais les sots, ils le font bien voir, forment une si forte majorité que les offenser, c'est se fermer presque tout accès auprès des gens de sens. Ainsi il trouve que son non-conformisme est souvent pris en mauvaise part ; qu'il y a bien peu d'actes où il ose le faire paraître avec logique ; que les ennuis et les désavantages auxquels il est en butte surpassent son attente ; et que l'espoir de faire quelque bien est fort éloigné. Alors par degrés il perd sa résolution, et retombe peu à peu dans la routine des observances.

Ainsi avortent en général les protestations individuelles ; en conséquence, peut-être bien n'arrivera-t-on à rien tant que ne s'élèvera pas une résistance organisée contre ce despotisme invincible, qui régente nos façons et nos habitudes. Il se peut que, pour affaiblir la tyrannie des Manières et de la Mode, il faille, comme contre les gouvernements politique et religieux, une association des antagonistes. A l'égard de l'Église comme de l'État, les individus ont été émancipés d'une contrainte excessive grâce à des ligues nombreuses dont le lien était un dogme commun ou une foi politique commune. Ce qui ne se faisait pas, tant qu'il y avait seulement des schismatiques et des rebelles isolés, se fit quand ils se trouvèrent nombreux et bien concertés pour l'action. Il est assez clair que ces premières conquêtes de la liberté ne pouvaient être obtenues autrement ; car tant que le sentiment de l'indépendance personnelle

était faible et la règle forte, il ne pouvait se trouver des dissidents isolés en nombre suffisant pour amener les résultats désirés. C'est seulement dans ces derniers temps, l'autorité séculière et spirituelle ayant perdu de sa rigueur, et la tendance vers la liberté individuelle ayant grandi, qu'il est devenu possible, pour des partis et des sectes de plus en plus petits, de lutter contre les dogmes et les lois établis; et maintenant enfin un homme même seul peut en toute sécurité se poser en face d'eux en adversaire.

L'impuissance des protestations individuelles contre les coutumes, ci-dessus expliquée, nous fait penser que dans ce cas aussi, il est nécessaire de passer par une série d'états analogue. Il est vrai que la *lex non scripta* diffère de la *lex scripta* en ceci, que n'étant pas écrite, elle est plus aisée à altérer; et qu'elle a été de temps en temps améliorée paisiblement. Néanmoins nous allons voir que l'analogie subsiste pour l'essentiel. Car dans ce cas comme dans les autres, la vraie révolution, ce n'est pas de substituer un système de contraintes à un autre, mais de limiter ou d'abolir l'autorité qui impose les contraintes. Ainsi, le changement profond qu'apporta la Réforme, ce ne fut pas la substitution d'un dogme à un autre, ce fut le rejet de l'arbitre qui auparavant imposait les dogmes; ainsi le changement profond que la démocratie a entrepris depuis longtemps, n'est pas un passage de telle loi à telle autre, mais du despotisme d'un seul à la liberté de tous; et de même le changement parallèle qui reste encore à introduire dans ce gouvernement complémentaire dont nous parlons, ne consiste pas à remplacer les usages absurdes par des usages sensés,

mais à détrôner ce pouvoir secret, irrésistible, qui aujourd'hui nous impose nos usages, pour établir le droit de chacun à choisir ses usages. Pour notre train de vie, une clique du West-End est notre Pape; et nous sommes tous papistes; à peine si quelques hérétiques pointent çà et là. Sur quiconque est décidément rebelle, tombe une peine, l'excommunication, avec son long cortége de conséquences désagréables, et à tout prendre, sérieuses.

La liberté du sujet, proclamée dans notre constitution, et qui croît sans cesse, en est encore à se soustraire à cette tyrannie d'ordre plus subtil. La liberté de conscience que nos ancêtres ont arrachée à l'Église, a encore besoin d'être délivrée de cette dictature des habitudes. Ou, comme nous l'avons déjà dit, pour nous affranchir de ces idolâtries et de ce conformisme superstitieux, il faut qu'il naisse encore un protestantisme dans les usages sociaux. Ainsi donc, le changement à opérer étant parallèle à l'autre, il ne semble pas improbable qu'il puisse s'opérer par une voie analogue. Cette influence que ne peuvent acquérir des dissidents isolés, et cette persévérance qui leur manque, peuvent naître quand ils s'uniront. Ces persécutions dont le monde les accable, parce qu'il prend, à tort, leur non-conformisme pour de l'ignorance ou du dédain, peuvent diminuer quand on verra qu'il vient d'un principe. La pénalité qu'entraîne maintenant l'exclusion peut disparaître, quand ils deviendront assez nombreux pour former des cercles d'affiliés qui se verront entre eux. Et quand on aura résisté avec bonheur, quand la première violence de l'opposition aura passé, il y a circulant partout dans la société assez de secret

mécontentement contre nos observances, et ce mécontentement se manifestera avec assez de puissance, pour accomplir l'émancipation désirée.

Sera-ce bien là la marche? le temps seul peut en décider. Cette communauté d'origine, de croissance, de grandeur et de décadence, que nous avons trouvée entre tous les genres de gouvernement, nous suggère que les changements aussi pourraient bien avoir une forme commune. D'autre part, souvent la nature, pour accomplir des opérations au fond semblables, procède par des voies diverses en apparence. C'est pourquoi il n'est possible de rien prédire touchant ces détails.

En attendant, récapitulons nos conclusions. D'un côté, le gouvernement, un à l'origine, puis divisé en vue d'un meilleur accomplissement de ses fonctions, peut être considéré comme ayant été, dans toutes ses branches, en politique, en religion, et pour le cérémonial, bienfaisant, et même absolument nécessaire. D'un autre côté, le gouvernement, sous toutes ses formes, doit être regardé comme chargé d'une tâche temporaire, puisqu'il doit son existence à ce que l'humanité n'est d'abord pas apte à la vie sociale; et les diminutions successives de sa rigueur, dans l'État, dans l'Église, dans la coutume, doivent être regardées comme autant de pas vers sa disparition finale. Pour compléter, il faut se remettre dans l'esprit le troisième fait : que la formation, le maintien et la décadence de tout gouvernement, quel qu'en soit le nom, sont de ces choses dont l'humanité décide toujours en dernier ressort : d'où peut se tirer cette conclusion qu'en moyenne les restrictions de toute espèce ne peuvent durer plus longtemps qu'elles ne sont

nécessaires, et ne peuvent être détruites sensiblement avant leur temps.

La société, dans tous ses développements, procède par dépouillements. Ces formes vieillies, que coup sur coup elle rejette, ont été jadis unies à elle par un lien vital; chacune a été l'enveloppe protectrice au-dedans de laquelle s'est formée une humanité plus haute. Elles sont mises de côté seulement quand elles deviennent des obstacles, seulement quand une enveloppe meilleure s'est créée au-dedans; et elles nous lèguent tout ce qu'il y avait en elles de bon. Les abolitions périodiques de lois tyranniques ont laissé la justice non-seulement intacte, mais purifiée. Les dogmes morts et enterrés n'ont pas emporté avec eux la moralité qu'ils contenaient comme leur essence; elle existe encore et n'est plus avilie ni souillée par la superstition. Et tout ce qu'il y a de justice, et de douceur et de beauté, enveloppé sous ces importunes formes de l'étiquette, vivra d'une vie immortelle, quand les formes elles-mêmes seront tombées dans l'oubli.

V

MŒURS COMMERCIALES

(*Westminster Review*, Avril 1859.)

[Exposé des faits. — Les fraudes des *marchands en gros :*

Nouveautés. — *Chefs de rayons :* ils se font corrompre par les fournisseurs, et corrompent les détaillants. — *Employés subalternes :* leurs supercheries à l'égard des acheteurs. — *Patrons :* fraudes sur la quantité et la qualité des marchandises livrées ; ces fraudes sont passées en coutumes ; contrefaçons de nouveautés aux dépens des inventeurs; procédés pour ruiner les petits fabricants.

Sucres. — Ventes sur faux échantillons ; une protestation des épiciers anglais. — Faux renseignements.

Soieries. — Vols passés en coutumes : organsineurs et teinturiers, etc. — La fraude étant générale, *tout commerçant honnête doit faire faillite.* Exemple. — De là une excuse pour celui qui se laisse entraîner : sa faillite ferait plus de tort à autrui que ses fraudes.

Banques. — Négligence des directeurs dans le placement des fonds de leurs actionnaires. — Des spéculateurs qui jouent avec de l'argent emprunté. — Trafic des *billets de complaisance :* le billet de complaisance est un faux. — C'est d'ailleurs l'usage de tous les négociants, de risquer plus que leur capital : tous comptent sur le crédit d'autrui. De là des crises périodiques.

En conclusion : le commerce est la forme moderne du cannibalisme.

Appréciation morale. — 1° Les commerçants comparés aux autres classes de la société : les uns ne valent pas mieux que les autres. — 2° Les commerçants d'aujourd'hui comparés à ceux d'autrefois : Il y a progrès, grâce au développement de la *conscience sociale* et de la sympathie.

Cause du mal, et Remède. — L'homme riche aujourd'hui est assuré de la considération universelle, c'est-à-dire du bien que les hommes souhaitent le plus. — Culte universel et inconsidéré de toute richesse. — La vraie coupable ici est donc l'opinion publique, l'état moral de notre temps. — Notre époque est celle de l'industrie, ou assujettissement de la nature à l'homme ; la richesse est le fruit ordinaire, et par là le signe du succès industriel ; c'est pourquoi le riche est regardé comme un bienfaiteur de l'humanité.

Le remède consiste à bien distinguer la richesse de ce dont elle doit être le produit et de ce dont elle doit être l'instrument : le *travail utile*, et la *bienfaisance.*]

(TR.)

Sous le titre de Mœurs commerciales, nous ne voulons pas recommencer le compte déjà si souvent fait des falsifications : et pourtant, si nous nous proposions de reprendre ce lieu commun, ce n'est pas les arguments nouveaux qui nous manqueraient. Mais il y a dans le commerce des malhonnêtetés moins remarquées, et c'est sur celles-ci plutôt que nous voudrions attirer l'attention aujourd'hui. Le même défaut de conscience qui se trahit par l'habitude de mélanger au cacao de l'amidon, de fondre du saindoux dans le beurre, de colorer les bonbons avec du chromate de plomb ou de l'arséniate de cuivre, doit aussi se produire sous des formes plus dissimulées ; et ces dernières sont à peu près, sinon absolument, aussi nombreuses que funestes.

Beaucoup se figurent, mais à tort, que dans le monde des commerçants, les classes inférieures sont seules coupables de manœuvres frauduleuses : les classes supérieures sont, en grande partie, dignes de blâme. En moyenne, les gens qui dans leurs affaires comptent par balles et tonnes diffèrent peu, pour la valeur morale, de ceux qui comptent par yards et livres. Des

pratiques illicites, de tout genre et de toute forme, depuis les tromperies excusables jusqu'au vol positif exclusivement, peuvent être attribuées aux classes supérieures, dans le monde de nos négociants. Tricheries innombrables, mensonges en actes ou en paroles, fraudes préparées de longue main, voilà ce qu'on trouve partout; de ces façons d'agir, quelques-unes sont élevées au rang d'institutions sous le titre de « Coutumes commerciales; » bien plus, sous ce titre, elles trouvent des avocats.

Laissons donc de côté les boutiquiers, qu'on accuse tant; leurs délits sont tels que chacun de nous en sait quelque chose; et portons nos regards sur les délits des classes plus élevées dans la hiérarchie des commerçants.

Dans les maisons de gros (au moins dans celles qui font le commerce des nouveautés), on a à la tête des affaires des « acheteurs. » Chaque maison de gros est d'ordinaire divisée en plusieurs *rayons;* et à la tête de chaque rayon est un de ces employés. Un acheteur a une certaine indépendance; il est comme un négociant en sous-ordre. Au commencement de l'année, ses patrons lui ouvrent un crédit égal à une certaine portion de leur capital. Sur ce capital à lui, il opère. Il commande aux fabricants telle quantité de marchandises propres à son rayon, selon l'écoulement sur lequel il compte; puis ces marchandises, il s'efforce d'en placer le plus qu'il peut chez les détaillants de sa clientèle. A la fin de l'année, on voit par l'inventaire quel bénéfice il a fait sur le capital mis à sa disposition; et selon le résultat, on le garde et même on augmente son salaire, ou bien on lui rend sa liberté.

Avec de tels arrangements, on ne s'attendrait guère à des

faits de corruption. Or nous tenons d'une autorité très-sûre que les acheteurs sont pour l'ordinaire corrupteurs et corrompus. Pour obtenir la clientèle des gens, ils leur font des cadeaux : c'est là une pratique établie, l'affaire est entendue entre eux et ceux à qui ils ont affaire. Pour étendre leur clientèle parmi les détaillants, ils offrent des dîners, font des faveurs. Dans leurs achats, ils se laissent eux-mêmes gagner par de semblables moyens. On dira que dans les deux cas leur propre intérêt les doit retenir. Mais il faut croire que l'emploi de ces moyens ne leur coûte rien. Lorsqu'il se présente, et le cas est fréquent, plusieurs fabricants produisant des articles de même qualité au même prix, ou plusieurs acheteurs dont les commandes et les conditions laissent peu de place au choix, il n'y a pas de raison de préférer l'un à l'autre; alors ce qui fait pencher la balance, c'est l'appât d'un boni immédiat. Quelle qu'en soit la cause, en tous cas, le fait nous est garanti, tant pour Londres que pour la province. Les acheteurs se font entretenir somptueusement par les fabricants, plusieurs jours de suite; et tout au long de l'année, pour les maintenir, ce sont des bourriches de gibier, des dindes, des douzaines de bouteilles de vin, etc., bien plus, ils reçoivent des pots-de-vin, argent comptant : parfois, à ce que nous dit un fabricant, en billets de banque; mais plus communément sous forme de remises sur le montant de leurs achats.

Ce système est très-général, nous pourrions dire universel; voici comme preuve un exemple. Un homme s'était dégoûté de ces manœuvres; mais il se trouvait pris dans le système par des liens inextricables. Il nous confessait que toutes ses tran-

sactions étaient ainsi entachées. « Chacun des acheteurs à qui j'ai affaire, disait-il, attend à l'occasion un pot-de-vin sous une forme ou sous l'autre. Les uns veulent que le cadeau soit dissimulé; d'autres le prennent sans façons. Offrez de l'argent à un tel; il répond : Oh! je ne fais pas d'affaires de ce genre! Mais s'il s'agit d'un présent de même valeur, il n'a plus d'objections. Au contraire, mon ami un tel, qui me promet une forte commande pour cette saison, s'attend, je le sais fort bien, à une remise de 1 % espèces. Ces choses sont inévitables. Je pourrais nommer plusieurs acheteurs qui me regardent de travers, et n'auront jamais un coup d'œil pour mes marchandises; et j'en sais la raison à n'en pas douter : je n'ai pas acheté leur protection. » Là-dessus celui qui me renseignait fit appel à un autre homme de négoce, et celui-ci convint de ce point, qu'à Londres, on ne peut pas opérer sur un autre pied. Le système est si développé, et certains des acheteurs si avides de revenants bons, qu'une grosse part des profits s'y absorbe, et que le vendeur se demande si c'est bien la peine de garder leur pratique. Puis, comme nous l'avons déjà laissé entendre, la même histoire recommence pour les transactions entre acheteurs et détaillants, le suborné devenant suborneur. Un de ceux auxquels il a été fait allusion, et qui ont l'habitude d'attendre des douceurs, disait à celui qui lui faisait des cadeaux, et dont nous venons déjà de citer le témoignage : « J'ai dépensé livres sur livres pour X... (nommant un gros tailleur); maintenant je crois que je l'ai bien gagné. » Après cet aveu l'acheteur continuait en se plaignant de sa maison, qui ne lui faisait aucune remise pour ses déboursés de ce genre.

Au-dessous de l'acheteur, maître absolu de son rayon dans la maison de gros, se trouvent bon nombre d'aides qui traitent avec les marchands au détail, comme les employés du marchand au détail traitent avec le grand public. Ces aides d'un rang supérieur, soumis dans leur travail à la même oppression que les aides inférieurs, sont aussi dépourvus de scrupules. Exposés à se voir renvoyés, et tôt, s'ils ne réussissent pas à la vente; montant en grade en raison de la quantité de marchandises dont ils se défont à un bon prix; voyant qu'on n'a jamais d'objections contre aucun artifice malhonnête, et que plutôt on l'applaudit, ces jeunes gens font preuve d'une démoralisation à peine croyable. Ceux qui ont été dans leurs rangs nous l'apprennent, leur duplicité est incessante, ils n'ouvrent la bouche ou peu s'en faut que pour mentir; et leurs tours varient, depuis les plus simples jusqu'aux plus machiavéliques. Prenons quelques échantillons. — Quand on traite avec un détaillant, l'usage est de garder pour soi ce qu'on sait sur la nature de l'affaire, et de le tromper sur les articles qu'il connaît le moins. Si sa boutique est dans un quartier où l'on vend surtout des marchandises de qualité inférieure (fait dont le voyageur s'assure), on en conclut, puisqu'il fait relativement une faible demande d'articles supérieurs, qu'il en est mauvais juge; et on prend avantage de son ignorance. De même, c'est l'habitude de présenter à dessein les échantillons de draps, de soies, etc., dans un ordre tel, que la perception soit déroutée. Quand on goûte divers aliments ou différents vins, une saveur un peu forte met le palais hors d'état d'apprécier, après, une saveur plus délicate; de même pour les autres organes des

ATENEO BARCELONES

sens : à la suite d'une excitation extrême, une impuissance momentanée. Cela n'arrive pas seulement aux yeux, pour l'appréciation des couleurs, mais aussi (à ce que nous disait un homme qui avait été dans les affaires) aux doigts, pour l'appréciation du tissu; et les marchands rusés ont coutume d'en profiter pour paralyser partiellement les sens de l'acheteur, et vendre des articles de seconde qualité comme de première. — Une autre manœuvre très-ordinaire consiste à faire croire à un bon marché qui n'est pas. Un tailleur fait provision de draps grande largeur. On lui offre une bonne affaire. On lui met sous les yeux trois pièces : deux de bonne qualité, à 14 shillings le yard, par exemple; et une de qualité très-inférieure, à 8 shillings. Ces pièces ont été un peu froissées et marquées de faux plis, afin de donner de la vraisemblance au sacrifice qu'on prétend faire dessus. On dit alors au tailleur qu'on lui cède ces draps soi-disant avariés, « lot en bloc », à 12 shillings le yard. Les apparences le trompent, il croit au prétendu sacrifice; il est très-frappé en outre de ce que deux des pièces valent réellement bien plus que le prix demandé; il ne se représente pas assez nettement que l'infériorité de la troisième rétablit juste l'équilibre; et probablement il achète : il s'en va convaincu qu'il a fait une affaire d'or, quand en réalité il a payé chaque yard un bon prix. — Une rouerie plus profonde encore nous a été décrite par un ancien employé de ces maisons de gros, qui s'en était servi comme les autres; elle réussissait si bien que souvent on lui envoyait les pratiques que les autres employés ne pouvaient décider à rien prendre; ensuite elles ne voulaient plus acheter à un autre. Sa politique

était de paraître tout à fait simple et honnête, et pour les tout premiers achats, de faire étalage de son honnêteté en faisant remarquer les défauts des marchandises qu'il proposait; ensuite, ayant gagné la confiance de la pratique, il passait à d'autres exercices, et lui glissait des articles inférieurs à des prix élevés.

Voilà quelques-unes des manœuvres variées dont on fait un constant usage. Naturellement on les soutient par une série de mensonges, en actes et en paroles. Le devoir d'un employé est de dire tout ce qu'il faudra pour obtenir une vente. « C'est bon pour un sot, de vendre ce qu'on lui demande, » disait un patron, reprochant à un employé de n'avoir pas amené une pratique à prendre un objet tout différent de celui qu'elle demandait. On veut que les employés soient des menteurs sans scrupules, on les y pousse par l'exemple; on les amène à une dépravation qui nous a été décrite en termes trop forts pour être répétés. Un de ceux qui nous ont renseigné dut quitter la place qu'il avait dans une de ces maisons, parce qu'il ne pouvait s'abaisser dans la dégradation jusqu'à la profondeur voulue. « En mentant vous n'avez pas l'air convaincu, » lui faisait remarquer un autre employé. Et cela était dit sur un ton de reproche!

Ceux des employés dont la conscience est le moins sujette à des dégoûts sont ceux qui réussissent le mieux, qui arrivent le plus vite aux places les mieux payées, et qui par suite ont le plus de chances de s'établir à leur compte; donc il est à croire que les chefs de ces établissements sont bien pour la moralité les pairs et compagnons de leurs employés. Les malversations ordinaires des maisons de gros confirment

cette induction. Non-seulement les aides sont, comme nous venons de le voir, soumis à une pression qui les contraint de tromper les clients sur la qualité des denrées qu'ils achètent ; mais les clients sont de plus trompés sur la quantité; et cela, non par suite d'une tricherie accidentelle et non autorisée, mais d'un système organisé, dont la maison elle-même est responsable. L'usage général, et en vérité presque universel, est de fabriquer des articles, ou de tenir des articles fabriqués, d'une longueur inférieure à la longueur annoncée. Une pièce de calicot de 36 yards nominaux, n'en mesure jamais plus de 31 ; et il est entendu dans le commerce qu'elle n'en mesure pas davantage. Cette coutume est l'indice d'une longue accumulation de délits, de diminutions successives de la longueur, introduites une à une par quelque néophyte de l'église des malhonnêtes gens, puis imitées par ses concurrents : et cela continue de jour en jour avec une vitesse accélérée, dans tous les cas où la fraude ne peut être surprise immédiatement. Les articles qu'on vend par petites liasses, groupes, paquets, ou sous telles autres formes qui empêchent toute vérification au moment du marché, offrent généralement un déficit. Les rubans de soie qu'on appelle six quarts, ou cinquante-quatre pouces, mesurent en réalité quatre quarts, ou trente-six pouces. Les rubans fil ou coton se vendaient jadis en grosses contenant 12 écheveaux de 12 yards chaque, mais ces écheveaux de 12 yards sont maintenant des écheveaux de toutes longueurs, depuis 8 yards jusqu'à 5, et même moins : la moyenne est 6. C'est-à-dire que les 144 yards de l'ancienne grosse se sont réduits, pour certains cas, à 60. La tromperie porte aussi

bien sur les largeurs que sur les longueurs. Les lacets de coton français, par exemple (qui n'ont de français que le nom), se font de diverses largeurs ; desquelles les marques respectives sont 5, 7, 9, 11 ; chaque numéro indiquant le nombre de fils de coton que la largeur comprend, ou plutôt devrait comprendre et ne comprend pas. Car les lacets qui devraient être marqués 5 sont marqués 7, et ceux qui devraient être marqués 7 sont marqués 9 : sur trois échantillons, de différentes maisons, que nous montrait celui qui nous renseignait, un seulement avait le nombre de fils annoncé. De même la frange, qui se vend pliée sur carton, aura souvent deux pouces de largeur à l'extrémité visible, et diminuera jusqu'à un pouce, largeur du bout qui touche le carton ; ou bien encore, les vingt premiers yards seront bons, et le reste, caché dessous, sera mauvais. Ces fraudes, on les commet sans rougir ; on dit : c'est le commerce. J'ai vu de mes yeux, sur le livre de commandes d'un commissionnaire, une commande où étaient spécifiées les longueurs réelles sur lesquelles il fallait couper les articles, et les longueurs, beaucoup plus grandes, à marquer sur les étiquettes. Voici ce que nous a dit un fabricant : on me commande de faire des rubans de 15 yards, et de les étiqueter « garantis pour 18 yards » ; quand je ne les étiquette pas faussement, mes articles me sont renvoyés ; et la plus grande concession que je puisse obtenir, c'est de les envoyer sans étiquettes.

Il n'est pas à croire que, dans leurs relations avec les fabricants, ces maisons de gros adoptent un code de morale bien différent de celui qui règle leurs relations avec les détaillants. Ces faits prouvent que c'est bien le même des deux côtés. Par

exemple, un acheteur (qui s'occupe exclusivement des achats en fabrique d'une maison de gros) prendra bien souvent chez un fabricant de premier ordre une faible quantité d'une nouveauté, dont le modèle aura coûté beaucoup de temps et d'argent ; et cet article nouveau, il le mettra entre les mains d'un autre faiseur, chargé d'en tirer des copies en grande quantité. Quelques acheteurs font leurs commandes verbalement, pour les renier ensuite s'il leur plaît ; on nous a raconté le cas d'un manufacturier qui, ayant été ainsi trompé, demanda la fois suivante comme garantie la signature de l'acheteur au-dessous de la commande : il se la vit refuser.

Il y a d'autres actes d'injustice des maisons de gros, dont les chefs de ces établissements sont, à ce que nous croyons, responsables. De petits fabricants, qui opèrent avec un capital insuffisant, et dans des temps de morte-saison, n'ont pas de quoi faire face à leurs engagements, sont souvent obligés à se mettre dans la dépendance des maisons de gros auxquelles ils ont affaire; on en prend avantage sur eux avec cruauté. Quand un fabricant s'est ainsi remis aux mains d'autrui, il lui faut ou vendre son stock accumulé, avec grande perte (30 ou 40 0/0 au-dessous du prix), ou bien le mettre en gage ; et une fois la maison de gros devenue son créancier hypothécaire, il a peu de chances d'en réchapper. C'est ce qui arrive surtout dans le commerce des soieries. Un des gros marchands de soieries nous le disait : il avait épié la destruction d'un grand nombre de ses petits confrères : « On peut les épargner pour un temps, comme le chat épargne la souris ; mais ils sont sûrs d'être mangés à la fin. » Et nous pouvons d'autant mieux ajouter foi

à ces paroles, qu'en province nous avons vu certains corroyeurs suivre la même politique envers les petits cordonniers ; de même certains marchands de houblon et certains malteurs, envers les petits cabaretiers. On voit dans les livres qu'en Hindoustan, quand la récolte est petite, les *ryots* empruntent aux juifs pour acheter des semences ; et une fois dans ces griffes, leur affaire est faite. Nous avons, semble-t-il, des cas analogues dans le monde de nos commerçants.

Il y a une autre classe de marchands en gros, ceux qui fournissent les épiciers de denrées étrangères et coloniales : ici l'on peut dire que si les malversations, grâce à la nature des affaires, sont moins nombreuses et moins variées, en même temps que moins manifestes, elles sont bien tirées du même sac que les précédentes. A moins de croire que le sucre et les épices sont des antiseptiques pour le moral comme pour le physique, il faut s'attendre à ce que les marchands en gros de ces denrées se donnent carrière tout comme les autres, dans les directions où ils trouvent le chemin le plus facile. Et le fait est que soit pour la qualité, soit pour la quantité des articles qu'ils vendent, ils exploitent les détaillants. Les descriptions qu'ils donnent de leurs marchandises sont en général des trompe-l'œil. Les échantillons qu'ils envoient à toutes leurs pratiques sont indiqués comme de premier choix, quand ils sont de second choix. Les voyageurs ont pour charge d'endosser ces mensonges. Et à moins que l'épicier n'ait un esprit assez délié et des connaissances étendues, il est plus ou moins trompé. En certains cas même, toute l'habileté du monde ne le sauvera pas. Il y a des fraudes qui petit à petit sont devenues

coutumes de commerce, et auxquelles le détaillant n'a qu'à se soumettre. Ainsi, dans ses achats de sucre, on lui en impose, tant pour la qualité que pour le poids. — Voici l'histoire de cette volerie : En principe, la tare allouée par le marchand sur chaque baril était de 14 0/0 du poids brut. Le poids réel du bois dont le baril était fait était alors d'environ 12 0/0 du poids brut. Et ainsi la tolérance commerciale laissait un profit de 2 0/0 à l'acheteur. Peu à peu, toutefois, le baril est devenu plus petit et plus lourd; enfin, maintenant, au lieu de faire 12 0/0 du poids brut, il va à 17 0/0. Et comme la tolérance est toujours de 14 0/0, l'épicier au détail perd 3 0/0 : c'est-à-dire que 3 0/0 de sa dépense sont employés à payer du bois pour du sucre. La tromperie, quant à la qualité du sucre, consiste à lui donner un échantillon de la meilleure partie du baril. Pendant le voyage, depuis la Jamaïque ou tel autre pays, le contenu du baril subit un drainage lent. Les molasses, qui s'y trouvent toujours en plus ou moins grande abondance, filtrent de la partie supérieure du sucre vers la partie inférieure, et cette partie inférieure, qu'on appelle dans le métier le « pied, » est d'une couleur plus sombre, et vaut moins cher. La quantité de cette matière varie beaucoup d'un baril à l'autre; et le détaillant qui reçoit un échantillon faux, doit deviner ce qu'il peut y avoir de « pied; » souvent son estime est trop faible, et il lui en coûte. On va le voir par la lettre suivante, extraite du *Grand-Livre public* du 20 octobre 1858. Ces griefs, les plus graves dont nous ayons parlé, excitent maintenant une agitation.

« *Aux épiciers détaillants du Royaume-Uni.*

« Messieurs,

« Il est temps que les commerçants se mettent en mouvement pour obtenir la révision des tares de tous les sucres bruts. Des faits prouvent que les inconvénients du système actuel s'aggravent rapidement. Nous vous déférons un fait tel que le suivant, un seul entre vingt. Le 30 août 1858, nous achetons 3 barils des Barbades, marque TG.

K

TARES DE FACTURE					TARES REFAITES				
N°	Quintaux.	1/4 de Quint.	Livres.	Livres.	N°	Quintaux.	1/4 de Quint.	Livres.	
1	1	2	14	6 (en miettes)	1	1	3	27	
7	1	2	7		7	1	3	20	
3	1	2	21		3	1	3	27	
	4	3	20			5	3	18	
				A déduire		4	3	20	Shill. Liv. Shill. Pence 1
						0	3	26	à 42 soit 2

1. En mesures françaises :

TARES DE FACTURE

Nos	Kil.	Gr.	
1...	82	552	
plus	2	721	(en miettes)
7...	79	378	
3...	85	728	
	250 k.	379 gr.	

TARES REFAITES

Nos	Kil.	Gr.
1....	101	133
7....	97	959
3....	101	133
	300 k.	225 gr.
à déduire	250	379
	49 k.	846 gr. à 1 fr. 033

Soit 51 fr. 50 de déficit. (TR.)

HERBERT SPENCER.

« Nous réclamons £ 2, 1 s. 3 p.; l'épicier en gros nous dit qu'il n'y a pas de réparation à attendre.

« Il y a un autre mal contre lequel l'épicier détaillant a à lutter : c'est la façon d'échantillonner les sucres bruts : les pieds sont exclus des échantillons du marchand. On prouvera par des faits que, dans cette saison, sur des milliers de barils des Barbades, il y a en moyenne 5 quintaux (254 kil.) de pied par baril; nous en avons renvoyé où il y en avait 10 quint. (508 kil.), ce qui fait au bas mot, par quint., 5 shill. (6 fr. 30) de moins-value au-dessous de l'échantillon [1]; alors encore on nous a répondu qu'il n'y a pas de réparation à attendre. Ces deux causes sont en train de mener à la ruine des centaines d'hommes qui travaillent durement, et en mèneront des centaines d'autres, à moins que les commerçants ne prennent l'affaire en main; nous les conjurons de s'unir pour obtenir cette révision si importante.

« Nous sommes, Messieurs, vos obéissants serviteurs,

« WALKER ET STAINES [2].

« Birmingham, 19 octobre 1858.

Il nous reste à parler d'un genre d'imposture plus subtil. C'est le procédé des raffineurs qui mettent du sucre humide, réduit en miettes, dans des barriques sèches. Avant que le détaillant n'ouvre une de ces barriques, le bois desséché a absorbé l'eau en excès dans ce sucre; et le sucre se retrouve

1. 12f 40c par 100 kil. Soit une moins-value de 8,4 %. (TR.)
2. Les abus décrits dans cette lettre sont abolis aujourd'hui, à ce que nous croyons.

par là en bon état. Puis, quand le détaillant, trouvant le baril beaucoup plus lourd que la tare indiquée par le marchand en gros, se plaint de la différence, on lui répond : « Renvoyez-le-nous, nous *le dessécherons*, et le pèserons alors, selon la coutume commerciale. »

Nous n'entrerons pas davantage dans le détail de ces manœuvres : celles dont nous venons de donner des exemples sont peut-être les pires; indiquons seulement un autre côté des transactions de ces grandes maisons : la rédaction des prospectus. C'est un usage, pour beaucoup de marchands en gros, d'envoyer à toute leur clientèle une revue périodique des affaires traitées, de l'état actuel et de l'état futur probable des marchés. Comme ces documents se contrôlent mutuellement, ils ne s'écartent forcément pas trop de la vérité. Mais on ne peut guère s'attendre à ce qu'ils soient parfaitement loyaux. Ceux qui les lancent, comme le plus souvent leurs intérêts dépendent du prix des marchandises auxquelles se rapportent leurs circulaires, écoutent leurs intérêts quand il s'agit de faire un tableau des probabilités pour l'avenir. Les détaillants qui ont de bons yeux sont en garde de ce côté. Un gros épicier de province, qui connaît à fond son affaire, nous disait : « Règle générale, je jette au feu les circulaires. » Et ce n'est pas sans raison qu'il portait ce jugement sur la véracité de ces documents : écoutons un peu, en effet, comment parlent les autres commerçants. Nous avons entendu deux marchands de cuirs, l'un de province, l'autre de Londres, se plaindre également des circulaires que publient les maisons de leur spécialité, et qui sont bonnes à tromper les gens. Ce n'est pas qu'elles disent

rien de faux; mais elles font naître une idée fausse, en laissant de côté des faits qu'elles devraient noter.

Étudions la moralité des fabricants : nous nous renfermerons dans une classe unique, celle des fabricants de soieries. Et pour mettre les faits en ordre, le vrai moyen sera de suivre la soie à travers ses différents états, depuis le moment où on l'importe, jusqu'à ce qu'elle soit en état d'être portée.

Les paquets de soie brute arrivant de l'étranger, — souvent alourdis à l'aide de déchets, de cailloux ou de rouleaux de sapèques, au détriment de l'acheteur, — sont mis aux enchères. L'achat est fait pour le compte des marchands de soie par des « courtiers assermentés, » et il est de règle que ces courtiers doivent se borner à leurs fonctions d'agents. Toutefois nous tenons d'un fabricant de soieries que fréquemment, et au su de tous, ils spéculent sur les soies, à leur compte ou en vertu d'une commission; et que, se trouvant ainsi personnellement intéressés par les prix, ils ne font, par suite, que de mauvais agents. Nous ne donnons toutefois ce fait que comme une opinion générale; nous n'en garantissons pas l'exactitude.

Cette soie ainsi achetée par le marchand de Londres, est envoyée à « l'organsinage » dans les districts manufacturiers, où on la dispose en fils propres au tissage. Les conditions ordinaires du marché entre le marchand et l'organsineur nous offrent un étrange exemple d'une tromperie organisée et reconnue. Elle est vraisemblablement née d'une tromperie antérieure à laquelle on a mis le holà. L'organsinage de la soie ne va pas sans causer quelque déchet : bouts cassés, nœuds, fibrilles trop faibles pour le tissage. Le déchet varie, selon les

sortes de soie, de 3 0/0 à 20 0/0 : la moyenne est 5 0/0. Le taux du déchet étant ainsi variable, il est clair que, faute de surveillance, un organsineur malhonnête peut soustraire une partie de la soie; et en rendant le reste au marchand, rejeter cette forte diminution sur le déchet énorme causé par l'organsinage. De là est né un système qu'on appelle « travailler à ses frais » : l'organsineur doit rendre au marchand un poids de soie égal à celui qu'il a reçu ; l'expression signifie, j'imagine, que si l'organsineur fait du déchet, ce sera à ses frais. Maintenant, il est impossible d'organsiner la soie sans *quelque* déchet (au moins 3 0/0 et d'ordinaire 5 0/0). Cet arrangement suppose donc, de toute nécessité, une fraude; si du moins on peut appeler fraude ce qui est sous-entendu entre les intéressés. La soie doit être alourdie. Tout le poids perdu par l'organsinage doit être suppléé à l'aide de quelque substance étrangère. A cet usage, on emploie beaucoup le savon. Un peu de savon est nécessaire pour faire glisser les fils pendant la manipulation; et il est aisé d'accroître cette quantité. On se sert aussi de sucre. Par un moyen ou par l'autre, on fait absorber aux fils la quantité d'ingrédients qu'il faut pour obtenir le poids voulu. Tous les organsineurs sont forcés d'en passer par là; et plusieurs d'entre eux vont loin dans cette voie, pour pallier leur négligence ou quelque chose de pis.

La soie passe ensuite par une autre opération, la teinture. Ici encore les fraudes sont devenues régulières et générales. Autrefois, à ce que nous disait un rubannier, la principale fraude consistait à alourdir la soie avec de l'eau; les écheveaux en revenant de chez le teinturier, sans être évidemment mouil-

lés, contenaient encore assez d'humidité pour remplacer une portion de soie qui avait été retenue. On avait à se prémunir contre les pertes de ce genre. Depuis, on a vu surgir un procédé de fraude qui laisse celui-là bien en arrière : on se sert de bains de teintures lourdes. Les détails qui suivent nous ont été donnés par un organsineur. Il y a maintenant, dit-il, trente-cinq ans que ce procédé a pris naissance. Avant ce temps, la soie perdait une forte partie de son poids dans la chaudière. On sait que les fils élémentaires de la soie, en sortant de la filière du ver, sont couverts d'une couche de vernis soluble dans l'eau bouillante. Dans le bain, ce vernis, qui fait 25 0/0 du poids total de la soie, est donc dissous; et la soie en devient beaucoup plus légère. Si bien que, à l'origine, pour seize onces de soie envoyées au teinturier, il n'en revenait que douze. Peu à peu, toutefois, grâce à l'usage de teintures lourdes, le résultat est devenu inverse. La soie maintenant acquiert du poids, et cela parfois dans une proportion presque incroyable. Selon la coutume, le teinturier rend de douze à quatorze onces par livre de soie. Or la soie, au lieu d'avoir perdu, comme elle devrait, quatre onces, arrive, avec certaines teintures, à gagner jusqu'à vingt-quatre onces! Au lieu de revenir avec une densité inférieure de 25 0/0 à la première, elle revient avec une densité supérieure de 150 0/0; elle est lestée de 175 0/0 de matières étrangères! Or comme, pendant cette série de manipulations, la soie dans les transactions se calcule au poids, il est évident que l'introduction et le développement de ce procédé supposent une longue histoire de fraudes. Aujourd'hui, dans le commerce, chacun est prévenu et se tient sur ses

gardes. Ainsi que d'autres falsifications, celle-ci en devenant une institution universelle a cessé de profiter à personne. Mais c'est encore un signe éloquent de l'état moral de ceux qui y trempent.

La soie organsinée et teinte passe aux mains du tisserand; ici encore, nous rencontrons des malhonnêtetés. Des fabricants de soieries façonnées volent leurs confrères en dérobant leurs modèles. Les lois qu'on a jugé nécessaire de faire pour prévenir cette sorte de piraterie, montrent à quel point elle s'est développée. Même aujourd'hui, on ne l'arrête pas. Une des victimes nous dit que certains fabricants se procurent encore les dessins les uns des autres en corrompant des ouvriers. Dans les affaires qu'ils font avec les « acheteurs, » certains fabricants ont encore recours à des tromperies : peut-être y sont-ils amenés par le désir de se rembourser des dépenses qu'ils ont faites durant le marché, etc. Certains articles qui ont été déjà vus et refusés par d'autres acheteurs sont offerts à un nouveau avec mille précautions ingénieuses pour simuler le secret; on lui affirme que ces articles ont été réservés spécialement pour lui être montrés : manœuvre à laquelle se laisse parfois prendre un homme qui n'est pas sur ses gardes. Quant à la fabrication, elle a ses fraudes, à peine est-il besoin de le dire. Dans la rubannerie, par exemple, il y a un procédé qu'on appelle « finir en mourant, » c'est-à-dire soigner les trois premiers yards, et le reste, qui sera caché dans le rouleau une fois fait, le faire en tissu mauvais ou lâche, à raison de 80 fils de trame au pouce au lieu de 108. Une autre fraude, c'est de livrer des imitations faites avec des matières infé-

rieures, ce que nous pouvons appeler les contrefaçons du tissage. Cette habitude de faire de la pacotille, qui, loin d'être rare, est d'institution, a pris un développement étonnant, et avec une étonnante rapidité. Une nouveauté qui se vend d'abord 7 sh. 6 p. le yard (10 fr. 25 le mètre), est supplantée par des contrefaçons successives; et enfin, au bout de dix-huit mois, on en vend une imitation au prix de 4 sh. 3 p. (5 fr. 80 le mètre). Bien plus, il se produit des baisses de qualité et de prix encore plus fortes, de 10 sh. à 3 sh. et même 2 sh. le yard ; jusqu'à ce qu'enfin la mauvaise qualité de ces produits falsifiés éclate si évidemment, qu'on ne peut plus s'en défaire : alors il s'ensuit une réaction, qui finit soit par le retour du produit original, soit par la création d'une autre nouveauté destinée à le remplacer.

Dans nos notes se trouvent relevées beaucoup d'autres fourberies usitées dans le commerce de détail ou de gros, et dans la fabrication, et qu'il faut passer sous silence. Nous ne pouvons ici nous appesantir sur ce tour assez ordinaire qui consiste à employer de fausses marques de commerce; ou à imiter l'emballage d'un autre fabricant, le tout pour tromper le chaland. Il faut nous contenter d'indiquer seulement les agissements de certaines maisons qui ont l'air honnête, et qui achètent des produits obtenus au su de tous par des moyens malhonnêtes. Nous sommes forcés de nous retenir, et de ne point préciser tels arrangements établis, qui se dissimulent sous des apparences très-respectables, et dont l'objet paraît être de rendre faciles ces transactions criminelles. Les fourberies ci-dessus exposées sont de simples échantillons d'un

état de choses qu'on ne pourrait décrire complétement en moins d'un volume.

Mais il y a d'autres exemples de l'immoralité commerciale qu'il semble utile de donner ici : à savoir ceux qui comportent une excuse; on y voit, en effet, comment, par une pente insensible et presque irrésistible, les gens sont entraînés à des pratiques coupables. Sans doute, dans tous les cas, chaque fraude nouvelle est l'œuvre de quelque commerçant qui n'a plus l'ombre de conscience. Peu à peu d'autres suivent l'exemple : ce sont ceux dont la morale est assez relâchée. Ceux qui ont plus de droiture sont continuellement tentés d'adopter les pratiques véreuses qu'ils voient adopter par leur entourage. Plus le nombre de ceux qui cèdent s'accroît, plus la fraude devient générale et familière, et plus il est difficile à ceux qui n'ont pas été gagnés de résister. La concurrence les presse de plus en plus durement. Il leur faut soutenir un combat inégal, exclus qu'ils sont d'une des sources de profits auxquelles puisent leurs antagonistes. Et finalement ils sont presque forcés d'emboîter le pas aux autres.

Les chandelles de qualité commune se vendent, comme chacun sait, en paquets qui doivent peser une livre. A l'origine le poids nominal était d'accord avec le poids réel. Aujourd'hui, le poids n'y est plus : il s'en faut d'une quantité qui va de 1/2 once à 2 onces; la différence est parfois de 12 1/2 0/0. Maintenant, qu'un fabricant de chandelles honnête offre de fournir un détaillant au prix, je suppose, de six shillings les 12 livres, on lui répond : « Oh! nous les avons pour 5 sh. 8 p. » — « Mais les miennes, répond le fabricant, sont de poids

franc; et celles que vous achetez 5 sh. 8 p. ne le sont pas. » — « Qu'est-ce que cela me fait? réplique le détaillant, une livre de chandelles est une livre de chandelles; mes chalands achètent leur paquet, et ne s'inquiètent pas de la différence qu'il y a entre les vôtres et celles d'un autre. » Et le fabricant honnête, reçu partout avec le même raisonnement, s'aperçoit qu'il lui faut faire des livres à faux poids, ou quitter les affaires. Voici un autre fait : comme le précédent, nous le tenons de la bouche même d'un de ceux qui ont dû succomber. Il s'agit d'un fabricant de ces tissus élastiques dont on fait si grand usage aujourd'hui, pour les bottes, etc. Une maison de Londres, avec laquelle il faisait beaucoup d'affaires, lui envoyait récemment un échantillon d'un tissu provenant de chez quelque rival, avec cette question : « Pouvez-vous nous fabriquer cela à tant le yard? » (en indiquant un prix inférieur à celui auquel il les fournissait précédemment); et on lui faisait entendre que sinon, on s'adresserait ailleurs. Il se mit à défiler l'échantillon (il nous le faisait voir); et il s'aperçut que beaucoup de fils, au lieu d'être comme ils devaient, de soie, étaient de coton. Il apprit ce fait aux envoyeurs, et répondit qu'avec cette substitution, il pouvait fournir au prix indiqué; et le résultat fut qu'à la première occasion on lui confia la fourniture à cette condition. Il vit que, s'il n'agissait pas ainsi, il perdait une bonne partie de ses affaires. Il s'aperçut aussi, que s'il ne cédait pas cette fois, il lui faudrait à la fin en passer par là; car comme les autres fabricants de tissus élastiques devaient l'un après l'autre s'engager à produire ce tissu falsifié avec une diminution de prix correspondante, quand il se

trouverait seul à vendre un produit en apparence similaire à un prix supérieur, la demande ne viendrait plus à lui. Ce fabricant, nous en avons les meilleures preuves, est un homme d'une délicatesse parfaite, à la fois généreux et droit; et toutefois nous le voyons, on peut dire, impliqué par force dans une de ces entreprises de falsification.

Voici qui fait frémir, et qui est pourtant vrai : celui qui résiste à ces corruptions s'expose souvent à la banqueroute; parfois il y court infailliblement. Ce n'est pas là simplement une conclusion évidente que nous tirons des prémisses ci-dessus, mais il y a des exemples, qu'on nous a fournis. Un drapier (nous tenons son histoire d'un homme élevé dans sa maison) n'ayant pas laissé sa conscience à la porte de sa boutique, refusa de se jeter dans les fourberies ordinaires du commerce. Il ne voulait pas attribuer à ses marchandises une qualité supérieure à la vraie; il ne voulait pas dire que ses modèles fussent nouveaux, quand ils étaient de la saison précédente; il ne voulait pas, quand une couleur devait passer, affirmer qu'elle irait au lavage. Il évitait ainsi ces malversations et les autres que se permettaient ses concurrents; par suite chaque jour il manquait la vente de divers articles que ceux-ci vendaient à force de mensonges; et son commerce allait si mal que deux fois il tomba en faillite. Et à ce que croyait notre interlocuteur, il fit plus de mal à autrui par ses faillites qu'il n'en aurait fait en commettant les malhonnêtetés commerciales usuelles.

Voyez par là si la question est compliquée; et s'il est difficile d'apprécier la culpabilité du commerçant. Souvent (on pour-

rait dire : en général) il a à choisir entre deux fautes. Il a essayé de faire ses affaires avec une stricte intégrité. Il n'a vendu que des articles purs, il a toujours fait bonne mesure. Ses concurrents falsifient la marchandise ou recourent à d'autres fraudes, ils peuvent donc vendre à meilleur marché. Ses clients, n'appréciant pas comme il faudrait la supériorité de ses marchandises pour la qualité ou la quantité, et séduits par le bon marché apparent des autres boutiques, l'abandonnent. Un coup d'œil sur ses livres prouve ce fait alarmant, que ses rentrées, diminuant, ne suffiront bientôt plus pour faire face à ses engagements, et pour soutenir sa famille qui s'accroît. Que doit-il donc faire? Doit-il continuer à marcher ainsi, suspendre ses paiements; infliger de lourdes pertes à ses créanciers; et se mettre, lui, sa femme et ses enfants, sur le pavé? Ou bien doit-il suivre l'exemple de ses rivaux; recourir à leurs artifices; et faire à ses clients les mêmes avantages illusoires? Cette dernière alternative n'est pas seulement la moins contraire à ses intérêts, mais peut aussi passer pour la moins contraire aux intérêts d'autrui. Du reste, c'est là ce que font des gens qu'on traite de respectables. Pourquoi chercher à se ruiner, lui et sa famille, pour vouloir paraître plus honnête que ses voisins? Il fera ce qu'ils font.

Telle est la position du commerçant, tel le raisonnement par lequel il se justifie; et il y aurait dureté à le condamner sévèrement. Sans doute ce n'est pas toujours le cas. Il y a des affaires pour lesquelles la concurrence est moins forte : alors on n'a plus la même excuse si on se laisse aller à des manœuvres coupables; dans ces cas d'ailleurs, ces manœuvres sont moins

en usage. De même beaucoup de négociants se sont fait une clientèle qui leur assure des bénéfices suffisants, sans qu'ils descendent à de petites coquineries; s'ils se dégradent jusque-là, ils n'ont pas d'excuse. En outre, il y a les gens qui, par avidité, non par nécessité, inventent ces falsifications et ces viles fraudes; sur ceux-là notre indignation doit tomber de tout son poids : d'abord, parce qu'ils sont eux-mêmes coupables sans excuse, puis parce qu'ils entraînent les autres au mal. Toutefois, négligeons ces sortes de gens, qui sont relativement peu nombreux; quant à la masse des commerçants qui mènent tout le train ordinaire des affaires, ils méritent, croyons-nous, d'être censurés avec beaucoup moins de force qu'on ne se figurerait d'abord, forcés qu'ils sont de céder s'ils ne veulent se ruiner. De tous côtés, nous sommes arrivés à cette même conviction, que pour les gens lancés dans le commerce ordinaire, il y a à choisir de deux choses l'une : ou bien adopter les pratiques de leurs rivaux, ou bien quitter les affaires. Nous avons parlé à des gens de divers métiers et de diverses situations, gens naturellement consciencieux, et visiblement indignés de toutes les dégradations qu'ils subissaient : il n'y avait qu'un cri, tous affirmaient tristement qu'il est impossible de faire le commerce avec une parfaite droiture. Leur opinion, d'autre part, telle que chacun l'exprimait de son côté, c'est que l'homme d'une honnêteté scrupuleuse doit succomber.

Mais il y a un sujet qui a été traité fréquemment l'an passé par les journaux, et sur lequel nous pouvons en conséquence nous étendre : c'est les délits dans les affaires de banque. Nous pouvons supposer, ce qui est vrai, que chacun est familier

avec les faits; et nous nous contenterons de quelques commentaires.

D'après un homme qui pour le jugement le cède à peu d'autres, il est rare qu'un directeur d'une banque par actions ait été coupable d'une malhonnêteté directe. Sauf des exceptions bien connues, il est vrai en général que les directeurs n'avaient pas d'intérêts immédiats dans le lancement de ces spéculations qui ont été si ruineuses pour les dépositaires et les actionnaires; d'ordinaire ils ont été les premiers à en souffrir. Leur faute a été plutôt une faute moins honteuse, grave encore pourtant : de s'être peu souciés de leur responsabilité. Souvent, ils se sont jetés, sans une sérieuse connaissance de cause, dans des affaires où ils engageaient une grande quantité de capitaux, tirés en bonne partie de petites bourses. Au lieu de donner au placement de ces fonds autant de soin que s'il se fût agi des leurs propres, beaucoup ont montré une coupable insouciance : tantôt eux-mêmes plaçaient le capital sans prendre de bonnes garanties, tantôt ils laissaient sans mot dire leurs collègues en user de même. Sans doute on peut alléguer en leur faveur diverses excuses. On sait bien que la conscience d'un corps est toujours faible, parce que la responsabilité y est divisée : c'est là une circonstance atténuante. On peut dire encore en faveur de ces délinquants que si des actionnaires, ayant égard seulement à la richesse et à la situation du personnage, prennent pour directeur non le plus intelligent, le plus expérimenté, l'homme de la probité la plus éprouvée, mais l'homme qui a le plus d'argent ou le plus haut rang, le blâme ne doit pas être uniquement pour ceux qu'on a ainsi

choisis; il doit y en avoir une part pour ceux qui les ont choisis ; et de plus, le blâme doit retomber sur le public non moins que sur les actionnaires : car le choix imprudent du directeur est en partie déterminé par les préjugés connus des dépositaires.

Mais ces concessions faites, il faut le reconnaître : ces administrateurs de banques, qui risquent l'argent de leurs clients en le prêtant à des spéculateurs, sont, pour la moralité, les cousins germains des spéculateurs eux-mêmes. Ces spéculateurs risquent l'argent d'autrui dans des entreprises dont ils espèrent du profit; autant en font les directeurs qui leur avancent de l'argent. Ces derniers allégueront que, s'ils ont prêté cet argent, c'était dans la pensée qu'il leur serait rendu avec de gros intérêts; et les autres pourront dire de même : ils croyaient que leur placement leur rendrait, outre le capital emprunté, de beaux profits. Dans les deux cas, la transaction est de telle nature que, si elle tourne mal, ce n'est pas les auteurs, mais d'autres qui en souffriront le plus. On peut, il est vrai, soutenir, en faveur du directeur, qu'il avait en vue surtout le bien de ses commettants, au lieu que le spéculateur songe à ses propres intérêts; mais on répondra que si le directeur s'est laissé entraîner par un motif moins sérieux à faire son pas de clerc, il n'est pas pour cela le moins blâmable des deux. La vérité, la voici : quand un directeur de banque prête le capital de ses actionnaires à des gens à qui il ne prêterait pas le sien, il est coupable d'un abus de confiance. En suivant les degrés du crime, nous passons du vol direct au vol du second, troisième, quatrième degré, ou plus. Sans doute celui

qui spécule avec l'argent d'autrui, ne peut être accusé d'un vol proprement dit, mais d'un vol du second degré : de propos délibéré, il joue l'argent de son prochain, avec l'intention de garder le gain, s'il y en a, et de lui laisser la perte, s'il y a lieu : sa faute est une sorte de vol en puissance. Et par suite, celui qui, étant comme un directeur de banque, dans un poste de confiance, met aux mains d'un spéculateur l'argent à lui confié, doit être appelé le complice d'un vol possible.

Si l'on doit faire peser une condamnation aussi grave sur ceux qui prêtent aux spéculateurs l'argent d'un dépôt, comme sur les spéculateurs qui l'empruntent, que dire de cette classe plus coupable encore, de gens qui se font prêter de l'argent par fraude, qui non-seulement engagent le bien d'autrui quand ils l'ont en mains, mais pour l'obtenir usent de feintes? Car comment décrire en d'autres termes les agissements de ceux qui font de l'argent avec des billets de complaisance? Deux hommes, A et B, s'accordent, l'un pour faire, l'autre pour accepter un billet de 1000 livres sterling « valeur reçue » ; en réalité, il n'y a eu entre eux ni livraison de marchandises, ni versement de fonds; la transaction n'est pas seulement un mensonge rendu palpable, mais ce mensonge devient ensuite vivant et agissant. Celui qui escompte le billet le fait dans la persuasion que B ayant reçu 1000 livres de marchandises, aura, à l'échéance du billet, les 1000 livres, valeur des marchandises, ou un équivalent, pour faire face. S'il savait que jamais ces marchandises n'ont été aux mains de A ni de B, non plus qu'aucune autre valeur utilisable pour le paiement du billet, il

ne l'escompterait pas, il ne prêterait pas son argent à un homme de paille qui n'offre aucune sécurité.

Au fond, c'est comme si A avait pris à la banque un faux billet de nantissement, et s'était fait prêter de l'argent sur ce billet. En pratique un billet de complaisance est un faux. C'est une erreur de croire qu'il y a faux uniquement lorsqu'il y a création de documents *matériellement* faux, c'est-à-dire contenant des signatures ou autres signes qui ne sont pas ce qu'ils paraissent être; le faux, au sens propre, comprend tout aussi bien la création de documents *moralement* faux. Dans la fabrication d'un billet de banque faux, où est le crime? Non pas dans la simple imitation mécanique : il n'y a là qu'un moyen en vue d'une fin; et isolée, cette action n'est nullement un crime. Le crime consiste à induire les autres à accepter un billet qui paraît représenter telle somme, et qui en réalité ne représente rien. Qu'on atteigne ce but en copiant les formes des lettres et les symboles, comme dans le billet de banque faux, ou en copiant les formules, comme dans le billet de complaisance, il n'importe. Dans les deux cas, on donne une apparence de valeur à ce qui n'a aucune valeur; et c'est à créer cette apparence que consiste le crime. En général, il est vrai, l'endosseur du billet de complaisance espère être à même de le rembourser à l'échéance. Mais si l'on est tenté de l'excuser là-dessus, qu'on songe à tant de gens qui s'étaient procuré de l'argent à l'aide de faux et dans l'espoir de le rembourser à temps, et n'en furent pas moins déclarés faussaires; on verra par là que l'allégation est insuffisante.

Donc nous soutenons que les faiseurs de billets de complai-

sance doivent être rangés parmi les faussaires. Si la loi les traitait comme tels, y gagnerait-on beaucoup ? Nous ne sommes pas à même de le dire. Il faudrait tenir compte de plusieurs questions : Un tel changement n'aurait-il pas l'inconvénient de suspendre les nombreuses et inoffensives transactions qui se font entre gens solvables sous le couvert de cette fiction? Supposons qu'on punisse l'emploi des mots « valeur reçue » quand il n'y a pas eu versement de valeur, n'en résultera-t-il pas simplement qu'on verra une nouvelle sorte de billets, où ces mots seront supprimés ? Est-il plus avantageux que les billets portent ou ne portent pas sur eux-mêmes la preuve qu'ils représentent ou ne représentent pas des marchés effectifs? Cela ne restreindrait-il pas un crédit illégitime, si les banquiers et escompteurs trouvaient, sur certains billets qui leur viennent avec l'endos de purs spéculateurs ou de commerçants de paille, l'aveu que ces billets sont de complaisance ? Mais nous ne voulons pas nous lancer dans une discussion accessoire. Il s'agit ici seulement de la morale du sujet.

Toutefois, pour mesurer exactement l'étendue du mal, il faut rappeler ici deux choses : que les transactions frauduleuses ainsi accomplies sont nombreuses; puis, que chacune d'elles en entraîne le plus souvent beaucoup d'autres. Le premier mensonge est d'ordinaire le père d'autres mensonges, qui à leur tour donnent naissance à une descendance encore plus nombreuse ; et ainsi de suite, de génération en génération, la progression continue. Lorsque A et B se trouvent à la veille de l'échéance de leurs mille livres, et voient que les bénéfices de leur spéculation n'arrivent pas; quand ils s'aperçoivent,

comme il arrive souvent, que le placement s'est terminé par une perte au lieu d'un gain, ou que le moment n'est pas venu de réaliser les profits espérés ; ou que les profits, s'il y en a, ne couvrent pas les dépenses extravagantes où dans l'intervalle ils se sont rués de confiance; quand, en un mot, ils voient qu'ils ne peuvent retirer le billet, ils n'ont qu'un expédient : de faire d'autres billets pour payer le premier. Et pendant qu'ils y sont, ils se disent d'ordinaire qu'ils feront aussi bien de prendre plus qu'il ne faut pour faire face à leurs engagements courants. A moins que, par bonheur, un grand succès ne les mette à même de se tirer de là, ils recommencent le même jeu encore et encore. Tant qu'il ne se produit pas une crise momentanée, ils se maintiennent ainsi à flot ; et de fait, ils ont, grâce aux nombreux billets à leurs noms qu'on voit circuler avec des endos respectables, un air de prospérité qui gagne la confiance, et leur fait obtenir plus aisément qu'au premier abord des ouvertures de crédit.

Il arrive parfois que l'entreprise est montée bien plus grandement : on a des hommes, répandus dans différentes villes à travers le royaume, et même dans différentes parties du monde, pour accepter les billets ; alors les apparences sont encore mieux gardées, et l'on réussit bien mieux à jeter de la poudre aux yeux. Toutefois, comme toutes ces affaires sont menées avec un capital emprunté, dont il faut payer les intérêts; comme pour maintenir cette volerie organisée, il faut de perpétuelles dépenses, et de temps en temps des sacrifices extraordinaires ; comme enfin le système entraîne nécessairement une façon de spéculer imprudente, la fabrique de faux est à peu

près sûre de sauter un beau jour; et en sautant, de ruiner ou de mettre dans l'embarras et ses créanciers, et bien d'autres.

Le mal ne se borne pas à ces souffrances que de temps en temps ce système inflige directement à d'honnêtes commerçants. Il y a d'autres maux qu'il leur cause indirectement. Ces fabricants de faux crédit servent ordinairement d'instruments pour faire baisser les prix au-dessous de leur niveau naturel. Pour se tirer d'embarras, ils sont forcés de temps à autre de vendre à perte : autrement, il leur faudrait s'arrêter net. Bien que le cas se présente rarement pour chacun d'eux, toutefois, si l'on considère le nombre total des industriels de cette espèce dans chaque genre de commerce, on voit à tout instant l'un d'entre eux être réduit à des sacrifices, et faire fléchir le marché à contre-temps. Bref, le capital qu'on a tiré par fraude de certains commerçants, on le dissipe en partie à des opérations qui empêchent le reste des commerçants de faire des affaires rémunératrices : heureux quand ces derniers ne se trouvent pas jetés dans des embarras sérieux.

Pourtant, s'il faut dire toute la vérité, l'arrêt que mériten ces vampires du commerce ne doit pas tomber sur eux seuls; mais il doit frapper plus ou moins sur une classe d'hommes bien plus nombreuse. Entre le faiseur de projets sans le sou qui se fait donner un capital au moyen de fausses promesses, et le commerçant honnête qui ne contracte pas plus d'engagements qu'il n'en peut tenir, tous les degrés sont occupés. Des affaires qu'on exploite uniquement avec le capital d'autrui après l'avoir obtenu par des faux, nous arrivons aux affaires où il y a un dixième de capital réel, et neuf dixièmes de capital

pris à crédit; à d'autres affaires où la proportion du capital réel au fictif est un peu plus forte; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on rencontre cette classe très-étendue d'hommes qui dépassent un peu leurs moyens. C'est par des degrés insensibles que nous allons d'un extrême à l'autre, et les coupables les plus pardonnables ne sont pas purs absolument de la tache dont les autres sont si manifestement souillés.

Obtenir plus de crédit qu'ils n'en auraient si l'état de leurs affaires était connu pleinement, tel est leur but à tous; et quand le crédit est en partie découvert, au lieu de l'être tout à fait, la différence est seulement dans le degré. Bien des gens commencent à le voir, la propagation des fraudes indirectes n'est pas la moindre cause de nos désastres commerciaux. A prendre les choses en gros, la tendance de chaque commerçant est d'hypothéquer le capital d'autres commerçants aussi bien que le sien propre. Et quand A a emprunté la puissance du crédit de B, et B celle du crédit de C, et C de A; quand dans tout le monde commercial chacun a pris des engagements qu'il ne peut remplir sans un secours direct ou indirect; quand chacun doit compter sur l'aide de quelque autre, pour se sauver de la ruine, alors une catastrophe est inévitable. La punition de l'immoralité de tous peut être retardée; mais elle arrivera un jour ou l'autre.

Naturellement nous ne pouvons, dans un si court espace, donner une idée exacte de la moralité moyenne du commerce. D'un côté, nous n'avons pu donner qu'un petit nombre d'exemples typiques des malversations qui déshonorent le commerce. D'autre part, il nous a fallu les abstraire de leur

milieu; il faudrait tenir compte de la masse énorme de transactions honnêtes au milieu desquelles ces faits sont noyés. En accumulant des faits de ce genre, on aggraverait considérablement l'arrêt; si on les disperse dans cette quantité immense de négociations équitables qui se concluent chaque jour, le verdict se trouvera grandement mitigé. Cependant, après toutes ces atténuations, nous craignons que l'état des choses ne soit détestable. Et en cela, notre jugement ne se fonde pas tant sur les faits ci-dessus exposés, que sur l'opinion commune de tous ceux qui nous ont renseignés. Chez tous, nous avons trouvé, comme résultat d'une longue expérience personnelle, cette conviction, que le commerce est essentiellement corrompu. Ces hommes, qui sont dans les affaires, parlaient sur des tons divers, chacun selon son caractère, celui-ci avec dégoût, celui-là avec découragement, tel avec indignation, ce dernier avec ironie; tous exprimaient ou laissaient voir la même conviction. Si nous laissons de côté le haut commerce, quelques genres de négoce tout à fait spéciaux, et les cas exceptionnels où un homme a réussi à s'emparer absolument du marché, les juges compétents s'accordent pour attester, que le succès ne va pas avec une stricte intégrité. Pour vivre dans le monde des affaires, il semble qu'on soit forcé d'en adopter la morale, sans aller au-delà ni rester en deçà, sans vouloir être ni moins ni plus honnête. Ceux qui tombent au-dessous de ce qu'exige ce programme sont expulsés; ceux qui s'élèvent au-dessus sont ramenés au niveau, ou ruinés. Pour se défendre, l'homme civilisé devient sauvage parmi les sauvages; de même pour se défendre, le commerçant qui a des scrupules est forcé de de-

venir aussi peu scrupuleux que ses concurrents. On a dit que la loi des créatures vivantes c'est : « Manger et être mangé; » de même, on peut dire de la société des commerçants que sa loi est : « Tricher et être triché. » Un système d'âpre concurrence, qui se développe, comme celui que nous voyons, sans contrôle moral suffisant, n'est ni plus ni moins que le cannibalisme érigé en institution, entre commerçants. Il n'y a que deux alternatives : se servir des mêmes armes que ses antagonistes, ou être vaincu et dévoré.

Parmi les questions que fait naître cette conclusion, voici une des plus naturelles : Est-ce que les préjugés si enracinés à l'égard du commerce et des commerçants, ne se trouvent pas par là pleinement justifiés? Ces vilenies et ces malhonnêtetés, et la dégradation morale qu'elles supposent, ne donnent-elles pas raison à ceux qui n'ont que mépris pour les gens de négoce? On s'attend sans doute à nous voir répondre sans hésiter : oui; mais nous doutons très-fort que ce soit la vraie réponse. Notre opinion est plutôt que ces délits sont les produits naturels du caractère anglais moyen, sous l'influence de circonstances particulières. Il n'y a aucune bonne raison d'affirmer que les classes commerçantes valent, au fond, moins que d'autres. Prenez au hasard des hommes de classes supérieures et inférieures : ce qu'il y a de plus probable, c'est que, dans les mêmes cas, ils feront de même. Et, au fait, les commerçants pourraient bien renvoyer la balle. Qui est celui qui épilogue sur leurs méfaits? Un avoué? Il ne serait pas long de le réduire au silence : qu'il se rappelle les noirceurs sans nombre dont est souillée la réputation de la confrérie. Un

avocat? Et l'habitude, si fréquente dans son corps, de plaider les causes qu'on sait mauvaises! et l'usage établi de toucher des honoraires pour l'ouvrage qu'on ne fait pas! Sa critique lui revient en pleine poitrine. Est-ce la presse qui se fait l'organe de l'arrêt? Le condamné peut rappeler à ceux qui écrivent, qu'il n'est guère honnête de rendre un verdict précis sur un livre qu'on a à peine effleuré, ou de faire le panégyrique d'un méchant ouvrage s'il est d'un ami, tout en traitant à la légère un bon livre, s'il est d'un ennemi; il peut encore demander si ceux qui, sur l'ordre d'un chef, écrivent ce qu'ils ne croient pas, ne sont pas coupables d'une faute grave, celle de falsification de l'opinion publique.

En outre, les commerçants peuvent soutenir que bon nombre de leurs fraudes leur sont imposées par l'injustice de leurs clients. Ils peuvent, surtout les marchands de nouveautés, mettre en avant ce fait : on a l'habitude de leur faire des demandes de rabais qui prouvent qu'on se soucie peu de leur laisser des profits raisonnables; et pour se défendre contre ceux qui veulent économiser à leurs dépens, ils sont forcés d'indiquer des prix au-dessus de ceux qu'ils ont l'intention d'exiger. Ils pourraient ajouter encore que souvent ils sont réduits à la gêne par leurs plus riches clients, qui négligent de payer leurs comptes, et que c'est là une cause de leurs malversations : car ils se trouvent contraints par là à user de tous les moyens, légitimes ou illégitimes, pour se procurer de quoi faire face à leurs engagements. Comme preuve du tort que leur font les gens étrangers au commerce, ils pourraient citer l'exemple bien connu des grands boutiquiers du West-End, qui ont été

ruinés par l'inexactitude de leurs clients, ou réduits à suspendre périodiquement leurs paiements : c'était leur seul moyen de faire régler leurs mémoires. Et alors, ayant ainsi fait voir que tous ces gens si indifférents aux droits d'autrui n'ont en cela nulle excuse, les commerçants pourraient demander s'ils seront les seuls à être blâmés, lorsque luttant contre une concurrence sans merci (ce qui est une excuse), ils montreront la même indifférence sous d'autres formes.

Bien plus, même envers les gardiens de la droiture dans la vie sociale, envers les législateurs, ils pourraient recourir à cet argument du *tu quoque :* ils demanderaient si corrompre le serviteur d'un client, c'est donc pis que de corrompre un électeur? ou si, d'obtenir des suffrages à l'aide de discours électoraux à effets, pleins de déclarations mensongères accommodées au goût des électeurs, ce n'est pas aussi mal que d'obtenir une commande en trompant sur la quantité des marchandises? Non, une recherche exacte montrerait, selon toute probabilité, qu'il y a peu de classes, s'il y en a, qui soient pures de toute malhonnêteté; et que les fautes sont partout égales, *eu égard aux tentations*, à celles que nous avons exposées. Sans doute elles ne seront pas aussi viles ni aussi grossières, quand les circonstances n'inspireront pas la petitesse ni la grossièreté; elles ne seront pas aussi constantes ni aussi organisées, quand le milieu n'aura pas tendu à les rendre habituelles. Mais, ces restrictions faites, il y aurait, croyons-nous, beaucoup à dire en faveur de la thèse suivante : les classes commerçantes ne sont en elles-mêmes ni meilleures ni pires que d'autres; elles sont

induites aux habitudes honteuses qu'on leur voit par des causes extérieures.

Une autre question, qui naît ici naturellement, c'est de savoir si ces maux ne vont pas en empirant? Parmi les faits que nous avons cités, bon nombre sont de nature à le faire croire. Et toutefois, il y a beaucoup d'autres faits qui nous font incliner avec non moins de force de l'autre côté. En pesant les probabilités, nous arrivons à penser que l'attention bien plus grande, accordée aujourd'hui par le public à ces questions, est elle-même une cause d'erreur : on est porté à croire que les maux récemment reconnus sont des maux récents; tandis qu'en réalité, dans le passé, ils ont été seulement méconnus, ou moins connus. Il est certain qu'il en a été ainsi pour le crime, pour la misère, pour l'ignorance du peuple; et il est bien probable qu'il en est ainsi actuellement pour les malhonnêtetés du commerce. On peut dire des individus en général que leur élévation dans l'échelle des êtres se mesure par leur degré de conscience du moi; de même, en un sens, pour les sociétés. Les sociétés avancées et dont l'organisation est élevée, se distinguent de leurs inférieures par le développement de ce qui est comme *la conscience du moi social:* un sentiment, résidant en chaque citoyen, de l'état où est l'ensemble des citoyens. Chez nous, par bonheur, il y a eu dans ces dernières années, un développement considérable de cette conscience du moi social; et c'est à cela, croyons-nous, qu'il faut surtout attribuer l'illusion d'un accroissement dans les malversations commerciales.

Les faits relatifs au commerce d'autrefois, qui sont arrivés

jusqu'à nous, confirment cette hypothèse. Defoë, dans son « Parfait commerçant Anglais, » mentionne entre autres manœuvres des détaillants, l'usage de faire arriver dans leurs boutiques un faux jour, en vue de donner une apparence trompeuse à leurs marchandises. Il nous parle de « la rhétorique des boutiques, » du « flux de mensonges, » que les commerçants avaient coutume de débiter à leurs clients; il cite leur excuse, c'est qu'ils ne pourraient vivre sans mentir. Il dit qu'il n'y avait peut-être pas un commerçant qui n'eût de la monnaie fausse ou de bas aloi, qu'il faisait passer quand il pouvait; et que des gens, même des plus honnêtes, étaient fiers de leur talent quand ils pouvaient se défaire de leur mauvaise monnaie. Ces faits montrent que les mœurs commerciales d'alors n'étaient en aucune façon supérieures aux nôtres; et si l'on se rappelle les nombreuses lois qu'il fallut faire autrefois pour prévenir des fraudes de toutes sortes, on verra que la conclusion sous-entendue est la même. On peut, au reste, tirer même conclusion de l'état général de la société.

Alors que, à chaque nouveau règne, le gouvernement abaissait l'aloi des monnaies, il eût été bien difficile que la moralité des classes moyennes fût plus élevée qu'aujourd'hui. Parmi des générations d'hommes si peu sensibles aux droits de leurs semblables, que la traite des esclaves leur semblait justifiable; bien plus, que le premier auteur de la traite était récompensé de ce haut fait par le droit d'en porter le souvenir gravé dans ses armes, il n'était guère possible que les hommes eussent plus de respect qu'à présent pour les droits de leurs concitoyens. Quand une époque a été caractérisée par une admi-

nistration de la justice assez inefficace pour laisser subsister dans Londres des repaires de criminels qui défiaient la loi, et sur toutes les grandes routes des voleurs qui l'éludaient, elle ne saurait s'être distinguée par une grande équité dans les affaires de commerce. Mais, au contraire, un temps comme le nôtre, qui a vu l'opinion publique imposer aux législateurs tant de changements équitables dans la société, ne doit probablement pas être un temps où l'injustice dans les relations entre individus va croissant. Toutefois, d'autre part, on ne peut nier que parmi les malhonnêtetés sus-indiquées, il n'y en ait beaucoup de création moderne. Plusieurs sont passées à l'état d'institutions dans ces trente dernières années; et d'autres ne font que de naître. Comment accorder ces contradictions apparentes?

La tâche ne nous paraît pas difficile. Les fraudes *considérables* et *directes* sont allées diminuant; les fraudes *petites* et *indirectes* sont allées croissant, tant en variété qu'en nombre: tout est là. Et cela s'accorde bien avec cette opinion, que la morale commerciale est plus élevée qu'elle n'était. Car si nous omettons, comme éléments étrangers à la question, le frein des peines civiles et religieuses, et si nous cherchons quel est le frein moral suprême qui retient un homme d'entreprendre sur un autre, nous trouvons qu'il consiste à ressentir par sympathie la peine qu'on a causée. Maintenant la vivacité de la sympathie, dépendant de la vivacité avec laquelle on se représente cette peine, varie avec la nature des cas. Elle peut être assez puissante pour empêcher des méfaits qui causeraient une grande souffrance, sans l'être encore assez pour empêcher des

méfaits qui causeront seulement un léger tort. Assez vive pour retenir un homme de rien faire qui pût violer directement le droit de telle personne, elle peut n'être pas assez vive pour le retenir de faire ce qui causera du tort par des voies détournées à des inconnus. Et les faits s'accordent avec cette conclusion : le frein moral est d'autant plus fort que les mauvaises conséquences de l'acte se représentent avec plus de clarté. Bien des gens qui auraient horreur de prendre de l'argent dans une poche ne se font pas scrupule de falsifier leurs denrées ; et tel qui n'a jamais songé à faire passer une pièce fausse, aura cependant sa part dans les tromperies d'une banque par actions. Ainsi, comme nous l'affirmons, si les formes de fraude les plus subtiles et les plus complexes se multiplient, cela concorde bien avec un progrès général de la moralité ; étant donné d'ailleurs que les fraudes grossières vont en décroissant simultanément.

Mais la question essentielle n'est pas tant de savoir si les mœurs commerciales sont meilleures ou pires que par le passé ; mais plutôt pourquoi elles sont si mauvaises. Pourquoi, dans cet état de civilisation où nous sommes, y a-t-il tant de traces de l'ingénieux égoïsme du sauvage ? Pourquoi après une éducation où l'on a mis tant de sollicitude à nous enseigner la droiture, le reste de la vie est-il un tissu de coquineries ? Pourquoi, en dépit de toutes les exhortations que les commerçants écoutent le dimanche, persévèrent-ils dès le lendemain matin dans leurs méfaits ? Quelle est cette puissance si irrésistible, qui neutralise à peu près la discipline de l'éducation, de la loi, de la religion ?

On pourrait indiquer bien des causes secondaires; nous les passerons sous silence, afin de parler plus à l'aise de la cause principale. Pour épuiser le sujet, il faudrait toucher deux mots de la crédulité des consommateurs, qui croient aux avantages impossibles qu'on fait briller à leurs yeux; et deux mots aussi de leur avidité qui les pousse toujours à vouloir avoir plus qu'ils ne devraient, et encourage le marchand à les séduire par des offres trompeuses. De plus, la densité croissante de la population rend la vie de plus en plus difficile : c'est peut-être bien encore là une cause qui a son importance. Puis on veut donner à ses enfants une éducation de plus en plus élevée, et il en coûte davantage que par le passé : c'est de quoi il faut aussi tenir compte. Mais toutes ces causes sont relativement insignifiantes. Le véritable aiguillon qui pousse les commerçants à ces malversations, c'est un désir ardent d'être riche. Et si on demande : pourquoi ce désir ardent? il faut répondre : à cause de la considération qu'on accorde sans discernement à la richesse.

Se distinguer du commun des mortels, être quelqu'un, se faire un nom, une situation, tel est l'objet de l'ambition universelle; et pour y atteindre, le moyen le plus sûr et le plus aisé, c'est d'amasser une fortune. On apprend cela de très-bonne heure. A l'école, l'enfant voit qu'on fait la cour à son camarade que ses parents viennent voir en voiture; et l'enfant pauvre, qui par son trousseau insuffisant révèle la gêne de sa famille, a bientôt gravé dans sa mémoire cette maxime : que la pauvreté est méprisable. A son entrée dans le monde, les leçons qu'il a reçues touchant la noblesse de l'abnégation, le

respect dû au talent, la beauté d'une vie très-pure, sont bien vite neutralisées par l'expérience : les actions des hommes lui prouvent qu'ils ne jugent pas là-dessus la valeur des choses. Il s'aperçoit bientôt que s'il veut s'attirer de ses concitoyens toutes les marques possibles de respect, un moyen à peu près sûr, c'est d'appliquer toute son énergie à amasser du bien, tandis que tout autre moyen réussit rarement; que si on réussit à se les attirer par d'autres moyens, ce n'est pas encore un respect sans réserve : il s'y joint d'ordinaire un petit air plus ou moins sensible de protection. Alors en outre, le jeune homme s'aperçoit qu'il peut fort bien arriver à la richesse avec ses médiocres talents, tandis que pour se distinguer par de brillantes découvertes, ou par des actes héroïques, ou par des chefs-d'œuvre, il faut des facultés et un cœur qu'il n'a pas; il se dévoue donc corps et âme au commerce : cela se comprend bien.

Nous ne voulons pas dire que les gens font avant d'agir tous ces raisonnements avec pleine conscience; mais ces conclusions sont les résultats inconscients de leur expérience quotidienne. Depuis leur enfance tout ce qu'ils ont entendu et vu a engendré en eux cette idée, que richesse et considération sont les deux faces d'une même réalité. Cette idée grandit avec eux, se fortifie avec eux, et devient enfin à peu près ce que nous pourrions appeler une conviction organique. Et c'est en vertu de cette conviction organique qu'ils dépensent toutes leurs forces à gagner de l'argent. Nous soutenons que le principal aiguillon, ici, ce n'est pas l'amour de la richesse elle-même, mais l'amour des applaudissements et de la situation que nous vaut

la richesse. Et sur ce point, nous nous trouvons d'accord avec différents commerçants intelligents, avec qui nous avons causé de ce sujet.

Il n'est pas croyable que des hommes s'épuisent le corps et l'esprit, comme ceux-là font, uniquement en vue des avantages matériels que procure l'argent. Qui voudrait se charger, outre son travail, d'un nouveau souci d'affaires en vue de mettre dans sa cave un vin de choix dont il boirait seul? Celui qui accepte cette charge l'accepte pour avoir du bon vin à offrir à ses hôtes, et s'attirer leurs éloges. Quel marchand resterait une heure de plus par jour à son bureau, uniquement pour avoir dans un quartier meilleur une maison plus grande où il serait plus à l'aise? S'il ne s'agit que de santé et de bien-être, il sent qu'il perdra au change; et il ne se laisserait jamais persuader, n'était le surcroît de considération que lui vaudra sa nouvelle maison. Où est l'homme qui consentirait à passer les nuits à combiner des moyens d'accroître son revenu, dans l'espoir de pouvoir donner à sa femme une voiture, s'il ne s'agissait que de la voiture en elle-même? Mais la voiture lui donnerait *de l'éclat* [1], et c'est pour cela qu'il se jette dans ces tracas nouveaux. Ces vérités sont tellement évidentes, tellement connues, que nous serions honteux d'y insister, si la question ne l'exigeait.

Or, si le désir d'obtenir les hommages que la fortune nous assure est la principale cause de cette ardeur à poursuivre la fortune, alors c'est à ceux qui accordent ces hommages (lors-

1. En français dans le texte. (TR.)

qu'ils le font, comme aujourd'hui, avec peu de discernement) qu'il faut s'en prendre des malhonnêtetés où cette ardeur entraîne les commerçants. Lorsque le boutiquier, à la suite d'une bonne année, et l'avenir s'annonçant bien, a cédé aux demandes de sa femme, et remplacé son ancien mobilier par un nouveau, qui lui coûte au-delà de ce que ses revenus lui permettaient; quand ensuite, au lieu de l'accroissement de profits qu'il espérait; l'année suivante lui amène une baisse d'affaires; quand il voit ses dépenses dépasser son revenu; alors la tentation est bien forte, d'adopter quelque falsification récemment inventée ou quelque autre malversation. Lorsque le marchand en gros, s'étant fait connaître par un peu d'étalage, commence à donner des dîners qui conviendraient à des bourses dix fois plus riches, et à se jeter dans d'autres dépenses à l'avenant; quand, ayant quelque temps mené ainsi un train trop coûteux, il s'aperçoit qu'il ne peut s'arrêter sans compromettre sa situation; alors il est poussé presque irrésistiblement à des opérations plus vastes, invité à entreprendre au-dessus de ses forces, à se faire ouvrir plus de crédit qu'il ne devrait, à s'engager dans cette série de méfaits de plus en plus compliqués, au bout desquels est une honteuse banqueroute. Et si tels sont les faits, faits indiscutables, alors on ne peut se soustraire à cette conclusion : que l'admiration aveugle dont la société se prend pour la seule richesse et l'étalage de la richesse, est la vraie source de ces fautes sans terme.

Oui, le mal est plus profond qu'il ne paraît; c'est une plante qui va chercher sa substance bien loin sous la surface. Ce système gigantesque de malhonnêtetés, qui se ramifie et prend

toutes les formes imaginables de la fraude, a des racines qui plongent sous notre édifice social tout entier, et, envoyant ses fibrilles jusque dans nos maisons, tire sa sève de nos paroles et de nos actes. Dans chaque salle à manger, une radicelle de cette plante trouve sa nourriture, quand la conversation tombe sur les spéculations heureuses de tel et tel, son ardeur à arriver, sa richesse probable; sur l'héritage considérable qu'a fait récemment un tel, sur le riche mariage de tel autre, car parler ainsi d'un homme, c'est lui rendre un de ces hommages tacites pour lesquels les hommes luttent. Chaque salon lui fournit un aliment : c'est cette admiration qu'on accorde à ce qui est cher, à ces soieries qui sont « riches, » c'est-à-dire coûteuses; à des robes qui contiennent une masse énorme de matériaux, c'est-à-dire qui sont coûteuses; à des dentelles faites à la main, c'est-à-dire coûteuses; à des diamants rares, c'est-à-dire coûteux; à des porcelaines de Chine qui sont vieilles, c'est-à-dire coûteuses. Et de cette masse de petites remarques, de menus détails de conduite, qui, dans tous les cercles, révèlent à chaque heure combien l'idée d'honorabilité est étroitement liée à celle d'un grand train de dépenses, la plante tire une nouvelle sève.

Nous sommes tous coupables. Tous, de bon gré ou non, nous servons d'organes à l'opinion établie. Même celui qui la désapprouve n'a pas le courage de traiter une vertu dépenaillée aussi cordialement qu'il ferait si elle était entourée de luxe. Vous auriez de la peine à trouver un homme qui ne traitât pas avec plus de civilité un fripon vêtu de drap fin qu'un fripon habillé de futaine. Après avoir fait paraître de la défé-

rence pour un riche grossier, ou pour un heureux coquin, les hommes, pour satisfaire leur conscience, déchargent en leur particulier leur mépris; mais ensuite, quand ils se retrouvent en face de cet appareil imposant dont s'enveloppe la nullité, ils font comme devant. Et tant que la nullité imposante obtient toutes les marques extérieures du respect, tant qu'on lui cache le dédain qu'elle inspire, naturellement elle est florissante.

De là vient que les gens persévèrent dans ces agissements coupables que tout condamne. Ils peuvent ainsi s'assurer une considération qui ne part sans doute pas du cœur, mais qui, à ne voir que les apparences, vaut le plus sincère hommage. Quand un homme a gagné sa richesse par une vie de fripon, qu'est-ce que cela lui fait, que son nom soit en tous lieux le synonyme de fourbe? N'a-t-il pas eu l'honneur officiel d'être deux fois élu maire de sa ville (historique)? et cet honneur, joint à la considération qu'on fait voir pour sa personne, ne l'emporte-t-il pas à ses yeux sur tout ce qu'on dit de lui et dont il n'entend peut-être pas un mot? Quand, peu d'années après le scandale de ses iniquités commerciales, un marchand arrive à la plus haute distinction civile que le royaume ait à offrir, et cela encore, avec l'aide de ceux qui connaissent le mieux ses fautes, n'est-ce pas là un encouragement, et pour lui et pour d'autres, à dédaigner la droiture pour chercher à gagner? Si, après avoir écouté un sermon qui dénonce implicitement les malhonnêtetés dont il est coupable, le riche malfaisant trouve à la porte de l'église ses voisins qui se découvrent devant lui, est-ce que cette approbation tacite n'est pas

bien capable d'effacer l'effet de tout ce qu'il a entendu? En vérité, pour la grande majorité des hommes, l'expression visible de l'opinion publique est le plus puissant des aiguillons et des freins. Voulez-vous juger du pouvoir de cette surveillance? figurez-vous que vous allez vous promener dans la rue en costume de boueur, ou colporter des légumes de porte en porte. Vous sentirez alors, probablement, que vous aimeriez mieux commettre quelque faute contre la morale que de rompre ainsi en visière aux usages, et d'en supporter le ridicule. Alors vous éprouverez quel puissant frein c'est pour les hommes que la désapprobation ouverte de leurs semblables; et combien, d'autre part, les applaudissements de leurs semblables leur sont un aiguillon incomparable. Représentez-vous bien ces faits, et vous verrez que l'immoralité du commerce doit être en grande partie attribuée à l'immoralité de l'opinion publique.

Il ne faut pas aller croire, là-dessus, que nous condamnons le respect accordé à la richesse bien acquise et bien employée. Avec sa signification primitive, et contenu dans de justes limites, le sentiment dont s'inspire un tel respect est bon. D'abord, la richesse est le signe de l'intelligence; et celle-ci est toujours respectable. Avoir acquis du bien honnêtement, cela suppose de l'esprit, de l'énergie, de l'empire sur soi; toutes choses dignes de l'hommage qu'on leur accorde d'une façon indirecte quand on en admire les effets. De même, de savoir bien administrer et accroître son patrimoine, cela demande aussi des vertus particulières : une telle conduite a donc droit à sa part de louanges. Et outre qu'ils méritent les applaudis-

sements pour leurs talents, les hommes qui gagnent une fortune et l'augmentent les méritent encore, comme bienfaiteurs de la chose publique. Car celui qui, étant manufacturier ou marchand, a su, sans faire tort à autrui, amasser du bien, celui-là prouve par le fait qu'il s'est acquitté de ses fonctions mieux que d'autres, qui n'ont pas réussi. Ayant plus d'adresse, plus de jugement, ou plus d'économie que ses concurrents, il a tenu son rôle d'une façon plus avantageuse pour les intérêts publics. Ses profits extraordinaires ne sont qu'une partie du surcroît de produits qu'il a obtenu avec une même mise de fonds : le surplus, c'est les consommateurs qui en ont profité. Et de même, le propriétaire foncier qui, par des dépenses faites à propos, a accrû la valeur (c'est-à-dire la fertilité) de son bien, a par là accrû la masse du capital national. De toutes façons donc, il est bien que la richesse acquise justement et bien employée, reçoive son légitime tribut d'admiration.

Mais ce que nous condamnons comme la principale cause de la malhonnêteté commerciale, c'est l'admiration *sans discernement*, admiration qui s'inquiète peu ou point du caractère du riche. Si, comme il arrive très-généralement, on a du respect pour de pures apparences qui ne prouvent rien quant à la valeur intérieure de l'homme, qui bien plus recouvrent son indignité personnelle, alors ce sentiment est corrompu. Cette idolâtrie, qui adore le symbole indépendamment de la chose symbolisée, est la racine de tous les maux que nous avons décrits. Tant que les hommes accordent leur respect à ces bienfaiteurs de la société qui sont devenus riches par des moyens honnêtes, ils offrent au travail un puissant encouragement;

mais quand ils accordent une partie de ce respect à ces malfaiteurs sociaux qui sont devenus riches par la malhonnêteté, alors ils favorisent la corruption, alors ils se font les complices de toutes ces fraudes commerciales.

Quant au remède, il n'y en a évidemment qu'un, d'après ce qui précède : c'est une opinion publique épurée. Quand cette horreur que la société montre aujourd'hui pour le vol direct, elle la manifestera pour le vol indirect de tout degré, alors ces vices commerciaux disparaîtront. Le jour où non-seulement le commerçant qui falsifie ses marchandises ou trompe sur la mesure, mais aussi le marchand qui entreprend au-dessus de ses forces, le directeur de banque qui favorise des récits exagérés, et le directeur de chemins de fer qui nie sa responsabilité pécuniaire, en seront au point qu'on les mettra dans un même sac avec les coupeurs de bourse, et qu'on les traitera avec le même mépris; alors les mœurs commerciales deviendront ce qu'elles devraient être.

Toutefois, nous avons peu d'espoir de voir l'opinion publique se monter bientôt à un ton si élevé. Le présent état de choses semble être, pour une grande part, l'accompagnement nécessaire de la phase actuelle du progrès. Dans tout le monde civilisé, surtout en Angleterre et en Amérique, l'activité sociale est presque entièrement tournée vers le développement de la prospérité matérielle. Subjuguer la nature, porter notre puissance productrice et distributive au plus haut point de perfection, telle est la tâche de notre temps, et probablement celle de bien des générations à venir. Et comme, aux temps où la défense nationale et la conquête étaient la grande affaire, la

valeur militaire était honorée par-dessus tout ; de même aujourd'hui la grande affaire étant le développement de l'industrie, l'honneur est attribué avant tout à ceux qui aident en quelque façon aux progrès de l'industrie. La nation anglaise est à présent dans un état que nous pouvons appeler la diathèse[1] commerciale; et l'admiration exagérée de la richesse paraît en être l'accompagnement nécessaire; le lien entre ces deux choses est bien plus visible encore dans le culte des Américains pour le « Tout-Puissant Dollar ». Et tant que durera la diathèse commerciale, avec son critérium de la valeur des hommes, les maux que nous avons esquissés ne peuvent être, croyons-nous, qu'imparfaitement guéris. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, d'espérer que les hommes distingueront les deux richesses : celle qui représente une supériorité personnelle et des services rendus à la société, et l'autre. Les symboles, les apparences sont en possession de gouverner les masses dans le monde entier, et en ont pour longtemps à y rester. Même les esprits cultivés qui sont en garde contre les préjugés nés de l'association des idées, et qui s'efforcent de séparer la réalité de l'apparence, ne peuvent échapper à l'influence de l'opinion reçue. Nous devons donc nous contenter de demander une amélioration lente.

Pourtant, on peut même aujourd'hui arriver à quelque résultat, en protestant avec vigueur contre l'adoration du pur succès. Et il importerait que cette protestation fût faite, à cause de la faveur générale que rencontre ce sentiment vicieux.

1. En médecine on appelle *diathèse* l'état général d'un sujet malade, par opposition aux accidents secondaires et plus visibles qui en résultent. (TR.)

Quand on voit l'un de nos moralistes principaux prêcher, avec une véhémence croissante, la sanctification par la force; quand on nous dit que, si un égoïsme troublé par des remords est méprisable, un égoïsme assez intense pour fouler aux pieds tout ce qui s'oppose à sa marche impitoyable vers son but, est digne de toute admiration; quand on voit une puissance, quelle qu'en soit l'espèce et la direction, dès qu'elle est assez grande, trouver des gens qui la proposent à notre respect, on a lieu de craindre que l'enthousiasme général pour le pur succès, et aussi les vices commerciaux dont il est l'aiguillon, ne soient près de s'accroître plutôt que de diminuer. Ce n'est pas par ce culte de la brutalité, succédant au culte de l'héroïsme, que la société doit devenir meilleure; c'est, tout au contraire, par une critique sévère des moyens qui ont préparé le succès; c'est en honorant les formes les plus hautes et les moins égoïstes de l'activité.

Heureusement, il y a déjà des signes de la naissance de cette opinion publique plus morale. C'est une doctrine qui peu à peu se fait accepter sans discussion, que les riches ne doivent plus, comme au temps passé, consacrer leur vie à leurs propres plaisirs; mais qu'ils doivent se dévouer au bien-être général. D'année en année, l'amélioration du peuple occupe une plus large part de l'attention des classes supérieures. D'année en année, elles s'appliquent avec une énergie croissante à contribuer au progrès matériel et mental des masses. Et ceux qui, dans leur sein, ne concourent pas à l'accomplissement de cette noble tâche, on commence, sur l'exemple de ces classes elles-mêmes, à les regarder avec un mépris plus ou moins marqué.

Ce fait si récent et si encourageant de l'histoire des hommes, cette chevalerie nouvelle et meilleure, promet de nous créer une idée plus haute de l'honneur, et ainsi de remédier à bien des maux : entre autres, à ceux que nous avons détaillés. Le jour où la richesse acquise par des moyens illégitimes n'amènera que disgrâces; où la richesse bien acquise obtiendra le tribut d'éloges qui lui est dû, sans plus, tandis que les plus beaux hommages seront réservés à ceux qui consacrent leur énergie et leurs talents aux œuvres les plus nobles; alors soyons certains que beaucoup de bonnes choses s'accompliront, et notamment, que les mœurs commerciales s'épureront grandement.

ATENEO BARCELONÉS

VI

L'UTILE ET LE BEAU

(*The Leader*, Janvier 1852. — Mai 1854.)

L'utile devient le beau, quand il cesse d'être utile. — Exemples : Beauté d'un paysage sauvage. — Beauté d'un château-fort. — Les croyances des anciens, devenues machines poétiques : les dolmens, les fées, les mythes grecs. — Les peintres ont donc raison de ne point copier les scènes de la vie actuelle.

Explication de ces faits : le contraste, condition de toute beauté.

(TR.)

ATENEO BARCELONES

C'est Emerson, dans un de ses Essais, qui le remarque : Ce que la nature a jadis créé afin de pourvoir à un besoin, ensuite elle s'en sert comme d'ornement; et il cite en exemple la structure d'un coquillage de mer, chez lequel les organes qui, à une certaine période, ont été la bouche, se trouvent à une autre période de sa croissance rejetés en arrière, et deviennent des nœuds et des épines dont le coquillage est paré.

Il m'est souvent venu à l'esprit que la même remarque peut s'appliquer au progrès de l'humanité. Ici, de même, les œuvres d'une époque servent à l'embellissement de la suivante. Pour les institutions comme pour les croyances, coutumes, superstitions, nous pouvons suivre cette évolution, qui fait naître le beau de ce qui fut purement utile.

Comparez ce que nous sentons, en considérant les parties de la terre encore demeurées à l'état vierge, et ce que sent un sauvage dans le même cas : quel contraste! Or, cet exemple est celui qui doit naturellement s'offrir à nous. Quand vous allez dans la bruyère de Hampstead, voyez si ce qui en fait le plus

ressortir l'air pittoresque, ce n'est pas ces champs cultivés tout à l'entour, et ces masses de maisons au loin qui font contraste; songez alors que, si cette surface irrégulière, couverte de genêts, s'étendait de tous côtés jusqu'à l'horizon, elle aurait un air lugubre et prosaïque, plutôt qu'agréable; alors vous verrez qu'une campagne couverte d'un tel tapis n'avait rien de beau pour les yeux de l'homme primitif. Pour lui, c'était simplement un terrain de chasse, avec des bêtes sauvages, et un sol d'où l'on pouvait tirer des racines. Aujourd'hui, ce sont là pour nous des lieux de récréation et de plaisir, — des lieux où l'on va se promener le soir et ramasser des fleurs; — pour lui, c'était le lieu où il travaillait et trouvait de quoi vivre, et ce lieu, sans doute, ne réveillait en lui que des idées d'utilité.

Les châteaux en ruines : voilà encore un exemple tout prêt de cette métamorphose, qui de l'utile tire le beau. Pour les barons féodaux et leurs tenanciers, il s'agissait d'être en sécurité : c'était le but principal, sinon le seul qu'on eût en vue, dans le choix qu'on faisait d'un site et d'un style pour ces forteresses. Probablement, ils visaient au pittoresque aussi peu que les entrepreneurs de maisons économiques en briques, dans nos villes modernes. Mais ce qui avait été bâti pour être un abri et une sauvegarde, ce qui, dans ces anciens temps, avait, dans l'économie de la société, un rôle important, est maintenant devenu pur ornement. Ces ruines sont le théâtre de nos pique-nique; on les met en tableaux pour décorer nos salons; elles fournissent le pays environnant de légendes pour la veille de Noël.

Suivons le courant de pensées où nous engage ce dernier

exemple : non-seulement les reliques visibles des sociétés passées deviennent un ornement pour nos paysages; mais aussi les habitudes, les modes, les façons de faire des temps passés servent d'ornements dans notre littérature. Les tyrannies, après avoir été une réalité cruelle et désolante pour les serfs qui en portaient le poids; les luttes, après avoir été, pour ceux qui s'y mêlaient, les affaires les plus pratiques du monde, des affaires de vie ou de mort; cette sécurité qu'on trouvait derrière une cotte de mailles, des fossés et des sentinelles, et qui pesa tant aux nobles qui en avaient besoin; les emprisonnements, tortures, prisons, qui ont été des réalités rigoureuses et très-prosaïques pour tous ceux qui en faisaient l'épreuve directe; tout cela est devenu le matériel de nos histoires romanesques, — et fait un milieu qui, en y mettant des Ivanhoës et des Marmions, sert à amuser nos heures de loisir, et devient poétique, par contraste avec notre vie quotidienne.

Ainsi en est-il également des croyances éteintes. Un dolmen, qui était pour les Druides un instrument de gouvernement, est aujourd'hui un but pour des excursions archéologiques; et les prêtres qui y étaient attachés sont figurants à l'Opéra. Les sculptures grecques, que nous conservons pour leur beauté dans nos galeries artistiques, et dont on fait des copies pour décorer les jardins de plaisance et les vestibules, ont, en leur temps, vécu dans les esprits des hommes, comme des dieux qui commandaient l'obéissance; et de même les idoles grotesques qui, maintenant, amusent les visiteurs de nos musées.

S'agit-il de petites superstitions? le changement de rôle n'est pas moins marqué. La science des fées, après avoir été jadis

l'objet d'une croyance sérieuse, après avoir présidé aux destinées de chacun, depuis s'est transformée en ornement pour *Un Songe d'une nuit d'été*, *la Tempête*, *la Reine Fée*, et une infinité de petits contes et poëmes; et encore maintenant, elle fournit des sujets pour livres d'histoires enfantines, des thèmes pour ballets, et des intrigues pour les pièces burlesques de Planché [1]. Les gnomes, les génies, les démons arabes, laissant là leurs airs terribles, donnent du piquant aux images de notre édition illustrée des *Nuits arabes*. En même temps les histoires de revenants, les contes de sorciers et de magiciens, après avoir servi à amuser garçons et filles pendant leurs récréations, deviennent le sujet d'allusions plaisantes qui égayent la conversation pendant le thé.

C'est à cette source encore que, bien souvent, pour donner de l'agrément à nos œuvres de littérature sérieuse et à nos discours, nous allons chercher des ornements. Nous trouvons dans un mythe grec de quoi rompre la monotonie de quelque grave raisonnement. Un professeur, au milieu de l'uniformité de ses explications techniques, met de la variété à l'aide de quelques exemples qu'il emprunte aux coutumes, aux événements, aux croyances d'autrefois. Des métaphores, qui ont la même origine, donnent du brillant aux harangues politiques et aux articles de fond du *Times*.

En cherchant bien, on verrait assurément que nous donnons un emploi tout artistique à la plupart des choses du temps

1. Ce sont des féeries comiques dans le goût du « Pied de Mouton. » M. Planché a eu longtemps la vogue à Londres pour les pièces de ce genre. Aujourd'hui, il occupe un poste élevé dans un *Herald's College*, à Londres. (TR.)

passé, pourvu qu'elles aient quelque renom. Les bustes des grands hommes dans nos bibliothèques, et leurs tombes dans nos églises; les symboles héraldiques, qui ont eu leur utilité, sont aujourd'hui de pur ornement; les moines, les nonnes et les couvents, qui sont les machines ordinaires d'un certain genre de nouvelles; les hommes d'armes moyen âge, en bronze, qui servent à l'embellissement des salons; les Apollons dorés qui s'appuient sur certaines pendules; les récits qui forment l'intrigue de nos drames; et les événements qui fournissent les sujets de nos tableaux d'histoire; — voilà autant d'exemples de cette métamorphose qui, de l'utile, fait le beau; il y en a d'autres, et à voir combien ils sont nombreux, c'est à croire (il suffirait de bien regarder pour s'en assurer) que chacune des œuvres notables du passé, ou peu s'en faut, a été, à quelque heure et en quelque lieu, un motif de décoration.

Je viens de parler de tableaux d'histoire : ce mot me rappelle que, de tout ceci, on peut tirer un conseil pratique pour les artistes. On a, dans ces dernières années, fréquemment reproché aux peintres d'histoire de prendre leurs sujets dans les temps anciens; on leur en a fait un tort : s'ils voulaient fonder une école originale et vivante, il leur fallait transporter sur la toile la vie, les actes, les désirs de notre époque. — Toutefois, si les faits précédents ont quelque sens, la justesse de ce reproche est fort douteuse. Car, si telle est la marche des choses, que ce qui a, dans un temps, joué un rôle pratique, devient, dans une époque postérieure, capable de servir comme ornement; il s'en suit à peu près que, réciproquement, ce qui aujourd'hui joue un rôle pratique, ou a cessé récemment d'en

jouer un pareil, n'est pas propre à servir d'ornement, et par conséquent n'est d'aucune utilité là où l'on recherche uniquement ou accessoirement la beauté.

Cette conclusion paraîtra plus raisonnable encore, si nous considérons en lui-même le procédé par lequel l'utile devient objet d'ornement. Une condition nécessaire de toute beauté, c'est le *contraste.* Pour obtenir un effet esthétique, il faut mettre à côté l'une de l'autre de la lumière et de l'ombre, des couleurs éclatantes et des sombres, une surface accidentée et une plane. En musique, pour faire ressortir les *forte*, il faut des *piano;* des morceaux d'ensemble doivent être entremêlés avec des solos ; et des accords magnifiques ne doivent pas être répétés continuellement. Pour le drame, nous voulons des contrastes de caractères, de scènes, de sentiments, de style. Dans la prose, un passage éloquent doit se terminer sur un ton comparativement posé; et dans la poésie, le changement du mètre, à l'occasion, fait grand effet. Ce principe général fera comprendre, je pense, comment ce qui fut l'utile devient le beau pour nous. C'est en vertu du contraste qu'elles font avec nos façons de vivre à nous, que les anciennes façons ont pour nous de l'intérêt, et un air romanesque. Voyez un pique-nique : c'est un retour d'un moment à des manières primitives; cette étrangeté même lui donne un air poétique qu'on ne lui trouverait pas, s'il était dans nos habitudes; de même toutes les vieilleries qui ont pour nous de la nouveauté, tirent de cela même un charme. Au fur et à mesure que, la société s'organisant de plus en plus, nous laissons en route les coutumes, les manières, les arrangements, tous les produits, physiques et moraux,

d'un âge qui s'en va, — à mesure que l'éloignement s'accroît, et que devient tranchée la différence entre toutes ces choses d'autrefois, et les choses analogues qui nous sont familières; — à mesure aussi elles commencent à prendre un air poétique, et elles deviennent propres à un rôle décoratif. Et de là une conséquence : les choses et les événements qui sont tout proches de nous, et qui réveillent des idées peu différentes de nos idées ordinaires, sont, en comparaison, de peu d'utilité pour l'artiste [1].

1. L'auteur développe cette théorie dans le chapitre final de ses *Principes de psychologie*. D'accord avec Schiller, il assimile l'art à un jeu ; il y voit la création d'un monde nouveau et plus à notre gré, qui nous fait oublier la vie sérieuse On comprend alors que les instruments de l'art, comme de véritables jouets, doivent ressembler à la réalité assez pour s'y substituer et nous faire illusion, sans éveiller de passions ni de soucis sérieux. (TR.)

VII

LA BEAUTÉ

DANS LA PERSONNE HUMAINE

(*The Leader*, Janvier 1852 — Mai 1854.)

C'est une croyance instinctive, et qui survit à bien des démentis, qu'il y a un lien entre la beauté et la laideur du physique, et celles du moral.

Physionomie : On reconnaît universellement qu'elle est l'image du moral. — D'autre part, les traits plus essentiels semblent n'être que des jeux de physionomie habituels et héréditaires, qui ont affecté les os de la face.

Structure osseuse du visage : 1° Proéminence de la mâchoire : elle est produite par un usage constant de cet organe, chez des races inintelligentes et dépourvues d'outils. — 2° Saillie des pommettes : elle est l'effet du développement des muscles de la mâchoire.

Les autres traits sont de même en relation avec l'état moral : le type grec, le plus beau de tous, est à lui de la race la plus parfaite qui ait été; le type des races inférieures, qui est laid, en est le contre-pied.

La beauté du visage est donc le signe et l'effet de la beauté morale.

Exceptions. — Quelques explications secondaires. — Explication principale : La constitution des enfants est un mélange d'éléments empruntés à la constitution des parents, et juxtaposés. — Preuves : 1° Assentiment général. — 2° Atavisme, ou retour chez les descendants des traits propres à certains de leurs ancêtres. — 3° Lois des croisements : exemple du croisement des moutons français et des moutons anglais; de la stérilité des hybrides : entre les hybrides de deux espèces et ceux de deux variétés d'une espèce, la différence n'est que du plus au moins.

D'autre part, les races humaines sont toutes de sang mêlé. — Leurs constitutions sont donc formées d'éléments hétérogènes juxtaposés : un système nerveux développé (une nature morale élevée) peut donc être joint à une structure imparfaite des os et des muscles de la face. — Le progrès fera disparaître ces discordances. (TR.)

On entend souvent dire, qu'entre la beauté du caractère et la beauté du physique, il n'y a pas de rapport. C'est une opinion à laquelle je n'ai jamais pu me rendre. A la vérité ceux-là même qui la soutiennent en restreignent beaucoup le sens; car, en dépit de leur théorie, ils ne manquent pas, comme chacun peut le voir, de se montrer surpris, s'ils découvrent qu'une vilenie est l'œuvre d'un homme qui a bon air : preuve évidente que sous le couvert de leur théorie officielle, une conviction autre, et qui ne s'y accorde guère, subsiste en eux.

D'où vient cette conviction ? d'où, cette croyance primitive, qu'il y a un lien entre le mérite et la beauté ? Elle ne peut être innée. Ne naîtrait-elle donc pas d'une expérience antérieure ? Et chez ceux qui gardent cette croyance, malgré tous leurs raisonnements, ne serait-ce pas l'expérience d'autrefois qui, grâce à son étendue, l'emporte sur les faits récemment observés et exceptionnels ?

Toutefois, laissons de côté la métaphysique de la question, et considérons-la en physiologistes.

Quand on n'admet pas une relation entre la beauté de l'esprit et celle du visage, ordinairement on ajoute qu'il en existe une, mais entre le caractère et la physionomie. Si l'on met en doute, ou plutôt si l'on nie que les traits, dans ce qu'ils ont de *permanent*, soient en aucune façon l'indice de la constitution morale, on reconnaît des indices de ce genre dans les formes *passagères* des traits. Or ces deux thèses ne vont pas ensemble. Car, il faut bien l'avouer, ces formes passagères, quand elles reviennent perpétuellement, se gravent sur la face, et *engendrent* des formes permanentes. L'habitude de froncer les sourcils ne leur imprime-t-elle pas, peu à peu, un caractère ineffaçable? L'air dédaigneux, quand il devient chronique, ne finit-il pas par donner un nouveau pli aux coins de la bouche? Ce serrement des lèvres, qui est le signe d'une ferme résolution, n'arrive-t-il pas souvent à se stéréotyper, et ainsi à donner un aspect nouveau au bas de la figure? Et s'il y a du vrai dans la théorie de la transmission par hérédité, chez les enfants ces modifications ne tendront-elles pas à reparaître, en qualité de traits désormais typiques? Bref, ne peut-on pas dire que *l'expression, c'est le visage en action;* et que, si l'expression a du sens, la forme qu'elle donne aux traits en a aussi?

Peut-être, en manière de réplique, alléguera-t-on que les changements dans l'expression du visage n'affectent que les muscles et la peau; que s'ils laissent des traces durables, ces traces ne vont pas plus profond; or la beauté du visage tient surtout à la forme de sa charpente osseuse; donc, à cet égard, et cela est capital, il n'y a pas place pour des modifications comme celles qui viennent d'être décrites; et enfin, la corres-

pondance entre l'extérieur et le moral peut bien exister pour les détails, mais ne s'étend pas à l'ensemble.

Réponse : c'est un fait que la structure même de la face est atteinte par les modifications des tissus qui la recouvrent. C'est une doctrine établie en physiologie, et qui s'applique à tout le squelette, que les os se développent dans la proportion même où se développent, c'est-à-dire s'exercent, les muscles qui y ont leurs attaches. Par suite, tout ce qui changera d'une façon durable l'ajustement des muscles de la face en changera aussi d'une façon durable la structure osseuse.

Toutefois, comme il ne faut pas s'en tenir à des généralités, qui aux yeux de bien des gens ont peu de poids, je veux citer quelques cas où l'on voit à plein le lien entre la laideur physique et la bassesse morale, et, en sens inverse, entre la beauté physique et la perfection relative de l'esprit.

Une mâchoire qui avance (signe distinctif des races humaines inférieures) est, on l'admettra, un défaut dans un visage : c'est un trait que pas un sculpteur ne donnerait à un buste idéal. D'autre part, la proéminence de la mâchoire, ce fait est avéré, correspond généralement chez les mammifères à une faible intelligence. Sans doute, cette relation n'est pas toujours vraie. Elle n'est pas directe, mais indirecte ; et par suite elle admet des perturbations. Néanmoins, elle est vraie pour toutes les espèces supérieures ; et en cherchant nous trouverons pourquoi il en doit être ainsi. C'est une des grandes lois de la physiologie, que les organes se développent en proportion de l'exercice qu'ils se donnent : par suite, les mâchoires seront plus fortes quand on exigera d'elles davantage ; et elles dimi-

nueront de volume à mesure que leurs fonctions deviendront moins nombreuses et moins pénibles. Maintenant, chez tous les animaux d'espèces inférieures, les mâchoires sont l'unique organe pour manier les objets, elles ne sont pas seulement employées pour mâcher, mais pour prendre, pour porter, pour ronger, en un mot, pour tout ce qui n'est pas la marche, fonction réservée aux membres. Si nous nous élevons dans l'échelle, nous voyons les membres antérieurs venir déjà en aide aux mâchoires, et peu à peu leur épargner une partie de leur besogne. Certaines bêtes s'en servent pour fouir; d'autres, les félins, pour frapper; beaucoup d'autres, pour maintenir la proie qu'elles déchirent; et chez les quadrumanes, dont les membres antérieurs sont si bien faits pour la préhension, qu'ils peuvent non-seulement saisir les objets, mais les porter et les mettre en pièces, les mâchoires ne sont plus guère employées que pour broyer la nourriture. A cette série de changements, correspond un double changement dans la forme de la tête. D'abord, puisque les membres sont plus complexes, leurs actions plus variées, les perceptions qu'elles donnent plus nombreuses, il faut bien que le cerveau et son enveloppe osseuse se développent. Dans le même temps, l'ampleur des mâchoires a diminué au fur et à mesure de leurs fonctions. Ainsi le haut du crâne se poussant en avant, et le bas se retirant, l'*angle facial*, comme on l'appelle, s'est accru.

Eh bien ! ces changements correspondants dans les fonctions et les formes ont continué tandis que la race humaine se civilisait. Comparez l'Européen et le Papou : l'un découpe en deux avec un couteau et une fourchette ce que l'autre déchire avec

ses mâchoires ; ce que l'un amollit par la cuisson, l'autre l'avale tout cru et sans apprêt ; les os, que l'un utilise en ragoût, l'autre les ronge ; et il est beaucoup d'opérations mécaniques, pour lesquelles l'un a des outils, l'autre, ses dents. Depuis l'état du Bushman jusqu'à celui d'aujourd'hui, sans cesse l'homme a accru et compliqué ses moyens d'action. Outre que nous nous servons de nos mains pour ménager nos mâchoires, nous faisons des instruments pour ménager nos mains ; et dans nos fabriques de machines, on trouve des instruments pour faire ces instruments. Ce progrès de l'industrie a eu pour corrélatif nécessaire un progrès de l'intelligence. Chaque invention nouvelle n'a pu naître que par un nouvel accroissement de l'intelligence ; et l'usage quotidien de cette invention fait faire un pas de plus à l'intelligence de tous. En somme, l'avancement du cerveau et le recul des mâchoires, de même qu'ils ont chez les animaux inférieurs accompagné le progrès en adresse et en sagacité, se sont continués dans la race humaine de l'époque barbare aux temps civilisés ; et ils sont dus toujours à une discipline qui suppose un progrès de la puissance mentale. Ainsi, on arrive à le voir, il y a une relation organique entre cette protubérance des mâchoires, qui nous paraît laide, et une certaine infériorité de nature.

De même, la saillie latérale des pommettes, qui est aussi une caractéristique des races d'hommes inférieures, et qui à nos yeux est également le contraire d'une certaine beauté, tient à des habitudes et à un état d'esprit inférieurs. Les mâchoires sont fermées par les muscles temporaux ; en conséquence ces derniers ont le rôle essentiel, quand il s'agit de

mordre et de mâcher. Plus les mâchoires ont à faire, plus elles sont, par suite, volumineuses, et plus les muscles temporaux devront être forts. Or ces muscles passent entre le crâne et les arcades zygomatiques, qui sont les parties latérales des os des pommettes. Donc, quand les muscles temporaux sont gros, l'espace entre les arcades zygomatiques et le crâne doit être grand; et grande aussi la projection latérale des arcades zygomatiques : c'est ce qu'on voit chez les Mongols et autres races non civilisées. Ainsi, de même que les fortes mâchoires, des pommettes excessivement grosses (les deux choses vont ensemble) sont à la fois une laideur et un signed'imperfection.

Il y a d'autres défauts du physique, dont le lien avec des défauts de l'esprit n'est pas aisé à découvrir; pourtant, on a bien le droit de présumer qu'il existe un tel lien, à voir comme ils sont constamment associés aux précédents : cela chez les sauvages, comme chez les enfants des races civilisées. Il y a certaines particularités du visage, qui régulièrement accompagnent celles de tout à l'heure où nous avons vu des signes d'infériorité intellectuelle : elles disparaissent aussi quand la barbarie se transforme en civilisation; il est donc raisonnable de conclure qu'elles ont, elles aussi, un sens psychologique. Tel est l'épatement du nez : signe distinctif à la fois des sauvages et de nos enfants, et qui appartient également aux quadrumanes supérieurs. Tel est encore ce retroussement du nez, qui fait que les narines s'ouvrent en avant, et qu'on les voit de face; — et qui est un trait commun aux enfants, aux sauvages, et aux singes. On en peut dire autant de l'écartement des ailes du nez, de l'écartement des yeux, de la largeur de la

bouche et de l'épaisseur des lèvres, — enfin de tous les plus importants entre ces traits que d'un consentement général on appelle laids.

Voyez comme, au rebours, le genre de figure qui passe communément pour le plus beau non-seulement est affranchi de ces particularités, mais offre des traits justement contraires. Dans la tête idéale des Grecs, le front avance et la mâchoire fuit de telle sorte que l'angle facial dépasse tous ceux que nous trouvons dans la réalité. Les pommettes sont si faibles qu'on les devine à peine. La ligne du nez est si relevée, qu'elle continue presque ou parfaitement celle du front. Les ailes du nez rejoignent la face selon une ligne à peine oblique. De face, les narines ne se voient presque pas. La bouche est petite, la lèvre supérieure courte et très-creusée. Les coins extérieurs des yeux, au lieu de suivre une ligne horizontale, comme cela arrive d'ordinaire, ou de se relever, comme dans le type Mongol, s'abaissent légèrement. Enfin la forme du sourcil indique une largeur extraordinaire du sinus frontal : c'est un trait qui manque totalement aux enfants, aux races humaines inférieures, et aux espèces voisines.

Si donc l'aspect fuyant du front, la proéminence des mâchoires, et la saillie des pommettes, ces trois éléments essentiels de la laideur, sont des indices assurés d'infériorité mentale, — si d'autres défauts du visage, comme l'écartement des yeux, l'aplatissement du nez, le retroussement des narines, la largeur de la bouche, l'épaisseur des lèvres, vont d'ordinaire avec les précédents, et disparaissent en même temps, tant dans la race que dans l'individu, à mesure que croît l'intelligence;

n'est-il pas légitime d'en induire que ces traits défectueux sont les signes d'autant de défauts de l'esprit ? Si, de plus, notre idéal de la beauté humaine a pour caractéristique non-seulement l'absence de ces traits, mais la présence des traits opposés, — si cet idéal, tel que nous le trouvons dans les divinités de la sculpture grecque, a paru digne de représenter une puissance et une intelligence surhumaines, — et si la race qui en a jugé ainsi s'est elle-même distinguée par une supériorité d'esprit féconde en résultats incomparables, pour qui tient compte de l'avantage de notre situation sur la leur ; n'avons-nous pas des raisons plus fortes encore de conclure que les principales composantes de la beauté et de la laideur ont chacune un rapport avec la perfection et l'imperfection de la nature morale ? Et quand enfin nous nous rappelons que les variations du visage d'où naît l'expression, sont, d'un commun aveu, des signes du caractère ; — que, par la répétition, elles tendent à devenir organiques, à affecter non-seulement la peau et les muscles, mais l'ossature de la face, et à passer à la descen dance, — quand, par là, nous voyons que toutes ces choses ont un sens psychologique, tant les ajustements passagers des traits, que les traces des ajustements habituels, les traces reçues en héritage, et enfin ce dessin général des os et des téguments de la face qui détermine le type de la race ; — la conclusion presque forcée n'est-elle pas, que tous les traits du visage ont un lien avec les traits du moral, et que, si nous appelons ceux-là admirables ou de tout autre nom, c'est que les traits moraux, dont ils sont l'indice, nous semblent admirables, ou dignes de tel autre nom ?

Pour les cas extrêmes, cette relation peut se démontrer. Les aspects passagers de la face sont l'accompagnement d'autant d'états passagers del'â me; et nous trouvons laids ou beaux ces aspects selon qu'ils accompagnent des états d'esprit qui sont laids ou beaux : cela, nul n'en doute. Maintenant, ces airs de visage, qui sont durables et comme profondément gravés, qui tiennent à la structure des os, sont l'accompagnement de ces états d'esprit, durables et profonds, dont la barbarie et la civilisation sont les manifestations; nous nommons beaux ceux qui vont avec un état d'esprit supérieur, et laids ceux qui vont avec un inférieur : cela encore n'est pas moins certain. Or si cette connexion est hors de doute pour les cas extrêmes, si, à en juger d'après l'ensemble des faits, comme aussi d'après certaines croyances demi-instinctives, elle subsiste encore, plus ou moins visiblement, dans les cas intermédiaires, nous voilà irrésistiblement portés à inférer que les traits qui nous plaisent sont les corrélatifs extérieurs de certaines perfections intérieures, et ceux qui nous déplaisent les corrélatifs extérieurs d'imperfections intérieures.

Je n'oublie certes pas que, si l'on en vient aux détails, cette conclusion ne semble pas justifiée. Je sais qu'il y a de grands caractères derrière des visages communs; et qu'une belle apparence est souvent le masque d'une petite âme. Mais ces anomalies n'empêchent pas plus la loi d'être vraie en général, que les perturbations des planètes n'empêchent leurs orbites d'être elliptiques dans l'ensemble. Il y en a dont on peut rendre compte bien facilement. Ce qui gâte beaucoup de figures, c'est que, tout en ayant tels traits achevés et parfaits, elles ont sur le

reste un air de vulgarité; d'autres ont des traits, qui sont bien en eux-mêmes, mais sans proportion entre eux; d'autres encore, ont des défauts de la peau, défauts qui indiquent, à vrai dire, des vices dans la constitution des viscères, mais qui n'ont manifestement aucun rapport avec les facultés nobles. De plus, les faits où l'on a vu des raisons de croire que les éléments essentiels de la beauté du visage sont en relation directe non pas avec la nature *morale*, mais avec la nature *intellectuelle*, résultent d'une longue pratique de la civilisation, d'un long oubli de la barbarie intérieure, d'une culture prolongée de l'adresse manuelle; et ainsi ils peuvent exister sur un visage où les traits qui expriment les passions n'ont rien d'admirable. A vrai dire, les actes les plus hauts de l'intelligence supposent un juste équilibre des sentiments nobles; mais aussi, une grande vivacité, une grande sagacité dans les affaires courantes, une grande adresse pratique, peuvent se trouver là où ces sentiments font défaut; et il en est ainsi très-fréquemment. La beauté qui prédomine en Italie a donc beau coexister avec un état d'infériorité morale, elle s'accorde, dans cette hypothèse, avec notre induction générale; et ainsi font bien des anomalies parmi celles qui nous entourent.

Il y a pourtant une explication meilleure que toutes celles-là, et qui, je crois, nous permettra d'admettre les faits de détail qui semblent nous contredire, tout en demeurant attachés à la théorie.

Toutes les races civilisées, et probablement les non-civilisées aussi, sont de sang mêlé; et par suite, dans leur constitution morale et physique sont fondues diverses constitutions origi-

nales, plus ou moins différentes entre elles. Cette hétérogénéité dans la constitution me semble être la grande cause de ce désaccord que nous remarquons tous les jours entre l'air des gens et leur caractère. Avec une race pure, soumise à un climat, à une nourriture, à des habitudes de vie invariables, il y a tout lieu de croire qu'entre l'apparence physique, et la nature intime, il y aurait une connexion constante. Fondez cette race avec une autre, non moins pure, mais adaptée à un milieu différent, et en conséquence différente pour le physique, le visage, et pour le moral, et ce qui se produira chez les descendants, ce ne sera pas un moyen terme homogène entre les deux constitutions, mais une combinaison en apparence irrégulière de caractères empruntés à l'une et à l'autre : tel trait viendra d'une race, tel d'une autre, et un troisième unira les attributs des deux; et pour le caractère et l'intelligence, ce sera de même un mélange bigarré des deux originaux.

En effet, les traits extérieurs et les qualités d'un enfant ne sont pas un moyen terme entre les traits et les qualités de ses parents, mais en sont un mélange : c'est ce qu'on voit dans toutes les familles. Quand on regarde un enfant, on prend chacun de ses traits pour l'attribuer, soit au père, soit à la mère : — Le nez et la bouche sont de l'un; la couleur des cheveux et les yeux, de l'autre; — telle particularité morale du premier, telle particularité intellectuelle du second, — et ainsi de suite pour les formes et les idiosyncrasies du corps. Si chaque organe ou chaque faculté dans l'enfant était une moyenne entre les natures des organes ou facultés correspondantes chez les parents, il s'en suivrait, cela est manifeste, que frères et

sœurs se ressembleraient tous; ou en tous cas, n'auraient pas entre eux d'autres différences que les différences apportées par l'âge dans la complexion des parents. Or, bien loin qu'il en soit ainsi, les traits se mélangent de façon à donner les produits les plus irréguliers, et bien plus, la façon dont ils se mélangent n'a rien de constant, non plus que l'écart entre les divers mélanges.

Une chose qui met encore mieux en lumière ce qu'a d'imparfait la fusion des constitutions des parents dans celle de l'enfant, c'est le retour de certains traits qui viennent des générations éteintes. Certaines formes, dispositions ou maladies des ancêtres reculés, renaissent d'ordinaire par intervalles chez les descendants. Tel trait singulier, tel goût à part, se montrera à diverses reprises, après qu'il aura paru éteint. Il en est ainsi, notoirement, pour la goutte, les scrofules, la folie. Certaines des plaques en cuivre des tombeaux qui sont dans nos vieilles églises portent, en gravure, des têtes dont les traits se retrouvent encore dans les mêmes familles. Dans les galeries de portraits, et partout où l'on a conservé les figures des ancêtres, le même fait est visible, plus ou moins. Même ces caractères mettent à se reproduire une grande ténacité. On en trouve un bon exemple en Amérique, où les traces du sang nègre se découvrent dans les ongles, alors qu'elles ne s'aperçoivent plus ailleurs. Tous les éleveurs savent que telles modifications, après avoir disparu pendant plusieurs générations, reparaîtront soudain : il suffit pour cela d'un croisement. Dans tous ces faits, nous voyons cette loi générale, qu'un organisme sorti de deux autres différents par la constitution, n'est pas un

moyen terme homogène, mais est formé d'éléments distincts, empruntés aux originaux suivant un choix et une proportion variable.

Dans un récent numéro du *Journal de la Société d'Agriculture*, étaient publiés certains faits sur le mélange des races de moutons anglaise et française, faits qui touchent à la présente question. On a fait plusieurs tentatives pour corriger les pauvres moutons français à l'aide de nos beaux moutons anglais. Pendant longtemps, ç'a été sans succès : les hybrides ne gardaient pas trace de leurs pères anglais; ils étaient aussi rabougris et misérables que leurs mères françaises. On finit par deviner la cause de ces échecs : c'est que l'une des races a, par comparaison, une constitution hétérogène, et l'autre une homogène. Les moutons anglais supérieurs étaient de race mélangée; les moutons français, tout inférieurs qu'ils fussent, étaient de race pure; une fois mises en contact, l'une d'elles, avec ses éléments mal coordonnés, ne pouvait se maintenir contre l'autre toute simple, et en complet équilibre. C'était là d'abord une hypothèse : c'est aujourd'hui un fait démontré. Après s'être procuré des moutons français d'une constitution mélangée par le croisement de deux races françaises de sang pur, on a trouvé, en les unissant à des sang-mêlé anglais, que ces hybrides français donnaient un croisement, où se retrouvent, avec leur juste développement, les caractères anglais. Or, cette impuissance d'une constitution mêlée à tenir bon contre une pure, s'accorde bien avec l'induction précédente. Une constitution pure a tous ses organes exactement faits les uns pour les autres, et parfaitement balancés ; le système, dans son ensemble, est en équi-

ATENEO BARCINONENSE

libre stable. Une constitution mêlée, au contraire, étant faite d'organes de deux classes distinctes, ne saurait être aussi bien ajustée : les organes ne peuvent s'y balancer aussi parfaitement; et cela fait un système qui est, par comparaison, en équilibre instable. Or, la stabilité de l'équilibre donne la mesure de la force de résistance aux actions perturbatrices. Donc, si deux constitutions, l'une en équilibre stable, l'autre en équilibre instable, viennent à jouer entre elles le rôle de forces perturbatrices, l'instable sera mise en déroute, et la stable s'affermira, et ne changera pas.

Cette imparfaite coordination des parties dans une constitution mêlée, et l'instabilité d'équilibre qui s'en suit, tiennent de très-près à la question si controversée des genres, des espèces et des variétés, et tant à cause de l'intérêt propre à cette question, qu'en vue d'élucider notre sujet principal, je puis faire une digression.

Le critérium admis parmi les physiologistes pour distinguer deux espèces, c'est la stérilité de leurs hybrides. Si les petits sont aptes à se reproduire, c'est signe, dit-on, que les parents sont de même espèce, quelque différence qu'ils offrent en apparence; sinon, c'est preuve que les père et mère, en dépit de leur semblant de parenté, sont d'espèces distinctes. Toutefois, dans ces derniers temps, il s'est offert une masse de faits qui jettent un doute sur cette conclusion. Les éleveurs ont posé, en règle générale, que la descendance croisée de deux races de moutons ou de bœufs tombe en décadence, après quelques générations, si on la laisse se reproduire seule; et que pour avoir un bon résultat, il faut la mélanger avec l'une

ou avec l'autre des deux races primitives; cela suppose que ce qui est vrai des espèces, comme on les appelle, est vrai aussi, sous une autre forme, des variétés. Même phénomène se montre dans les croisements des races humaines. Ces mélanges, eux non plus, ne peuvent se maintenir à l'état de variétés indépendantes; ils périssent, s'ils ne se retrempent par des mariages avec les races originales. Bref, les hybrides provenant de deux races distinctes d'animaux peuvent s'éteindre à la première, seconde, troisième, quatrième, cinquième, etc., génération, selon que la différence de constitution entre les deux races est plus ou moins grande.

Maintenant, l'expérience déjà citée des éleveurs de moutons en France, suggère une façon de raisonner ces divers résultats. Car, s'il est vrai qu'un organisme provenant de deux organismes dissemblables n'est pas un moyen terme entre eux, mais un mélange d'éléments de l'un avec des éléments de l'autre; s'il est vrai que ces éléments, empruntés à deux systèmes différents, sont de toute nécessité imparfaitement coordonnés, voici alors ce qui en résulte manifestement : selon que la différence entre les organismes des parents sera plus ou moins grande, les défauts de coordination dans la descendance seront plus ou moins grands. D'où suit que, à cause des degrés qu'il y a dans le désaccord entre les constitutions des parents, il y aura toute sorte de degrés dans le produit, depuis une combinaison si discordante qu'elle ne pourra venir à bien, jusqu'à une combinaison assez parfaite pour subsister, et acquérir la permanence d'une race.

Et c'est là justement ce que nous offre la réalité. Entre des

organismes dont les caractères diffèrent grandement, nul organisme intermédiaire n'est possible. Quand la différence est moindre, il naît un hybride stérile, un organisme si mal coordonné, qu'il est capable seulement d'une vie incomplète. La différence diminue-t-elle encore, le produit est un organisme capable de se reproduire, mais non de transmettre à ses descendants une constitution complète. Et, si par degrés la différence va s'affaiblissant toujours, l'époque où la constitution montrera son impuissance recule de plus en plus, jusqu'à ce qu'on arrive à ces variétés d'une même espèce, dont les différences sont assez faibles pour que leurs descendants aient une stabilité égale à celle des variétés elle-mêmes. Ici encore, pourtant, l'équilibre organique semble moins parfait, comme le montre le cas déjà cité. En regard de cette conclusion, il y aurait intérêt à chercher si les constitutions pures ne sont pas supérieures aux mixtes, pour l'aptitude à garder l'équilibre des fonctions vitales, dans un milieu perturbateur. N'est-ce pas un fait, que les moutons de sang pur sont plus *durs* que les sang-mêlé? Les sang-mêlé, avec toute leur supériorité de taille, ne sont-ils pas moins capables de résister à des influences défavorables, aux excès de la température, à la mauvaise nourriture, etc.? Et n'en peut-on pas dire autant pour l'espèce humaine?

Revenons à notre sujet. Il est clair que ces faits et ces raisonnements servent à fortifier cette vérité générale : le produit de deux organismes dont les constitutions ne sont pas identiques, est un mélange hétérogène des deux, et non un moyen terme homogène entre les deux.

Gardons cette vérité devant nos yeux, et rappelons-nous que les races civilisées sont de sang-mêlé; en nous, par exemple, il y a un mélange de Celte, de Saxon, de Normand, de Danois, le tout saupoudré d'autres races; si nous considérons quelles constitutions compliquées ont dû naître du mélange des précédentes, et cela non pas selon un procédé uniforme, mais avec la dernière irrégularité; si nous nous représentons que cela a dû produire des disconvenances dont l'effet se fait sentir à travers tout l'individu, dans l'esprit et le corps, — dans le tissu nerveux et les autres; nous verrons que chez nous tous la correspondance entre les parties naturellement corrélatives de l'organisme doit être imparfaite; et que, par suite, il doit y avoir un désaccord, plus ou moins grand, entre les traits, et ces parties du système nerveux avec lesquelles ils ont un lien physiologique.

S'il en est ainsi, les obstacles qui nous arrêtent dans notre penchant à croire que la beauté du caractère a du rapport avec celle du visage, sont en grande partie levés. Il est permis à la fois d'admettre qu'un air vulgaire peut coexister avec un caractère noble, et de beaux traits avec de la bassesse; et de soutenir néanmoins qu'il y a au fond un rapport entre la perfection mentale et celle du visage, et qu'une fois les causes actuelles de désaccord éliminées, ce rapport se révélera, sans exception.

ATENEO BARCELONES

VIII

LA GRACE

(*The Leader*, Janvier 1852 — Mai 1854.)

Le sentiment du gracieux doit être, comme celui du beau, l'effet de plaisirs confus que nous causent certains objets.

La grâce dans les *attitudes :* elle est le propre des attitudes qui ne sentent pas l'effort. — La grâce dans les *mouvements ;* exemples: danse, marche, patinage. — Un mouvement est gracieux quand il atteint son but avec la moindre dépense de force possible. — De là la grâce des mouvements onduleux. — La grâce dans la *forme :* une forme est gracieuse quand elle révèle une force qui se déploie sans peine. Exemple : le saule pleureur.

Le sentiment du gracieux est une sympathie pour la force accompagnée d'aisance. (TR.)

La beauté, suivant une certaine théorie, est un nom commun à certaines qualités des choses, qui sont d'ordinaire associées avec des sensations agréables en nous; et ainsi l'idée que nous avons de la beauté résulte d'une accumulation de plaisirs éprouvés; cette théorie, je l'accepte pleinement, à condition de la développer. Mais elle n'a pas été appliquée, que je sache, à cette qualité qui réside dans la forme et dans le mouvement, et que nous appelons la Grâce.

Il est clair que ce mot et l'attribut qu'il désigne conviennent uniquement à des choses où nous voyons quelque perfection. Cet attribut, nous ne le reconnaissons pas dans les chevaux de trait, les tortues et les hippopotames, chez qui la faculté de se mouvoir n'est qu'imparfaitement développée; mais nous le reconnaissons dans les lévriers, les antilopes, les chevaux de course, chez qui les organes de la locomotion jouent à merveille. Qu'est-ce donc que ce trait distinctif qui se montre dans la structure et les actions d'un être, et que nous nommons la grâce?

Un soir, j'étais à regarder une danseuse, et au-dedans de moi, je condamnais ses *tours de force*[1], comme autant de dislocations barbares qu'on aurait sifflées, si les gens n'avaient pas tous la lâcheté d'applaudir ce qu'ils croient être de mode d'applaudir; je m'aperçus que si dans l'ensemble il se glissait par hasard quelques mouvements d'une grâce vraie, c'étaient ceux qui, par comparaison, coûtaient peu d'efforts. Il me revint à l'esprit divers faits qui confirmaient mon idée, et j'arrivai alors à conclure, d'une façon générale, qu'étant donné un certain changement d'attitude à réaliser, une action à accomplir, l'action a d'autant plus de grâce qu'elle s'exécute avec une moindre dépense de force. En d'autres termes la grâce, du moins la grâce dans le mouvement, c'est un mouvement exécuté de façon à ménager la puissance des muscles; la grâce, dans les formes vivantes, c'est une forme propre à réaliser cette économie; la grâce, dans les postures, c'est une posture qu'on peut garder en ménageant cette puissance; et la grâce, dans les objets inanimés, c'est tout objet de nature à rappeler par analogie ces attitudes et formes.

Cette idée d'ensemble, si elle n'est pas la vérité tout entière, en enferme au moins une bonne partie : on s'en apercevra, je crois, si l'on considère l'habitude que nous avons de joindre ces deux mots : *aisé, gracieux;* et plus encore, si l'on se rappelle quelques-uns des faits sur lesquels est fondée cette habitude. Un soldat, au commandement de « Garde à vous, » se redresse et se tient raide; mais son attitude est moins étrangère à la

1. En français dans le texte. (TR.

grâce, quand il se laisse aller, au commandement : « En place, repos. »

Le visiteur *gauche* [1], qui se pose, d'un air contraint, sur le bord de sa chaise, et le maître de maison, qui se possède, et dont les membres et le corps s'arrangent à leur convenance, forment contraste, pour la peine qu'ils se donnent comme pour l'élégance. Quand nous sommes debout, d'ordinaire, nous ménageons nos forces en portant notre poids surtout sur une jambe, que nous raidissons pour en faire une sorte de colonne, tandis que nous laissons aller l'autre; et pour la même raison, nous laissons notre tête s'incliner à droite ou à gauche. Ces deux attitudes, la sculpture les imite, et y trouve des symboles de la grâce.

Des attitudes, passons aux mouvements : nos remarques quotidiennes, nous allons le voir, impliquent ici encore la même relation. Nul ne loue comme gracieuse une démarche irrégulière et saccadée, qui par là même coûte beaucoup de peine inutile. Nul ne trouve de la beauté dans le dandinement d'un homme gras, ou le pas tremblant d'un invalide : l'un et l'autre laissent percer l'effort. Mais la démarche que nous admirons est d'une rapidité modérée, d'un rhythme parfait, sans ballement exagéré des bras; elle n'a pas l'air d'un travail, d'un effort conscient, et en même temps nous sentons qu'il n'y a pas de force gaspillée. De même, à la danse, quelle est la grande difficulté? de bien tenir ses mains et ses bras : et cela éclaire encore la même vérité. Ceux qui ne savent pas s'en

1. En français dans le texte. (TR.)

tirer à honneur ont l'air, aux yeux des assistants, d'être embarrassés de leurs bras; ils les tiennent tout raides, dans une attitude insignifiante, et au prix d'une fatigue évidente; ils ne veulent pas que ces bras se balancent dans la direction qu'ils prendraient d'eux-mêmes; ou bien ils les mènent de telle sorte, qu'au lieu d'être de quelque secours pour la conservation de l'équilibre, ces bras le mettent en danger. Un bon danseur, au contraire, nous donne l'idée que ses bras, bien loin de le gêner, lui sont d'un véritable usage. Chacun de leurs mouvements, tout en paraissant être la suite de quelque mouvement antérieur du corps, reçoit quelque emploi. Nous sentons que ce mouvement a aidé à l'ensemble, bien loin de l'embarrasser; en d'autres termes, qu'une économie de peine a été réalisée. Si quelqu'un est curieux de préciser ses idées là-dessus, il n'a qu'à étudier l'action des bras dans la locomotion. Qu'il essaie de les placer contre ses flancs, de les y maintenir, et de marcher un peu vite, en cette posture. Il n'évitera pas de faire aller ses épaules d'avant en arrière, et de se tortiller de la façon la moins gracieuse. Après avoir continué ainsi quelque espace, jusqu'à ce qu'il trouve (comme cela ne manquera pas d'arriver) cette manière de faire non-seulement disgracieuse, mais fatigante, que tout à coup il laisse ses bras aller à leur guise, comme d'habitude. Il cessera de marcher des épaules; le corps ira de l'avant tout d'une pièce; et il s'en suivra, par comparaison, un sentiment d'aise. S'il analyse ce fait, il pourra s'apercevoir que le mouvement d'un bras en arrière coïncide avec le mouvement en avant de la jambe correspondante; et s'il scrute bien ses sensations musculaires, il s'apercevra d'un

fait (où il reconnaîtra, s'il a des mathématiques, une conséquence de la loi d'égalité et d'opposition entre l'action et la réaction) : que ce mouvement du bras en arrière est pour contre-balancer le mouvement en avant de la jambe; et qu'il est plus aisé de contre-balancer ce dernier en lançant le bras, qu'en tordant le corps, comme il faudrait faire, dans toute autre façon de procéder [1].

Le mouvement des bras pendant la marche étant ainsi entendu, il est manifeste que l'art de leur donner un maintien gracieux en dansant revient au même, avec plus de complication; et qu'un bon danseur est celui qui a le sens musculaire assez fin pour sentir sur-le-champ quelle direction il faut donner au mouvement des bras pour contre-balancer au mieux un mouvement quelconque du corps ou des jambes.

Cette liaison entre la grâce et l'économie de la force sera saisie très-vivement par les patineurs. Ils se rappelleront que les premiers essais, et surtout les premières et timides tentatives pour faire des figures en patinant, sont à la fois gauches

1. Un fait parallèle, et qui éclaire encore le précédent, nous est fourni par la première locomotive venue. Regardez la roue motrice, vous y trouverez, outre la bosse où vient se fixer la bielle de communication, de l'autre côté du centre de la roue, et à une égale distance de ce centre, une masse de métal qui correspond à la bosse; ou bien, si la locomotive est de celles qui ont leurs cylindres en dedans, alors regardez entre les rais de la roue motrice, en face de chaque manivelle, vous trouverez un bloc de fer, de la même grosseur, mais situé en sens inverse par rapport à l'axe. Évidemment chaque manivelle et son contre-poids, étant symétriquement placés par rapport au centre de rotation, se meuvent dans des directions opposées par rapport à l'axe, et par là, neutralisant chacun l'effet perturbateur de l'autre, rendent la rotation parfaitement douce. La relation qu'il y a entre les mouvements du contre-poids et de la manivelle, est justement celle qu'il y a, dans la marche, entre ceux des bras et des jambes; et dans les premiers temps de la locomotion sur les chemins de fer, avant l'emploi de ces contre-poids, les roues motrices de la locomotive étaient sujettes à de violentes oscillations, absolument analogues à ces secousses des épaules qui se produisent quand nous voulons marcher vite sans mouvoir les bras.

et pénibles; et qu'en cela acquérir de l'adresse, c'est aussi acquérir de l'aisance. Une fois qu'on a pris sur soi d'avoir la confiance nécessaire, et qu'on sait mener ses pieds, ces contorsions du tronc et ces évolutions des bras, dont on se servait d'abord pour garder l'aplomb, on les trouve inutiles; on laisse le corps suivre sans contrainte l'impulsion qu'il a reçue; les bras flotter à leur guise; et on sent bien que le moyen d'exécuter un mouvement en y mettant de la grâce, c'est le moyen qui coûte le moindre effort. Les spectateurs ne manqueront guère de remarquer le même fait, s'ils y regardent. Il n'y a peut-être pas d'occasion où ils puissent mieux s'apercevoir que les mouvements dits gracieux sont ceux par lesquels un but donné est atteint, avec la moindre dépense de force.

Cet exemple du patinage nous fait songer que le mouvement gracieux peut se définir le mouvement selon des lignes courbes. Certainement, les mouvements tendus et en zigzag ne vont pas avec l'idée de la grâce. Les arrêts brusques et les irrégularités qu'impliquent les mouvements anguleux, en sont l'antithèse : car un élément essentiel de la grâce, c'est la continuité, le coulant. Toutefois, nous allons voir que c'est là tout simplement une nouvelle face de la même vérité; et que le mouvement en ligne courbe est un mouvement économique. Étant donné qu'un membre doit occuper successivement diverses positions, si on le meut en ligne droite jusqu'à lui faire occuper la première, puis qu'on l'arrête soudain, qu'on le remette en marche selon une nouvelle direction, tout droit, jusqu'à ce qu'il occupe la seconde, et ainsi de suite, il est

clair qu'à chaque arrêt, l'élan précédemment imprimé au bras ne sera détruit qu'au prix d'un certain effort, et un nouvel élan ne lui sera imprimé qu'au prix d'un autre effort. Au contraire si, au lieu de l'arrêter à sa première position, on laisse le mouvement continuer, et qu'on lui imprime une action latérale pour l'incliner vers la seconde position, le résultat sera nécessairement un mouvement curviligne; et, grâce à l'emploi de l'élan primitif, une certaine quantité de force sera économisée.

Si on admet comme vraies ces conclusions sur la grâce dans le mouvement, on ne peut, je crois, mettre en doute qu'une forme gracieuse ne soit celle qui nous fait l'effet de se soutenir par elle-même au prix d'un faible effort, de se mouvoir de même. Autrement, on arriverait à cette bizarrerie, que la grâce dans la forme n'aurait aucun rapport avec la grâce dans le mouvement, ou bien que l'une irait ordinairement sans l'autre; or, ces deux hypothèses s'accordent très-mal avec ce que nous voyons; nous sommes donc amenés à conclure que la relation en question est bien réelle. Si quelqu'un a encore des scrupules, voici, je crois, qui les lèvera : les animaux qui nous paraissent gracieux sont, on s'en souviendra, ceux dont la structure est bien trop légère pour qu'ils soient embarrassés de leur poids, et ceux dont on remarque la vivacité et l'agilité. Au rebours ceux qu'on range parmi les disgracieux, sont à la fois comme encombrés d'eux-mêmes, et peu aptes à la course. Voyez surtout le lévrier : c'est la forme du type chien où l'économie du poids se voit le mieux, et où l'habitude a porté jusqu'à la perfection l'aisance du jeu des mus-

cles; c'est aussi, bien manifestement, celle que nous appelons le plus volontiers gracieuse.

Comment des arbres et des objets inanimés en sont-ils venus à mériter aussi cette épithète? c'est ce qui semblera moins facile à dire. Mais c'est un fait, que, par un penchant ordinaire, et peut-être irrésistible, nous regardons tous les objets comme des êtres semblables à l'homme : et cela peut, je crois, nous éclairer ici. La branche d'un chêne, qui se dresse et semble jaillir du tronc à angle droit, nous donne vaguement l'idée d'une force énergique qui est nécessaire pour la maintenir dans cette position ; et nous appelons cela disgracieux, par la même raison qui nous fait trouver disgracieuse la posture d'un homme qui tient son bras à angle droit avec le corps. Au contraire les branches d'un saule pleureur, qui ont un air d'abandon et de langueur, nous rappellent confusément un corps dont les membres ont des attitudes aisées, des attitudes qui n'ont besoin pour être gardées que d'un faible effort : et le mot de gracieux, qui convient à un tel état du corps, nous l'appliquons par métaphore au saule pleureur.

Je peux tout aussi bien ici, en quelques lignes, hasarder une hypothèse : c'est que l'idée de Grâce, en ce qu'elle a de subjectif, a son principe dans la sympathie. La même faculté, qui nous fait frémir à la vue du péril d'autrui, qui parfois agite nos membres à la vue d'un homme luttant ou tombant, nous fait participer, d'une façon confuse, à toutes les sensations musculaires que nos voisins éprouvent. Quand leurs mouvements sont violents, ou gauches, nous sentons, bien que fai-

blement, les sensations désagréables que nous aurions, si ces mouvements étaient de nous. Quand ils ont de l'aisance, nous éprouvons par sympathie les sensations de plaisir que ces mouvements annoncent chez ceux en qui nous les remarquons.

IX

LA PHYSIOLOGIE DU RIRE

(*Macmillan's Magazine*, Mars 1860.)

[Question de l'*origine du Rire :* Pourquoi tel état d'esprit est-il accompagné de tels mouvements physiques

Un peu de Physiologie. — Définition de l'*action réflexe :* c'est la transformation d'une excitation des nerfs en un mouvement des muscles. — Cette définition s'étend à tout mouvement, même volontaire. — Une excitation nerveuse peut se transformer : 1° en mouvements des muscles (signes des émotions) ; 2° en mouvements des viscères (la gaîté, cause d'une bonne digestion) ; 3° en une agitation de l'esprit ; selon que la décharge suit les nerfs moteurs, ganglionnaires ou cérébraux. — En général, elle suit au moins deux de ces canaux : chacun des trois s'alimente aux dépens des autres. — Faits à l'appui : la colère concentrée ; le sérieux des comiques, etc.

Origine du Rire. — Du rire causé par une *émotion forte* (de plaisir ou de douleur). — Les mouvements du rire sont sans but. — Le rire est donc la décharge d'un *trop-plein* d'excitation nerveuse, qui n'ayant pas de voie assignée, suit la plus facile. — A mesure que l'excitation croît, elle envahit les divers ordres de muscles, selon l'ordre de leur mobilité : lèvres (sourire), voies respiratoires, membres supérieurs, membres inférieurs, épine dorsale (rire spasmodique).

Du rire en général. — Il ne résulte pas de toute discordance, mais seulement de la *discordance descendante :* alors à une émotion vive succède une émotion faible, et il y a un excédant de force nerveuse. — Rire empêché par la sympathie ou la colère. — La discordance ascendante, cause de l'étonnement, etc.

Conséquences touchant la méthode en Psychologie. — Cette science doit rechercher les causes et les effets des actes de conscience, c'est-à-dire certains phénomènes antécédents et conséquents, qui en intensité équivalent aux actes considérés. — Ces antécédents et conséquents peuvent être physiologiques. — La méthode ici se réduit donc à chercher d'où vient et ce que devient intégralement une quantité donnée de force nerveuse.] (TR.)

Un enfant met sur sa tête un chapeau d'homme; nous sourions : pourquoi? Nous lisons que le gros Gibbon, venant d'achever une déclaration d'amour à genoux, ne put se relever; cela nous fait rire : pourquoi? A de telles questions on répond d'ordinaire que le rire naît du sentiment d'une inconvenance. Mais d'abord, cette réponse tombe devant cette objection toute naturelle, que souvent on rit par l'effet d'un plaisir extrême, ou simplement par surabondance de vie; et puis, objection à part, le vrai problème demeure entier : comment le sentiment de l'inconvenance fait-il pour amener à sa suite tels mouvements physiques? Parfois on a dit que le rire vient du plaisir qu'on a à se voir, soi-même au-dessus des autres, et les autres humiliés. Mais cette théorie, quelque part de vérité qu'elle enferme, en premier lieu, prête le flanc à cette objection inévitable, que dans bien des cas la vue de l'humiliation d'autrui produit en nous toute autre chose que le rire; et, en second lieu, elle ne s'applique pas aux cas fort nombreux dans lesquels nous rions sans qu'il soit question de la dignité de personne : ainsi quand

nous rions d'un bon jeu de mots. En outre, elle n'est, comme la précédente, ni plus ni moins qu'une façon de réduire en doctrine certaines des conditions du rire, non une explication des mouvements spéciaux qui, sous ces conditions, se produisent. Pourquoi, si nous avons un vif plaisir, ou si nous sommes frappés d'un contraste inattendu entre des idées, voit-on les muscles de notre face se contracter d'une certaine manière, ainsi que ceux de la poitrine et de l'abdomen ? Pour trouver à cette question une réponse telle quelle, il n'y a qu'un moyen : s'adresser à la physiologie.

Il n'est pas un enfant qui n'ait essayé de tenir son pied immobile pendant qu'on le chatouillait, cela sans y réussir; peut-être n'est-il personne qui n'ait fait des efforts, vains d'ailleurs, pour ne pas cligner des yeux, quand on lui passait la main devant brusquement. Ces exemples de mouvements musculaires indépendants de la volonté, ou même contraires à la volonté, font comprendre ce que les physiologistes appellent action réflexe ; tels sont encore l'éternument et la toux. A tous ces cas, dans lesquels nous voyons des mouvements involontaires accompagnés de sensations, il en faut ajouter d'autres d'un genre différent, où les mouvements involontaires ne sont pas accompagnés de sensations : exemple, les pulsations du cœur, les contractions de l'estomac dans la digestion. De plus, la meilleure partie des actes en apparence volontaires, qu'on voit dans des êtres comme les insectes, les vers, les mollusques, sont, aux yeux des physiologistes, aussi purement automatiques que la dilatation ou le rétrécissement de l'iris sous l'effet des variations d'intensité de la lumière ; et ils y voient égale-

ment des exemples de cette loi, que toute impression faite sur l'extrémité d'un nerf afférent [1] est transmise à un centre ganglionnaire, et de là, en général, réfléchie par l'intermédiaire d'un nerf efférent [2], jusqu'à un ou plusieurs muscles, où elle cause une contraction.

Sous une forme un peu différente ce même principe s'applique aux actes volontaires. Toute excitation nerveuse *tend* à produire un mouvement des muscles; et si elle arrive à une certaine intensité, elle ne manque pas de le produire. Ce n'est pas seulement dans des actions réflexes sans ou avec sensation, que nous voyons tels nerfs, une fois arrivés à un état de tension, se décharger sur tels et tels muscles, avec lesquels ils ont une liaison indirecte; mais ces actions extérieures, à travers lesquelles nous lisons les sentiments d'autrui, nous montrent que, sous l'effet d'une tension considérable, le système nerveux se décharge d'ensemble et sur l'ensemble du système musculaire ; cela sous la conduite de la volonté, ou sans elle. Le frisson que donne le froid implique des contractions irrégulières des muscles : au début, ces contractions ne sont qu'en partie involontaires; elles finissent par l'être totalement. Quand on se brûle cruellement le doigt, il est très-difficile de conserver une contenance digne : aussitôt la face grimace, le membre s'agite infailliblement. Si un homme reçoit une bonne nouvelle, sans changer d'air, ni s'agiter en aucune façon, il est à croire qu'il n'en conçoit pas une grande joie, ou qu'il a sur lui-même un empire bien rare ; l'une et l'autre conclusion supposent que la

1. Nerf de la sensibilité. (TR.)
2. Nerf de la motilité. (TR.)

joie, chez presque tous les hommes, fait contracter les muscles, et par là altère la physionomie ou l'attitude, ou les deux. Quand nous entendons raconter les tours de force que des hommes ont faits, leur vie étant en jeu, — quand nous lisons que des paralytiques, dans l'énergie du désespoir, ont retrouvé un moment l'usage de leurs membres, nous voyons plus clairement encore la relation entre l'excitation des nerfs et celle des muscles. Il devient évident, d'abord que les émotions et sensations tendent à engendrer des mouvements physiques, puis que la violence des mouvements est en raison de l'intensité des émotions et sensations [1].

Telle n'est pas, toutefois, la seule direction que prenne la décharge de l'excitation nerveuse. Les viscères peuvent, aussi bien que les muscles, recevoir cette décharge. Le cœur et le système circulatoire (qui, à la vérité, étant contractiles, peuvent à la rigueur être classés dans le système musculaire) sont vivement affectés par le plaisir et la peine : c'est de quoi nous faisons chaque jour l'expérience. Toute sensation quelque peu vive accélère le pouls; et combien le cœur ne sent-il pas le contre-coup de toutes les émotions ! rien ne le prouve mieux que l'usage d'employer indistinctement, dans le langage courant, les mots cœur et sentiment. De même pour les organes de la digestion. Sans entrer dans le détail de l'action de nos états nerveux sur ces organes, il suffit de rappeler ce que font de bien aux dyspeptiques et autres valétudinaires une compagnie gaie, de bonnes nouvelles, des changements de spectacle :

1. On trouvera des exemples nombreux dans l'essai sur « l'Origine et la Fonction de la musique. »

cela montre assez à quel point des sentiments de plaisir excitent l'activité des muscles en général.

Il est encore une autre direction que peut suivre la décharge d'une portion excitée du système nerveux; et c'est celle qu'elle suit ordinairement, quand l'excitation n'est pas forte. En effet, la décharge peut devenir, à son tour, un excitant pour une autre partie du système nerveux. C'est ce qui arrive dans l'exercice modéré de la pensée et du sentiment. De là résultent les états successifs qui constituent la conscience. Des sensations excitent des idées et émotions; celles-ci, à leur tour, éveillent d'autres idées et émotions; et ainsi de suite, sans cesse. C'est-à-dire : la tension qui est dans des nerfs particuliers ou groupes de nerfs, lorsqu'ils nous procurent certaines sensations, idées ou émotions, engendre une tension équivalente dans d'autres nerfs ou groupes de nerfs en corrélation avec les précédents : le flot d'énergie allant son chemin, l'idée ou le sentiment précédent meurt en produisant le suivant.

Ainsi donc, si nous sommes totalement impuissants à comprendre comment l'excitation de certains nerfs engendre un sentiment, — si, en déclarant que la conscience est produite par l'action d'agents physiques sur un organisme physique, nous nous mettons en face d'un mystère véritable, à jamais insoluble; toutefois nous pouvons fort bien connaître, par l'observation, les formes que peut prendre successivement ce mystère insoluble. Nous voyons qu'il y a trois canaux par où peut s'opérer la décharge des nerfs à l'état de tension; ou, pour mieux dire, trois classes de canaux. Elle peut se tourner en excitation pour d'autres nerfs qui n'ont pas de relation directe

avec les membres, et ainsi amener d'autres sentiments et idées; ou bien en excitation pour un ou plusieurs nerfs moteurs, et ainsi amener une contraction musculaire; ou bien en excitation pour des nerfs du système ganglionnaire, et ainsi stimuler un ou plusieurs viscères.

Pour plus de simplicité, j'ai parlé de ces canaux comme si la décharge suivait ou l'un ou l'autre; ce qui ferait croire qu'elle suit l'un à l'exclusion des autres. Mais il n'en est rien. Il n'arrive jamais, ou bien rarement, qu'une charge nerveuse, manifestée à la conscience sous forme de sentiment, soit ensuite lancée dans une direction unique. Très-généralement, on observe qu'elle en suit deux; et il est probable que pas une des trois n'est sans en recevoir quelque chose. Toutefois, ce qui varie, c'est la *proportion* entre les trois parts de la charge qui reviennent à chacun des trois canaux : cette proportion change selon la diversité des circonstances. Chez un homme que la peur fait courir, la tension mentale engendrée n'est qu'en partie employée à exciter les muscles : il reste un excédant, qui cause un courant rapide d'idées. Un sentiment de plaisir, que nous aura donné, je suppose, un éloge, n'est pas tout entier employé à mettre notre sensibilité dans l'état où elle se trouve après, et à produire les idées nouvelles qui conviennent à cet état; mais il en reste une partie qui reflue dans le système nerveux ganglionnaire, stimule le fonctionnement du cœur, et probablement facilite la digestion. Ici nous arrivons à un ordre d'idées et de faits qui nous acheminent à la solution de la question proposée.

En effet, partons de cette vérité indubitable, que la quantité

de force nerveuse mise en liberté à un moment donné (laquelle produit en nous, d'une façon mystérieuse, ce qu'on appelle une émotion) *doit* se dépenser suivant quelque direction, — *doit* engendrer une force équivalente qui se manifeste quelque part. Il s'en suit clairement que si des divers canaux qu'elle peut suivre, l'un est fermé en totalité ou en partie, les autres en recevront une quantité plus grande; ou que, si deux d'entre eux sont fermés, la décharge à travers le dernier en sera plus intense; et qu'inversement, si, pour une raison quelconque, il y a un appel extraordinaire de la décharge dans une direction, l'écoulement dans les autres directions diminuera d'autant.

Nous trouvons, dans notre expérience journalière, de quoi éclaircir ces conclusions. C'est un fait bien connu, que si l'on contient toutes les marques extérieures du sentiment, le sentiment gagne en intensité. La colère la plus profonde, c'est la colère muette. Pourquoi? C'est que l'excitation nerveuse ne se tournant pas en mouvements musculaires, se tourne en autres excitations nerveuses, — éveille des idées noires plus nombreuses et tirées de plus loin, et ainsi accroît la masse des sentiments mis en branle. Ceux qui cachent leur rancune sont en général, les faits le prouvent, plus vindicatifs que ceux qui éclatent en discours bruyants et en gestes violents. Pourquoi? C'est qu'ici encore l'émotion, concentrée, s'accumule et se surexcite. De même, les gens qui, par leur talent d'acteurs, font preuve d'un sentiment très-fin du comique, savent ordinairement faire et dire les choses les plus bouffonnes avec le plus grand sérieux du monde.

D'autre part, c'est une vérité bien connue que l'agitation corporelle affaiblit l'émotion. Dans un moment d'irritation, le moyen de se soulager, c'est de se promener à grands pas. Rien ne diminue l'âpreté du désir, comme l'effort extrême que nous coûte un essai malheureux pour arriver à un but que nous nous proposons. Après une grande infortune, on souffre moins si l'on est forcé de payer de sa personne, que si on demeure en repos. Sivous voulez rabattre l'excitation de votre esprit, il n'y a rien de tel que de courir jusqu'à épuisement. Voilà donc des cas où le sentiment et la pensée ne peuvent se produire, parce que l'énergie nerveuse a été appelée ailleurs, consacrée à des mouvements corporels; et voici la contre-partie, à savoir des cas où les mouvements corporels sont paralysés, parce que soudain des pensées et des sentiments ont absorbé une quantité inusitée de force nerveuse. Vous vous promenez, une idée vous apparaît, qui vous cause une vive surprise, une espérance, une alarme; vous faites halte; ou bien vous étiez assis, les jambes croisées, balançant votre pied qui pendait : le pied s'arrête du coup. Une action mentale très-forte détourne aussi des viscères l'énergie : la joie, le désappointement, l'anxiété, tout trouble moral puissant, détruisent l'appétit; ou si déjà la nourriture est prise, la digestion s'arrête; même une activité purement intellectuelle, si elle est extrême, en fait autant.

Ainsi, les faits viennent bien à l'appui de ce que nous avions conclu *à priori :* l'excitation nerveuse qui, à un moment donné, apparaît à la conscience sous forme de sentiment, doit se dépenser d'un côté ou de l'autre; trois genres de canaux lui sont ouverts, elle en doit suivre un, deux, ou plus, selon les

circonstances; si l'un est fermé ou obstrué, la part des autres s'en trouve accrue; et réciproquement si, pour répondre à quelque appel, la partie de l'énergie nerveuse qui suit telle direction est plus grande qu'à l'ordinaire, l'écoulement dans les autres directions en diminue d'autant. Ces prémisses posées, voyons comment on peut interpréter les phénomènes du rire.

Le rire est un développement de l'énergie musculaire, et ainsi, il nous offre un exemple de cette loi, que tout sentiment, passé un certain degré d'intensité, se décharge sous forme de mouvement corporel : à peine est-il besoin d'indiquer cela. Mais peut-être est-il besoin d'indiquer que tout sentiment puissant, n'importe le genre ou peu s'en faut, produit ce résultat. Ce n'est pas seulement le sentiment du ridicule qui a cet effet; et il ne suffit pas d'y ajouter encore les diverses formes de l'émotion gaie. Nous avons aussi le rire sardonique et le rire hystérique, qui sont l'effet d'une détresse morale; il y faut joindre certaines sensations, comme le chatouillement, et, selon M. Bain, le froid et certaines espèces de souffrance aiguë [1].

1. Voici un résumé de la théorie du rire de M. Bain :

Il y a deux sortes de rire : le rire amené par des causes physiques, et le rire amené par des causes morales.

1° Les causes physiques du rire sont : le froid, le chatouillement, certaines douleurs aiguës, l'hystérie.

2° Parmi les causes morales, on a compté à tort : la disconvenance ; car elle excite souvent la pitié, la crainte, etc.; — le sentiment de notre supériorité sur autrui (cette explication est de Hobbes) ; car le rire sympathique, le rire causé par une lecture comique, ont des causes tout opposées à celles-là. — La vraie cause morale du rire est un accroissement de notre énergie, accompagné de conscience ; cet accroissement lui-même peut être causé soit par l'exubérance de la vie en nous (rire des dieux d'Homère après leur repas), soit par la suppression d'une contrainte, d'une gravité forcée.

On peut voir dans cette théorie un acheminement à celle de M. Spencer. (TR.)

Ainsi, la cause générale du rire, c'est une puissante émotion, mentale ou physique; maintenant, notons-le, ce qui distingue les actes musculaires dont il se compose, de la plupart des autres, c'est que les siens n'ont pas de but. En général, les mouvements corporels, causés par des états moraux, sont dirigés vers telle ou telle fin; ainsi, quand nous tâchons d'échapper à un danger, ou que nous luttons pour nous assurer un bien. Maintenant, nouvelle remarque : si ces contractions quasi-convulsives des muscles sont sans objet, comme d'ailleurs elles ne sont que les effets d'une décharge involontaire de force nerveuse, nous pouvons voir d'où naissent les caractères qui leur sont propres, — comment il se fait que telles classes de muscles sont affectées en premier lieu, et telles autres seulement après. Car un excédant de force nerveuse, s'il n'est soumis à aucun motif directeur, commencera, cela est clair, par suivre les routes les plus fréquentées; et si celles-ci ne suffisent pas, alors il suivra celles qui le sont moins. Or, c'est les organes de la parole qui sont le chemin le plus ordinaire que prend une émotion quand elle se tourne en mouvement. Les mâchoires, la langue et les lèvres, ne servent pas seulement à exprimer une irritation ou un plaisir extrême; c'est aussi par là que trouve à se donner carrière cette énergie mentale, dont le cours est très-modéré, et qui accompagne la conversation ordinaire. D'où suit que certains muscles voisins de la bouche, étant petits et aisés à mouvoir, sont les premiers à se contracter par l'effet du plaisir. Après les muscles qui servent à articuler, ceux qui sont le plus constamment mis en branle (nous devrions dire, employés comme suppléants),

par les émotions de tout genre, sont les muscles de la respiration. L'effet d'un plaisir ou d'une peine est d'accélérer notre souffle : peut-être le sang, qui afflue, exige-t-il plus d'air pour s'oxyder. Les sensations qui accompagnent l'effort nous poussent aussi à souffler fortement; ici le besoin physiologique auquel il faut répondre est plus évident. De même les émotions agréables ou désagréables excitent la respiration, au moins pour commencer; car, ensuite, les dernières l'affaiblissent. Cela veut dire que, de tous les muscles du corps, ceux de la respiration sont les plus constamment intéressés, dans les divers actes produits par les émotions; et ainsi quand une quantité de force nerveuse se décharge dans le système musculaire, sans être dirigée, et que cette quantité est considérable, il arrive que, non-seulement certains des muscles vocaux et articulants, mais aussi les muscles qui servent à chasser l'air des poumons, en éprouvent une contraction.

Si la quantité d'émotion à dépenser est encore plus forte, — trop forte pour trouver un passage suffisant dans ces muscles; — une autre classe de muscles entre en jeu. Les membres supérieurs sont mis en mouvement. Souvent, de joie, les enfants battent des mains; il y a des grandes personnes qui se les frottent; d'autres, quand le plaisir est plus vif encore, entrechoquent leurs genoux, et se tordent tout entiers en avant et en arrière. En dernier lieu, quand tous les canaux qui peuvent servir à écouler l'excédant de force nerveuse sont remplis jusqu'à déborder, reste un autre groupe de muscles, rarement employé, et qui alors est affecté de spasmes : la tête est rétractée en arrière, et l'épine dorsale arquée en dedans, — c'est

un commencement de ce que les médecins appellent opisthotonos. Ainsi donc, sans prétendre que par là on puisse rendre compte des phénomènes du rire dans le dernier détail, nous voyons que dans leur *ensemble*[1] ils se conforment aux principes généraux qui suivent : — toute émotion produit une action musculaire ; quand l'action musculaire n'a pas de but qui la dirige, les muscles qui sont d'abord affectés sont les plus ordinairement stimulés par l'émotion; et à mesure que l'émotion à dépenser croît en quantité, aussi croît le nombre des muscles excités, en commençant par ceux qui ont le plus l'habitude d'obéir aux ordres de l'émotion, quand celle-ci est réglée, et ainsi de suite.

Toutefois, la question par laquelle nous avons commencé subsiste. L'explication précédente convient seulement pour le rire provenant d'un plaisir ou d'une peine extrême ; mais non pas pour celui qu'excite le spectacle de certaines discordances. Il ne suffit pas de dire : dans ces cas, le rire est l'effet du soulagement que nous éprouvons en échappant à des sentiments graves, qui nous mettent à la gêne. C'est là une cause partielle, il est vrai. Sans doute, très-souvent, comme le dit M. Bain, « il y a un sérieux et un solennel gourmé, purement de surface, sous lesquels il n'y a rien de réel, et dont le contact nous fait prendre une position guindée : c'est alors qu'un peu de trivialité ou de vulgarité qui passe nous détend, et nous en avons une joie bruyante. » En tant que notre gaîté a pour cause cette détente agréable qui succède à un état de contrainte

1. En français dans le texte. (TR.)

morale, elle nous offre un nouvel exemple du principe déjà posé. Mais cela n'explique nullement la gaîté qui naît lorsque, au milieu du court silence qui sépare l'*andante* de l'*allegro* dans une des symphonies de Beethoven, détonne un bruyant éternument. Dans ce cas et une foule d'autres semblables, la tension d'esprit n'est pas imposée, mais spontanée, — elle n'est pas désagréable, mais agréable ; et les impressions qui nous arrivent, et vers lesquelles notre esprit est tendu, nous promettent un plaisir auquel bien peu de gens désirent échapper, si même il y en a un qui le désire. Donc, quand survient le malheureux éternument, si on rit de l'entendre ce n'est pas simplement parce qu'on se repose d'une attitude d'esprit ennuyeuse : il faut en chercher quelque autre cause.

Cette cause, nous y arriverons en poussant encore un peu plus loin notre analyse. Il suffit de considérer la quantité d'émotion qui existe en nous dans telles circonstances, et de nous demander par quelles conditions est déterminée la direction de sa décharge : nous aurons aussitôt notre solution. Prenons un exemple. Vous êtes au théâtre, assis, tout occupé à suivre le progrès d'un drame intéressant. Vous êtes amené à une situation qui excite votre sympathie, — ainsi à une réconciliation entre le héros et l'héroïne, à la suite d'un long et pénible malentendu. Les sentiments que fait naître en vous cette scène ne sont pas tels que vous souhaitiez d'en être délivré ; au contraire, ils vous reposent agréablement des sentiments pénibles que vous éprouviez auparavant à voir leur brouille. De plus, les sentiments que ces personnages fictifs vous ont inspirés pour un moment ne sont pas propres à vous faire accueillir

avec joie une indignité qui leur serait faite ; mais plutôt, vous la ressentiriez. Or, tandis que vous contemplez leur réconciliation avec plaisir et sympathie, voici que sort de derrière la scène un chevreau apprivoisé qui, après avoir promené ses regards sur l'assistance, va aux amants, et renifle contre eux. Vous ne pouvez vous retenir de faire comme les autres, et d'accueillir par des éclats de rire ce *contre-temps* [1]. Rien de plus inexplicable que cet éclat, si le rire naît du plaisir qu'on a à échapper à une contrainte mentale ; ou s'il naît du plaisir qu'il y a à sentir croître notre importance, quand nous assistons à l'humiliation d'autrui ; mais l'explication en est aisée, si nous considérons ce qui a dû advenir, en un tel cas, de l'émotion qui était en nous au moment où la discordance s'est produite. Une grande quantité d'émotion avait été créée ; ou, pour parler comme un physiologiste, une bonne partie du système nerveux était dans un état de tension. Il y avait de plus une grande attente : comment la scène allait-elle tourner? C'était une quantité de pensées et de sentiments à l'état naissant ; et ces pensées et sentiments étaient la forme nouvelle que devait revêtir la somme de pensée et d'émotion existante. Maintenant, qu'il n'y ait pas d'interruption, et la masse d'idées et de sentiments qui suivent, suffit pour absorber toute la force nerveuse mise en liberté. Mais voilà que cette somme considérable de force nerveuse, au lieu de s'employer à faire aboutir les pensées et sentiments de somme égale, qui étaient à l'état naissant, est soudain arrêtée dans son cours. Les canaux

1. En français dans le texte. (TR.)

par où la décharge était sur le point de passer, sont fermés. Un nouveau canal est ouvert — l'attention que réclament l'apparition et les allures du chevreau ; — mais il est petit ; les idées et sentiments suggérés ne sont pas assez nombreux ni assez importants pour employer toute l'énergie à dépenser. L'excédant doit donc se décharger dans quelque autre direction ; et comme il a été déjà expliqué, le résultat est qu'il s'écoule par les nerfs moteurs dans les différentes classes de muscles, et produit les mouvements demi-convulsifs que nous appelons rire.

Voici un fait qui s'accorde bien avec cette explication : parmi plusieurs personnes qui assistent au même accident risible, il y en a (cela arrive du moins) qui ne rient pas ; c'est qu'il est né en eux une émotion, que les autres ne partagent pas, et qui est assez importante pour absorber toute l'excitation produite. Parmi les spectateurs d'une lourde culbute, ceux qui gardent leur sérieux sont ceux qui se sont mis à éprouver pour le patient une sympathie assez grande pour donner en quelque sorte issue à l'émotion que l'accident a détournée de son cours. Parfois c'est la colère qui absorbe l'élan arrêté, et ainsi prévient le rire. Un exemple m'en a été récemment fourni par un de mes amis qui était allé voir les tours chez Franconi. Un acrobate venait de faire un saut effrayant par-dessus plusieurs chevaux. Le clown, d'un air de jalouser ce succès, fit avec ostentation ses préparatifs pour suivre la même route ; puis, ayant pris son élan d'une furieuse énergie, en arrivant au premier cheval, net il s'arrêta, et se donna la contenance de brosser un peu de poussière sur la croupe.

Chez la plupart des spectateurs, ce fut un éclat de rire; mais pour mon ami, qui s'était monté les nerfs par l'attente de ce saut qui allait venir, la farce n'eut d'autre effet que de l'indigner. Ainsi l'expérience prouve ce que suppose la théorie : la décharge de l'émotion arrêtée ne pa-se dans le système musculaire que si elle ne trouve pas ouverts d'autres canaux suffisants, — c'est-à-dire, s'il ne naît pas d'autres émotions, équivalentes à celles qui ont été arrêtées.

Nous avons sous la main une preuve encore plus concluante. Comparons les discordances qui font rire avec les autres, et nous verrons que dans celles-ci, l'émotion inattendue qui naît diffère à la vérité du tout au tout, quant au genre, de la précédente, mais nullement quant à la quantité ou intensité. Parmi les discordances qui ne peuvent porter à rien moins qu'à rire, M. Bain cite — « Un homme décrépit courbé sous un faix accablant; cinq pains et deux poissons pour une foule, et en général toute disconvenance et toute disproportion énorme; un instrument de musique qui n'est pas dans le ton, une mouche dans la pommade, de la neige en mai, Archimède qui fait de la géométrie dans une ville assiégée, et en général toute chose discordante; un loup dans la bergerie, la rupture d'un marché, en général toute fausseté; la mullitude prenant dans ses mains le pouvoir législatif, et tout ce qui est désordre; un mort dans une fête, des parents cruels, un fils ingrat, et tout ce qui est dénaturé; le catalogue entier des vanités dressé par Salomon : voilà autant d'incongruités, mais qui causent des sentiments de peine, de colère, de tristesse, de répugnance, plutôt que de gaîté. » Maintenant, dans ces exemples, un état

de conscience tout à fait nouveau apparaît soudain ; seulement il n'est pas inférieur en importance au précédent : les conditions du rire ne sont donc pas remplies. Comme on l'a montré ci-dessus, le rire naît naturellement quand la conscience, après avoir été occupée de grands objets, est réduite à de petits, — c'est-à-dire seulement dans le cas de ce qu'on appelle une discordance *descendante*.

Et maintenant, pour finir, remarquez ce fait, qu'on peut également inférer *à priori*, ou tirer de l'expérience : une discordance *ascendante* non-seulement ne fait pas rire, mais produit dans le système musculaire un effet exactement inverse. Lorsqu'après une chose très-insignifiante nous voyons apparaître à l'improviste une chose très-grande, il en résulte l'émotion appelée étonnement; et cette émotion a pour effet non une surexcitation, mais un relâchement des muscles. Voyez par exemple, chez les enfants et les paysans, cette mâchoire qui pend, quand ils sont en face d'un spectacle imposant et inattendu. Quand on parle de gens frappés d'étonnement à la vue de quelque effet très-curieux produit par une cause dont on n'en aurait pas attendu autant, on dit que souvent, sans y songer, ils laissent échapper ce qu'ils tiennent à la main. C'est bien à cela que nous devions nous attendre. Après un état de conscience moyen, qui n'absorbait qu'une faible quantité de force nerveuse, s'est élevée, sans que rien nous y préparât, une émotion puissante de respect, de terreur ou d'admiration ; et, joint à cela, l'étonnement que produit l'absence apparente de toute cause adéquate. Ce nouvel état de conscience demande beaucoup plus d'énergie que celui auquel il s'est substitué sou-

dain ; et comme la quantité de force absorbée par les actions mentales s'est accrue, il s'en écoule une quantité moindre, pour le moment, dans les autres directions : de là vient que la mâchoire pend et que la main lâche prise.

Il y a encore une observation qui mérite d'être faite. Parmi les diverses classes de canaux que peut suivre la décharge d'un excédant d'émotion, nous avons nommé le système nerveux viscéral. Une discordance descendante a pour effet, nous l'avons vu, de faire déborder brusquement l'excitation mentale qui se trouve arrêtée; elle doit, sans doute, agir non-seulement sur le système musculaire, comme nous savons qu'elle fait, mais aussi sur les organes internes ; le cœur et l'estomac doivent recevoir leur part de la décharge. Ainsi, la physiologie fournit une bonne raison à l'appui de l'idée populaire, que tout ce qui pousse à la gaîté aide à la digestion.

Je vais sortir des bornes propres de mon sujet ; et pourtant je peux bien ici indiquer que la méthode de recherche suivie ci-dessus nous met à même de comprendre bien d'autres phénomènes, outre ceux du rire. Pour montrer combien il importe de s'y attacher, je veux indiquer l'explication qu'elle fournit, pour une autre classe de faits bien connus.

Chacun sait combien, d'ordinaire, une puissante émotion trouble le jeu de l'intelligence, et paralyse la faculté de s'exprimer. On fait son discours très-facilement aux tables et aux chaises ; il n'est pas aussi aisé de le faire à un auditoire. Tout écolier peut en témoigner : le tremblement qui le prend, une fois devant le maître, l'a souvent mis hors d'état de répéter une leçon qu'il avait apprise en conscience. Pour expliquer cela,

on dit communément que l'attention est distraite, — que la série d'idées essentielles est rompue par des idées étrangères qui se jettent à la traverse. Mais la question est de savoir de quelle façon une émotion extraordinaire produit cet effet; et ici nous trouvons une réponse assez naturelle. La répétition d'une leçon, ou d'un discours soutenu qu'on a composé d'avance, suppose l'écoulement d'une quantité très-modérée de force nerveuse par un canal relativement étroit. Ce qu'il y a à faire, c'est simplement de rappeler dans leur ordre certaines idées arrangées au préalable, — travail qui ne réclame pas une grande dépense d'énergie mentale. Donc, quand il y a une grande quantité d'émotion à décharger dans une direction quelconque; quand (c'est le cas ordinaire) la série restreinte d'actions intellectuelles que nous avons à parcourir ne suffit pas à l'épuiser, il en résulte des décharges qui se font à travers des canaux autres que le canal essentiel : il naît ainsi une foule d'idées étrangères à la série qu'on veut suivre; et ces idées tendent à chasser de la conscience celles qui devraient l'occuper.

Et maintenant, considérez la signification des mouvements physiques, qui naissent spontanément dans ces circonstances. L'écolier qui dit sa leçon a d'ordinaire ses doigts fort occupés — soit à tortiller une plume brisée, soit à taquiner le pan de sa jaquette; et si on lui dit de tenir ses mains tranquilles, il ne tarde pas à retomber dans le même tic, ou dans un semblable. Combien d'anecdotes sur des orateurs publics affligés de manies physiques incurables du même genre! c'est des avocats qui roulent et déroulent sans cesse un morceau de ruban; des membres du parlement qui ne font que mettre et quitter leur

NEO BARCELONES

lorgnon. Tant que ces mouvements sont inconscients, ils rendent plus aisé le travail mental. Du moins, c'est ce qu'on est porté à conclure, en voyant que, de les arrêter, bien souvent cela confond les idées : exemple, ce que raconte Walter Scott de son camarade d'école, qui devint incapable de réciter sa leçon ayant perdu le bouton de sa veste qu'il avait coutume de tenir à la main durant la classe. Mais en quoi ces mouvements facilitent-ils le travail mental? Évidemment, ils consomment une partie de l'excédant de force nerveuse. Si, comme il a été exposé plus haut, la quantité de force mentale engendrée est trop grande pour trouver issue par l'étroit canal intellectuel qui lui est ouvert; et si, en conséquence, elle menace de produire de la confusion en se jetant dans les autres canaux intellectuels; alors en lui ouvrant une sortie, par les nerfs moteurs, dans le système musculaire, on diminue la pression; et les idées étrangères ont moins de chances de faire irruption dans la conscience.

Ce nouvel exemple justifiera, je pense, cette thèse, qu'il y aurait avantage à suivre, dans d'autres cas, cette méthode d'investigation psychologique. Pour expliquer complétement les phénomènes, il nous faut découvrir *toutes* les conséquences d'un état de conscience donné; et c'est ce que nous ne pouvons faire sans étudier les effets physiques et moraux, et la connexion qui les fait varier en intensité les uns aux dépens des autres. Nous arriverions probablement à en savoir long si, en chaque cas, nous nous demandions : — où est passée la force nerveuse, tout entière?

X

LES ORIGINES

DES STYLES EN ARCHITECTURE

(*The Leader*, Janvier 1852, — Mai 1854.)

[L'unité, règle suprême de toute œuvre d'art.

1° *Harmonie de l'édifice avec lui-même.* — Chaque style architectural a son genre propre de symétrie. — L'architecture *gothique* imite les formes des grands végétaux; — l'architecture *grecque*, les formes animales; — autres exemples.

2° *Harmonie de l'édifice avec le site.* — Architecture des villes; villas; châteaux-forts; châlets suisses, etc. — Exceptions : les Pyramides. — Ces exceptions s'expliquent : les peuples, dans leurs migrations, emportent avec eux leurs styles d'architecture nationaux; de là un mélange des styles locaux et de styles importés.

Cette accommodation de l'art à son milieu se fait d'instinct et sans réflexion].

(TR.)

Dernièrement, je visitais la galerie de l'ancienne Société des peintres d'Aquarelles : je fus frappé de l'effet choquant d'un édifice régulier au milieu d'une scène où la régularité manque. Il y avait surtout un édifice grec, parfaitement symétrique, que l'artiste avait logé dans un paysage montagneux et quelque peu sauvage : cela faisait une discordance particulièrement étrange. « Comme cela manque de pittoresque! » dit, en passant, une dame à sa compagne; je vis que je n'étais pas seul de mon avis. Cette phrase, pourtant, me jeta dans des réflexions. En quoi cela manque-t-il de pittoresque? Pittoresque, cela veut dire, pareil à une peinture, pareil à ce qui est bon à mettre dans un tableau. Pourquoi donc ceci ne ferait-il pas un bon sujet de tableau?

En songeant ainsi, je crus voir que l'artiste avait péché contre cette unité dont ne peut se passer un bon tableau. Quand le reste du paysage est plein de formes irrégulières, si l'on y met une construction artificielle, il faut qu'elle soit irrégulière, pour avoir l'air de faire *partie* du paysage. Il faut qu'il y ait un

même air sur elle et sur les objets d'alentour; sans quoi, elle et la scène où elle se trouve, ne font pas *une* chose, mais *deux*; et cela nous fait dire qu'elle est déplacée. Ou, pour parler en psychologue, les associations d'idées que réveille un bâtiment avec ses ailes, ses fenêtres, et toutes ses parties disposées symétriquement, diffèrent du tout au tout d'avec les associations d'idées qui conviennent à un paysage entièrement irrégulier; et, de ces deux suites d'idées, l'une veut bannir l'autre.

Ma pensée allait son train; il me vint à l'esprit, en exemple, bien des faits. Je me rappelai qu'un château fort, de tous les genres d'édifices le plus irrégulier dans son dessin, ne nous plaît nulle part autant qu'au milieu des rocs et des précipices; tandis qu'un tel château va mal, à ce qu'il nous semble, dans une plaine. Les formes moitié régulières, moitié irrégulières de nos vieilles fermes, de nos manoirs et abbayes gothiques à pignons, paraissent s'harmoniser fort bien avec une campagne ondulée, boisée. Dans les villes, nous aimons mieux une architecture symétrique; et là elle n'excite en nous aucun sentiment de disconvenance, parce que tous les objets environnants — hommes, chevaux, voitures, — sont symétriques aussi.

Alors, il me souvint une idée qui s'est bien des fois présentée à moi : c'est qu'il y a une relation entre les divers genres d'architecture et les différentes classes d'êtres qui sont dans la nature. Les édifices qui sont dans les styles grecs ou romains, semblent, avec leur symétrie, avoir leur modèle dans le règne animal. Dans le gothique, qui est en partie irrégulier, les idées qui dominent paraissent prises du règne végétal. Et les édifices décidément irréguliers, comme les châteaux, sont, on peut

dire, construits à l'imitation des formes du monde inorganique.

Voilà une théorie qui est de pure fantaisie. — C'est ce qui semble à première vue. Mais elle a pour s'appuyer des faits nombreux. Le rapport qui est entre une architecture symétrique et les formes animales, nous pouvons le déduire de ceci, qu'il y a, pour les édifices réguliers, un *genre* de symétrie que nous attendons et qui nous contente. Ainsi, dans un temple grec, nous demandons que la façade soit symétrique en elle-même, que les deux côtés soient pareils; mais nous ne cherchons l'uniformité ni entre les côtés et la façade, ni entre la façade et le derrière. Cette symétrie est tout à fait celle qui se trouve dans les animaux, cela saute aux yeux. Au contraire, un édifice qui montre quelque prétention à la symétrie, nous déplaît s'il n'est pas absolument symétrique : pourquoi? Il faut répondre probablement : parce que l'idée de l'architecte n'a pas été poursuivie jusqu'au bout; nous nous en apercevons; alors notre goût pour ce qui est fini est offensé. Mais ici surviennent de nouvelles questions : comment savons-nous que la conception de l'architecte était symétrique? D'où vient cette idée de symétrie, que nous avons et que nous lui attribuons? A moins de retomber dans la vieille théorie des idées innées, nous devons admettre que l'idée de la symétrie entre deux moitiés d'une chose nous vient du dehors; autant vaut dire, elle nous vient du spectacle des animaux supérieurs.

Il y a une certaine relation entre l'architecture gothique et les formes des végétaux : c'est une thèse généralement admise. On a souvent remarqué l'analogie qu'il y a entre une nef en

épi et une avenue d'arbres dont les branches s'entrelacent : et cela montre qu'il y a là un fait, que les hommes n'ont pu s'empêcher d'observer. Cette analogie, toutefois, n'est pas la seule trace de cette parenté. Elle se fait voir mieux encore dans les caractères essentiels du gothique; notamment dans ce qu'on appelle son air d'*aspiration*. Cette prédominance des lignes verticales qui sépare si nettement le style gothique des autres, est le trait distinctif, par excellence, des arbres, si on les compare aux animaux ou aux rochers. Avec une imagination forte, il vous vient, devant une haute tour gothique, avec ses longues ouvertures, ses faisceaux de ressauts élancés qui courent de la base au faîte, de vagues idées de végétation.

J'ai parlé de rapport entre les formes inorganiques et celles des édifices de style complétement irrégulier, et dans le genre des châteaux; en voici, je crois, une preuve : quand un édifice est irrégulier, plus il est irrégulier, plus il nous plaît. Je ne vois qu'un moyen d'expliquer ce fait, c'est de supposer que plus est grande l'irrégularité, plus vivement nous reviennent en l'esprit les formes qui ont été prises pour type, et plus vivement s'éveillent les idées de paysages sauvages et romantiques, qui nous font plaisir, et que rappellent ces formes.

Une preuve nouvelle qu'il y a un lien entre chaque style d'architecture et une classe d'objets naturels, se tire des genres de décoration que chacun d'eux offre. Les édifices publics de la Grèce ont, pour caractéristique de leur dessin, la symétrie entre les deux moitiés latérales, telle qu'on la trouve chez les animaux : aussi ont-ils leurs frontons et leurs entablements couverts de sculptures d'hommes et de bêtes. Les temples

égyptiens et les palais assyriens, qui offrent, dans l'ensemble, une symétrie toute pareille, ont leurs murs et leurs portes couverts d'ornements de la même sorte. Dans le gothique, au rebours, avec des rangées de colonnes en faisceaux, qui semblent faire une forêt, nous trouvons des ornements enrichis de feuilles, à profusion. Et pour cadrer avec les contours tout à fait irréguliers, inorganiques, des vieux châteaux, ni décorations du genre végétal, ni décorations du genre animal. Les murs, nus comme des rocs, portent des créneaux, faits de blocs tout unis, qui nous font penser aux bords en surplomb d'une falaise abrupte.

Mais, le fait le plus significatif peut-être, est l'harmonie qu'on peut remarquer entre chaque type d'architecture, et les scènes au milieu desquelles il est né. Comment, en effet, expliquer cette harmonie, sinon en disant que les objets d'alentour ont mis quelque chose de leur caractère essentiel dans le mode de construction adopté?

Que cette harmonie existe, cela est clair. En Égypte, en Assyrie, en Grèce, et à Rome, la réunion des hommes dans des villes précéda la construction des édifices symétriques qui sont venus jusqu'à nous. Or, des gens qui vivent dans des villes, les objets qui leur sont familiers sont symétriques, nous l'avons déjà remarqué. Nous avons, d'instinct, le sentiment de cette association. En pleins champs, une maison compassée, avec une porte bien au milieu, et flanquée à droite et à gauche d'un nombre égal de fenêtres, nous choque : elle va mal avec la campagne, elle a l'air d'avoir été apportée d'une rue de la ville; et nous ne pouvons regarder certaines villas en stuc, avec

leurs fausses fenêtres calculées pour faire la symétrie avec les vraies, sans penser à ces maisons de faubourg, où vivent les négociants retirés des affaires.

Pour le style indigène propre à chaque pays, non-seulement nous y trouvons l'irrégularité d'ensemble, qui est l'empreinte des objets d'alentour, mais nous pensons découvrir un lien de parenté entre chaque espèce d'irrégularité et les circonstances locales. Les châteaux sont, pour l'ordinaire, placés au milieu de masses de rochers disloqués : ils en ont comme un reflet dans leurs formes rigides, inorganiques. Dans les abbayes et les édifices semblables, qui d'ordinaire se trouvent au milieu de districts relativement tranquilles, nous ne voyons pas de ces masses et de ces lignes tourmentées; et en place de la nudité qui sied à la forteresse, se montrent des décorations, images des forêts prochaines. Entre un chalet suisse et un paysage suisse, il y a un rapport visible. Le toit aigu, si hardi et d'une grandeur si disproportionnée au regard des toits ordinaires, semble un des pics des montagnes voisines; et les larges corniches qui surplombent font une pente où tout glisse, comme les basses branches d'un pin. Considérez encore la parenté évidente qui est entre les toits plats, les plus usités dans les villes orientales, avec les minarets qui se dressent çà et là, d'une part, et les plaines qui, le plus souvent, les environnent, où d'instant en instant, pointe un palmier. On ne peut regarder une image de l'un de ces pays, sans être frappé de voir combien y prédominent les lignes horizontales, et comme elles s'accordent avec ce paysage qui se déploie sans limites.

Il ne faut pas s'attendre à ce que l'harmonie en question subsiste dans tous les cas. Les Pyramides, par exemple, ne paraissent pas rentrer dans la théorie. Les lignes horizontales des diverses plateformes vont bien avec le désert plat environnant; mais pour le contour général, rien d'analogue ne se montre alentour. Toutefois, si l'on songe que les races, dans leurs migrations, emportent avec elles leurs systèmes d'architecture, qu'ainsi naturellement elles feront des édifices nullement en rapport avec l'air de leur nouveau pays; et qu'il n'est pas toujours possible de distinguer les styles qui sont indigènes de ceux qui sont naturalisés, on s'attendra alors à de nombreuses exceptions.

L'idée générale que je viens d'exposer donnera lieu peut-être à quelques erreurs d'interprétation. Quelques-uns pourront comprendre que les hommes, en donnant à leurs édifices les caractères essentiels des objets environnants, l'ont fait *avec intention*. Ce n'est pas là le sens. Je ne suppose pas que les hommes aient agi ainsi autrefois, non plus qu'ils ne le font aujourd'hui. L'hypothèse est que les hommes, en choisissant les formes qu'il leur faut, sont, à leur insu, inspirés par les formes environnantes. Si l'architecture à toits plats, et symétrique, est née en Orient, chez des tribus de pasteurs vivant au milieu de leurs troupeaux et dans de vastes plaines, c'est, à ce qu'il semble, que l'habitude de voir des lignes horizontales et des formes symétriques guidait les constructeurs. Et s'il y a aussi dans d'autres cas, comme nous l'avons vu, une harmonie entre les styles et le pays qui en est la patrie, c'est que partout agissent de semblables influences. — En vérité, à considérer la

question en psychologue, il est impossible d'y deviner une autre réponse. Car puisque toutes nos idées doivent être faites d'images et de fragments d'images reçues par les sens, puisqu'il est impossible à l'homme de se figurer un dessin dont les éléments ne lui soient venus du dehors, puisque d'ailleurs son imagination se déploiera selon la route que lui tracent ses perceptions habituelles, il s'ensuit à peu près nécessairement que les traits les plus fréquents de ces perceptions habituelles s'imprimeront sur son dessin.

XI

LA PHILOSOPHIE DU STYLE

(*Westminster Review*, Octobre 1852.)

[A quoi peut servir une philosophie du style : 1° Utilité pratique; 2° Nécessité de réduire en un corps de science les préceptes épars dans les rhétoriques.

Le langage est une *machine* pour la transmission des idées; sa *loi* est donc d'*économiser* l'attention de l'auditeur. — Preuve : la force expressive des gestes, des exclamations. — La philosophie du style cherche les applications de cette loi.

1re FONCTION DU LANGAGE : COMMUNICATION DES IDÉES. — Du *choix des mots :* supériorité (en anglais) des *mots saxons* sur les mots latins; cause de cette supériorité : 1° les premiers nous deviennent familiers de meilleure heure; 2° ils sont plus brefs; toutefois les grands mots sont utiles pour fixer l'attention sur une idée; 3° harmonie imitative des mots saxons. — Supériorité des *termes concrets* sur les abstraits.

De l'*ordonnance des mots :* Que l'*adjectif* doit précéder le *substantif*, selon l'usage anglais; de même, en général, le complément doit précéder l'idée principale, afin que celle-ci soit du premier coup conçue correctement. — De la construction des membres de phrase : 1° Application du même principe; le prédicat précède le sujet; la proposition subordonnée précède la principale; 2e principe : l'ordre des mots doit représenter l'ordre logique des idées, pour épargner à l'esprit des efforts de mémoire. — Du 1er principe résulte la supériorité ordinaire du *style à inversions*, ou direct; du 2e, la nécessité de recourir au style indirect, quand on s'adresse à des esprits incultes, ou qu'on traite d'un sujet difficile.

Des *figures :* leur utilité est encore d'économiser l'attention : synecdoche; métonymie; comparaison : règle pour la construire; métaphore : sa brièveté explique sa supériorité sur la comparaison; allégorie, etc.

Si l'on observait toutes les règles, on arriverait à cet excès de force expressive qu'on nomme l'*emphase;* exemple tiré d'Ossian.

Du *choix des circonstances :* une circonstance bien choisie est celle qui en suggère beaucoup d'autres.

Du *langage poétique;* causes de sa puissance : 1° il imite le langage naturel de la passion; 2° par là, il réveille en nous le souvenir vague d'émotions passées; 3° charme du *rhythme :* pourquoi il repose l'esprit.

2e FONCTION DU LANGAGE : COMMUNICATION DES SENTIMENTS. — Principe : Tout exercice d'une faculté l'épuise momentanément. — Dans une œuvre littéraire, l'effet d'un passage donné dépend de l'effet du précédent.

Du *plan d'un développement :* gradation, antithèse, dégradation. — Du *plan d'un livre :* 1° graduer l'intérêt; 2° fuir l'uniformité, même dans la gradation. — De la *variété :* à chaque sorte d'idées appartient par nature un style propre; le progrès du langage a toujours consisté dans la variété croissante des formes : l'*écrivain parfait* est celui qui est capable de tous les styles, comme de toutes les émotions. — La littérature *idéale* sera la littérature de l'*avenir*.] (TR.)

Tristram Shandy, trouvant dans son père une vraie force de raisonnement, jointe à l'ignorance des règles de la logique, fait à propos de cette apparente discordance, la réflexion que voici : — « C'était, pour mon digne précepteur et deux ou trois membres de cette docte société, un sujet de juste étonnement, qu'un homme, sans en savoir aussi long seulement que le nom de ses outils, sût pourtant s'en servir pour travailler dans ce goût. » Sterne veut dire, à mots couverts, que la connaissance des principes du raisonnement n'est ni infaillible, ni indispensable pour faire un bon raisonneur; et il a raison, cela ne fait pas doute. Il en est de même pour la grammaire; et selon la judicieuse remarque du Dr Latham, quand il condamne les exercices scolaires habituels dans le Lindley Murray [1] : — « C'est un défaut à prévenir qu'un ton très-grossier ; mais le remède préventif, c'est à l'habitude qu'il faut le demander, non aux règles. » De même, on ne peut guère nier que l'art d'écrire

1. Lindley Murray est l'auteur d'une grammaire anglaise, publiée en 1795, qui devint bientôt classique, et fut longtemps employée dans les écoles en Angleterre. (TR.)

tient bien moins à la connaissance des règles, qu'à la pratique et au talent naturel. Avec un esprit clair, une imagination vive, une oreille sensible, on pourra, peu s'en faut, se passer de tous les préceptes de rhétorique. A entendre et à lire tous les jours des phrases bien construites, on se fait naturellement à n'en employer que de semblables. Mais contre une fâcheuse disposition d'esprit, quelle qu'elle soit, — un défaut de mémoire des mots, un médiocre sentiment de la liaison logique, une science insuffisante de l'ordre, un génie peu fait pour construire, — toute l'instruction du monde sera d'un faible secours. Il y a pourtant *quelque* bien à attendre de la pratique des principes de l'art d'écrire. L'effort qu'on fait pour se plier à ces lois peut avoir son effet, à la longue du moins. Et quand ce ne serait que pour nous aider à revenir sur une œuvre finie, il ne saurait être inutile de savoir bien le but qu'on poursuit, d'avoir une idée claire de ce qui produit une beauté de style, ou une tache.

Personne, je crois, n'a jamais donné une théorie d'ensemble de l'art d'écrire. Les maximes qu'on trouve dans les livres sur l'art de composer et la rhétorique, sont présentées sans ordre. Elles sont là, posées, comme des dogmes isolés, — comme des généralisations empiriques, — elles n'ont ni la netteté, ni l'autorité qu'elles auraient, si elles sortaient toutes de quelque principe premier et simple. On nous dit que « la brièveté est l'âme des finesses. » Nous voyons que l'on condamne certains styles comme verbeux ou enveloppés. Blair assure que dans une phrase, les mots superflus « interrompent la description et embarrassent l'image; » ou encore que « des phrases lon-

gues lassent l'attention du lecteur. » C'est une remarque de lord Kaimes, que « pour donner à une période toute sa force, il faut, autant que possible, la clore sur le mot qui a le premier rôle. » Les parenthèses sont à éviter, les mots saxons préférables aux mots d'origine latine : autant de préceptes reconnus. Mais quel que soit le bon effet de ces vérités ainsi posées en dogmes, elles en auraient un bien meilleur encore, si on les réduisait en une sorte de corps de science. Ici, comme partout, rien n'est plus fait pour fortifier notre confiance, que de savoir le *pourquoi*. Et, soyons-en sûrs, si nous possédions le principe général d'où se tirent les règles de la composition, cela ne les établirait pas seulement avec plus de force dans notre esprit, mais de plus cela nous en ferait trouver d'autres de même origine.

Quand on cherche à démêler la loi qui gît sous toutes ces maximes reçues, on retrouve dans un grand nombre d'entre elles, comme une indication, qu'il importe de ménager l'attention du lecteur ou de l'auditeur. Présenter les choses de façon qu'il en coûte le moins de peine possible pour les saisir : tel est le but que nous proposent la plupart des règles citées ci-dessus. Si nous condamnons une façon d'écrire, parce qu'elle est verbeuse, ou confuse, ou embrouillée ; si nous louons tel style, qui est aisé, si nous blâmons tel autre, qui est pénible, c'est cette règle, que nous le sachions ou non, qui nous sert de critérium. En considérant le langage comme une combinaison de signes pour transmettre la pensée, nous pouvons dire que, là comme dans une combinaison mécanique, plus les parties seront simples et bien agencées, plus sera grand le résultat.

Dans les deux cas, toute la force absorbée par la machine l'est aux dépens de l'effet utile. Le lecteur ou l'auditeur a, en chaque instant, une somme limitée d'énergie mentale à dépenser. Pour reconnaître et interpréter les signes qu'on lui présente, il lui faut déployer une partie de cette énergie ; pour construire et combiner les images qu'on lui suggère, encore une partie ; et l'excédant seul est utilisé pour réaliser la pensée elle-même. Donc, plus il faut de temps et d'attention pour recevoir et comprendre chaque phrase, moins il restera de temps et d'attention pour l'idée qu'elle contient ; et moins cette idée aura de vivacité pour nous.

C'est à la lettre qu'il faut voir dans le langage un obstacle pour la pensée, en même temps qu'un instrument indispensable : on le sentira bien, si on veut se rappeler avec quelle force, en comparaison, les autres signes rendent des idées simples. De dire, « Sortez d'ici, » cela est moins expressif que de montrer la porte. De mettre un doigt sur les lèvres, cela a plus de force que de dire tout bas : « Ne parlez pas. » Un appel de la main vaut mieux que ces mots : « Venez ici. » Il n'y a pas de phrase pour rendre la surprise aussi vivement que le font des yeux grand ouverts, et des sourcils qui remontent. Un haussement d'épaules perdrait beaucoup à être traduit en paroles. De même, on peut remarquer que, dans le langage parlé, les effets les plus puissants sont ceux des interjections, parce qu'elles condensent une phrase entière en une syllabe. Et dans d'autres cas, où l'usage nous autorise à mettre notre pensée dans un seul mot, comme *Gare*, *Hurrah*, *Fadaise*, ce serait l'énerver que de l'étaler en détail dans des propositions. Donc

pour continuer à traiter, par métaphore, le langage comme le véhicule de la pensée, il y a quelque raison de croire que les frottements et l'inertie, dans le véhicule, diminuent l'effet utile ; et que c'est le grand secret, sinon le seul, de l'art de composer, de réduire au minimum possible ce frottement et cette inertie. Cherchons donc si ce n'est pas à une économie de l'attention du récipient qu'il faut attribuer l'efficacité, tant du bon choix et de l'appropriation des mots, que d'un juste agencement des membres de phrase, d'une construction convenable des propositions subordonnées avec les principales, du judicieux emploi de la comparaison, de la métaphore, et des autres figures, et même de la cadence selon laquelle se suivent les syllabes.

En premier lieu, rien n'est plus digne de notre attention que la supériorité de l'anglais saxon, ou plutôt de l'anglais qui n'est pas latin, pour la vigueur. On en peut donner diverses raisons particulières : elles se ramènent toutes à cette raison générale, l'économie. La plus importante de toutes est une association d'idées primitive. Le vocabulaire d'un enfant est presque entièrement saxon. Il dit : *I have* (j'ai), non pas *I possess* (je possède) ; *I wish*, non pas *I desire ;* il ne dit pas *reflect* (réfléchir), mais *think* (penser) ; il ne demande pas à s'amuser (*amusement*), mais à jouer (*play*) ; il dit qu'une chose est *nice* ou *nasty*, non pas qu'elle est *pleasant* (agréable) ou *disagreeable*. Dans les années qui suivent, il apprend bien les synonymes : mais ceux-ci n'arrivent jamais à être aussi étroitement, aussi organiquement liés aux idées corrélatives, que ces mots primitifs de l'enfance ; et par suite l'association en

demeure moins ferme. Or quelle est la différence entre une association solide de mot à idée, et une faible ? C'est tout uniment que l'une suggère l'idée avec plus d'aisance et de rapidité. Il ne peut pas y en avoir d'autre. Deux mots, s'ils sont rigoureusement synonymes, réveilleront la même image. Les mots : C'est *acide*, devront finir par appeler la même idée que : C'est *aigre ;* mais le terme *acide*, pour avoir été appris plus tardivement, et avoir été moins fréquemment accompagné de l'idée correspondante, n'éveille pas aussi facilement cette idée que le terme *aigre*. Qu'on se rappelle la lenteur et la peine avec laquelle les mots peu familiers d'une langue étrangère se font suivre des idées corrélatives, la rapidité et l'aisance croissantes avec laquelle ils les appellent, à mesure qu'ils nous deviennent plus familiers ; or nous avons dû nous comporter de même avec les mots de notre langue maternelle, depuis notre enfance ; d'où il suit clairement que les mots les premiers appris et le plus souvent employés éveilleront, toutes choses égales d'ailleurs, leurs images, avec une dépense de temps et de force moindre que les synonymes appris depuis.

Une autre supériorité de l'anglais saxon, c'est sa brièveté relative : la même généralisation s'applique ici encore. Si c'est un avantage de dire une chose en moins de mots, c'en sera un de la dire en moins de syllabes. Si des phrases contournées et des explétifs inutiles amusent l'attention et enlèvent de sa force à l'effet produit, les articulations superflues en font autant. Il faut un certain effort, si peu appréciable qu'il soit d'ailleurs, pour reconnaître chaque voyelle et chaque consonne. S'il est, comme chacun sait, ennuyeux d'écouter un orateur qui a la

parole confuse, ou de lire un manuscrit d'une mauvaise écriture ; et si, comme nous n'en pouvons douter, la fatigue vient de l'accumulation des efforts qu'il faut pour saisir les syllabes une à une ; il suit que, dans ce cas-là, chaque syllabe absorbe de notre attention. Et si cela est vrai quand les syllabes sont difficiles à reconnaître, cela s'appliquera aussi, bien qu'avec moins de force, quand elles seront faciles à reconnaître. Par suite, de ce que les mots saxons sont brefs, c'est une raison pour qu'ils aient plus d'énergie. Toutefois, il importe d'ajouter une restriction. Pour le mot qui enveloppe la partie essentielle de l'idée à exprimer, principalement quand il s'agit d'une idée accompagnée de sentiment, il y a souvent avantage à prendre un mot polysyllabique. Ainsi, il semble plus énergique de dire : « C'est magnifique, » que, « c'est grand. » Le mot « *vaste* » n'a pas la force du mot *prodigieux*. Appeler un objet *mauvais*, cela ne fait pas autant d'effet que de l'appeler *dégoûtant*.

Il y a, semble-t-il, plusieurs causes de cette supériorité que possèdent par exception certains longs mots. Elle tient en partie à ce qu'une épithète volumineuse, dont on a plein la bouche, éveille, par sa dimension même, l'idée de quelque chose de large ou de fort : témoin la majesté pompeuse des mots longs d'une toise ; et quand on veut exprimer une puissance ou une intensité énorme, cette association d'idées aide à produire l'effet. Autre raison : un mot de plusieurs syllabes peut être articulé plus emphatiquement ; et comme l'emphase dans la façon d'articuler est un signe d'émotion, elle indique par là même que l'objet en question est fait pour frapper

extraordinairement les esprits. Autre raison encore : un mot qui est long, et dont le plus souvent, à peine on a entendu les premières syllabes, on devine les dernières, arrête plus longtemps l'esprit de l'auditeur sur la qualité dont il s'agit; et quand il arrive, comme dans les exemples cités, que cette qualité est justement ce sur quoi on veut attirer l'attention, il y a profit à la maintenir pendant un temps appréciable devant l'esprit de l'auditeur. Les raisons de préférer les mots brefs, que nous avons données, ne s'appliquent évidemment pas ici. Si bien que pour rendre notre généralisation tout à fait correcte, voici comment il faut dire : Sans doute, dans certaines phrases qui expriment une émotion forte, le mot spécialement chargé d'exprimer cette émotion pourra souvent avec avantage être pris parmi les mots latins à syllabes nombreuses; mais dans l'immense majorité des cas, tout mot qui sert seulement à nous acheminer vers une idée dont la phrase entière peut seule nous rendre maîtres, devra, autant que possible, être saxon.

En outre, une autre cause qui souvent donne aux mots saxons et à d'autres mots primitifs leur force, et qui est leur harmonie imitative, peut aussi se ramener à la cause plus générale susdite. Ceux qui imitent directement la chose, comme : éclabousser (*splash*), pan! (*bang*) siffler (*whiz*), rugir (*roar*), et aussi ceux qui l'imitent indirectement, raboteux (*rough*), lisse (*smooth*), acéré (*keen*), mousse [1] (*blunt*), mince (*thin*), dur (*hard*), roc (*crag*), etc., ont de la ressemblance, plus ou moins avec les choses signifiées; et faisant sur nos sens des impres-

1. Dans le sens de : émoussé. (TR.)

sions qui sont voisines des idées à éveiller, ils nous epargnent une partie de l'effort nécessaire pour les éveiller, et laissent libre une meilleure partie de notre attention pour les idées elles-mêmes.

L'économie de l'énergie mentale du récepteur, c'est là que se ramènent les diverses causes de la vigueur des mots saxons : c'est aussi la cause qu'on peut assigner à la supériorité des mots spéciaux sur les mots généraux. Les termes concrets agissent avec plus de vivacité que les abstraits, et il faut, à l'occasion, substituer ceux-là à ceux-ci : c'est là une règle de style bien connue. Comme le dit le Dr Campbell, « plus les mots sont généraux, plus le tableau est effacé ; plus ils sont spéciaux, plus il est brillant. » Nous éviterions une phrase comme celle-ci :

— Plus les mœurs, les coutumes et les passe-temps d'une nation sont cruels et barbares, plus les dispositions de son code pénal seront sévères.

Et à la place, nous mettrons :

— Plus les hommes aiment la bataille, les courses de taureaux, les combats de gladiateurs, plus ils se servent, comme instruments de punition, de la potence, du bûcher et de la roue.

Cet avantage des expressions propres est dû, cela est clair, à ce qu'elles nous épargnent une partie de la peine qu'il faut pour traduire les mots en pensées. Nous ne pensons pas les choses sous la forme du général, mais sous celle du particulier : ainsi, quand il est question d'une classe d'objets, pour nous la représenter, nous nous mettons devant l'esprit quel-

ques individus de cette classe; par conséquent, si vous employez un mot abstrait, votre lecteur ou votre auditeur a à choisir dans sa provision une image ou plus, par le moyen desquelles il se figurera le genre dont il s'agit. Ce faisant, il perd un peu de temps, dépense un peu de force; et si, grâce à l'emploi d'un terme spécial, on peut suggérer du coup une image convenable, on réalisera une économie, et on produira une impression plus vive.

Maintenant, du choix des mots, passons à leur arrangement : le même principe général, nous allons le voir, tient bon. A priori nous avons des raisons de croire que, dans toute phrase, il y a une façon d'arranger les mots qui fera plus d'effet que toute autre; et que cette façon est celle qui mettra entre les éléments de la proposition l'ordre de succession le plus propre à en faire saisir l'ensemble sans peine. De même que, dans un récit, les événements doivent être rangés de telle sorte que l'esprit n'ait pas à courir de droite et de gauche pour en rétablir la suite naturelle; de même que, dans une série de phrases, si l'arrangement est ce qu'il doit être, chacune se comprendra, sans qu'il soit besoin d'attendre les autres; de même dans chaque phrase, les mots doivent se suivre dans l'ordre le plus propre à rendre aisée la reconstruction de la pensée. Pour donner à cette vérité toute sa force, et préparer les applications qu'on en peut faire, nous examinerons brièvement l'acte par lequel l'esprit saisit le sens d'une série de mots.

Pour cela, le plus simple sera de considérer la construction qui convient au substantif et à l'adjectif entre eux. Vaut-il mieux mettre l'adjectif avant le substantif, ou le substantif

avant l'adjectif? Doit-on dire, d'accord avec le français, *un cheval noir ;* ou, comme nous disons, *a black horse ?* Probablement la plupart des esprits cultivés déclareraient que l'une des constructions vaut l'autre. Tenant compte du préjugé qu'engendre en nous l'habitude, ils y verraient la seule raison qui nous porte à préférer notre construction anglaise. Ils s'attendraient à trouver, chez les gens accoutumés dès l'enfance à se servir de la forme contraire, une préférence égale pour celle-ci. D'où ils concluraient que ces deux jugements instinctifs sont l'un et l'autre de nulle valeur. Il y a pourtant, en bonne philosophie, un motif de décider en faveur de l'usage anglais. Si l'on met « un cheval noir, » à peine le mot cheval est prononcé, il se forme ou il tend à se former dans l'esprit, une image répondant à ce mot; et comme rien jusque-là n'indique de quelle *sorte* de cheval il s'agit, c'est l'image d'un cheval quelconque qui se présente. Il est très-vraisemblable, toutefois, que ce sera celle d'un cheval bai brun, les chevaux bais bruns étant les plus communs. Par suite, quand arrive le mot « noir, » la pensée reçoit au milieu de sa marche un à-coup. Ou bien l'image du cheval bai, déjà présente à l'imagination, doit être supprimée, et l'image d'un noir appelée en son lieu et place; ou bien, si l'image du bai était encore inachevée, le mouvement par lequel l'esprit la traçait doit être arrêté. Dans les deux cas, il en résulte un certain embarras. Tout au contraire, si l'on dit « un noir cheval, » nulle méprise de ce genre n'est possible. Le mot « noir, » signe d'une qualité abstraite, n'éveille aucune idée définie. Il prépare simplement l'esprit à concevoir quelque objet de cette couleur; et l'attention est

tenue en suspens jusqu'à ce que cet objet soit connu. Si donc en mettant l'adjectif devant, on exprime l'idée sans donner lieu à une erreur, tandis que le substantif mis devant est propre à nous faire faire fausse route, il est naturel que l'un des arrangements, donnant moins de mouvement à l'esprit, ait plus d'énergie.

On pourra faire une objection : l'adjectif et le substantif se suivent de si près, que dans la pratique, c'est comme si on les prononçait en même temps ; lorsqu'on entend la phrase, « un cheval noir, » on n'a pas le temps d'imaginer un cheval d'une robe autre qu'il ne faut : le mot « noir » vient aussitôt empêcher l'erreur. — Avouons-le, on aurait beau examiner le fait en lui-même, on ne pourraît décider pour ou contre cette hypothèse : mais il y a des faits voisins qui décident contre, implicitement. L'un d'eux est le pouvoir que nous avons de deviner les mots avant qu'on ne les prononce. Si l'esprit de l'auditeur demeurait sensiblement en retard sur les paroles de celui qui parle, comme le suppose l'objection, il lui serait bien difficile de deviner la fin d'une phrase quand il n'y en a que la moitié de prononcée : c'est pourtant ce qui arrive constamment. Si l'hypothèse était vraie, l'esprit, au lieu de devancer la parole, demeurerait en arrière, à une distance croissante. Si le sens des mots n'est pas saisi à mesure qu'ils sont prononcés, il y aura à chaque mot une perte de temps, et ces pertes s'accumulant, l'auditeur finira par être irrémédiablement en retard. Maintenant, qu'on reconnaisse ou non la valeur de ces répliques, voici ce qu'on ne pourra guère nier : c'est qu'il sera plus aisé de former un tableau dont les éléments se présente-

ront au fur et à mesure des besoins, quand bien même l'esprit devrait ne se mettre à l'ouvrage qu'après les avoir tous reçus.

Ce qui vient d'être dit de l'adjectif et du substantif s'applique évidemment à l'adverbe et au verbe : il suffit de changer les mots. Et sans plus d'explication, il est manifeste que, dans la façon d'arranger les prépositions et autres particules, la plupart des langues obéissent spontanément, avec plus ou moins de bonheur, à cette loi.

En analysant de même les divisions plus étendues qu'offre la phrase, nous trouvons que non-seulement le même principe vaut, mais il y a, à le respecter, un avantage de plus en plus grand. Pour ce qui est de la construction de l'attribut avec le sujet, nous venons de voir que l'attribut, ayant pour fonction de préciser la forme avec laquelle le sujet doit être conçu, doit avoir la première place ; et par là s'explique l'effet frappant qu'il produit, étant mis à cette place. Prenons l'exemple du contraste, bien souvent cité, entre — « Grande est la Diane des Éphésiens, » et — « la Diane des Éphésiens est grande. » Avec la première construction, le mot « grand, » quand on le prononce, éveille ces associations d'idées vagues et émouvantes, qui y sont habituellement attachées ; l'imagination est préparée à revêtir d'attributs nobles ce qui suivra ; et quand les mots « la Diane des Éphésiens, » arrivent, toutes les images convenables, que l'on peut évoquer sur-le-champ, servent à former le tableau. Lorsqu'au contraire, on suit l'ordre inverse, l'idée de « la Diane des Éphésiens » s'offre sans que rien nous fasse songer à la grandeur ; et quand on ajoute les mots « est grande, » il faut modeler à nouveau l'idée : de là une déper-

dition d'énergie mentale, et conséquemment un moindre effet. Les vers suivants, tirés de « la chanson du Vieux Marin, » de Coleridge, malgré une structure un peu irrégulière, fournissent un bon exemple de la même vérité :

« *Seul, seul, tout seul, tout seul,*
Seul sur une vaste, vaste mer!
Et jamais un saint n'a pris en pitié
Mon âme en peine. »

Naturellement, le principe s'applique aussi bien lorsque le prédicat est un verbe ou un participe. Et comme il y a avantage, pour l'effet, à mettre en tête tous les mots indiquant la qualité, la conduite ou la condition du sujet, il suit que la copule aussi devrait avoir le pas. L'usage presque constant de notre langue répugne, il est vrai, à cette construction : prédicat, copule, et sujet ; mais il est aisé de trouver des exemples pour montrer tout ce qu'on gagne en force, à la suivre. Ainsi, dans ce passage du « Jules César » :

« Donc, *il est percé*, ce puissant cœur ; »

la priorité est donnée à un mot qui enferme à la fois le prédicat et la copule. Dans un passage de « la bataille de Flodden Field, » le même ordre est employé, par système, et avec un grand bonheur :

« Le cri de guerre du Border fendit l'air !
Un Home! un Gordon! était le cri de tous ;
Sonore était le cliquetis des coups;
Avançant, reculant, tantôt bas, tantôt droit,
Le pennon s'abattait et se redressait ;
Comme ploie le mât d'une barque dans la tempête,
Lorsque *déchirés sont* les agrès, les haubans et la voile,
Il était ballotté au milieu des ennemis.

Si nous poursuivons l'application de ce principe, nous verrons que pour produire le plus d'effet possible, il ne suffit pas d'observer l'ordre susdit entre les grandes divisions de la phrase, il faut encore arranger de la même façon les subdivisions de ces divisions. Dans presque tous les cas, l'attribut est accompagné d'un limitatif ou qualificatif appelé complément de l'attribut. Il est également ordinaire qu'on ait à spécifier les circonstances qui forment le complément du sujet. Or ces qualifications et circonstances déterminent le mode dans lequel doivent être conçus les actes et les objets qu'elles concernent : elles ont donc droit de préséance. Lord Kaines remarque que cet ordre est préférable ; mais sans en donner la raison. Il dit : — « Lorsqu'une circonstance est placée au commencement de la période, ou près du commencement, de cette circonstance au sujet principal la transition est agréable ; c'est comme si l'on montait et s'élevait de plus en plus. » Il sera bon d'avoir ici une phrase arrangée pour servir d'exemple. En voici une :

— Quoi qu'il en soit de la théorie, il est clair que dans la pratique l'idée française de la liberté est le droit pour chacun d'être maître des autres.

Dans cet exemple, si les deux premiers membres de la phrase, jusqu'au mot « pratique » inclusivement, qui servent de qualificatif au sujet, étaient mis à la fin, au lieu de l'être au commencement, la phrase perdrait beaucoup de sa force ; voyez :

— L'idée française de la liberté est — le droit pour chacun d'être maître des autres ; en pratique du moins, sinon en théorie.

Autant en faut-il dire des conditions sous lesquelles est placée l'énonciation d'un fait. Voyez par l'exemple suivant l'effet qu'elles font, mises à la fin :

— Quel puissant aiguillon ce serait pour le progrès, si l'honneur, qui maintenant est le prix de la richesse et des titres, était réservé pour les hauts faits et le mérite personnel !

Et maintenant voyez quelle supériorité d'effet, en les mettant en tête :

— Si l'honneur, qui maintenant est le prix de la richesse et des titres, était réservé pour les hauts faits et le mérite personnel, quel puissant aiguillon ce serait pour le progrès !

L'effet qu'on obtient en mettant en avant le complément de l'attribut, aussi bien que l'attribut lui-même, se montre avec toute sa beauté dans le début d' « Hypérion » :

Enfoncé dans la tristesse ombreuse d'un vallon,
Loin du souffle salutaire du matin,
Loin du brillant midi et de l'étoile du soir,
Etait assis Saturne à la chevelure grise, paisible comme une [pierre.

Ici on remarquera d'abord que l'attribut « assis » précède le sujet « Saturne, » et que les trois lignes en italiques, qui font le complément de l'attribut, viennent avant ; puis en outre que, dans la construction du complément lui-même, un ordre identique est suivi : chaque ligne étant arrangée de telle sorte que les mots qualificatifs sont avant ceux qui suggèrent des images concrètes.

La même loi, cela est manifeste, détermine le meilleur ordre de succession des propositions, subordonnées et principale, dans une phrase. Le besoin de ménager l'attention de celui

à qui l'on s'adresse, besoin qui règle, comme nous voyons, l'ordre le plus convenable pour le sujet, la copule, l'attribut et leurs compléments, veut, quand la phrase comprend deux propositions, que la subordonnée précède la principale. Comme la subordonnée contient une idée qualificative ou explicative, il est bon de la mettre en tête pour éviter que l'on ne conçoive la principale de travers, et ainsi nous épargner l'effort d'esprit qu'il faudrait pour corriger cette erreur. C'est ce qu'on va voir par l'exemple suivant :

— Le secret, qu'on observait autrefois sur les débats parlementaires, est encore regardé comme nécessaire à la diplomatie; en vertu de ce secret diplomatique, l'Angleterre chaque jour à l'improviste, peut être engagée par ses ministres dans une guerre qui coûtera cent mille hommes, et des centaines de millions [1] en argent : et les Anglais se piquent d'être un peuple qui se gouverne lui-même.

Les deux propositions subordonnées, qui vont l'une jusqu'au point et virgule, l'autre jusqu'aux deux points, déterminent, à peu près à elles seules, le sens de la proposition principale qui est à la fin : et tout l'effet serait détruit, si on les plaçait à la fin au lieu de les mettre en tête.

Le principe général d'une bonne construction des phrases, que nous avons vu s'appliquer à leurs divisions capitales, détermine aussi l'ordre qui convient à leurs divisions plus petites. Il n'est pas une phrase quelque peu complexe, dans laquelle le complément du sujet n'enferme plusieurs membres, et celui

1. Il s'agit de millions sterling = 25 millions de francs. (TR.)

de l'attribut tout autant ; et l'arrangement peut en être plus ou moins conforme à la loi de moindre dépense d'attention. Naturellement, pour ces membres comme pour les plus étendus, il faut aller des moins précis aux plus précis — de l'abstrait au concret.

Toutefois nous devons maintenant noter une nouvelle condition, sans laquelle une phrase n'est pas bien construite ; mais une condition qui nous est imposée par le même principe général : c'est à savoir que les mots et expressions qui ont, dans la pensée, les rapports les plus étroits, doivent être le plus rapprochés qu'il se peut. Évidemment les mots pris isolément, les petits membres de phrase, et les divisions capitales de toute proposition, jouent à l'égard les uns des autres le rôle de qualificatifs. Plus il s'écoule de temps entre le qualificatif et le qualifié, plus est long l'effort d'esprit nécessaire pour ne pas perdre de vue le qualificatif et le conserver comme sous la main. Et plus seront nombreuses les qualifications qu'il faudra garder à la fois dans sa mémoire pour les employer en leur temps, plus sera grande la dépense d'énergie mentale, et plus petit sera l'effet produit. Donc, toutes choses égales d'ailleurs, il y aura avantage à arranger les membres d'une phrase de façon à réduire au minimum ces idées que l'esprit tient en suspens à chaque moment, comme aussi la durée de la suspension. Voici un exemple de combinaison fautive :

— Un renseignement donné par un journal contemporain, quand il serait selon toute probabilité exact, serait un objet de dérision, si on le citait dans un livre, à titre de témoignage ;

mais la lettre d'une caillette de cour fait autorité en histoire, si elle est datée d'il y a quelques siècles.

Arrangeons la phrase à nouveau, suivant le principe indiqué ci-dessus : l'effet y gagnera, comme on va voir. Ainsi :

— Fût-il, selon toute probabilité, exact, un renseignement donné par un journal contemporain, si on le citait dans un livre à titre de témoignage, serait un objet de dérision ; mais la lettre d'une caillette de cour, si elle est datée d'il y a quelques siècles, fait autorité en histoire.

Avec ce changement, on évite certaines suspensions, on en abrège d'autres; et on expose moins le lecteur à concevoir des idées avant le moment de les employer. Le passage ci-dessous, tiré du « Paradis perdu, » offre un bel exemple de ce qu'est une phrase bien bâtie, et de ce que peut l'art de mettre en avant les membres subordonnés, d'éviter le trop de suspensions et leur trop de longueur, d'imiter, par l'ordre mis entre les parties de la phrase, l'ordre de succession des phénomènes décrits (ce qui est, soit dit en passant, une autre qualité nécessaire dans une phrase aisée à comprendre, et capable de faire de l'effet).

« Comme lorsqu'un loup errant,
Que la faim contraint de chercher un nouveau terrain de chasse,
Faisant le guet pour voir où les bergers parquent leurs troupeaux le soir,
Protégés par une enceinte de claies au milieu des champs,
D'un bond, par-dessus la barrière, sans peine, tombe dans le bercail ;
Ou comme un larron qui veut piller le coffre
D'un riche bourgeois, dont les portes épaisses,
Avec leurs traverses, leurs verroux solides, défient l'assaut,
Monte par la fenêtre, ou sur les tuiles :
Ainsi monta le premier et le grand larron dans le bercail de Dieu ;
Ainsi, depuis, dans son église des mercenaires débauchés pénètrent.

L'emploi habituel de phrases où les éléments descriptifs et limitatifs précèdent, tous ou presque, tous les éléments

décrits et limités, donne naissance à ce qu'on appelle le style à inversions : cette appellation, toutefois, n'est nullement propre à ce genre de constructions ; on l'emploie souvent pour désigner un ordre de mots qui est seulement peu usuel. Une appellation plus convenable serait celle de *style direct*, par opposition avec l'autre, ou *style indirect* : l'un ayant ceci de particulier, qu'il présente chaque pensée à l'esprit par degrés, et en offrant peu de chances d'erreur ; et l'autre ceci, qu'il donne à la pensée son vrai sens par une série d'approximations.

La phrase de forme directe a l'avantage sur la phrase de forme indirecte : cela résulte des conclusions diverses ci-dessus tirées ; toutefois il convient de faire une réserve. Sans doute, jusqu'à un certain point, il est bon que les membres qualificatifs, dans une période, précèdent les membres qualifiés ; toutefois, il en coûte à l'esprit un certain effort, pour garder et transporter chacun des membres qualificatifs : aussi, quand leur nombre et le temps qu'il faut les garder ainsi deviennent considérables, on arrive à une limite au-delà de laquelle il y a plus à perdre qu'à gagner. Toutes choses égales d'ailleurs, il conviendrait de s'arranger pour que jamais une image concrète ne fût éveillée avant que n'aient été offerts à l'esprit tous les matériaux nécessaires. Et pourtant, comme nous le remarquions tout à l'heure, toutes choses égales d'ailleurs, moins il y a de matériaux à garder à la fois en réserve, plus court est le chemin à faire avant de s'en débarrasser, et mieux cela vaut. Par suite, dans quelques cas, il faudra voir, s'il est plus pénible pour l'esprit de demeurer fréquemment et

longtemps en suspens, ou de corriger une idée inexacte par des retouches successives.

Une chose, parfois, tranche la question : la capacité des gens à qui l'on s'adresse. Il faut un esprit plus vigoureux pour saisir aisément des idées exprimées dans la forme directe, car alors les phrases sont toujours, en un sens, enchevêtrées. Pour rassembler un certain nombre d'idées préliminaires, qui doivent servir à éclairer la pensée qui vient après, et pour les employer toutes à la former quand il y est fait appel, il faut une bonne mémoire et une grande puissance de concentration. A la faveur de ces deux qualités, on préférera la forme directe; sans elles, on la jugera inférieure. De même qu'un homme vigoureux, ayant à transporter cent livres d'ici là, aura moins de peine à le faire en un seul voyage, que pierre par pierre; ainsi, pour un esprit vif, il sera plus commode de porter tout le long de la phrase les qualificatifs d'une idée, et puis, dès qu'elle aura été énoncée, de la construire définitivement et d'un coup, que de commencer par s'en faire une conception imparfaite, et puis d'y revenir pour ajouter, un à un, les détails et les limitatifs mentionnés après. Au rebours, de même que pour un enfant, le seul moyen de transporter un poids de cent livres, c'est de faire plusieurs voyages; ainsi, pour un esprit faible, le seul moyen de construire une idée complexe, c'est d'en superposer une à une les diverses parties.

Le procédé indirect, — d'exprimer la chose par une série d'approximations, — est le mieux fait pour les esprits incultes; la preuve en est qu'ils en font un usage constant. La façon de parler du sauvage, comme dans — « De l'eau, donne-moi, » —

est le type le plus simple de cette construction par approximation. Dans les pléonasmes, qui sont plus employés par les gens sans instruction, on retrouve au fond le même arrangement; comme, par exemple, dans — « Les hommes, ils étaient là. » De même l'ancien cas possessif, — « Le roi, sa couronne [1] » range les idées selon le même ordre. En outre, on appelle la tournure indirecte du nom de naturelle : ce qui suppose qu'elle est la seule qui vienne spontanément à la bouche du vulgaire : donc, qu'elle est la seule vraiment commode pour des esprits mal assouplis.

Il y a, toutefois, bien des cas où ce qui vaut mieux, ce n'est ni la construction directe, ni l'indirecte, mais une autre intermédiaire. Quand il y a beaucoup de circonstances et de qualifications à mettre dans la phrase, le procédé le plus sage n'est pas de les énumérer toutes avant d'introduire l'idée qu'elles concernent, ni de poser d'abord cette idée, puis de la retoucher jusqu'à ce qu'elle ait admis tous ces traits particuliers dont il est successivement fait mention; mais d'emprunter quelque chose à chacune de ces deux méthodes. Prenons un exemple. Il est bon d'éviter une construction où le procédé indirect serait exagéré comme ici :

— Nous arrivâmes au but de notre voyage, enfin, non sans de grandes difficultés, après beaucoup de fatigues, à travers des chemins défoncés par un mauvais temps.

Toutefois, si on la remplaçait par une phrase d'une tournure absolument directe, on ne satisferait pas davantage l'esprit; jugez-en.

1. En anglais : the king, his crown ; la forme moderne est : the king's crown. (TR)

— Enfin, non sans de grandes difficultés, après beaucoup de fatigues, à travers des chemins défoncés, par un mauvais temps, nous arrivâmes au but de notre voyage.

Le docteur Whately, à qui nous empruntons le premier de ces deux modèles, propose l'arrangement que voici :

— « Enfin, après beaucoup de fatigues, à travers des chemins défoncés, par un mauvais temps, nous arrivâmes, non sans de grandes difficultés, au but de notre voyage. »

Ici, on le remarquera, en introduisant un peu plus hâtivement dans la phrase les mots « nous arrivâmes, » on diminue la difficulté qu'il y a à transporter avec soi tant de détails; le qualificatif qui vient après, « non sans de grandes difficultés, » exige qu'on fasse à la pensée une addition qui ne coûte guère. Mais l'effet sera meilleur encore, si l'on introduit plus tôt les mots « nous arrivâmes; » surtout si, en même temps, on reconstruit les qualificatifs en se soumettant au principe ci-dessus exposé, qui veut que les éléments abstraits de l'idée marchent avant les concrets. Voyez quel résultat supérieur on obtient, avec ces deux changements :

— Enfin, non sans de grandes difficultés, et après beaucoup de fatigues, nous arrivâmes à travers des chemins défoncés et par un mauvais temps, au but de notre voyage.

Cela se lit tout seul, par comparaison; c'est-à-dire, sans tout l'embarras que nous donnaient ces suspensions de l'esprit et ces reconstructions de pensée, — avec un moindre effort mental.

Avant d'abandonner ce coin de notre sujet, il faut encore noter que, même en présence des intelligences les plus fermes,

le style indirect est impuissant à exprimer des idées d'un genre complexe ou abstrait. Tant que l'esprit n'a pas beaucoup à faire, il lui est loisible de saisir tous les membres de phrase préliminaires, et de s'en servir à propos; mais si le raisonnement est assez subtil pour absorber l'attention, — si toutes les facultés sont à l'œuvre et font effort pour suivre la marche de l'orateur ou de l'écrivain, il peut se faire que l'esprit, incapable de mener de front les deux opérations, s'abatte, et laisse le désordre se mettre dans les éléments de la pensée.

Venons maintenant à considérer les figures : nous verrons que l'efficacité en est déterminée par la même loi. Par-dessous toutes les règles qu'on nous donne, pour nous enseigner à en faire un bon choix et un bon usage, au fond nous retrouverons la même nécessité, — d'économiser l'attention. En réalité, c'est parce qu'elles satisfont très-bien à cette nécessité, qu'elles sont employées. Mettre l'idée dont il s'agit plus à la portée de l'esprit, tel est, dans beaucoup de cas, leur unique, et dans tous les cas, leur principal objet.

Commençons par la figure appelée Synecdoche. S'il y a parfois avantage à prendre la partie pour le tout, c'est qu'on réussit par là à présenter l'idée d'une façon plus convenable ou plus exacte. Si, au lieu de dire « une flotte de dix navires, » on dit, « une flotte de dix voiles, » l'image d'une compagnie de vaisseaux sur mer s'offre à l'esprit plus aisément; et cela, parce que les voiles sont, en pareille circonstance, ce qu'il y a de plus voyant dans les vaisseaux : au contraire, le mot « navires » nous aurait fait penser, vraisemblablement, à des vaisseaux au bassin. De même, si l'on dit : « Tous les *bras* aux

pompes, » cela est mieux que de dire, « tout le *monde* aux pompes, » car cela nous met sous les yeux les hommes dans l'attitude même qu'il faut; et nous épargne un effort. Descendre « au tombeau avec des cheveux blanchis par les chagrins, » est encore une expression qui doit sa force à la même cause.

Le surcroît d'énergie qu'apporte à l'occasion la Métonymie, peut s'expliquer de même. « Le peu d'honnêteté du *barreau*, » voilà une phrase à la fois plus brève et plus significative que n'aurait été la phrase toute simple. Vous voulez dire que vous croyez au triomphe final de l'intelligence sur la force brutale; une façon plus concrète, et plus saisissable par suite, de le dire, sera de mettre, au lieu de ces deux mots abstraits : *la plume* et *l'épée*. Si l'on dit : « Gardez-vous de boire! » l'effet est moindre que si l'on dit : « Gardez-vous de *la bouteille!* » et cela, évidemment, parce que l'image éveillée par la première expression est moins précise.

La comparaison est, dans bien des cas, mise surtout pour l'ornement; mais quand elle accroît la *force* d'un passage, c'est parce qu'elle est économique. Voici un exemple :

— De croire qu'il y a eu dans le passé plus de grands hommes et plus de grands événements qu'aujourd'hui, c'est une illusion, due en partie à un effet de perspective historique. De même que, dans une rangée de colonnes, les plus éloignées semblent plus serrées; ainsi, dans le passé, les objets remarquables : plus ils sont loin de nous, plus ils paraissent pressés.

Si l'on voulait procéder en expliquant les choses à la lettre, pour exprimer la pensée ci-dessus, il y faudrait bien des

phrases; et les premiers traits du tableau pâliraient, pendant que l'imagination s'occuperait de tracer les autres. Mais, grâce à la comparaison, toute cette peine est épargnée ; le tableau s'offre à nous en un instant, et il produit son effet pleinement.

Pour ce qui touche à la disposition de la comparaison [1], une seule remarque : ce qui a été dit de l'ordre à mettre entre l'adjectif et le substantif, le prédicat et le sujet, les propositions principale et subordonnées, etc., s'applique ici. Comme le qualificatif doit précéder la chose qualifiée, en général, la phrase gagnera en force, si l'on met la comparaison avant l'objet auquel elle s'applique. La supériorité de ce mode de construction se montre dans le passage suivant, de la « Dame du Lac » :

« Comme un collier de neige, sur les épaules d'une montagne,
Coule du rocher qui lui servait d'appui,
La pauvre Ellen, quittant son soutien, se laissa glisser
Jusqu'aux pieds du monarque, et resta là. »

Renversez l'ordre des distiques, et vous verrez que l'effet diminue grandement. Il y a pourtant des cas où la comparaison, malgré sa simplicité, peut être mise à la fin, avec avantage; ainsi, dans ces vers du « Drame de la vie » d'Alexandre Smith :

« Je vois l'avenir se déployer,
Tout sombre et stérile comme une mer sous la pluie. »

La raison paraît en être, qu'une idée abstraite, au point où l'est celle qui s'attache au mot « avenir, » ne s'offre pas à

1. Dans la rigueur, le mot « comparaison » convient uniquement à l'ensemble de la figure, comprenant les deux objets comparés, et le parallèle établi entre eux. Mais comme il n'y a pas de nom pour celui des deux membres qui éclaire l'autre, on ne peut, semble-t-il, éviter d'employer le mot « comparaison » pour le désigner. Le contexte indiquera à chaque fois en quel sens le mot est pris.

l'esprit avec une forme précise; par suite la comparaison, en arrivant après, ne nous oblige pas à reconstruire la pensée.

Mais il y a, hors de ce genre, encore d'autres cas où cet ordre a plus de force. S'il y a avantage à mettre la comparaison avant l'objet, c'est qu'il est bon de l'avoir sous les yeux, si l'on veut s'en aider pour se figurer l'objet; par suite, il peut arriver, si elle est trop longue ou trop complexe pour qu'on la garde ainsi, que l'effet soit manqué. Le sonnet que voici, de Coleridge, est défectueux à cet égard :

« Ainsi, lorsqu'un enfant, dans une longue nuit d'hiver,
Effrayé, s'attachant aux genoux de sa grand'mère,
Dans une admiration inquiète,et un trouble délicieux,
Écoute l'histoire étrange, des sombres, terribles volontés,

Qu'imposent à un malheureux les charmes d'un nécromant;
Ou de ces sorcières qui, à l'heure magique
Du ténébreux minuit, chevauchent dans les hauteurs de l'air,
Et s'unissent dans une folle étreinte aux démons de l'enfer,

La froide terreur arrête son sang ! Puis une larme
Plus douce lui vient, à entendre la bonne mère parler
De jolis enfants, qui s'aimaient l'un l'autre tendrement,

Mis à mort par l'ordre cruel d'un oncle barbare :
Ainsi à ta volonté tu fais naître en moi la joie éclatante,
Ainsi toi, Siddons, tu fais fondre mon triste cœur.

Ici, grâce au temps qui s'écoule et aux détails qui s'accumulent, le premier membre de la comparaison est oublié, avant qu'on n'en soit venu à l'appliquer; et il faut relire. Si l'idée capitale avait été indiquée d'abord, il eût été moins pénible de la retenir, et de retoucher la conception qu'on en aurait eue, pour l'harmoniser avec la comparaison, qu'il ne l'est de se rappeler la comparaison, et de se reporter à chacune de ses parties tour à tour, pour s'en aider dans la formation de l'image finale.

La supériorité de la Métaphore sur la Comparaison a pour cause, selon le docteur Whately, que « les hommes ont plus de plaisir à saisir d'eux-mêmes la ressemblance, qu'à se la voir montrer du doigt. » Mais, après ce qui a été dit, la cause la plus probable en est l'économie considérable qu'elle nous fait faire. L'exclamation de Lear :

« Ingratitude ! démon au cœur de marbre, »

perdrait une partie de sa force si on mettait :

« Ingratitude ! démon dont le cœur est semblable au marbre ; »

et cet affaiblissement aurait pour cause, d'un côté, la place donnée à la comparaison, et de l'autre, le supplément de mots devenu nécessaire. Quand la comparaison est compliquée, c'est alors qu'on voit clairement combien la métaphore a plus de force, parce qu'elle a plus de brièveté. Si, établissant une analogie entre des phénomènes du genre mental, et d'autres du genre physique, nous disons:

— De même qu'en traversant le cristal, les rayons de la lumière blanche se décomposent et donnent les couleurs de l'arc-en-ciel; ainsi, en traversant l'âme du poète, les rayons incolores de la vérité se transforment en une poésie aux nuances éclatantes ;

Il est clair que, pour percevoir les deux séries de mots qui font les deux membres de la comparaison, comme pour rapprocher un membre de l'autre, il faut dépenser beaucoup d'attention. On en épargne la meilleure part, si l'on tourne la comparaison en métaphore, comme suit :

— La vérité, blanche lumière, en traversant l'âme du poète, aux mille facettes transparentes, s'y étale et fait cet arc-en-ciel, la poésie.

Ce que l'on peut enfermer en quelques mots, la métaphore aidant, ce que l'on peut ainsi produire d'effets vifs, on pourrait le montrer par bien des exemples. Citons de « Un drame de la vie » la phrase,

« Je le harponnai d'un sarcasme, »

comme un bel exemple, entre beaucoup d'autres qui sont dans ce poème. Un passage du « Prométhée déchaîné, » de Shelley, offre un emploi très-heureux de la métaphore :

« Il me semblait que par les prairies, ensemble
Nous allions errants, dans la lumière grise de l'aube nouvelle,
Et une foule pressée de blancs nuages floconneux,
Allaient vagabonds par troupes épaisses le long des montagnes,
Poussés par ce *berger* indolent, indécis, le vent.

Cette dernière expression est remarquable pour la netteté qu'elle donne à chacun des traits de la scène : elle transporte l'esprit comme d'un bond en face de l'idée dont il s'agit.

Mais il y a une limite passé laquelle il n'y a plus avantage à se servir de la métaphore : il faut qu'elle soit assez simple pour être comprise à demi-mot. Évidemment si, pour l'interpréter ou l'appliquer, on rencontre quelque obscurité, on n'économise pas sur la dépense d'attention; c'est plutôt le contraire. Aussi, quand l'analogie est compliquée, est-il d'usage de recourir à la comparaison. Cependant, il y a une espèce de figure, qu'on range parfois dans le genre allégorie, et que peut-être il vaudrait mieux appeler métaphore composée, qui

nous met à même de conserver la brièveté de la forme métaphorique, alors même que l'analogie est compliquée. Pour cela on indique, dans le début, comment il faut appliquer la figure, et on laisse à l'esprit le soin de continuer le parallèle. Emerson s'en est servi avec grand succès dans la première de ses « Leçons sur les temps ».

« Voici ce qui peut faire pour nous le grand intérêt de l'étude des temps, sous certains aspects : c'est le souffle sublime qui circule tout au travers, la lumière dont elle peut éclairer ces redoutables problèmes : Que sommes-nous ? et où allons-nous ? Nous ne voulons pas être déçus. Ici-bas, nous allons, comme une voile blanche à travers le sauvage océan, tantôt brillant sur la vague, tantôt s'effaçant entre deux flots ; mais de quel port avons-nous levé l'ancre ? qui le sait ? Et quel port est notre destination ? qui le sait ? Personne pour nous le dire, excepté de pauvres marins, battus des vents comme nous, à qui nous parlons en passant, ou qui ont arboré quelque signal, ou confié aux flots, dans une bouteille, quelque lettre qui nous vient de loin. Mais que savent-ils de plus que nous ? Eux aussi se sont trouvés sur cette prodigieuse mer. Non, des vieux navigateurs, rien à attendre. Couvrant le bruit de tous leurs porte-voix, la mer grise et le vent sonore répondent : Ce n'es pas en nous ; ce n'est pas dans le temps. »

La distinction entre la comparaison et la métaphore est loin d'être absolue. Entre les deux extrêmes, dont l'un consiste à détailler amplement les deux termes comparés et à en déterminer l'analogie, et l'autre à supposer la comparaison, au lieu de l'établir, il y a des formes intermédiaires, où la compa-

raison est en partie exposée, en partie supposée. Par exemple :

— Étonnés de la forme qu'a la charrue anglaise, les Hindous la peignent, l'exaltent, l'adorent ; ainsi ils font d'un outil une idole : autant en font les linguistes pour le langage.

Il y a évidemment avantage à laisser le lecteur ou l'auditeur compléter la figure. Et en général, ces figures intermédiaires, pl uselles ont cet effet, mieux elles valent; pourvu que l'on voie aisément comment il faut les compléter.

On peut parler dans le même sens, à propos de l'Hyperbole, de la Personnification, de l'Apostrophe, etc. Passons et finissons-en avec nos remarques sur la construction par un exemple typique. Le principe général ci-dessus énoncé porte que, toutes choses égales d'ailleurs, dans les formes et tournures de mots, la force est en raison inverse de la durée et de l'intensité de l'effort exigé du lecteur. Les corollaires de ce principe général ont été expliqués par divers exemples; et on a montré que, de deux façons d'exprimer une idée, la meilleure sera celle qui se laisse comprendre au prix de la moindre somme de démarches de l'esprit. Mais, si l'on a donné des exemples conformes à ces règles en quelques points, on n'a pas encore cité un cas où l'obéissance à la règle soit complète. Il est très-difficile d'en trouver; car l'idiome anglais ne souffre pas, ordinairement, l'ordre que veut la théorie. Il y en a toutefois quelques-uns dans Ossian. En voici un :

« Ainsi qu'en automne de sombres tourbillons se précipitent de deux résonnantes montagnes, ainsi l'un sur l'autre marchèrent les deux héros. Comme deux noirs torrents du haut des rochers se rencontrent, et se mêlent, et rugissent dans la

plaine : ainsi retentissants, violents, sombres dans le combat se rencontrent Lochlin et Inisfail... Telle la clameur de l'océan quand roulent les vagues amoncelées; tel le dernier éclat du tonnerre dans le ciel; telle est la clameur du combat. »

A part la place donnée au verbe dans les deux premières images, l'arrangement qui est le meilleur en théorie est parfaitement réalisé dans chacune de ces deux phrases. La comparaison vient avant l'image qualifiée, les adjectifs avant les substantifs, le prédicat et la copule avant le sujet, et leurs compléments respectifs avant eux. On peut trouver dans ce passage de l'emphase, mais cela ne prouve rien; ou plutôt cela prouve notre thèse. Car qu'est-ce qui est emphatique, sinon une expression trop forte pour l'idée qu'elle enveloppe? Tout ce qu'on peut conclure avec justesse, c'est qu'il n'y a qu'un petit nombre de cas, ceux où l'on veut avoir une gradation, où il faille remplir toutes les conditions qui donnent à l'expression sa force.

Arrivons à une application plus compliquée de cette même doctrine. Ce n'est pas seulement, remarquons-le maintenant, dans la construction des phrases, dans l'emploi des figures, que la bonne économie de l'énergie mentale de l'interlocuteur est la source de toute force; mais dans le choix et l'arrangement des images secondaires, qui seront les éléments d'une pensée d'ensemble, il faut réaliser la même condition, nous allons le voir. Choisir entre tous les éléments de la scène, du sentiment, de l'événement à décrire, ces éléments typiques autour desquels il s'en groupe beaucoup d'autres; par là, au moyen de quelques traits, en suggérer un grand nombre,

abréger la description ; tel est le secret pour agir avec vivacité sur les esprits. Un extrait de la « Mariana » de Tennyson expliquera bien cela :

« Toute la journée, dans la maison, peuplée de rêves,
La porte sur ses gonds grinça,
La mouche bleue bourdonna à la vitre ; la souris
Derrière la boiserie vermoulue cria,
Ou de son trou regarda les environs. »

Chacun de ces détails traîne à sa suite une foule d'idées associées qui sont d'un grand secours. Il est rare que notre attention soit attirée par le bourdonnement d'une mouche contre une fenêtre, si ce n'est quand tout fait silence. Lorsque les gens vont et viennent dans la maison, d'ordinaire les souris se tiennent coites ; et c'est seulement quand règne un repos absolu qu'elles risquent la tête hors de leurs retraites. Ainsi chacun des faits mentionnés en suppose beaucoup d'autres, les rappelle plus ou moins distinctement, et réveille le sentiment d'une morne solitude, qui dans notre expérience y est attaché. Qu'on vienne à les détailler tous, au lieu de les suggérer, notre attention sera gaspillée, et l'impression lugubre affaiblie. De même dans d'autres cas. Quelle que soit la nature de l'idée à rendre, un choix industrieux de quelques traits qui emportent le reste avec eux, voilà la clef du succès. Dans le choix des idées convenables, comme dans le choix des expressions, le but doit être de rendre le plus possible de pensées avec le moins possible de mots.

Parfois il y a profit à pousser plus loin encore le même principe, en faisant naître d'une façon indirecte, outre l'idée

exprimée, une autre qui en est entièrement distincte. Par exemple, si nous disons :

— La tête de celui qui a bien fait ses classes est pleine de vieux mythes, comme celle d'une servante l'est d'histoires de revenants ;

Il est manifeste que cette phrase, à côté du fait énoncé, sous-entend un certain jugement sur le peu de valeur des connaissances classiques : et comme ce sous-entendu se fait deviner en bien moins de temps qu'il n'en faudrait pour l'exprimer verbalement, il y a économie à l'omettre. Dans d'autres cas, au rebours, une omission évidente fait grand effet, pourvu que la nature de l'idée omise ne fasse pas doute. On en trouve un bon exemple dans « Héros et culte des Héros. » Carlyle décrit la façon dont Burns fut sacrifié à l'indolente curiosité des chasseurs de lions. Ceux-ci n'étaient pas venus avec de mauvaises intentions, mais uniquement pour le voir ; — ils cherchaient à s'amuser un peu, et ils s'amusaient tandis que « la vie du héros s'échappait : et voilà ce que coûtait leur plaisir ! » Puis il suggère un parallèle, comme il suit :

« Au dire de Richter, dans l'île de Sumatra, il y a une espèce de *hannetons luisants*, qui sont de grosses mouches lumineuses, qu'on pique sur des broches, et dont on s'éclaire en route pendant la nuit. Les gens de condition peuvent ainsi voyager avec un éclairage fort agréable, et qui fait leur admiration. Grand honneur pour les mouches lumineuses ! Mais... »

Avant de chercher si cette loi des effets, que nous avons suivie dans nombre d'applications, explique la supériorité de

la poésie sur la prose, il serait nécessaire de noter diverses causes qui contribuent aussi à renforcer l'expression, et qui n'ont pas encore été mentionnées. Ce ne sont pas, à proprement parler, des causes nouvelles, mais plutôt des causes secondes, dérivées des précédentes, et qui en sont comme des effets réflexes. Remarquons donc d'abord que dans un moment de vivacité, les façons de parler qui nous viennent d'elles-mêmes sont les plus énergiques selon notre théorie. « A la porte, l'homme! » « Arrière, l'homme! » tels sont les cris naturels de citoyens qui se fâchent dans une réunion qu'on trouble. Un voyageur, décrivant une tempête terrible dont il a été témoin, suivra une gradation telle que celle-ci : « (On vit) se rompre les cordages, s'abattre le mât. » Écoutez le cri de l'étonnement : « Jamais pareil spectacle! » Toutes ces phrases, remarquez-le, sont construites dans le style direct. De même, chacun sait que les gens emportés font grand usage des figures. Les injures, dans la langue populaire, en sont pleines ; et souvent en réalité, ne sont rien autre que des figures. « Animal, » « brute, » « gibier de potence, » « coupe-jarrets, » ces métaphores et épithètes métaphoriques, et d'autres semblables, font penser sur-le-champ à une dispute dans la rue. En outre, on peut remarquer qu'un autre trait du langage de la passion, c'est une extrême brièveté. En général, les phrases sont inachevées, les particules omises ; et souvent on laisse à deviner d'après le contexte, des mots importants. Une vive admiration ne s'épanche pas dans une proposition bien nette, comme « cela est beau ; » mais dans cette simple exclamation : « Admirable ! » Si, en lisant la lettre d'un homme de loi, vous dites : « Vil

ATENEO BARCELONÉS

fripon ! » on saura que vous êtes en colère; mais de dire : « Cet homme est un vil fripon, » cela supposera une espèce de froideur. Ainsi, nous le voyons, soit pour l'ordre des mots, soit pour l'emploi fréquent des figures, soit pour l'extrême concision, la nature, quand elle a à exprimer ses émotions, obéit aux conditions d'où la théorie fait dépendre la force de l'expression.

Par suite, l'association des idées ajoute encore une vigueur nouvelle aux formes de langage qui s'élèvent au-dessus du commun : comme, dans le cours ordinaire de la vie, nous les avons toujours vues accompagner une vive émotion ; comme nous avons pris l'habitude de les rencontrer dans les écrits du style le plus énergique, elles en viennent à avoir en propre un certain air de force. Les émotions que nous ont données parfois les pensées vigoureuses dont elles étaient l'enveloppe, ces formes par elles-mêmes les soulèvent en partie. Elles nous animent jusqu'à un certain point; elles nous disposent à la sympathie ; et quand arrivent les idées frappantes qu'on attendait, on se les figure plus vivement.

L'emploi continuel de ces façons de parler, qui tirent leur force partie d'elles-mêmes, partie des idées associées, donne lieu à ce genre de composition si bien fait pour émouvoir, qu'on nomme poésie.

La poésie, nous allons le voir, adopte constamment pour exprimer la pensée, ces symboles et cette façon de se servir des symboles, que l'instinct, d'accord dans son choix avec l'analyse, déclare les plus efficaces; et c'est là même ce qui fait qu'elle est la poésie. Reportons nos yeux sur les exemples di-

vers qui ont été cités, nous verrons que la forme de phrase dite directe ou à inversion y est prédominante ; et cela à un degré où la prose ne pourrait la souffrir. Cette distinction d'ailleurs, on le remarquera, n'est pas valable à l'égard seulement de la fréquence des inversions, mais aussi ce qu'on appelle leur violence. De même dans la profusion des figures, on peut voir un effet de la même loi. Les métaphores, comparaisons, hyperboles, et personnifications, sont pour le poète ses couleurs, et il a la liberté d'en faire emploi presque sans limites. Nous appelons, d'un nom significatif, « prose poétique » celle qui use fréquemment de ces moyens, et nous la condamnons, comme « trop fleurie » ou « affectée » alors qu'elle est bien loin d'atteindre à cette prodigalité que nous admettons dans les vers. En outre, qu'on le remarque, pour ce qui est de la brièveté — autre condition de force dans l'expression, que la théorie indique, et que la nature dans ses émotions remplit — la phraséologie poétique diffère semblablement de la phraséologie ordinaire. Les périodes inachevées sont fréquentes, les élisions continuelles, et beaucoup de petits mots, qui passeraient pour essentiels en prose, on s'en dispense.

Ainsi la poésie, en tant qu'elle est un intermédiaire pour la pensée, n'est si touchante que pour deux raisons : d'abord elle obéit à toutes les lois d'un langage expressif ; puis, ce faisant, elle imite la voix même de la nature dans ses moments d'émotion. Comme le fond sur lequel elle travaille est la passion idéalisée, son instrument est le langage de l'émotion, mais idéalisé. De même que le compositeur de musique saisit au vol les notes cadencées où s'exhalent nos sentiments de joie et de

sympathie, de colère et de désespoir, et de ces germes, en les développant, tire des mélodies capables de rendre ces sentiments avec une intensité nouvelle ; ainsi le poète se sert des expressions typiques par lesquelles nous rendons nos passions et nos sentiments, et en tire, par voie de choix, ces assemblages de mots qui sont dignes de traduire la passion et le sentiment concentrés.

Il reste encore à considérer un des traits de la poésie, qui aide beaucoup à cette tâche, — et qui, à vrai dire, en est regardé communément comme la caractéristique : je veux dire le rhythme. Le rhythme (si improbable que cela paraisse) rentre comme le reste dans la théorie. Comme le reste, il est une idéalisation du langage naturel à l'émotion, et qui, on le sait, est plus ou moins cadencé, si l'émotion n'est pas trop violente ; de plus, il est lui aussi un moyen d'économiser l'attention du lecteur ou de l'auditeur. Considérer le ton et l'air dont nous récitons les vers, et vous verrez quel lien il y a entre la langue des vers et l'émotion ; et quant au plaisir que nous donne ce mouvement qui va en mesure, on peut l'attribuer à ce qu'il nous est commode, par comparaison, de reconnaître des mots disposés en mètres.

Cette dernière thèse se fera malaisément recevoir de prime abord ; mais quelques mots d'explication la justifieront. Car si, comme nous l'avons vu, il faut une dépense d'énergie mentale simplement pour entendre des mots qu'on articule, ou pour les répéter tout bas comme on fait en lisant, — si la faculté de percevoir a besoin d'entrer en jeu pour s'assimiler les syllabes une à une, — alors une combinaison quelconque

des mots dont l'effet sera de faire revenir régulièrement certains éléments que l'esprit peut prévoir, permettra à l'attention de se relâcher de l'effort qu'exige la prose avec sa complète irrégularité. De même que le corps, s'il reçoit coup sur coup des chocs d'intensité variable, ne peut que disposer ses muscles comme pour résister aux plus violents, ne sachant pas à quel moment ceux-ci arriveront; ainsi l'esprit, s'il reçoit des articulations sans ordre, doit maintenir sa faculté de percevoir assez en éveil pour saisir même les sons les plus difficiles. Et de même que, si les chocs reviennent dans un ordre déterminé, le corps peut ménager ses forces en proportionnant la résistance au choc; de même, si les syllabes se suivent selon un rhythme, l'esprit peut économiser ses forces en prévoyant la dose d'attention qu'il faudra pour chaque syllabe.

Cette idée semblera peut-être tirée de bien loin, mais un court examen lui donnera plus de vraisemblance. Nous trouvons dans un langage métrique cet avantage, d'ajuster notre faculté de percevoir à l'énergie des articulations attendues; cela est clair; voyez, quand un vers boite, comme nous sommes attrapés. Quand nous arrivons au bas d'une rampe d'escalier, un pas à faire de plus ou de moins que nous ne comptions nous donne un choc; ainsi fait un accent hors de sa place, ou une syllabe de trop. Dans l'un de ces cas, nous savons que dans les mesures prises par nous d'avance, il y a eu erreur; et à peine pouvons-nous douter qu'il n'y en ait eu une pareille dans l'autre cas. Mais si d'habitude nous ajustons d'avance notre faculté de percevoir au mouvement mesuré du vers, il est probable, d'après l'analogie que vient de nous

fournir un objet physique, que par là nous faisons une économie d'attention ; et par suite, là est toute la raison de la supériorité des effets de la poésie sur ceux de la prose.

Si l'espace le permettait, il vaudrait la peine de chercher si le plaisir que nous causent la rime et aussi l'euphonie, ne doit pas être partie attribué à la même cause.

Il y a une seconde partie de notre sujet, qui se présente d'elle-même; nous n'y pouvons consacrer que peu de paragraphes. S'il fallait suivre dans leurs détails les applications des lois de l'efficacité aux divisions importantes d'un ouvrage, nous serions entraînés au-delà de nos limites. Mais nous pouvons indiquer brièvement un nouvel aspect du principe général que nous avons suivi jusqu'ici, et donner une idée de quelques-unes de ses grandes applications.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré d'autres principes de force dans le langage, que les diverses façons de ménager l'*énergie* mentale; nous avons maintenant à jeter les yeux sur ceux qui se ramènent à une économie de la *sensibilité* mentale. Quelle que soit la valeur de cette division en psychologie, elle peut nous servir pour indiquer en gros ce qu'il nous reste de terrain à étudier. Elle nous fera songer qu'il y a autre chose à voir, outre l'étendue de la tâche imposée à chacune de nos facultés ou à chaque groupe de facultés, pour recevoir un ensemble de mots, puis se figurer l'idée qu'ils enferment : à savoir l'état où se trouve ensuite cette faculté ou ce groupe, et l'influence qu'aura cet état sur la façon dont seront reçues les phrases et images suivantes. Sans nous étendre sur un sujet aussi vaste que l'exercice des facultés, et leurs effets par réaction, il suf-

fira ici de rappeler que toute faculté (en un état d'activité normal) est au début dans toute sa vigueur ; et qu'elle s'écarte de cet état par une série de changements, dont le terme est dit épuisement, et qui commencent dès qu'elle agit. Cette idée générale, l'expérience de notre corps nous la rend familière ; elle s'applique, nos façons de parler quotidiennes en font foi, à l'ensemble de la vie mentale ; elle n'est pas moins vraie pour chacune des puissances de l'esprit, depuis le plus simple des sens jusqu'aux sentiments les plus complexes. Si nous tenons longtemps une fleur près de notre nez, nous finissons par être insensibles à son parfum. Nous disons d'un éclair dont la vivacité est éclatante qu'il nous aveugle; ce qui veut dire que nos yeux ont perdu un instant le pouvoir d'apprécier la lumière. Quand on vient de manger quantité de miel, on est tenté de trouver son thé mal sucré. L'expression « un grondement assourdissant, » suppose que, dans l'idée de tout le monde, un son très-fort nous rend pour un temps incapables d'en entendre de faibles. La main, après avoir porté un moment quelque corps pesant, trouve ensuite, en soulevant de petits objets, qu'ils ont perdu leur poids. Maintenant, la loi étant une fois reconnue sous ces manifestations qui sont les plus extrêmes, nous pouvons la suivre jusqu'au bout : On peut montrer que, dans la réflexion, dans l'imagination, dans la perception du beau, du risible, du sublime, dans les sentiments, dans les instincts, dans toutes les puissances mentales, quelque classification qu'on en donne, — l'action est épuisante ; et que la prostration qui suit est en raison de la violence de l'action.

De même, dans la nature entière, on peut reconnaître cette

loi : que les forces en exercice ont sans cesse une tendance à revenir à leur état originel. Non-seulement après un long repos, elles reprennent toute leur puissance; non-seulement de courts temps d'arrêt leur rendent une partie de leur vigueur ; mais, même quand elles agissent, l'épuisement qui s'ensuit est sans cesse neutralisé. La fatigue et la réparation des forces se produisent simultanément. Par suite, avec des facultés qui ont l'habitude de l'exercice, — comme sont les sens du premier venu, ou les muscles des gens vigoureux, — il arrive que l'activité étant modérée, la réparation est bien près d'égaler la fatigue, et la puissance diminue d'une façon à peine appréciable; et c'est seulement après une longue application de l'activité, ou un violent effort, que la réparation demeure trop en retard sur la fatigue, et qu'il en résulte une prostration sensible. Dans tous les cas, pourtant, quand une faculté s'est fatiguée au travail, il faut *un certain* laps de temps pour qu'elle reprenne toute sa vigueur; et ce laps de temps sera proportionnel à la fatigue.

Gardons devant notre esprit ces vérités générales : nous voilà à même de comprendre certaines causes qui donnent de l'efficacité à un style, et qu'il faut considérer maintenant. Chaque perception reçue, chaque idée reproduite, nous coûte une certaine fatigue, — ou, comme dirait Liebig, un certain changement dans la matière du cerveau ; la puissance des facultés qui ont subi cette fatigue est diminuée pour un temps, pour un court moment, il est vrai, bien souvent ; — il en résulte une incapacité partielle dont se ressentiront les actes de perception et de conception suivants. Ainsi nous devons nous y

attendre : dans bien des cas, la vivacité que nous mettrons à nous figurer les images viendra de l'ordre où elles seront présentées, même quand les deux ordres sont également commodes pour l'intelligence.

Il y a beaucoup de faits qui peuvent servir d'exemples de cette loi, et qui s'expliquent par elle. Telle est la gradation. On obtient un effet marqué en finissant par le mot le plus frappant, et une chute, souvent comique, en renversant cet ordre : tout cela tient à la loi générale susdite. De même qu'après avoir regardé le soleil, nous ne pouvons percevoir sur-le-champ un feu ordinaire, tandis qu'en regardant le feu d'abord, le soleil ensuite, on peut percevoir les deux ; ainsi après avoir entendu une pensée brillante, ou considérable, ou terrible, nous ne pouvons en apprécier une moins brillante, moins considérable, ou moins terrible ; tandis que dans l'ordre inverse, nous pouvons apprécier les deux. Dans l'antithèse encore, nous pouvons reconnaître la même vérité générale. L'opposition de deux pensées, qui sont, pour les traits importants, l'inverse l'une de l'autre, ne peut manquer de faire son effet ; et elle le fait parce qu'elle donne un moment de relâche aux facultés qui sont en jeu. Si, après une série d'images ordinaires, qui réveillent sans trop de force des sentiments de respect, ou d'estime, ou d'admiration esthétique, on présente à l'esprit une image très-insignifiante, très-ignoble, très-vilaine, la faculté de respect, d'estime, d'admiration, selon les cas, ayant un moment de répit, tendra à reprendre toute sa puissance ; et aussitôt après, elle sera mieux qu'auparavant en état d'apprécier une grande, noble, ou belle image. Inversement, si l'on a à

rendre l'idée d'une chose absurde à force d'être insignifiante, on peut amplifier beaucoup l'effet, en mettant devant une idée capable de faire une haute impression : principalement si la phrase est arrangée de façon à faire attendre, après, quelque chose de plus frappant encore. Voici un bon exemple de ce qu'on peut faire d'effet, en présentant ainsi une idée mesquine à un esprit qui n'a pas eu le temps de se remettre du choc d'une idée émouvante; il est tiré d'une esquisse de Balzac. Son héros [1] écrit à une dame dont les sentiments à son égard se sont refroidis, la lettre qui suit :

« Madame — votre conduite m'étonne autant qu'elle m'afflige. Non contente de me déchirer le cœur par vos dédains, vous avez l'indélicatesse de me retenir une brosse à dents, que mes moyens ne me permettent pas de remplacer, mes propriétés étant grevées d'hypothèques.

« Adieu, trop belle et trop ingrate amie ! Puissions-nous nous revoir dans un monde meilleur !

« CHARLES-ÉDOUARD. »

Ainsi nous voyons que les phénomènes de la gradation, de l'antithèse, de la dégradation, résultent tous de ce principe général. Que notre sensibilité varie ainsi de moment en moment, c'est ce qu'on ne voudra pas croire ; pourtant voyez comme varie, d'une façon analogue, la sensibilité physique, et vous ne douterez plus. Reportons-nous encore aux phénomènes de la vision : une pièce noire sur un fond blanc, chacun le sait, pa-

1. La Palférine, dans *Un Prince de la Bohême*. (TR.)

rait plus noire, et une pièce blanche sur un fond noir, plus blanche qu'autrement. Or la noirceur et la blancheur en elles-mêmes n'ont pas changé ; la seule cause possible est donc une différence dans les impressions qu'elles nous font, et cette différence tient à la variation d'état de nos facultés. C'est tout simplement une antithèse visuelle.

Mais cette nouvelle suite du principe général d'économie, cette nouvelle condition de l'efficacité du style : de ménager continuellement la sensibilité de nos facultés, — a bien plus de portée que nous ne l'avons encore laissé entendre. Elle suppose non-seulement qu'entre toutes les façons d'arranger et de juxtaposer les idées connexes, il y en a qui sont préférables; mais qu'entre toutes les manières de diviser et de présenter un sujet il y en a de plus frappantes ; et cela, même en laissant à part la liaison logique. Elle nous explique pourquoi il faut aller du moins intéressant au plus intéressant; et pourquoi l'œuvre dans son ensemble, et même chacune de ses parties, doit former une gradation. En même temps, elle nous interdit de nous attarder à des idées de même nature, comme aussi de reproduire des effets semblables. Elle nous met en garde contre la faute où sont tombés Pope dans ses poèmes, et Bacon dans ses essais, à savoir l'emploi constant de tournures énergiques : et elle nous avertit que, comme la posture la plus commode finit par fatiguer, et comme on a du plaisir à la remplacer par une moins commode; de même les phrases les plus parfaitement bâties sont bientôt fastidieuses, et on leur donne du relief en les entourant de phrases moins achevées.

De là une nouvelle conclusion : non-seulement il faut éviter

de n'avoir qu'une façon de combiner les mots, si bonne qu'elle soit, ou un seul procédé pour construire nos figures et nos images, si expressif qu'il soit ; mais encore il faut éviter tout ce qui a l'air d'un asservissement, fût-ce aux règles les plus générales de l'efficacité. Il ne faut pas que dans chaque partie du sujet on travaille à accroître régulièrement l'intérêt ; ni qu'on suive une gradation ininterrompue. Dans les phrases isolées, il est, nous l'avons vu, rarement permis de remplir toutes les conditions de l'effet ; de même pour les grandes divisions de l'ouvrage, il est rare qu'il faille se conformer en tout à la loi indiquée. Il faut subordonner les effets de détail à l'effet d'ensemble.

Pour déterminer les moyens pratiques de se conformer aux principes de l'art d'écrire, il sera bon de nous rappeler un fait déjà noté : il y a, en effet, une harmonie naturelle entre tels arrangements de mots et telles sortes d'idées. Il faut, d'après la théorie, varier sans cesse la manière de présenter la pensée : et c'est à quoi on réussira si l'on a l'adresse d'accommoder la forme à la matière. Nous avons vu comment la tournure directe ou à inversion est naturellement employée par les gens émus ; et comment en pareil cas, le langage se distingue aussi par de nombreuses figures et une extrême brièveté. Ces moyens sont donc d'un excellent emploi dans les moments de passion ; et d'autant plus que l'émotion va croissant. D'autre part, pour les idées complexes, le meilleur véhicule semble être la phrase indirecte. Dans la conversation, l'excitation qui nous prend quand arrive une conclusion souhaitée, se manifeste souvent par une série de phrases courtes, tranchantes; tandis que,

pour appuyer sur une pensée déjà énoncée, nous faisons en général d'amples périodes, accumulant idée sur idée. Les procédés de la nature peuvent servir de modèles à l'écrivain. Une observation pénétrante et une analyse habile nous feraient de même découvrir d'autres détails d'expression, correspondant à d'autres états d'esprit ; et en donnant l'attention qu'il faudrait à tous ces détails, un écrivain assez souple pourrait faire des progrès dans l'art d'organiser complétement un livre.

Le genre de composition qui est, selon la loi de l'efficacité, la perfection même, est justement celui auquel un puissant génie arrive de lui-même. Déjà nous avons vu que les formes de phrases les meilleures en théorie, sont les formes favorites des esprits supérieurs, et aussi des inférieurs quand l'émotion les soulève ; maintenant nous allons voir que la forme idéale, pour un poème, un essai ou une fiction, est celle que créerait tout naturellement l'écrivain idéal. Un homme qui aurait au même degré le pouvoir de s'exprimer et celui de sentir, mettrait, sans s'en rendre compte, dans sa façon de présenter ses idées, toute la variété que l'art réclame. Ce penchant à employer toujours les mêmes formes de phrase, contre lequel aujourd'hui chacun a à lutter, est le signe d'un esprit en qui la faculté du langage est peu développée. Avoir un style spécial, c'est avoir une langue pauvre. Rappelons-nous que dans des temps reculés les hommes n'avaient pour rendre leurs idées que des noms et des verbes ; depuis lors le progrès a été de compléter l'outillage de la pensée, de lui apprendre à mieux combiner ses outils, et à en tirer des effets plus complexes et plus variés. Ainsi donc, notre façon d'employer les formes de

phrases rappelle l'emploi que les premiers hommes faisaient des mots; et le progrès, en continuant comme par le passé, doit introduire une hétérogénéité croissante dans nos façons de nous exprimer. Aujourd'hui, dans un heureux naturel, le jeu des membres, les tons de la voix, sa cadence, varient à l'unisson des pensées exprimées; de même, chez celui qui aurait la faculté du langage pleinement développée, le moule où serait jetée chaque combinaison de mots varierait aussi selon le sentiment à rendre, et s'y accommoderait.

Ainsi un auteur qui aurait tous les dons prendrait sans s'en douter tous les styles. Voyez en effet comment les styles se forment. Pourquoi Johnson est-il pompeux et Goldsmith simple? Pourquoi tel auteur est-il abrupt, tel harmonieux, tel autre concis? Évidemment, pour chacun d'eux, la façon habituelle de s'exprimer tient à l'état statique où se trouve le plus ordinairement son moral. Les sentiments qui y prédominent finissent par accoutumer l'esprit à les représenter. Mais si, grâce à une longue et sourde accoutumance, il est arrivé à y réussir, il n'est pas en état d'en faire autant pour des sentiments moins actifs; et quand ceux-ci se réveillent, les formes de langage usuelles ne subissent que de légères modifications. Au contraire, que la faculté du langage se développe pleinement, que l'intelligence s'apprenne à rendre toutes les émotions; et le style perdra cette inflexibilité. L'écrivain parfait parlera comme Junius, quand il se mettra à la place de Junius; s'il éprouve ce qu'éprouvait Lamb[1],

1. Lamb, écrivain anglais (1775-1834), critique, poète et homme d'esprit : on vante son *humour*. (TR.)

il se servira de son langage familier; et il tombera dans le style âpre de Carlyle, quand il pensera en carlylien. Il sera tantôt rhythmique et tantôt irrégulier; tantôt il aura le langage nu, et tantôt orné; parfois ses phrases seront balancées, et parfois sans symétrie; à de certains moments elles auront un cours très-uniforme, et à d'autres très-varié. Sa façon de dire étant naturellement en correspondance avec l'état de son cœur, il coulera de sa plume un courant d'expressions qui changera d'aspect aussi souvent que le sujet, et tout autant. Ainsi, ce sera sans effort qu'il obéira aux lois de l'efficacité, telles que nous avons cru les découvrir. Et son œuvre, en même temps qu'elle offrira au lecteur cette variété qu'il faut pour ne point rejeter toute la besogne sur la même faculté, répondra à la définition de toute création noblement organisée, qu'elle sorte des mains de l'homme ou de celles de la nature : elle sera, non pas une suite d'éléments juxtaposés sans plus, mais un ensemble fait de parties dissemblables et unies par une mutuelle dépendance.

ATENEU BARCELONÈS

XII

ORIGINE

ET

FONCTION DE LA MUSIQUE

(*Macmillan's Magazine*, Octobre 1857.)

[Qu'il existe un *langage naturel des passions de l'âme :* — 1° chez les bêtes ; 2° chez l'homme : les sensations et les émotions, agréables ou désagréables, et leurs signes. — En général, tout changement dans notre moral met nos muscles en jeu.

Rapport entre la Musique et le langage. — Ce rapport doit exister : les sons de la voix ne sont que les produits du jeu de certains muscles ; et toute musique est d'abord vocale.

Preuve par l'analyse. — Eléments du langage des émotions : l'*éclat* de la voix : il est en raison de la vivacité de l'excitation musculaire ; — le *timbre* ; — la *hauteur :* les sons éloignés du médium exigent plus de force, donc plus d'émotion ; — les *intervalles ;* — la *vitesse de variation :* conclusions identiques. — Le langage des passions tient donc à notre organisation : il peut être dit *inné.* — Or la Musique emploie les mêmes éléments, en les exagérant. — Même explication pour quelques autres moyens musicaux : le *tremolo* (voix brisée par l'émotion) ; le *staccato* (brusquerie d'une voix énergique) ; le *mouvement* (largo, andante, etc.) ; — le *rhythme :* toute action émue est rhythmée (danse, etc.). — La Musique est *la forme idéale du langage de la passion.*

Preuve par l'Histoire. — Le chant primitif n'est qu'un *récitatif :* chants monotones des sauvages ; comment on chantait l'épopée chez les Grecs. — De l'épopée naît l'ode, et du récitatif la musique *lyrique.* — Le récitatif suffit à exprimer les sentiments du vulgaire, non ceux du musicien, qui sont plus variés, plus vifs, vraiment nouveaux : de là l'effet *mystérieux* de la musique.

Cette théorie explique seule la puissance de la musique.

Rôle et Avenir de la Musique. — Son effet n'est pas borné à un plaisir passager. — Le langage comprend deux éléments : l'expression de la *pensée*, et celle du *sentiment.* — Ces deux langages se développent ensemble, l'un devenant plus exact, l'autre plus délicat. — La musique aide au développement du second. — Exemples : individus, nations.

Importance de ce rôle : — Comprendre les sentiments d'autrui, c'est les partager. — Ainsi la musique accroît la *sympathie* entre les hommes, et par là nous prépare un avenir meilleur.]

(TR.)

Lorsque Carlo, immobile, attaché à la niche, voit son maître à quelque distance, sa queue s'agite faiblement en signe d'espérance : il espère, sans trop y croire, qu'on va le lâcher. Sa queue remue d'un air plus décidé, tout son corps suit et ondule de droite à gauche : c'est que le maître s'approche. Le maître met la main sur son collier ; Carlo voit qu'il va bien réellement avoir sa récréation : alors il bondit et saute tant et tant qu'on ne peut venir à bout de le détacher. Une fois libre, il épanche sa joie, dans des bonds, des pirouettes, des temps de course à toute vitesse, de droite et de gauche. Puss, de son côté, dresse la queue, et fait le gros dos en mesure, pour s'offrir à la main de sa maîtresse qui la caresse ; elle exprime, elle aussi, son plaisir, par certaines actions musculaires. Autant en fait le perroquet, qui danse gauchement sur son perchoir ; et le canari, qui sautille et se trémousse tout autour de sa cage, avec une rapidité inaccoutumée. Des émotions du genre opposé ont également le pouvoir d'exciter chez les bêtes une agitation des muscles. Le lion en rage se fouette les flancs de

sa queue, fronce les sourcils, allonge les ongles. Le chat fait le gros dos; le chien retrousse la lèvre d'en haut; le cheval couche ses oreilles en arrière. Et chez les êtres qui se débattent contre le mal, on retrouve cette même liaison entre l'excitation des muscles et celle des nerfs de la sensation.

Chez l'homme, dont c'est le signe distinctif en face des créatures inférieures, d'avoir les sentiments plus énergiques à la fois et plus variés, les faits parallèles sont plus frappants et aussi plus nombreux. Il convient ici de considérer ces faits groupe par groupe. Nous verrons que les sensations agréables et pénibles, les émotions agréables et pénibles, sont toutes démonstratives, en proportion de leur intensité.

Chez les enfants, et même chez les personnes faites que ne retient pas le respect humain, l'effet d'une saveur agréable est un claquement des lèvres. Un enfant rira et sautera dans les bras de sa nourice, en voyant une couleur brillante, ou en entendant un son nouveau. On est tenté de battre la mesure avec la tête ou avec les pieds, quand on trouve à une musique un charme particulier. Un parfum agréable fera venir le sourire aux lèvres d'une personne délicate ; et le sourire se montrera aussi sur les visages dans une foule attentive au tir d'un splendide feu d'artifice. Même la sensation douce de la chaleur, lorsqu'on s'approche du foyer au sortir d'un orage d'hiver, se révèle sur le visage par le même signe.

Les sensations pénibles, qui sont pour la plupart bien plus violentes que les agréables, causent aux muscles une agitation bien plus marquée. Une brusque lancée fait tressaillir tout le corps comme dans une convulsion. Une douleur moins violente,

mais continuelle, nous fait froncer les sourcils, serrer les dents ou nous mordre la lèvre, et contracte tous nos traits. Dans des souffrances plus dures, il s'ajoute à cela d'autres mouvements des muscles : le corps se tord en tous sens ; les mains se cramponnent à tout ce qu'elles rencontrent ; si l'angoisse physique est plus grande encore, le patient se roule à terre, presque convulsé.

Bien que le langage naturel des émotions agréables soit plus varié, la même idée générale s'y applique. Le sourire, qui est le signe le plus ordinaire d'un sentiment de joie, est une contraction de certains muscles de la face ; dans le rire, qui est un sourire plus large, nous voyons une excitation plus forte et plus générale des muscles, produite par une satisfaction plus grande. Le geste de se frotter les mains, et celui dont Dickens parle quelque part, « de se laver les mains avec un savon impalpable dans une eau invisible » ont un sens analogue. On voit souvent les enfants, « sauter de joie. » Les grandes personnes d'un tempérament vif se laissent aller parfois à des mouvements fort approchants. Et la danse a toujours, dans le monde entier, été regardée comme le signe d'une exaltation de l'esprit. Beaucoup d'émotions particulières ont pour signes des actions particulières des muscles. La joie du succès fait porter haut la tête et affermit la marche. Une cordiale poignée de main passe communément pour une marque d'amitié. Dans une effusion de tendresse, une mère presse son enfant sur son sein, comme si elle allait l'étouffer. Et ainsi dans plusieurs autres cas. Même cet éclair des yeux quand on reçoit une bonne nouvelle, prouve cette vérité ; car cet éclat extraor-

dinaire vient d'une contraction plus énergique du muscle qui relève la paupière : cette contraction permet à la lumière de tomber plus abondamment sur la surface humide du globe de l'œil, où elle est réfléchie.

Les signes corporels des émotions pénibles sont aussi nombreux et encore plus énergiques. S'agit-il d'exprimer le mécontentement : les sourcils se froncent et le front se ride; si c'est le dégoût, la lèvre se retrousse; et pour exprimer la fâcherie, il y a la moue. L'homme impatient bat une marche avec les doigts sur la table, balance sa jambe pendante de plus en plus rapidement, tisonne le feu qui n'en a pas besoin, puis se promène à grandes enjambées, en hâte, autour de la chambre. Dans les grands chagrins, on se tord les mains et même on s'arrache les cheveux. Un enfant en colère frappe du pied, ou se roule sur le dos et donne des coups de talon en l'air. L'homme montre sa colère d'abord par ses sourcils froncés, ses narines grand ouvertes, ses lèvres serrées; il continue en grinçant des dents, en fermant les mains, en frappant du poing sur la table ; parfois enfin, il se jette avec violence sur l'offenseur, ou se précipite aveuglément et brise les meubles. Depuis ces froncements des lèvres qui indiquent un léger déplaisir, jusqu'aux violences frénétiques du maniaque, tout nous montre que l'excitation mentale a pour issue naturelle une excitation corporelle.

Donc tous les sentiments, — sensations ou émotions agréables ou pénibles, — ont ce caractère commun d'être des aiguillons (stimuli) du système musculaire. Sans oublier les cas peu nombreux, qui semblent faire exception, où l'émotion,

passant une certaine mesure, amène une prostration, nous pouvons poser en règle générale que, chez l'homme comme chez les bêtes, il y a un rapport immédiat entre les sentiments et les mouvements, l'intensité de ces derniers croissant comme l'énergie des premiers. S'il convenait ici de traiter le sujet scientifiquement, on pourrait ramener cette loi généau principe connu de l'*action réflexe* [1]. Sans aller si loin toutefois, les nombreux exemples qui précèdent permettent de dire, en généralisant, que toute excitation mentale se tourne en excitation musculaire ; et que les deux gardent entre elles un rapport plus ou moins constant.

« Mais qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec *l'origine et le rôle de la Musique?* » se demande le lecteur. Cela y tient de près, nous allons le voir. Toute musique est vocale, à l'origine. Tous les sons de la voix sont produits par le jeu de certains muscles. Ces muscles, comme d'ailleurs ceux de tout le corps, sont excités et se contractent par l'effet des sentiments de plaisir et de peine. Et c'est pourquoi les sentiments se déclarent aussi bien par le son de la voix que par les mouvements du corps. C'est pour cela aussi que Carlo aboie aussi bien qu'il saute quand il se voit détacher, que Puss ronronne tout en dressant la queue, et que le canari gazouille en même temps qu'il sautille. C'est pour cela que le lion furieux rugit tout en se battant les flancs, et que le chien gronde tout en retroussant sa lèvre. C'est pour cela qu'un animal qui s'estropie non-seulement se débat, mais hurle. Et c'est là la raison

1. Ceux qui voudront s'éclairer sur ce point trouveront ce qu'il leur faut dans l'intéressant traité de M. Bain, *l'Instinct et l'Intelligence des Bêtes.*

pourquoi les êtres humains expriment leurs souffrances non-seulement par des contorsions, mais par des cris et des gémissements, — pourquoi dans le chagrin, la peur, la colère, les gestes sont accompagnés de clameurs et de vociférations, — pourquoi les sensations agréables sont suivies d'exclamations, — et pourquoi nous savons par expérience ce qu'est un cri de joie et une clameur d'allégresse.

Nous avons donc là un principe qui se cache sous tous les phénomènes de la voix ; qui enveloppe les phénomènes de la musique vocale et par conséquent ceux de la musique en général. Comme les muscles qui mettent en jeu la poitrine, le larynx et les cordes vocales, se contractent, ainsi que les autres, en raison de l'intensité des sentiments ; comme chaque contraction particulière de ces muscles comporte un ajustement particulier des organes de la voix ; comme chaque ajustement particulier de ces organes change la nature du son émis ; — il suit que les variations de la voix sont les effets physiologiques des variations dans les sentiments ; il suit encore que chaque inflexion, chaque modulation est la conséquence naturelle de l'émotion ou de la sensation du moment ; et enfin que la raison du pouvoir expressif, si varié, de la voix, doit se trouver dans ce rapport général qui est entre les excitations musculaires et les excitations mentales. Voyons donc si cela ne nous suffit par pour rendre compte des particularités essentielles de l'expression des sentiments : groupons-les sous ces titres : *éclat, qualité* ou *timbre, hauteur, intervalle, vitesse relative des variations.*

Entre les poumons et les organes de la voix, la relation est

bien la même qu'entre les soufflets d'un orgue et les tuyaux. L'*éclat* du son que donne un tuyau d'orgue croît avec la force du vent qui s'échappe des soufflets; de même, toutes choses égales d'ailleurs, l'éclat de la voix croît avec la force du souffle qui vient des poumons. Or l'air est chassé des poumous par le jeu de certains muscles de la poitrine et de l'abdomen. Et la force que ces muscles mettent à se contracter est en raison de l'intensité des sentiments que nous éprouvons. Donc, à priori, un son éclatant sera pour l'ordinaire l'effet d'une émotion puissante. Il en est ainsi, nous en avons la preuve tous les jours. La souffrance, tant qu'elle est modérée, peut se supporter en silence ; mais si elle devient extrême, elle nous arrache des cris. Un petit chagrin fait gémir un enfant; un élan de douleur tire de lui un hurlement à mettre le voisinage en émoi. Quand les voix des personnes qui sont dans une chambre à côté se font entendre plus que d'ordinaire nous concluons qu'elles ont de la colère, de la surprise, de la joie. L'éclat des applaudissements est le signe de l'approbation ; un rire bruyant éveille en nous l'idée d'une grosse gaîté. En commençant par le silence qui va avec l'apathie, nous trouvons que l'éclat de la voix va croissant comme la force des sensations et émotions correspondantes, agréables ou pénibles qu'elles soient.

La *qualité* de la voix varie avec l'état mental qu'elle exprime ; et dans les moments d'exaltation, le ton en est plus sonore que d'habitude : c'est un autre fait général qui admet une explication analogue. Dans la conversation ordinaire, les sons de la voix n'ont qu'une faible résonnance : elle est bien plus forte dans

les grandes émotions. Quand nous prenons de l'humeur, notre voix acquiert un retentissement métallique. Une virago a en toute circonstance le timbre de voix qui va à sa disposition d'esprit ordinaire, c'est-à-dire perçant, et tout l'opposé de cette douceur qui est le signe d'un esprit paisible. Un rire retentissant est la marque d'un caractère particulièrement joyeux. Un homme qui décharge sa colère a des notes d'un timbre tout à fait chantant ; et semblablement un orateur éloquent, dans les moments les plus pathétiques, arrive à des notes plus vibrantes qu'à son ordinaire. Maintenant il est aisé de se convaincre que pour produire des sons qui résonnent, il faut un surcroît d'effort musculaire ajouté à la dose habituelle. En lisant, lorsque vous venez de prononcer un mot dans le mode *parlé*, essayez, sans changer le ton ni l'éclat de votre voix, de *chanter* le même mot ; et vous sentirez qu'avant de chanter, il faut ajuster d'une nouvelle manière vos organes, et pour ce, faire un certain effort ; mettez alors le doigt sur votre pomme d'Adam, et vous aurez une preuve de plus que pour émettre une note résonnante, il faut déranger les organes de leur position accoutumée. Ainsi donc, si les notes qui expriment l'émotion vive sont plus vibrantes que les notes de la causerie courante, cela encore est un exemple de la liaison qui est entre l'excitation mentale et l'excitation musculaire. Le parlé, le récitatif, le chant fournissent autant d'exemples d'un même principe général.

La *hauteur* de la voix, à peine est-il nécessaire de le dire, varie avec l'effort des muscles vocaux. Chacun sait que les notes du médium, qui sont celles de la conversation, ne de-

mandent pas un effort sensible ; tandis que pour donner une note très-haute ou très-basse, il en faut un considérable. Pour monter au-dessus du ton ordinaire, ou descendre au-dessous, nous avons le sentiment d'une tension croissante des muscles, qui finit par devenir vraiment pénible, aux deux extrémités du registre. Donc, il faudra, en vertu de notre principe général, que les notes du médium soient celles de l'indifférence, et que celles de l'exaltation soient plus hautes ou plus basses ; et qu'elles montent de plus en plus haut, ou tombent de plus en plus bas, à mesure que croît la force du sentiment. Or cette conclusion physiologique se trouve encore en harmonie avec des faits bien connus. Ceux qui souffrent continuellement font entendre leur plainte sur un ton très-supérieur à la gamme naturelle ; une souffrance qui va jusqu'à l'angoisse se soulage en des cris perçants ou des râlements, qui sont d'un ton très-haut ou très-bas. Le cri du marmot que l'on contrarie commence sur le ton du parlé, puis monte la gamme, en même temps qu'il devient plus fort. Le « oh ! » de l'étonnement ou du ravissement commence plusieurs tons au-dessous du medium, et descend plus bas encore. La colère s'exprime par des notes élevées, ou bien par « des exclamations non pas éclatantes mais *profondes*. » Les notes profondes sont encore employées dans les reproches sévères. Le mot « Prenez garde ! » si on lui donne un sens dramatique, — c'est-à-dire si on y fait passer son émotion, — sera plusieurs notes plus bas qu'à l'ordinaire. Nous avons en plus les cris grondants de la désapprobation, de l'horreur, du remords. Et la joie comme la peur extrême sont accompagnées de cris aigus.

A la question de la *hauteur* du son tient de près celle des *intervalles*; et en les expliquant, nous ferons avancer notre raisonnement d'un pas. Tandis que le ton du discours calme est, en comparaison, monotone, le ton de l'émotion admet des intervalles de quinte, d'octave, et même de plus grands. Écoutez une personne qui raconte ou redit une chose à laquelle elle ne prend pas intérêt ; sa voix ne parcourra pas plus de deux ou trois notes au-dessus ou au-dessous de sa note medium, et encore par des transitions adoucies; mais si elle arrive à un événement qui l'émeut, entendez-la : elle emploiera les notes plus hautes ou plus basses de son registre, et plus encore, elle ira de l'une à l'autre par des sauts plus brusques. L'imprimé ne peut rendre ces effets du sentiment et cela me gêne pour les représenter bien nettement au lecteur. Mais on peut lui rappeler quelques souvenirs qui à leur tour lui en feront peut-être venir à l'esprit d'autres en suffisance. Si deux hommes qui vivent en un même endroit et qui se voient fréquemment, se rencontrent, mettons dans une assemblée publique, la phrase par laquelle on les entendra s'aborder, je suppose que ce soit : « Eh bien ! vous voilà ? » aura une intonation ordinaire. Mais si l'un d'eux, après une longue absence, revient à l'improviste, il y aura dans ces paroles par lesquelles son ami, en l'accueillant, fera paraître sa surprise : « Eh bien ! comment vous trouvez-vous ici ? » des oppositions de tonalités bien plus marquées. Les deux syllabes du mot eh bien ! seront l'une bien plus haute, l'autre bien plus basse, que précédemment ; et le reste de la phrase sera à l'avenant, passant plus brusquement des notes hautes aux basses.

De même, si la maîtresse de la maison, étant dans la chambre voisine, appelle « Marie, » les deux syllabes du nom seront séparées par un intervalle de tierce ascendante. Si Marie ne répond pas, l'appel sera répété et l'intervalle sera probablement de quinte descendante; ce qui indiquera un léger nuage de mécontentement amené par la négligence de Marie. Que Marie ne réponde pas encore, le mécontentement croissant se marquera dans l'appel suivant, qui comportera un intervalle d'octave descendante. Et si le silence continue, la dame, à moins d'avoir le caractère très-doux, montrera son irritation contre la négligence en apparence volontaire de Marie, en finissant par l'appeler sur deux tons de plus en plus écartés, la première syllabe montant, et la seconde baissant à chaque fois.

Maintenant, ces faits et les analogues que le lecteur n'aura pas de peine à accumuler, se conforment visiblement à la loi que j'ai posée. Car pour parcourir un large intervalle, il faut faire plus de force que pour un petit. Mais ce n'est pas seulement l'*étendue* des intervalles vocaux qu'on explique ainsi, en ramenant le fait au rapport qu'il y a entre l'excitation des nerfs et celle des muscles; c'est encore, jusqu'à certain point, leur *direction* ascendante ou descendante. Les notes moyennes étant celles qui ne demandent aucun effort sensible pour ajuster les organes, et l'effort grandissant en proportion que l'on monte ou descend, il suit que, de s'éloigner dans l'un ou l'autre sens des notes moyennes, ce sera la marque d'une émotion croissante, tandis que de revenir aux notes moyennes sera la marque d'une émotion décroissante. De là vient qu'une

personne dans l'enthousiasme, pour prononcer cette phrase : « Ce fut le spectacle le plus splendide que j'aie jamais vu ! » montera jusqu'à la première syllabe du mot « splendide » et puis descendra, parce que le mot « splendide » marque le point culminant dans l'émotion que fait naître ce souvenir. De là vient encore que, dans l'extrême dépit que lui cause la stupidité d'un autre, un homme impatient s'écriera : « Le triple sot que ce compagnon-là ! » en prenant d'abord un peu au-dessous de son medium, et descendant jusqu'au mot « sot » sur lequel il mettra une de ses notes les plus profondes, pour remonter ensuite. Et le mot sot, on peut le remarquer, n'aura pas seulement plus de profondeur et d'éclat que le reste, mais aussi sera articulé avec plus d'emphase, ce qui est encore une des formes de l'excitation musculaire.

Il y a péril, toutefois, à donner en exemple des cas de ce genre : chaque lecteur, en tâchant de reproduire tel sentiment, se montera jusqu'à un certain degré, qui ne sera pas celui des autres; la façon de le rendre variera à proportion : en sorte qu'on ne peut déterminer absolument la cadence de la phrase. Pour des mots isolés, la chose sera moins difficile. Tel est le « Vraiment ! » par lequel on accueille un fait surprenant : il commence ordinairement sur une note moyenne, et s'élève sur la seconde syllabe ; ou, si la désapprobation se joint à l'étonnement, la première syllabe est au-dessous du medium, et la seconde plus bas encore. Inversement, le mot : « Hélas ! » qui est le signe non pas d'une irritation arrivant à son paroxysme, mais d'une colère qui tombe, se dit sur un rhythme qui va en descendant vers le medium; ou, si la première syl-

labe est dans le bas du registre, la seconde remonte vers le medium. Dans le « ho ! là ! » de l'homme épuisé de corps et d'esprit, on peut voir la même vérité; renversez le rhythme que la nature indique, et l'effet, qui sera absurde, vous montrera bien que si les intervalles ont du sens, cela tient au principe ci-dessus exposé.

Il reste encore à examiner un des traits du langage de la passion, c'est la *variabilité du diapason*. Il est à peine possible de donner une idée adéquate de ce phénomène, qui est plus complexe. Nous devons nous contenter de signaler quelques cas où on peut en avoir des exemples. Ainsi dans une réunion d'amis, lorsqu'arrive, je suppose, une compagnie de visiteurs très-attendus, on entend toutes les voix passer par des changements de diapason, non-seulement plus étendus, mais plus nombreux que de coutume. Dans une réunion publique, si l'orateur est interrompu par quelques auditeurs qui se chamaillent, on trouvera un contraste entre le ton de l'un, qui est en comparaison tout uni, et celui des querelleurs, qui change à tout coup. Et chez les enfants, qui maîtrisent moins leurs sentiments, la même chose se marque encore plus. Écoutez une scène de plaintes et de reproches mutuels entre deux petites filles nerveuses : leurs voix montent et descendent la gamme à plusieurs reprises dans une phrase. Ici encore nous reconnaissons une fois de plus la même loi : car il y a une autre forme de l'excitation musculaire, outre l'énergie de la contraction ; et c'est la rapidité que mettent à se succéder les divers ajustements des organes.

Ainsi nous trouvons que les principaux phénomènes de la

voix appartiennent, par leur racine, à la physiologie. Ils manifestent tous cette loi générale, que le sentiment est un aiguillon de l'activité musculaire — loi qui règle l'économie non-seulement de l'homme, mais de tout être sensible, — et qui ainsi fait partie essentielle de tout organisme animé. Si donc ces diverses modifications de la voix ont de l'expression, c'est que cela nous est inné. Chacun de nous, depuis sa première enfance, les a produites spontanément, lorsqu'il a éprouvé les sensations et émotions qui en sont le principe. Comme nous avons à la fois le sentiment intérieur de chacune de nos émotions, et la perception du son qu'elle tire de nous, nous établissons une association entre tel son et l'émotion qui en est la cause. Quand c'est un autre qui fait entendre le même son, nous lui attribuons la même émotion. Par une autre conséquence du même principe, outre que nous lui attribuons cette émotion, nous la faisons naître en nous, dans une certaine mesure : car avoir conscience de l'émotion qu'un autre éprouve, c'est trouver en soi, sous la lumière de la conscience, cette émotion éveillée, ce qui est proprement l'éprouver. Ainsi ces diverses inflexions de la voix, outre qu'elles sont un langage qui nous fait comprendre les sentiments des autres, ont aussi le pouvoir de faire naître en nous, par sympathie, des sentiments pareils.

Eh bien ! n'avons-nous pas là tous les éléments d'une théorie de la musique ? Ces particularités de la voix qui sont l'indice d'une exaltation des sentiments, *sont celles qui distinguent spécialement le chant du parlé ordinaire*. Chacune des inflexions de la voix qui nous ont paru être l'effet physiologique de la

peine ou du plaisir, *est simplement, dans la musique vocale, portée à son plus haut degré.* Par exemple, en vertu du lien qu'il y a entre toute excitation mentale et toute excitation musculaire, un caractère des sons par lesquels la passion s'exprime est, nous l'avons vu, l'*éclat*. Or une des marques qui mettent une distinction bien tranchée entre le chant et le discours, c'est que le premier l'emporte en éclat; et de plus, dans un air, les *forte* indiquent l'émotion qui va grandissant. Ensuite les notes qui expriment l'émotion ont en vertu de la même loi, nous l'avons encore vu, un *timbre* plus sonore que celles de la causerie paisible; ici aussi le chant nous offre la même particularité de la voix, mais à un degré plus haut encore : car les notes du chant sont les plus sonores que nous puissions donner. De même nous avons fait voir que, pour une raison semblable, l'exaltation mentale se donne carrière dans les notes hautes ou basses du registre, et emploie rarement les notes du médium. Et, c'est à peine si l'on a besoin de le dire, la musique vocale se distingue plus encore en ce qu'elle laisse presque de côté les notes du parlé, en ce qu'elle recourt d'ordinaire à celles qui sont au-dessous ou au-dessus, et surtout, en ce que, ses effets les plus passionnés, elle les trouve communément dans les notes extrêmes, et principalement dans les plus élevées.

Il y a encore un signe de la force du sentiment, dont nous avons rendu compte de la même façon : l'emploi d'intervalles plus larges que ceux de la conversation courante. Ce signe, il n'est pas une ballade ni un *air* où il ne tienne bien plus de place que dans les élans naturels de la passion. En outre la

direction de ces intervalles, selon qu'on va en s'éloignant ou se rapprochant du médium, nous a paru être la traduction physiologique de l'émotion croissante ou décroissante ; or elle a en musique le même sens ; on peut s'en assurer. Nous avions aussi remarqué que la rapidité, et non pas seulement l'étendue, des variations du ton, caractérise l'exaltation mentale ; et de même, nous voyons par les variations si vives qui sont dans toute mélodie, que le chant possède au même degré, sinon à un plus élevé, cette caractéristique. Ainsi, qu'il s'agisse de l'*éclat*, du *timbre*, du *ton*, des *intervalles*, ou de la *vitesse relative des variations*, le chant emploie et exagère les signes du langage naturel de la passion ; il consiste en une combinaison systématique des particularités de la voix qui sont les effets physiologiques du plaisir ou de la douleur extrême.

Outre ces traits principaux qui distinguent le chant du parlé, il en est de moindres, qui de même s'expliquent comme des résultats du rapport de l'excitation mentale avec celle des muscles ; et avant d'aller plus loin, il faut les marquer brièvement. Ainsi certaines passions (peut-être toutes quand elles vont à l'extrême), amènent, probablement par leur influence sur les mouvements du cœur, l'effet inverse de celui qui a été décrit : à savoir un affaissement du corps, dont un symptôme est la détente de tous les muscles, et le tremblement qui s'en suit. Il y a le tremblement de la colère, ceux de la peur, de l'espérance, de la joie ; et les muscles vocaux étant solidaires des autres, la voix aussi se met à trembler. Or, dans le chant, ce tremblement de la voix est employé par certains chanteurs qui en obtiennent de beaux effets dans les passages très-pathéti-

ques; parfois même, ils en usent beaucoup trop parce qu'il a ce pouvoir, — ainsi faisait, par exemple, Tamberlick.

De même, il y a un mode d'exécution en musique, le *staccato* [1], comme on l'appelle, qui va bien aux passages énergiques, où il y a de la gaîté, de la résolution, de la confiance. Pour produire le staccato, il faut un effort des muscles vocaux, analogue aux efforts musculaires nécessaires pour produire les mouvements nets, décisifs, énergiques du corps, qui indiquent de tels états de l'esprit; et c'est pourquoi le staccato a le sens que nous lui attribuons. Inversement des notes liées expriment des sentiments plus doux et moins forts; et cela est ainsi, parce qu'elles exigent moins de vivacité dans le jeu des muscles, et que cette vivacité moindre est le résultat ordinaire d'un affaiblissement de l'énergie mentale. La différence dans l'effet qui est due au changement de *temps* peut aussi s'attribuer à la même loi. Déjà on a noté que ces variations plus fréquentes dans le diapason, qui résultent d'ordinaire de la passion, ont été imitées et exagérées dans le chant; maintenant nous devons ajouter que les mesures diverses qui règlent ces variations, et qui sont appropriées aux différents styles musicaux, sont encore des traits de même origine. Les mouvements les plus lents, le *largo* et l'*adagio*, sont employés pour rendre des émotions accablantes comme le chagrin, ou peu excitantes, comme le respect; tandis que les mouvements plus rapides, l'*andante*, l'*allegro*, le *presto*, représentent les degrés successifs d'un mouvement de l'esprit dont la vivacité va crois-

1. Détaché. (TR.)

sant. Même le *rhythme*, qui établit une dernière distinction entre le chant et le parlé, a, du moins cela n'est pas improbable, une cause semblable. Les actions que nous fait faire un sentiment puissant tendent à prendre une allure rhythmée; pourquoi ? cela n'est pas facile à dire; mais elles y tendent, il y en a diverses preuves. Ainsi le corps se balance d'avant en arrière dans la souffrance ou le chagrin ; dans l'impatience ou l'agitation, c'est la jambe. De danser c'est encore une action rhythmée qui est naturelle dans les moments d'émotion forte. La parole acquiert, par l'effet de l'excitation, un certain rhythme : il est aisé de s'en apercevoir en écoutant un orateur dans les grands moments de son discours. La poésie, qui est une sorte de discours plus capable de rendre les émotions, montre ce même besoin de rhythme dans tout son développement. Et si nous nous rappelons que la danse, la poésie et la musique sont nées ensemble, sont à l'origine les parties constituantes d'un même tout, il est clair que le mouvement fait en mesure, qui se retrouve dans chacune des trois, suppose une action rhythmée du corps entier, l'appareil vocal compris ; et qu'ainsi le rhythme de la musique n'est qu'un résultat plus subtil et plus complexe de la relation entre l'excitation mentale et celle des muscles.

Mais il est temps de terminer cette analyse : peut-être l'avons-nous poussée trop loin. Il n'est pas à croire que les détails plus intimes de l'expression musicale souffrent une explication précise. Sans doute, il est probable que tous sont soumis au principe déjà établi ; mais de suivre l'application de ce principe dans les dernières ramifications, cela serait évidemment

impraticable. D'ailleurs nous n'avons pas besoin pour notre objet de la suivre jusque-là. Les faits ci-dessus montrent assez que les prétendus traits distinctifs du chant sont tout simplement ceux du langage de la passion, mais exagérés et systématisés. Pour ce qui est des caractères généraux, il est clair maintenant, croyons-nous, que la musique vocale, et par suite toute musique, est une idéalisation du langage naturel de la passion.

L'histoire n'éclaire pas beaucoup la question ; mais dans les limites où elle l'éclaire, elle confirme notre conclusion. Notez d'abord ce fait (qui n'appartient pas proprement à l'histoire, mais qu'on peut bien y ranger toutefois) : les chants à danser des sauvages sont très-monotones; et grâce à cette monotonie, ils tiennent du parlé bien plus que ne font les chants des peuples civilisés. Si l'on rapproche ce fait : qu'il se conserve encore en Orient parmi les bateliers et d'autres gens des chants antiques d'un caractère pareillement monotone, on peut conclure que la musique vocale, dans l'origine, naquit et se sépara du langage de l'émotion graduellement et sans brusquerie ; et cette conclusion est celle qu'indiquait notre théorie. L'histoire grecque nous fournit encore une preuve à l'appui de cette même conclusion. Les poëmes primitifs des Grecs, — c'était, on s'en souvient, des légendes sacrées mises dans ce langage rhythmique, plein de métaphores, que fait naître un sentiment puissant, — ne se récitaient pas, mais se chantaient : les mêmes causes qui avaient fait du parler ordinaire un parler poétique rendirent musicales les notes et leur cadence.

Aux yeux des gens qui connaissent la question, ce chant

n'était pas ce que nous appelons proprement du chant, c'était quelque chose qui tenait plutôt de notre récitatif (quelque chose même de plus simple, si nous en jugeons par ceci, que la lyre grecque primitive, avec ses *quatre* cordes, était toujours à l'*unisson* de la voix, celle-ci se trouvant ainsi réduite à quatre notes), et qui par suite s'écartait beaucoup moins du parlé que notre chant. Car le récitatif, ou la récitation musicale, est à tous égards un intermédiaire entre le parlé et le chant. En moyenne ses effets n'ont pas l'*éclat* de ceux du chant. Ses notes ont un *timbre* moins sonore que celles du chant. En général, il s'écarte peu des notes moyennes, se servant de notes qui, pour la *hauteur*, ne sont ni aussi élevées ni aussi basses. Les *intervalles* n'y sont habituellement ni aussi larges ni aussi variés. La *vitesse relative des variations* y est moindre. Et outre que le *rhythme* primitif y est moins décidé, le récitatif manque de ce rhythme secondaire que produit le retour des mêmes phrases ou de phrases parallèles, et qui est l'un des traits marquants du chant. Ainsi donc, non-seulement nous pouvons, sur la preuve que nous fournissent les tribus barbares d'aujourd'hui, inférer que dans les temps préhistoriques la musique vocale était le langage de la passion, quelque peu exagéré ; mais nous voyons que la musique vocale la plus antique dont il soit fait mention, diffère beaucoup moins que ne fait celle d'aujourd'hui du langage de la passion.

Que le récitatif — au-delà duquel, soit dit en passant, les Chinois et les Hindous ne paraissent pas s'être élevés jamais — soit sorti naturellement des modulations et cadences de la voix dans les grandes émotions, c'est ce dont nous avons

encore une preuve sous les yeux. Il se rencontre encore aujourd'hui des cas où un sentiment énergique se donne carrière sous cette forme. Ceux qui ont assisté dans une assemblée de Quakers, à une allocution d'un de leurs prédicateurs (ils ont pour habitude de ne parler que lorsque l'émotion religieuse les saisit), ont dû être frappés du ton extraordinaire de l'allocution : c'est comme un chant contenu. Il est clair également que les intonations en usage dans certaines églises sont des signes du même état mental ; et ce qui les a fait adopter, c'est un sentiment obscur de l'accord qu'il y a entre elles et le ton ordinaire de la contrition, de la supplication, de la vénération.

Or si, comme nous avons de bonnes raisons de le croire, le récitatif s'est dégagé peu à peu du langage de la passion, le même mouvement, se continuant, a dû, cela est clair, tirer du récitatif le chant. Des harangues et des récits légendaires des sauvages, mis dans ce style à métaphores et à allégories qui leur est naturel, est sortie la poésie épique, de laquelle ensuite naquit, par voie de développement, la poésie lyrique ; de même aussi, l'usage de dire ces harangues et ces récits en marquant davantage les notes et la cadence, a fait naître le chant ou musique récitative, d'où est née depuis la musique lyrique. Et ce n'est pas seulement dans la marche des deux ordres de faits qu'il y a simultanéité et parallélisme, mais le parallélisme se retrouve dans les résultats : la différence entre la poésie lyrique et la poésie épique est la même qu'entre la musique lyrique et le récitatif; de part et d'autre, c'est une exaltation plus grande du langage naturel des émotions. La poésie lyrique a plus de métaphores, d'hyperboles, d'ellipses,

et ajoute le rhythme des vers au rhythme des pieds; et de même la musique lyrique a plus d'éclat, plus de sonorité, des intervalles plus larges, et ajoute le rhythme des phrases au rhythme des mesures. De plus, on sait que les passions, en se renforçant, ont tiré de la poésie épique la poésie lyrique comme leur instrument naturel : ce qui porte encore à croire qu'elles ont de même tiré la musique lyrique du récitatif.

Mais nous ne sommes pas sans avoir quelque lumière sur cette transition. Il suffit d'écouter un opéra pour y trouver les gradations essentielles. Entre le récitatif, tout uni par comparaison, du dialogue ordinaire, le récitatif plus varié, aux intervalles plus larges, aux notes plus hautes, des scènes de passion, le récitatif encore plus musical qui sert de prélude à un air, et l'air lui-même, le changement se fait par degrés insensibles; on peut aussi, entre les différents airs, trouver une gradation du même genre, et il y a là une preuve nouvelle de la conclusion suivante : c'est pas à pas que la musique vocale est arrivée à sa forme la plus complète.

De plus, nous avons un fil conducteur pour découvrir les influences qui ont agi sur ce développement; et nous pouvons, en gros, nous en figurer la marche. Une émotion puissante a fourni les tons, les intervalles et les cadences, et c'est ces éléments qui, élaborés, ont fait le chant; et de même ce sera, nous pouvons nous y attendre, une émotion plus puissante encore qui aura fait l'élaboration même : c'est ce qui est impliqué dans certains faits probants. On pourrait citer des exemples en abondance pour montrer que les compositeurs sont des hommes d'une sensibilité délicate à l'extrême. Dans

la vie de Mozart, on nous le dépeint avec un tempérament capable des plus vives affections et très-accessible à toutes les impressions. Beethoven, d'après diverses anecdotes, nous apparaît avec un caractère très-sensible et très-passionné. Ceux qui ont connu Mendelssohn en parlent comme d'un noble cœur. Et l'on sait, par les Mémoires de George Sand, l'incroyable sensibilité de Chopin [1]. Ainsi c'est le propre de tous les compositeurs d'être plus que tous autres prompts à s'émouvoir : et c'est là justement la qualité qu'il fallait pour développer le récitatif et le chant. Puisque les signes du sentiment rivalisent en énergie avec le sentiment même, la moindre cause d'excitation produira dans la voix d'un homme ainsi fait des intonations et des variations plus marquées que dans celle d'un homme ordinaire, — et engendrera justement ces exagérations qui, nous l'avons vu, distinguent la musique vocale à son plus bas degré d'avec le langage de la passion, et la musique vocale dans son plein développement d'avec d'autres. Ainsi il devient permis de croire que le récitatif à quatre notes des premiers poètes grecs (ils étaient, comme tous les poètes, proches parents des compositeurs pour la vivacité des sentiments) était en réalité, purement et simplement, avec quelque exagération en plus, le langage passionné qui leur était naturel, et qui, par l'effet d'un long usage, prit forme et s'organisa. Dès lors il est aisé de concevoir comment l'action accumulée des poètes-musiciens venus après, se transmettant et accroissant continuellement les résultats obtenus, — cela pen-

1. *Histoire de ma vie*, par G. Sand ; X, ch. 12 et 13, et surtout pp. 187-202, 210-218, 226-240. Cf. *Un hiver à Majorque* (TR.).

dant les dix siècles que prit, comme on sait, cette transformation, — suffit pour tirer de ce récitatif à quatre notes une musique vocale embrassant deux octaves.

Par là, nous expliquons, outre l'introduction, qui se fit peu à peu, des notes plus sonores, plus extrêmes, séparées par de plus larges intervalles, le progrès de la puissance d'expression de la musique, pour la variété et la complexité. Car le même tempérament passionné, enthousiaste, qui possède le musicien et lui fait exprimer des sentiments qui sont ceux des autres aussi bien que les siens propres, avec des intervalles plus grands et une cadence plus marquée que ne pourrait le reste des hommes, lui fait aussi traduire en musique des sentiments que ces derniers n'éprouvent pas ou éprouvent faiblement. Grâce à cette sensibilité qui fait de lui un homme à part, il ne voit pas sans émotion des événements, des scènes, des traits de conduite et de caractère, qui ne touchent pas les autres visiblement. Les émotions ainsi engendrées, étant des combinaisons d'émotions plus simples, ne peuvent se rendre par les intervalles et les cadences qui conviennent à ces dernières; il y faut des combinaisons de ces intervalles et de ces cadences : et ainsi se forment des phrases musicales plus compliquées, pour exprimer des sentiments plus complexes, subtils et extraordinaires. Par là nous pouvons, dans une certaine mesure, comprendre comment la musique, non contente de réveiller si puissamment nos sentiments familiers, produit aussi des sentiments que nous n'avions jamais connus, c'est-à-dire réveille des sentiments qui sommeillaient en nous, dont nous ne concevions pas la possibilité et n'entendions pas le

sens ; ou, comme dit Richter, nous parle de choses que nous n'avons pas vues ni ne verrons jamais.

Reste à indiquer brièvement des preuves indirectes de diverses sortes. L'une d'elles est qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre compte autrement de la force d'expression de la musique. Comment se fait-il que certaines combinaisons de notes nous émeuvent d'une certaine façon ? — que telle nous donnera de la gaieté, telle de la mélancolie, celle-ci des sentiments affectueux, et celle-là des sentiments de respect? Est-ce que ces combinaisons ont un sens intrinsèque, indépendant de la constitution de l'homme? est-ce que tel nombre d'ondes aériennes à la seconde, suivi de tel autre, signifie dans la nature des choses une plainte, et, dans l'ordre inverse, une joie ; et de même pour le reste des intervalles, phrases et cadences? Peu de gens seraient assez déraisonnables pour le croire. Est-ce que le sens propre à chaque combinaison serait purement conventionnel ? en sorte que nous apprendrions ce qu'elles enveloppent, comme nous faisons pour les mots, en voyant comment les autres les entendent? C'est une hypothèse non-seulement dénuée de preuves mais contraire à ce que chacun de nous éprouve. Comment donc expliquer les effets de la musique ? Si l'on accepte la théorie proposée ci-dessus, la difficulté disparaît. Si la vérité est que la musique prend comme matière brute les diverses modifications de la voix, résultats physiologiques du sentiment exalté, et qu'elle les combine et les complique, — en exagérant l'éclat, la résonnance, la hauteur ou la profondeur, les intervalles, la rapidité des variations, toutes choses qui sont, en vertu d'une loi

organique, les signes caractéristiques du langage de la passion ; — si par un usage plus soutenu de ces moyens, elle en fait un ensemble plus consistant, et ainsi élève jusqu'à l'idéal le langage de la passion, alors le pouvoir qu'elle a sur nous se comprend. Mais hors de cette théorie, la force d'expression de la musique paraît inexplicable.

De même, la préférence que nous sentons pour certaines espèces de son offre une difficulté analogue, qui souffre une solution analogue, et pas d'autre. On s'accorde généralement à trouver dans la voix humaine un charme qui n'est pas dans les autres sons. Si l'on reconnaît que la musique tire son origine des modulations que l'émotion produit dans la voix humaine, on regardera comme une conséquence naturelle la puissance singulière de cette voix pour éveiller nos sentiments, et la beauté supérieure qu'elle a par suite pour nous. Mais si l'on n'admet pas que la musique ait cette origine, l'on se réduit à soutenir contre l'évidence que telles vibrations, par cela seul qu'elles se font dans le gosier d'un chanteur, sont en elles-mêmes d'un ordre supérieur à celles qui sortent d'un cor ou d'un violon. On en peut dire autant de la rudesse et de la douceur des sons. Si l'on se dérobe à la conclusion des raisonnements qui précèdent, il faut supposer que les vibrations correspondant aux sons doux sont intrinsèquement meilleures que celles des sons rudes; et que, en vertu d'une harmonie préétablie, les sentiments et les caractères, quand ils sont nobles, produisent les uns, et quand ils sont bas, les autres. Mais si les raisonnements ci-dessus sont valables, il suit sans difficulté que nous devons aimer les sons qui vont d'ordinaire avec

les sentiments agréables, et ne pas aimer ceux qui vont d'ordinaire avec les sentiments désagréables.

Encore un coup, à la question : De quelle autre façon rendre compte de la puissance d'expression de la musique? — on peut ajouter comme supplément la question : — De quelle autre façon expliquer la genèse de la musique? La musique est la création d'une époque civilisée, cela est manifeste ; car les sauvages ont, à vrai dire, leurs airs de danse, mais cela mérite à peine le nom de musique : c'est tout au plus s'ils nous offrent un grossier rudiment de ce qu'est la musique proprement dite. Et si la musique s'est développée pas à pas en même temps que la civilisation, il faut bien qu'elle soit le développement de quelque chose ; si ce n'est pas ce que nous avons dit, qu'est-ce alors ?

Nous voyons donc que la preuve par l'absurde confirme la preuve directe, et réunies, elles forment une démonstration solide. Il y a, nous l'avons dit, chez les animaux comme chez nous, un rapport physiologique entre le sentiment et le jeu des muscles ; comme les sons vocaux sont le produit d'un jeu de muscles, il y a, par suite, un rapport physiologique entre le sentiment et les sons vocaux : à ce rapport physiologique toutes les modifications de la voix qui expriment le sentiment doivent directement leur signification ; la musique, se servant de toutes ces modifications, les amplifie de plus en plus à mesure qu'elle s'élève à des formes de plus en plus hautes, et devient vraiment musique par le seul fait de ce développement ; depuis les anciens poètes épiques, qui chantaient leurs vers, jusqu'aux compositeurs modernes, des hommes chez qui les

sentiments, étant très-vifs, allaient toujours à l'extrême dans leur façon de s'exprimer, ont été les agents naturels de ce développement; et ainsi, petit à petit, la différence a grandi entre le langage idéalisé de la passion et son langage naturel. Et à cette preuve directe, nous avons ajouté cette autre indirecte, qu'il n'est pas une autre hypothèse sérieuse en état d'expliquer la puissance d'expression ou l'origine de la musique.

Et maintenant, quelle est la *fonction* de la musique? A-t-elle un autre effet que de nous donner du plaisir sur le moment? L'analogie nous porte à croire que oui. Quand nous nous sommes régalés d'un bon dîner, tout n'est pas fini par là : il profite à la santé du corps. Bien qu'on ne se marie pas dans l'idée de conserver la race humaine, toutefois les passions qui nous font nous marier en assurent la conservation. L'amour des parents pour les enfants, en même temps qu'il contribue au bonheur des parents, garantit aux enfants les soins nécessaires. Les hommes aiment à amasser du bien, souvent sans songer aux bienfaits que cause la propriété; mais en recherchant le plaisir d'acquérir, ils préparent indirectement d'autres plaisirs. Le désir de gagner l'approbation du public décide bien des gens à faire souvent ce qu'ils ne feraient pas sans cela, — à entreprendre de grands travaux, à braver de grands dangers, à adopter pour leur conduite des habitudes qui adoucissent les relations sociales; ainsi, en cédant à notre amour des éloges, nous préparons en outre beaucoup de résultats plus lointains. Et en général, notre nature est faite tellement, qu'en satisfaisant un quelconque de nos besoins, nous rendons fa-

cile la satisfaction des autres. Mais l'amour de la musique semble avoir sa fin en lui-même. La joie que nous donnent la mélodie et l'harmonie n'ont pas d'utilité bien claire pour le bonheur de l'individu ou de la société. Malgré cela, ne pouvons-nous pas soupçonner que cette exception est une pure apparence? N'est-il pas raisonnable de chercher quels sont, en outre du plaisir que nous donne directement la musique, les bienfaits indirects qu'elle y ajoute?

Si cela ne devait pas nous entraîner trop loin de notre piste, nous mettrions ici, comme prélude à cette recherche, un exposé détaillé d'une certaine loi générale du progrès; — et la voici : C'est que, dans tous les métiers, sciences et arts, les parties qui ont une racine commune, mais qui, ayant divergé continuellement, sont devenues distinctes et aujourd'hui se développent séparément, ne sont pas en réalité indépendantes, mais s'entr'aident dans leur avancement par des actions et réactions mutuelles. Toutefois, nous bornant à cette allusion, dont l'objet est de montrer que nous avons pour nous justifier de nombreuses analogies, poursuivons, et disons qu'à notre avis, il y a une relation de ce genre entre la musique et le parlé. Tout discours est fait de deux éléments, les mots et le ton sur lequel on les dit, — les signes des idées, et les signes des sentiments. D'un côté telles articulations expriment la pensée, de l'autre telles notes de la voix expriment le plus ou moins de peine ou de plaisir que nous fait la pensée. Si nous prenons le mot *cadence* avec une extension inusitée, y enfermant toutes les modifications de la voix, nous pouvons dire que *la cadence est le commentaire des émotions qui accompagnent les propositions*

de l'intelligence. Cette dualité des langages parlés, chacun la reconnaît, non pas formellement, mais dans la pratique; et chacun sait que bien souvent le ton en dit plus plus que les paroles. Tous les jours nous rencontrons des occasions où une même phrase, qui exprime la désapprobation, a, de l'aveu commun, une signification tantôt faible, tantôt forte, selon les inflexions de voix qui l'accompagnent; et tous les jours aussi, des occasions plus remarquables encore, où les mots et le ton se contredisent directement, — les premiers exprimant le consentement, et le dernier, la résistance; et c'est le dernier que l'on croit, de préférence au premier.

Ces deux éléments, distincts mais entrelacés, du langage, se sont développés simultanément. Nous savons que, par le progrès de la civilisation, les mots ont été multipliés, de nouvelles parties du discours introduites, et que les phrases sont devenues plus variées et plus complexes; nous pouvons bien inférer que durant le même temps de nouvelles modifications de la voix sont devenues en usage, des intervalles ont été adoptés, qui étaient inconnus jusque-là, et les cadences ont été plus soignées. Car autant, d'un côté, il est absurde de croire qu'avec un langage barbare, dont les mots n'étaient pas formés, il y ait eu un système développé d'inflexions de la voix, autant il est, d'autre part, nécessaire de supposer qu'à côté des formes de mots de plus en plus achevées et nombreuses, nécessaires pour exprimer les idées multiples et complexes de la vie civilisée, se sont créées telles inflexions plus compréhensives de la voix pour rendre les sentiments qui vont avec de telles idées. Si le langage de l'intelligence est un produit organique, de

même, cela ne fait pas doute, le langage de l'intelligence est né comme pousse une plante.

Maintenant l'hypothèse à laquelle nous avons fait allusion, c'est que, à part le plaisir qu'elle nous cause directement, la musique a pour effet indirect de développer ce langage de l'émotion. Comme elle a sa racine, nous avons essayé de le montrer, dans les tons, les intervalles et les cadences que la parole prend pour exprimer les sentiments, — comme elle naît de la combinaison et de l'amplification de ces moyens, et arrive à en faire un ensemble à part, elle a sans cesse réagi sur la parole, et a accru la puissance de celle-ci pour rendre les émotions. De se servir dans le récitatif et le chant d'inflexions plus expressives que les ordinaires, cela a dû dans l'origine tendre à développer les inflexions ordinaires. De nous rendre familières les combinaisons de tons que l'on rencontre dans la musique vocale, cela n'a pu manquer de mettre de la variété dans les combinaisons de tons qui nous servent à rendre nos impressions et nos désirs. Les phrases musicales complexes où les compositeurs ont mis leurs émotions complexes, nous ont appris (il est raisonnable de le supposer) à trouver ces cadences compliquées que nous employons dans la conversation, pour nos pensées et nos sentiments les plus subtils.

Dire que l'étude de la musique n'agit pas sur l'esprit, peu l'oseraient : ce serait trop absurde. Et si elle a un effet, quel effet plus naturel, que de nous faire mieux saisir le sens des inflexions, des qualités et des modulations de la voix, et de nous mettre par suite plus à même d'en tirer parti ? c'est ainsi que les mathématiques, nées à l'occasion des observations de

la physique et de l'astronomie, et qui en sont venues à faire, à l'heure qu'il est, une science à part, ont depuis réagi sur la physique et l'astronomie pour le plus grand avancement de celles-ci ; — c'est ainsi que la chimie, née d'abord des procédés de la métallurgie et des arts industriels, étant arrivée peu à peu à former une étude indépendante, vient maintenant en aide à tous les genres d'arts pratiques ; — c'est ainsi que la physiologie, qui a son origine dans la médecine et lui fut jadis subordonnée, en est venue à être étudiée pour elle-même, et de nos jours apparaît comme une science d'où dépend l'avenir de la médecine ; — et de même la musique, ayant sa racine dans le langage de la passion, d'où elle est sortie par degrés, a sans cesse réagi sur ce langage et l'a fait avancer. Il n'y a qu'à examiner cette hypothèse, pour voir qu'elle est d'accord avec la marche constante de toute civilisation.

On ne peut guère s'attendre à trouver ici pour supporter cette conclusion beaucoup de preuves directes. Les faits sont ici d'un genre difficile à mesurer, et nous n'en pouvons tenir registre. On peut noter pourtant quelques traits qui rappelleront le reste. Ne pouvons-nous pas dire, par exemple, que les Italiens, qui ont été les premiers à cultiver la musique moderne, et qui ont surtout pratiqué la mélodie et y ont excellé (et la mélodie est dans la musique l'élément qui importe le plus à notre théorie), — que les Italiens ont dans leur façon de parler des inflexions et des cadences plus variées et plus expressives que toute autre nation ? Et d'un autre côté, ne pouvons-nous pas le dire : c'est parce qu'ils se sont renfermées presque exclusivement, au temps jadis, dans leurs airs nationaux (et ces airs

ont entre eux une ressemblance de famille bien marquée), et par là se sont accoutumés à un nombre limité d'expressions musicales, que les Écossais ont ce parler aux intervalles et aux modulations si singulièrement monotones? De plus, ne trouvons-nous pas, entre les classes d'une même nation, des différences qui expliquent le même fait? L'homme du monde et le manant forment un contraste bien net par la différence de leurs intonations. Écoutez la conversation d'une servante, et puis celle d'une dame délicate, accomplie, et vous sentirez combien la voix de la seconde a des variations plus fines et plus complexes. Maintenant, sans aller jusqu'à dire que parmi toutes les différences de culture entre les classes élevées et les inférieures, la différence de culture musicale est seule cause de la différence dans le parler, nous pouvons toutefois bien dire qu'entre ces deux différences existe un rapport de cause à effet bien plus visible qu'entre les autres. Donc, si les preuves inductives auxquelles nous pouvons faire appel sont rares et vagues, le peu qu'il y en a viennent à l'appui de notre thèse.

Probablement bien des gens trouveront que c'est une fonction de peu d'importance que cette fonction de la musique. Mais en y réfléchissant, elles se rendront à l'avis contraire. En pesant ce que l'un et l'autre peuvent pour le bonheur des hommes, ce langage des émotions, qui se développe et s'affine par la culture musicale, nous semble venir immédiatement en seconde ligne, après le langage de l'intelligence ; peut-être même n'est-ce pas en seconde ligne qu'il faut dire. Car ces modifications que les sentiments produisent dans la voix sont les moyens d'éveiller des sentiments pareils chez les autres.

Unies aux gestes et aux mouvements expressifs du visage, elles donnent la vie aux mots dont l'entendement se sert pour ses idées, et qui sans cela sont morts ; et ainsi elles mettent l'auditeur à même non-seulement de *comprendre* l'état d'esprit qu'elles accompagnent, mais de le *partager*. Bref, elles sont le milieu par où principalement se répand la *sympathie*. Et si nous songeons à quel point la félicité de toute la vie, comme le plaisir du moment, dépendent de la sympathie, nous reconnaîtrons l'importance de toute chose qui accroît la sympathie. Remettons-nous dans l'esprit que ce qui amène les hommes à montrer entre eux de la justice, de l'amitié et du respect, c'est la communauté du sentiment; — que de cette communauté croissante vient toute la différence qui est entre la cruauté des barbares et l'humanité des civilisés ; remettons-nous dans l'esprit que cette faculté, par laquelle les joies et les tristesses des autres deviennent aussi les nôtres, est le point d'appui des affections nobles, — qu'elle est dans l'amitié, dans l'amour, dans toutes les joies de la famille, le premier fond ; rappelons-nous tout ce que la sympathie ajoute à nos plaisirs immédiats, — comment, au théâtre, dans un concert, dans une galerie de peinture, nos jouissances perdent moitié si nous n'avons personne pour les goûter avec nous ; bref, souvenons-nous-en, tout le bonheur que nous pouvons avoir au-delà de ce qui resterait à un solitaire sans amis, nous le devons à la sympathie ; — et par là nous verrons qu'on ne peut trop estimer les moyens qui servent à la communiquer.

La civilisation consiste dans un effort pour réformer nos caractères, en réprimant les tendances qui font de nous des

antagonistes, et développant celles qui nous rendent sociables, — pour mettre un frein à nos désirs égoïstes, et exercer ceux qui ne sont pas égoïstes, — pour mettre à la place des joies qui ont leur objet en nous seuls, les joies qui naissent du bonheur d'autrui, ou qui le supposent. Et tandis que notre nature, en s'accommodant ainsi à la vie sociale, dévoile son côté sympathique, en même temps naît un langage approprié à des relations sympathiques, langage par lequel nous faisons partager aux autres notre bonheur, et nous entrons en partage du leur.

Ce double progrès, dont nous pouvons déjà suffisamment apprécier les effets, se poursuivra et ira au-delà de tout ce que nous pouvons en concevoir. Nos sentiments peu à peu sortiront du secret où nous les tenons, à mesure qu'ils auront moins besoin du secret; alors ils se montreront avec une franchise que nous n'osons pas aujourd'hui leur laisser; et pour cela il faudra un langage propre à eux et plus expressif. Du même coup, les sentiments d'un genre plus élevé et plus complexe, que connaissent seuls aujourd'hui un petit nombre d'esprits cultivés, se feront jour chez tous; et de son côté le langage de la passion se développant prendra des formes plus complexes. Déjà s'est formé, silencieusement, un langage des idées; d'abord grossier, aujourd'hui il nous met en état d'exprimer avec précision les pensées les plus délicates et les plus compliquées; de même aujourd'hui est en train de se former, silencieusement, un langage des sentiments : il a beau être présentement imparfait, il finira, nous pouvons en avoir la confiance, par permettre aux hommes de se communiquer

avec vivacité, complétement, d'instant en instant, les émotions qu'ils éprouvent.

Si donc, comme nous avons tâché de le montrer, c'est la fonction de la musique, d'aider à se former ce langage de la passion, nous pouvons dire qu'elle prépare l'avénement de cette félicité supérieure, dont elle nous donne vaguement l'avant-goût. Ce sentiment indistinct d'un bonheur inconnu, que la musique éveille en nous, — ce rêvé confus d'une vie idéale et nouvelle, qu'elle nous fait apparaître, tout cela c'est une prophétie, dont la musique elle-même assure pour sa part l'accomplissement. Cet étrange pouvoir, qui est en nous, d'être affectés ainsi par la mélodie et l'harmonie, suppose, on peut le dire, que notre nature n'est pas incapable de réaliser ces joies plus parfaites, dont la mélodie et l'harmonie nous donnent l'obscur pressentiment, et que même elles seront pour quelque chose dans la réalisation de ce rêve. Dans cette hypothèse, la puissance et la signification de la musique sont des faits intelligibles; autrement, elles sont un mystère.

Nous voulons seulement ajouter que si l'on admet ces corollaires comme probables, la musique doit prendre rang à la tête des beaux-arts : car elle est celui de tous qui fait le plus pour le bonheur de l'humanité. Ainsi, quand nous perdrions de vue les jouissances immédiates qu'elle nous donne à chaque heure, nous ne pourrions trop applaudir à ce progrès de la culture musicale, qui est en train de devenir un des traits caractéristiques de notre époque.

FIN.

ATENEU BARCELONÈS

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR. 1
CHAPITRE I. — Le Progrès : loi et cause du Progrès. 1
— II. — L'origine du Culte des animaux. 81
— III. — L'utilité de l'Anthropomorphisme 111
— IV. — Les Manières et la Mode. 121
— V. — Mœurs commerciales. 195
— VI. — L'Utile et le Beau. 251
— VII. — La Beauté dans la personne humaine. 261
— VIII. — La Grâce. 281
— IX. — La Physiologie du rire. 293
— X. — Les Origines des styles en architecture. 315
— XI. — La Philosophie du style. 325
— XII. — Origine et fonction de la musique. 377

COULOMMIERS. — Typographie PAUL BRODARD.

ATENEO BARCELONES

CATALOGUE

DES

LIVRES DE FONDS

OUVRAGES HISTORIQUES

ET PHILOSOPHIQUES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES	2
Philosophie ancienne	2
Philosophie moderne	2
Philosophie écossaise	3
Philosophie allemande	3
Philosophie allemande contemporaine	4
Philosophie anglaise contemporaine	5
Philosophie italienne contemporaine	5
BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE	6
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE	10
BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE	12
OUVRAGES DIVERS NE SE TROUVANT PAS DANS LES BIBLIOTHÈQUES	14
ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE	20
ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR L'INSURRECTION DU 18 MARS	21
ŒUVRES D'EDGAR QUINET	22
BIBLIOTHÈQUE UTILE	23
REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE	26
REVUE SCIENTIFIQUE	27
REVUE PHILOSOPHIQUE	30
REVUE HISTORIQUE	30
TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS	31

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

—

JUIN 1880

COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE (Œuvres d'), traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

— **Psychologie** (Opuscules), trad. en français et accompagnée de notes. 1 vol. in-8..... 10 fr.

— **Rhétorique**, traduite en français et accompagnée de notes. 1870, 2 vol. in-8..... 16 fr.

— **Politique**, 1868, 1 v. in-8. 10 fr.

— **Traité du ciel**, 1866; traduit en français pour la première fois. 1 fort vol. grand in-8..... 10 fr.

— **Météorologie**, avec le petit traité apocryphe : *Du Monde*, 1863. 1 fort vol. grand in-8..... 10 fr.

— **La métaphysique d'Aristote.** 3 vol. in-8, 1879..... 30 fr.

— **Poétique**, 1858. 1 vol. in-8. 5 fr.

— **Traité de la production et de la destruction des choses**, trad. en français et accomp. de notes perpétuelles. 1866. 1 v. gr. in-8. 10 fr.

— **De la logique d'Aristote**, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. 2 volumes in-8..... 10 fr.

— **Psychologie**, Traité de l'âme, 1 vol. in-8..... (*Épuisé.*)

— **Physique**, ou leçons sur les principes généraux de la nature. 2 forts vol. in-8..... (*Épuisé.*)

— **Morale**, 1856. 3 vol. grand in-8. (*Épuisé.*)

— **La logique**, 4 vol. in-8. (*Épuisé.*)

SOCRATE. **La philosophie de Socrate**, par M. Alf. Fouillée. 2 vol. in-8..... 16 fr.

PLATON. **La philosophie de Platon**, par M. Alfred Fouillée. 2 volumes in-8..... 16 fr.

— **Études sur la Dialectique dans Platon et dans Hegel**, par M. Paul Janet. 1 vol. in-8... 6 fr.

PLATON et ARISTOTE. **Essai sur le commencement de la science politique**, par Van der Rest. 1 vol. in-8..... 10 fr.

ÉPICURE. **La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. Guyau. 1 vol. in-8..... 6 fr. 50

ÉCOLE D'ALEXANDRIE. **Histoire critique de l'École d'Alexandrie**, par M. Vacherot. 3 vol. in-8. 24 fr.

— **L'École d'Alexandrie**, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. 1 v. in-8. 6 fr.

MARC-AURÈLE. **Pensées de Marc-Aurèle**, traduites et annotées par M. Barthélemy Saint-Hilaire. 1 vol. in-18..... 4 fr. 50

RITTER. **Histoire de la philosophie ancienne**, trad. par Tissot. 4 vol. in-8..... 30 fr.

FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie, antiquité et moyen âge.** 1 vol. in-18..... 3 50

PHILOSOPHIE MODERNE

LEIBNIZ. **Œuvres philosophiques**, avec introduction et notes par M. Paul Janet. 2 vol. in-8. 16 fr.

— **La métaphysique de Leibniz et la critique de Kant**, par D. Nolen. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **Leibniz et Pierre le Grand**, par Foucher de Careil. In-8. 2 fr.

— **Lettres et opuscules de Leibniz**, par Foucher de Careil. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

— **Leibniz, Descartes et Spinoza**, par Foucher de Careil. 1 v. in-8. 4 fr.

— **Leibniz et les deux Sophie**, par Foucher de Careil. 1 v. in-8. 2 fr.

DESCARTES. **Descartes, la princesse Élisabeth et la reine Christine**, par Foucher de Careil. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

SPINOZA. **Dieu, l'homme et la béatitude**, trad. et précédé d'une introduction par M. P. Janet. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

LOCKE. **Sa vie et ses œuvres**, par M. Marion. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

MALEBRANCHE. **La philosophie de Malebranche**, par M. Ollé-Laprune. 2 vol. in-8..... 16 fr.

VOLTAIRE. **La philosophie de Voltaire**, par M. Ern. Bersot. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

VOLTAIRE. **Les sciences au XVIII^e^ siècle.** Voltaire physicien, par M. Em. Saigey. 1 vol. in-8.. 5 fr.

BOSSUET. **Essai sur la philosophie de Bossuet**, par Nourrisson, 1 vol. in-8..... 4 fr.

RITTER. **Histoire de la philosophie moderne**, traduite par P. Challemel-Lacour. 3 vol. in-8. 20 fr.

FRANCK (Ad.). **La philosophie mystique en France** au XVIII^e^ siècle. 1 vol. in-18.... 2 fr. 50

DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIII^e^ siècle.** 3 vol. in-8. 15 fr.

MAINE DE BIRAN. **Essai sur sa philosophie**, suivi de fragments inédits, par JULES GÉRARD. 1 fort vol. in-8. 1876..... 10 fr.

BERKELEY. **Sa vie et ses œuvres**, par PENJON. 1 v. in-8 (1878). 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE

DUGALD STEWART. **Éléments de la philosophie de l'esprit humain**, traduits de l'anglais par L. PEISSE. 3 vol. in-12..... 9 fr.

W. HAMILTON. **Fragments de philosophie**, traduits de l'anglais par L. PEISSE. 1 vol. in-8.. 7 fr. 50

— **La philosophie de Hamilton**, par J. STUART MILL. 1 v. in-8. 10 fr.

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

KANT. **Critique de la raison pure**, trad. par M. TISSOT. 2 v. in-8. 16 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 2 vol. in-8, avec une introduction du traducteur, contenant l'analyse de cet ouvrage.... 16 fr.

— **Éclaircissements sur la critique de la raison pure**, trad. par J. TISSOT. 1 volume in-8... 6 fr.

— **Examen de la critique de la raison pratique**, traduit par M. J. BARNI. 1 vol. in-8.... . (*Epuisé.*)

— **Principes métaphysiques du droit**, suivis du *projet de paix perpétuelle*, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 8 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 1 vol. in-8... 8 fr.

— **Principes métaphysiques de la morale**, augmentés des *fondements de la métaphysique des mœurs*, traduct. par M. TISSOT. 1 v. in-8. 8 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI avec une introduction analytique. 1 vol. in-8..... 8 fr.

— **La logique**, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 4 fr.

— **Mélanges de logique**, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8.. 6 fr.

— **Prolégomènes à toute métaphysique future** qui se présentera comme science, traduction de M. TISSOT. 1 vol. in-8... 6 fr.

— **Anthropologie**, suivie de divers fragments relatifs aux rapports du physique et du moral de l'homme, et du commerce des esprits d'un monde à l'autre, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 6 fr.

KANT. **La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz.** Histoire et théorie de leurs rapports, par D. NOLEN. 1 vol. in-8. 1875. 6 fr.

FICHTE. **Méthode pour arriver à la vie bienheureuse**, raduit par Francisque BOUILLIER. 1 vol. in-8..... 8 fr.

— **Destination du savant et de l'homme de lettres**, traduit par M. NICOLAS. 1 vol. in-8.... 3 fr.

— **Doctrines de la science.** Principes fondamentaux de la science de la connaissance, traduit par GRIMBLOT. 1 vol. in-8..... 9 fr.

SCHELLING. **Bruno** ou du principe divin, trad. par Cl. HUSSON. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

— **Écrits philosophiques** et morceaux propres à donner une idée de son système, trad. par Ch. BÉNARD. 1 vol. in-8..... 9 fr.

HEGEL. **Logique**, traduction par A. VÉRA. 2^e^ édition. 2 volumes in-8..... 14 fr.

HEGEL. **Philosophie de la nature**, traduction par A. VÉRA. 3 volumes in-8..... 25 fr.

Prix du tome II..... 8 fr. 50

Prix du tome III..... 8 fr. 50

— **Philosophie de l'esprit**, traduction par A. VÉRA. 2 volumes in-8..... 18 fr.

— **Philosophie de la religion**, traduction par A. VÉRA, 2 vol. 20 fr.

— **Introduction à la philosophie de Hegel**, par A. VÉRA. 1 volume in-8..... 6 fr. 50

HEGEL. **Essais de philosophie hegelienne**, par A. VÉRA. 1 vol. 2 fr. 50

— **L'Hegelianisme et la philosophie**, par M. VÉRA. 1 volume in-18..... 3 fr. 50

— **Antécédents de l'Hegelianisme dans la philosophie française**, par BEAUSSIRE. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **La dialectique dans Hegel et dans Platon**, par Paul JANET. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **La Poétique**, traduction par Ch. BÉNARD, précédée d'une préface et suivie d'un examen critique. Extraits de Schiller, Gœthe, Jean Paul, etc., et sur divers sujets relatifs à la poésie. 2 vol. in-8... 12 fr.

— **Esthétique**. 2 vol. in-8, traduit par M. BÉNARD..... 16 fr.

RICHTER (Jean-Paul). **Poétique ou Introduction à l'esthétique**, traduit de l'allemand par Alex. BUCHNER et Léon DUMONT. 2 vol. in-8. 15 fr.

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État**, traduit de l'allemand, et précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. CHRÉTIEN. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

— **La philosophie individualiste**, étude sur G. de HUMBOLDT, par CHALLEMEL-LACOUR. 1 vol. 2 fr. 50

STAHL. **Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl**, par Albert LEMOINE. 1 vol. in-18.... 2 fr. 50

LESSING. **Le Christianisme moderne**. Étude sur Lessing, par FONTANÈS. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

L. BUCHNER. **Science et nature**, traduction de l'allemand, par Aug. DELONDRE. 2 vol. in-18.... 5 fr.

— **Le Matérialisme contemporain**, par M. P. JANET. 3e édit. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir**. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

— **La philosophie de l'inconscient**, traduit par M. D. NOLEN. 2 vol. in-8. 1876..... 20 fr.

— **Darwinisme**, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine, traduit par M. G. GUÉROULT. 1 vol. in-18, 2e édit..... 2 fr. 50

— **La philosophie allemande du XIXe siècle dans ses représentants principaux**, traduit par M. D. NOLEN. 1 v. in-8. (*Sous presse.*)

— **La philosophie de M. de Hartmann**, par M. D. NOLEN. 1 vol. in-18..... (*Sous presse.*)

HÆCKEL. **Hæckel et la théorie de l'évolution en Allemagne**, par Léon DUMONT. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

— **Les preuves du transformisme**, trad. par M. SOURY. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **Essais de psychologie cellulaire**, traduit par M. J. SOURY. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

O. SCHMIDT. **Les sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient**. 1 v. in-18. 2 f. 50

LANGE. **La philosophie de Lange**, par M. D. NOLEN. 1 vol. in-18. (*Sous presse.*)

LOTZE (H.). **Principes généraux de psychologie physiologique**, trad. par M. PENJON. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

STRAUSS. **L'ancienne et la nouvelle foi de Strauss**, étude critique par VÉRA. 1 vol. in-8. 6 fr.

MOLESCHOTT. **La Circulation de la vie**, Lettres sur la physiologie, en réponse aux Lettres sur la chimie de Liebig, traduction de l'allemand par M. CAZELLES. 2 volumes in-18. Pap. vélin..... 10 fr.

SCHOPENHAUER. **Essai sur le libre arbitre**, traduit de l'allemand. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **Le fondement de la morale**, trad. de l'allemand par M. BURDEAU, 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **Essais et fragments**, traduit de l'allemand, et précédé d'une vie de Schopenhauer, par M. BOURDEAU. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **Philosophie de Schopenhauer**, par Th. RIBOT. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

RIBOT (Th.). **La psychologie allemande contemporaine** (HERBART, BENEKE, LOTZE, FECHNER, WUNDT, etc.). 1 vol. in-8. 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE

STUART MILL. **La philosophie de Hamilton.** 1 fort vol. in-8. 10 fr.
— **Mes Mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées. 1 v. in-8. 5 fr.
— **Système de logique** déductive et inductive. 2 v. in-8. 20 fr.
— **Essais sur la Religion.** 1 vol. in-8..... 5 fr.
— **Le positivisme anglais,** étude sur Stuart Mill, par H. TAINE. 1 volume in-18..... 2 fr. 50
HERBERT SPENCER. **Les premiers Principes.** 1 fort vol. in-8. 10 fr.
— **Principes de psychologie.** 2 vol. in-8..... 20 fr.
— **Principes de biologie.** 2 forts volumes in-8..... 20 fr.
— **Introduction à la Science sociale.** 1 v. in-8 cart. 5e éd. 6 fr.
— **Principes de sociologie.** 2 vol. in-8..... 17 fr. 50
— **Classification des Sciences.** 1 vol. in-18 ..... 2 fr. 50
— **De l'éducation intellectuelle, morale et physique.** 1 vol. in-8 ..... 5 fr.
— **Essais sur le progrès.** 1 vol. in-8..... 7 fr. 50
— **Essais de politique.** 1 vol. 7 fr. 50
— **Essais scientifiques.** 1 vol. 7 fr. 50
— **Les bases de la morale.** In-8. 6 f.
BAIN. **Des Sens et de l'intelligence.** 1 vol. in-8, traduit de l'anglais par M. CAZELLES. 10 fr.
— **La logique inductive et déductive,** traduite de l'anglais par M. COMPAYRÉ. 2 vol. in-8.. 20 fr.
— **L'esprit et le corps.** 1 vol. in-8, cartonné, 2e édition.. 6 fr.
— **La science de l'éducation.** In-8..... 6 fr.
DARWIN. **Ch. Darwin et ses précurseurs français,** par M. de QUATREFAGES. 1 vol. in-8.. 5 fr.
— **Descendance et Darwinisme,** par Oscar SCHMIDT. 1 volume in-8, cart..... 6 fr.
DARWIN. **Le Darwinisme,** ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine, par E. DE HARTMANN, trad. par G. GUÉROULT, 1 vol. in-18. 2 fr. 50
— **Le Darwinisme,** par ÉM. FERRIÈRE. 1 vol. in-18..... 4 fr. 50
— **Les récifs de corail,** leur structure et leur distribution. 1 volume in-8. ..... 8 fr.
CARLYLE. **L'idéalisme anglais,** étude sur Carlyle, par H. TAINE. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50
BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.
RUSKIN (JOHN). **L'esthétique anglaise,** étude sur J. Ruskin, par MILSAND. 1 vol. in-18 ... 2 fr. 50
MATTHEW ARNOLD. **La crise religieuse,** traduit de l'anglais. 1 vol. in-8. 1876..... 7 fr. 50
FLINT. **La philosophie de l'histoire en France et en Allemagne,** traduit de l'anglais par M. L. CARRAU. 2 vol. in-8. 15 fr.
RIBOT (Th.). **La psychologie anglaise contemporaine** (James Mill, Stuart Mill, Herbert Spencer, A. Bain, G. Lewes, S. Bailey, J.-D. Morell, J. Murphy), 1875. 1 vol. in-8, 2e édition..... 7 fr. 50
LIARD. **Les logiciens anglais contemporains** (Herschell, Whewell, Stuart Mill, G. Bentham, Hamilton, de Morgan, Beele, Stanley Jevons). 1 vol. in-18..... 2 fr. 50
GUYAU. **La morale anglaise contemporaine.** Morale de l'utilité et de l'évolution. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
HUXLEY. **Hume, sa vie, sa philosophie,** trad. de l'anglais et précédé d'une préface par M. G. COMPAYRÉ. 1 vol. in-8..... 5 fr.

PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE

SICILIANI. **Prolégomènes à la psychogénie moderne,** traduit de l'italien par M. A. HERZEN. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50
ESPINAS. **La philosophie expérimentale en Italie,** origines, état actuel. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
MARIANO. **La philosophie contemporaine en Italie,** essais de philos. hegelienne. In-18. 2 fr. 50
TAINE. **La philosophie de l'art en Italie.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE

DE

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50 c.

Cartonnés : 3 fr. ; reliés : 4 fr.

H. Taine.

LE POSITIVISME ANGLAIS, étude sur Stuart Mill. 2e édit.

L'IDÉALISME ANGLAIS, étude sur Carlyle.

PHILOSOPHIE DE L'ART. 3e édit.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE, 3e édition.

DE L'IDÉAL DANS L'ART. 2e édit.

PHILOSOPHIE DE L'ART DANS LES PAYS-BAS.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN GRÈCE.

Paul Janet.

LE MATÉRIALISME CONTEMPORAIN, 2e édit.

LA CRISE PHILOSOPHIQUE. Taine, Renan, Vacherot, Littré.

LE CERVEAU ET LA PENSÉE.

PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

SAINT-SIMON ET LE SAINT-SIMONISME.

DIEU, L'HOMME ET LA BÉATITUDE (*Œuvre inédite de Spinoza.*)

Odysse Barot.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Alaux.

PHILOSOPHIE DE M. COUSIN.

Ad. Franck.

PHILOSOPHIE DU DROIT PÉNAL. 2e édit.

PHILOS. DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE.

LA PHILOSOPHIE MYSTIQUE EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE.

Charles de Rémusat.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Charles Lévêque.

LE SPIRITUALISME DANS L'ART.

LA SCIENCE DE L'INVISIBLE.

Émile Saisset.

L'AME ET LA VIE, suivi d'une étude sur l'Esthétique française.

CRITIQUE ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE (frag. et disc.).

Auguste Laugel.

LES PROBLÈMES DE LA NATURE.

LES PROBLÈMES DE LA VIE.

LES PROBLÈMES DE L'AME.

LA VOIX, L'OREILLE ET LA MUSIQUE.

L'OPTIQUE ET LES ARTS.

Challemel-Lacour.

LA PHILOSOPHIE INDIVIDUALISTE.

L. Büchner.

SCIENCE ET NATURE. 2 vol.

Albert Lemoine.

LE VITALISME ET L'ANIMISME DE STAHL.

DE LA PHYSIONOMIE ET DE LA PAROLE.

L'HABITUDE ET L'INSTINCT.

Milsand.

L'ESTHÉTIQUE ANGLAISE, étude sur John Ruskin.

A. Véra.

ESSAIS DE PHILOSOPHIE HEGELIENNE.

Beaussire.

ANTÉCÉDENTS DE L'HEGÉLIANISME DANS LA PHILOS. FRANÇAISE.

Bost.

LE PROTESTANTISME LIBÉRAL.

Francisque Bouillier.

DE LA CONSCIENCE.

Ed. Auber.

PHILOSOPHIE DE LA MÉDECINE.

Leblais.

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME, avec Préface de M. E. Littré.

Ad. Garnier.

DE LA MORALE DANS L'ANTIQUITÉ, Préface de Prévost-Paradol.

Schœbel.
PHILOSOPHIE DE LA RAISON PURE.

Tissandier.
DES SCIENCES OCCULTES ET DU SPIRITISME.

Ath. Coquerel fils.
ORIGINES ET TRANSFORMATIONS DU CHRISTIANISME.
LA CONSCIENCE ET LA FOI.
HISTOIRE DU CREDO.

Jules Levallois.
DÉISME ET CHRISTIANISME.

Camille Selden.
LA MUSIQUE EN ALLEMAGNE. Étude sur Mendelssohn.

Fontanès.
LE CHRISTIANISME MODERNE. Étude sur Lessing.

Stuart Mill.
AUGUSTE COMTE ET LA PHILOSOPHIE POSITIVE. 2e édition.

Mariano.
LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE EN ITALIE.

Saigey.
LA PHYSIQUE MODERNE, 2e tirage.

E. Faivre.
DE LA VARIABILITÉ DES ESPÈCES.

Ernest Bersot.
LIBRE PHILOSOPHIE.

A. Réville.
HISTOIRE DU DOGME DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. 2e édition.

W. de Fonvielle.
L'ASTRONOMIE MODERNE.

C. Coignet.
LA MORALE INDÉPENDANTE.

E. Boutmy.
PHILOSOPHIE DE L'ARCHITECTURE EN GRÈCE.

Et. Vacherot.
LA SCIENCE ET LA CONSCIENCE.

Ém. de Laveleye.
DES FORMES DE GOUVERNEMENT.

Herbert Spencer.
CLASSIFICATION DES SCIENCES.

Gauckler.
LE BEAU ET SON HISTOIRE.

Max Müller.
LA SCIENCE DE LA RELIGION.

Léon Dumont.
HAECKEL ET LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION EN ALLEMAGNE.

Bertauld.
L'ORDRE SOCIAL ET L'ORDRE MORAL.
DE LA PHILOSOPHIE SOCIALE.

Th. Ribot.
PHILOSOPHIE DE SCHOPENHAUER.

Al. Herzen.
PHYSIOLOGIE DE LA VOLONTÉ.

Bentham et Grote.
LA RELIGION NATURELLE.

Hartmann.
LA RELIGION DE L'AVENIR. 2e édit.
LE DARWINISME. 3e édition.

H. Lotze.
PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE.

Schopenhauer.
LE LIBRE ARBITRE.
LE FONDEMENT DE LA MORALE.
PENSÉES ET FRAGMENTS.
LA SAGESSE DANS LA VIE.

Liard.
LES LOGICIENS ANGLAIS CONTEMP.

Marion.
J. LOCKE. Sa vie, son œuvre.

O. Schmidt.
LES SCIENCES NATURELLES ET LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT.

Haeckel.
LES PREUVES DU TRANSFORMISME.
ESSAIS DE PSYCHOLOGIE CELLULAIRE.

Pi Y. Margall.
LES NATIONALITÉS.

Barthélemy Saint-Hilaire.
DE LA MÉTAPHYSIQUE.

A. Espinas.
LA PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE EN ITALIE.

P. Siciliani.
PSYCHOGÉNIE MODERNE.

D. Nolen.
LA PHILOSOPHIE DE LANGE.
(Sous presse.)

Les volumes suivants de la collection in-18 sont épuisés; il en reste quelques exemplaires sur papier vélin, cartonnés, tranche supérieure dorée :

LETOURNEAU. **Physiologie des passions.** 1 vol.	5 fr.
MOLESCHOTT. **La Circulation de la vie.** 2 vol.	10 fr.
BEAUQUIER. **Philosophie de la musique.** 1 vol.	5 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

FORMAT IN-8

Volumes à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr. Cart., 1 fr. en plus par vol.; reliure, 2 fr.

JULES BARNI.

La morale dans la démocratie. 1 vol. 5 fr.

AGASSIZ.

De l'espèce et des classifications, traduit de l'anglais par M. Vogeli. 1 vol. 5 fr.

STUART MILL.

La philosophie de Hamilton, trad. par M. Cazelles. 1 fort vol. 10 fr.

Mes mémoires. Histoire de ma vie et de mes idées, traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

Système de logique déductive et inductive. Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique, traduit de l'anglais par M. Louis Peisse. 2 vol. 20 fr.

Essais sur la Religion, traduits par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

DE QUATREFAGES.

Ch. Darwin et ses précurseurs français. 1 vol. 5 fr.

HERBERT SPENCER.

Les premiers principes. 1 fort vol., traduit par M. Cazelles. 10 fr.

Principes de psychologie, traduit de l'anglais par MM. Th. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.

Principes de biologie, traduit par M. Cazelles. 2 vol. in-8. 1877-1878. 20 fr.

Principes de sociologie :

Tome I^er^, traduit par M. Cazelles. 1 vol. in-8, 1878. 10 fr.

Tome II, traduit par MM. Cazelles et Gerschel. 1 vol. in-8, 1879. 7 fr. 50

Essais sur le progrès, traduit de l'anglais par M. Burdeau. 1 vol. in-8. 1877. 7 fr. 50

Essais de politique. 1 vol. in-8, traduit par M. Burdeau. 1878. 7 fr. 50

Essais scientifiques. 1 vol. in-8, traduit par M. Burdeau. 1879. 7 fr. 50

De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 1 volume in-8, 2^e^ édition. 1879. 5 fr.

Introduction à la science sociale. 1 vol. in-8, 5^e^ édit. 6 fr.

Les données de la morale dans la théorie de l'évolution. 1 vol. in-8. 6 fr.

Classification des sciences. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

AUGUSTE LAUGEL.

Les problèmes (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 fort vol. 7 fr. 50

ÉMILE SAIGEY.

Les sciences au XVIII^e^ siècle, la physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.

PAUL JANET.

Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale. 2^e^ édition, 2 vol. 20 fr.

Les causes finales. 1 vol. in-8. 1876. 10 fr.

De l'hérédité. 1 vol. in-8. 10 fr.

TH. RIBOT.

La psychologie anglaise contemporaine (école expérimentale). 1 vol. in-8, 2^e^ édition. 1875. 7 fr. 50

La psychologie allemande contemporaine (école expérimentale). 1 vol. in-8. 1879. 7 fr. 50

HENRI RITTER.

Histoire de la philosophie moderne, traduction française, précédée d'une introduction par M. P. Challemel-Lacour. 3 vol. in-8. 20 fr.

ALF. FOUILLÉE.

La liberté et le déterminisme. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DE LAVELEYE

De la propriété et de ses formes primitives. 1 vol. in-8. 2e édit. 1877. 7 fr. 50

BAIN (ALEX.).

La logique inductive et déductive, traduit de l'anglais par M. Compayré. 2 vol. 20 fr.

Les sens et l'intelligence. 1 vol., traduit par M. Cazelles. 10 fr.

Les émotions et la volonté. 1 fort vol. (*Sous presse.*)

L'esprit et le corps. 1 vol. in-8, 4e édit. 6 fr.

La science de l'éducation. 1 vol. in-8, 2e édit. 6 fr.

MATTHEW ARNOLD.

La crise religieuse. 1 vol. in-8. 1876. 7 fr. 50

BARDOUX.

Les légistes et leur influence sur la société française. 1 vol. in-8. 1877. 5 fr.

HARTMANN (E. DE).

La philosophie de l'inconscient, traduit de l'allemand par M. D. Nolen, avec une préface de l'auteur écrite pour l'édition française. 2 vol. in-8. 1877. 20 fr.

La philosophie allemande du XIXe siècle, dans ses principaux représentants, traduit par M. D. Nolen. 1 vol. in-8 (*Sous presse.*)

ESPINAS (ALF.).

Des sociétés animales. 1 vol. in-8, 2e éd., précédée d'une Introduction sur l'*Histoire de la sociologie*. 1878. 7 fr. 50

FLINT.

La philosophie de l'histoire en France, traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau. 1 vol. in-8. 1878. 7 fr. 50

La philosophie de l'histoire en Allemagne, traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau. 1 vol. in-8 1878. 7 fr. 50

LIARD.

La science positive et la métaphysique. 1 v. in-8. 1879. 7 fr. 50

GUYAU.

La morale anglaise contemporaine. 1 vol. in-8. 1879. 7 fr. 50

HUXLEY

Hume, sa vie et ses travaux, traduit de l'anglais et précédé d'une introduction par M. G. Compayré. 1 vol. in-8. 5 fr.

E. NAVILLE.

La logique de l'hypothèse. 1 vol. in-8. 5 fr.

VACHEROT (ET.).

Essais de philosophie critique. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

La religion. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

MARION (H.).

De la solidarité morale, essai de psychologie appliquée. 1 vol. in-8. 5 fr.

COLSENET (ED.).

La vie inconsciente de l'esprit. 1 vol. in-8. 5 fr.

MAUDSLEY.

La pathologie de l'esprit, traduit de l'anglais par M. Germond. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Vol. in-18 à 3 fr. 50.

Vol. in-8 à 5 et 7 fr. Cart. 1 fr. en plus par vol.; reliure 2 fr.

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 3 vol. in-8. . . 21 »
Chaque volume séparément . . . . . 7 »

FRANCE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Carlyle*. Traduit de l'anglais. 3 vol. in-18; chaque volume. 3 50
NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS, par *Barni*. 1 vol. in-18. 3 50
HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18, traduit de l'allemand. 3 50
HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
Chaque volume séparément . . . . . 5 »
— 25 planches en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de dix ans*. 6 »
HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8.. 15 »
Chaque volume séparément . . . . . 5 »
— 14 planches en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de huit ans*. 4 fr.
HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8. . . . . 42 »
Chaque volume séparément . . . . . 7 »
LA GUERRE DE 1870-1871, par *Boert*, d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-8. 5 »
HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. . . 5 fr.

ANGLETERRE

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE, DEPUIS 1770 JUSQU'A 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais . . . . . 7 fr.
HISTOIRE DE L'ANGLETERRE, depuis la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LES QUATRE GEORGES, par *Thackeray*, trad. de l'anglais par Lefoyer. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA CONSTITUTION ANGLAISE, par *W. Bagehot*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LOMBART-STREET, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LORD PALMERSTON ET LORD RUSSEL, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-18 (1876) 3 50
QUESTIONS CONSTITUTIONNELLES (1873-1878). — Le Prince-Époux. — Le Droit électoral, par *E. W. Gladstone*. Traduit de l'anglais, et précédé d'une introduction, par *Albert Gigot*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

ALLEMAGNE

LA PRUSSE CONTEMPORAINE ET SES INSTITUTIONS, par *K. Hillebrand*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, par *Ed. Bourloton*. 1 vol. in-18. . . . 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 volume in-18. . . . . 3 50

HISTOIRE DES HONGROIS et de leur littérature politique de 1790 à 1815, par *Ed. Sayous*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ESPAGNE

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE, journal d'un voyageur, par *Louis Teste*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

RUSSIE

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par *Herbert Barry*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA RUSSIE, par M. *F. Brunetière*. 1 volume in-18 . . . . . (*Sous presse.*) 3 50

SUISSE

LA SUISSE CONTEMPORAINE, par *H. Dixon*. 1 vol. in-18, traduit de l'anglais. 3 50

HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, par *Daendliker*, traduit de l'allemand par madame *Jules Favre*, et précédé d'une Introduction de M. *Jules Favre*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

ITALIE

HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à nos jours, par *Elie Sorin*. 1 vol. in-8 . . . . . (*Sous presse.*) 3 50

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, depuis sa conquête jusqu'à nos jours, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU NORD (États-Unis, Canada, Mexique), par *Ad. Cohn*. 1 vol. in-18. . . . . (*Sous presse.*)

LES ÉTATS-UNIS PENDANT LA GUERRE, 1861-1864. Souvenirs personnels, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Eug. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Victor Meunier. SCIENCE ET DÉMOCRATIE. 2 vol. in-18, chacun séparément 3 50

Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIII^e^ SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque volume. 3 50

— NAPOLÉON 1^er^ ET SON HISTORIEN M. THIERS. 1 vol. in-18. . . . 3 50

— LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIII^e^ SIÈCLE. 1 vol. in 18. . . . 3 50

Émile Montégut. LES PAYS-BAS. Impressions de voyage et d'art. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Émile Beaussire. LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

J. Clamageran. LA FRANCE RÉPUBLICAINE. 1 volume in-18. . . 3 50

E. Duvergier de Hauranne. LA RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES

Éditions anglaises.

AUGUSTE LAUGEL. The United States during the war. In-8. 7 shill. 6 p.

ALBERT RÉVILLE. History of the doctrine of the deity of Jesus-Christ. 3 sh. 6 p.

H. TAINE. Italy (Naples et Rome). 7 sh. 6 p.

H. TAINE. hyThe Philosop of art. 3 sh.

PAUL JANET. The Materialism of present day. 1 vol. in-18, rel. 3 shill.

Éditions allemandes.

JULES BARNI. Napoléon 1. In-18. 3 m.

PAUL JANET. Der Materialismus unsere. Zeit. 1 vol. in-18. 3 m.

H. TAINE. Philosophie der Kunst. 1 vol. in-18. 3 m.

PUBLICATIONS HISTORIQUES PAR LIVRAISONS

HISTOIRE ILLUSTRÉE
du
SECOND EMPIRE
PAR TAXILE DELORD
Paraissant par livraisons à 10 cent.
deux fois par semaine,
depuis le 10 janvier 1880.

HISTOIRE POPULAIRE
de
LA FRANCE
Nouvelle édition
Paraissant par livraisons à 10 cent.
deux fois par semaine,
depuis le 16 février 1880.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION.

L'*Histoire du second empire* et l'*Histoire de France* paraissent deux fois par semaine par livraisons de **8** pages, imprimées sur beau papier et avec de nombreuses gravures sur bois.

Prix de la livraison..... 10 c.
Prix de la série de 5 livraisons, paraissant tous les 20 jours, avec couverture..... 50 c.

ABONNEMENTS :

Pour recevoir *franco*, par la poste, l'*Histoire du second empire* ou l'*Histoire de France* par livraisons, deux fois par semaine, ou par séries tous les 20 jours :

Un an..... **16** francs. | Six mois... **8** francs.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

EN VENTE :

VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 6 FRANCS

Les mêmes, en demi-reliure, veau. — 10 francs.

1. J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau,** avec figures. 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
2. MAREY. **La machine animale,** locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses fig. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
3. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
4. BAIN. **L'esprit et le corps.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
5. PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux,** marche, natation. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
6. HERBERT SPENCER. **La science sociale.** 1 v. in-8. 5e éd. 6 fr.
7. SCHMIDT (O.). **La descendance de l'homme et le darwinisme.** 1 vol. in-8, avec fig. 3e édition, 1878. 6 fr.
8. MAUDSLEY. **Le crime et la folie.** 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
9. VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.
10. BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie,** suivie d'une étude sur la nature de la force, par *M. P. de Saint-Robert*, avec figures. 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.

11. DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
12. SCHUTZENBERGER. **Les fermentations.** 1 vol. in-8, avec fig. 3e édition. 6 fr.
13. L. DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
14. WHITNEY. **La vie du langage.** 1 vol. in-8. 3e édit. 6 fr.
15. COOKE ET BERKELEY. **Les champignons.** 1 vol. in-8, avec figures. 3e édition. 6 fr.
16. BERNSTEIN. **Les sens.** 1 vol. in-8, avec 91 fig. 2e édit. 6 fr.
17. BERTHELOT. **La synthèse chimique.** 1 vol. in-8. 4e éd. 6 fr.
18. VOGEL. **La photographie et la chimie de la lumière,** avec 95 figures. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
19. LUYS. **Le cerveau et ses fonctions,** avec figures. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
20. STANLEY JEVONS. **La monnaie et le mécanisme de l'échange.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
21. FUCHS. **Les volcans.** 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et une carte en couleur. 2e édition. 6 fr.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. **Les camps retranchés et leur rôle dans la défense des États,** avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 2e édit. 6 fr.
23. DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine.** 1 vol. in-8. 5e édition, 1879. 6 fr.
24. BLASERNA ET HELMOLTZ. **Le son et la musique,** et *les Causes physiologiques de l'harmonie musicale.* 1 vol. in-8, avec figures, 3e édit. 6 fr.
25. ROSENTHAL. **Les nerfs et les muscles.** 1 vol. in-8, avec 75 figures. 2e édition. 6 fr.
26. BRUCKE ET HELMHOLTZ. **Principes scientifiques des beaux-arts,** suivis de **l'Optique et la peinture,** avec 39 figures dans le texte. 6 fr.
27. WURTZ. **La théorie atomique.** 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
28-29. SECCHI (le Père). **Les étoiles.** 2 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte et 17 pl. en noir et en couleur tirées hors texte. 1879. 12 fr.
30. JOLY. **L'homme avant les métaux.** 1 vol. in-8, avec fig. 2e édit. 1879. 6 fr.
31. A. BAIN. **La science de l'éducation.** 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
32-33. THURSTON (R.). **Histoire des machines à vapeur,** précédée d'une introduction par M. HIRSCH. 2 vol. in-8, avec 140 fig. dans le texte et 16 pl. hors texte. 12 fr.
34. HARTMANN (R.). **Les peuples de l'Afrique** (avec figures). 1 vol. in-8. 6 fr.
35. HERBERT SPENCER. **Les bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 6 fr.
36. HUXLEY. **L'écrevisse,** introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8 (avec figures).

OUVRAGES SUR LE POINT DE PARAITRE :

DE SAPORTA et MARION. **L'évolution dans le règne végétal.**
E. CARTAILHAC. **La France préhistorique d'apré les sépultures.**

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

Qui ne se trouvent pas dans les Bibliothèques.

ALAUX. **La religion progressive**. 1869. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ARRÉAT. **Une éducation intellectuelle**. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

AUDIFFRET-PASQUIER. **Discours devant les commissions de réorganisation de l'armée et des marchés.** 2 fr. 50

BARNI. Voy. KANT, pages 3, 10, 11 et 25.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Voyez ARISTOTE, pages 2 et 7.

BAUTAIN. **La philosophie morale**. 2 vol. in-8. 12 fr.

BÉNARD (Ch.). **De la Philosophie dans l'éducation classique**, 1862. 1 fort vol. in-8. 6 fr.

BERTAULD (P.-A.). **Introduction à la recherche des causes premières. — De la méthode.** Tome 1er. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BLANCHARD. **Les métamorphoses, les mœurs et les instincts des insectes**, par M. Émile BLANCHARD, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 magnifique volume in-8 jésus, avec 160 figures intercalées dans le texte et 40 grandes planches hors texte. 2e édition, 1877. Prix, broché. 25 fr. Relié en demi-maroquin. 30 fr.

BLANQUI. **L'éternité par les astres**. 1872, in-8. 2 fr.

BORÉLY (J.). **Nouveau système électoral, représentation proportionnelle de la majorité et des minorités.** 1870, 1 vol. in-18 de XVIII-194 pages. 2 fr. 50

BOUCHARDAT. **Le travail**, son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BOURBON DEL MONTE (François). **L'homme et les animaux**, essai de psychologie positive. 1 vol. in-8, avec 3 pl. hors texte. 5 fr.

BOURDET (Eug.). **Principe d'éducation positive**, précédé d'une préface de M. CH. ROBIN. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOURDET (Eug.). **Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive**. 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50

BOUTROUX. **De la contingence des lois de la nature**. In-8, 1874. 4 fr.

BROCHARD (V.). **De l'Erreur**. 1 vol. in-8, 1879. 3 fr. 50

CADET. **Hygiène, inhumation, crémation** ou incinération des corps. 1 vol. in-18, avec figures dans le texte. 2 fr.

CARETTE (le colonel). **Études sur les temps antéhistoriques**. Première étude : *Le Langage*. 1 vol. in-8, 1878. 8 fr.

CHASLES (PHILARÈTE). **Questions du temps et problèmes d'autrefois**. Pensées sur l'histoire, la vie sociale, la littérature. 1 vol. in-18, édition de luxe. 3 fr.

CLAVEL. **La morale positive**. 1873, 1 vol. in-18. 3 fr.

CLAVEL. **Les principes au XIXe siècle**. 1 v. in-18, 1877. 1 fr.

CONTA. **Théorie du fatalisme**. 1 vol. in-18, 1877. 4 fr.

COQUEREL (Charles). **Lettres d'un marin à sa famille**. 1870, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

COQUEREL fils (Athanase). **Libres études** (religion, critique, histoire, beaux-arts). 1867, 1 vol. in-8. 5 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **Pourquoi la France n'est-elle pas protestante ?** 2e édition, in-8. 1 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **La charité sans peur.** In-8. 75 c.

COQUEREL fils (Athanase). **Évangile et liberté.** In-8. 50 c.

COQUEREL fils (Athanase). **De l'éducation des filles,** réponse à Mgr l'évêque d'Orléans. In-8. 1 fr.

CORBON. **Le secret du peuple de Paris.** 1 vol. in-8. 5 fr.

CORMENIN (DE)- TIMON. **Pamphlets anciens et nouveaux.** Gouvernement de Louis-Philippe, République, Second Empire. 1 beau vol. in-8 cavalier. 7 fr. 50

Conférences de la Porte-Saint-Martin pendant le siège de Paris. Discours de MM. *Desmarets* et *de Pressensé*. — Discours de M. *Coquerel,* sur les moyens de faire durer la République. — Discours de M. *Le Berquier*, sur la Commune. — Discours de M. *E. Bersier*, sur la Commune. — Discours de M. *H. Cernuschi*, sur la Légion d'honneur. In-8. 1 fr. 25

Sir G. CORNEWALL LEWIS. **Quelle est la meilleure forme de gouvernement?** traduit de l'anglais, précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. MERVOYER, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

CORTAMBERT (Louis). **La religion du progrès.** In-18. 3 fr. 50

DAURIAC (Lionel). **Des notions de force et de matière dans les sciences de la nature.** 1 vol. in-8, 1878. 5 fr.

DAVY. **Les conventionnels de l'Eure** : Buzot, Duroy, Lindet, à travers l'histoire. 2 forts vol. in-8 (1876). 18 fr.

DELBŒUF. **La psychologie comme science naturelle.** 1 vol. in-8, 1876. 2 fr. 50

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal.** 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DESTREM (J.). **Les déportations du Consulat.** 1 br. in-8. 1 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **De la nature humaine.** 1868, 1 v. in-8. 5 fr.

DOLLFUS (Ch.). **Lettres philosophiques.** 3e édition. 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **Considérations sur l'histoire.** Le monde antique. 1872, 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **L'âme dans les phénomènes de conscience.** 1 vol. in-18 (1876). 3 fr.

DUBOST (Antonin). **Des conditions de gouvernement en France.** 1 vol. in-8 (1875). 7 fr. 50

DUFAY. **Etudes sur la Destinée.** 1 vol. in-18, 1876. 3 fr.

DUMONT (Léon). **Le sentiment du gracieux.** 1 vol. in-8. 3 fr.

DUMONT (Léon). **Des causes du rire.** 1 vol. in-8. 2 fr.

DU POTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur.** Nouvelle édition. 1868, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme,** cours en douze leçons. 1879, 4e édition, 1 vol. in-8 de 634 pages. 8 fr.

DUPUY (Paul). **Études politiques,** 1874. 1 v. in-8. 3 fr. 50

DUVAL-JOUVE. **Traité de Logique,** 1855. 1 vol. in-8. 6 fr.

Éléments de science sociale. Religion physique, sexuelle et naturelle. 1 vol. in-18. 3e édit., 1877. 3 fr. 50

ÉLIPHAS LÉVI. **Dogme et rituel de la haute magie.** 1861, 2e édit., 2 vol. in-8, avec 24 fig. 18 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Histoire de la magie.** In-8, avec fig. 12 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **La science des esprits,** révélation du dogme secret des Kabbalistes, esprit occulte de l'Évangile, appréciation des doctrines et des phénomènes spirites. 1865, 1 v. in-8. 7 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Clef des grands mystères**, suivant Hénoch, Abraham, Hermès Trismégiste et Salomon. 1861, 1 vol. in-8, avec 20 planches. 12 fr.

EVANS (John). **Les âges de la pierre**, 1 beau volume grand in-8, avec 467 fig. dans le texte, trad. par M. Ed. BARBIER. 1878. 15 fr. — En demi-reliure. 18 fr.

FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie.** Première partie : Antiquité et moyen âge. 1 v. in-12, 1877. 3 fr. 50

Deuxième partie : Renaissance et temps modernes. (*Sous presse.*)

FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol. in-8 et atlas de 25 planches. 2e édition. Prix, fig. noires. 20 fr.; fig. coloriées. 35 fr.

FAUCONNIER. **La question sociale.** In-18, 1878. 3 fr. 50

FAUCONNIER. **Protection et libre échange**, brochure in-8. 3e édition (1879). 2 fr.

FERBUS (N.). **La science positive du bonheur.** 1 v. in-18. 3 fr.

FERRON (de). **Théorie du progrès,** 2 vol. in-18. 7 fr.

FERRIÈRE (EM.). **Le darwinisme.** 1872, 1 v. in-18. 4 fr. 50

FERRIÈRE (EM.). **Les apôtres**, essai d'histoire religieuse, d'après la méthode des sciences naturelles. 1 vol. in-12. 4 fr. 50

FONCIN. **Essai sur le ministère de Turgot.** 1 vol. grand in-8 (1876). 8 fr.

FOUCHER DE CAREIL. Voyez LEIBNIZ, p. 2.

FOUILLÉE. Voyez p. 2 et 9.

FOX (W.-J.). **Des idées religieuses.** In-8, 1876. 3 fr.

FRÉDÉRIQ. **Hygiène populaire.** 1 vol. in-12, 1875. 4 fr.

GASTINEAU. **Voltaire en exil.** 1 vol. in-18. 3 fr.

GÉRARD (Jules). **Maine de Biran, essai sur sa philosophie.** 1 fort vol. in-8, 1876. 10 fr.

GOUET (AMÉDÉE). **Histoire nationale de France,** d'après des documents nouveaux.

Tome I. Gaulois et Francks. — Tome II. Temps féodaux. — Tome III. Tiers état. — Tome IV. Guerre des princes. — Tome V. Renaissance. — Tome VI. Réforme. — Tome VII. Guerres de religion. (*Sous presse.*) Prix de chaque vol. in-8. 5 fr.

GUICHARD (Victor). **La liberté de penser**, fin du pouvoir spirituel. 1 vol. in-18, 2e édition, 1878. 3 fr. 50

GUILLAUME (de Moissey). **Nouveau traité des sensations.** 2 vol. in-8 (1876). 15 fr.

HERZEN. **Œuvres complètes.** Tome Ier. *Récits et nouvelles.* 1874, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **De l'autre rive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **Lettres de France et d'Italie.** 1871, in-18. 3 fr. 50

ISSAURAT. **Moments perdus de Pierre-Jean,** observations, pensées, 1868, 1 vol. in-18. 3 fr.

ISSAURAT. **Les alarmes d'un père de famille**, suscitées, expliquées, justifiées et confirmées par lesdits faits et gestes de Mgr Dupanloup et autres. 1868, in-8. 1 fr.

JANET (Paul). Voyez pages 2, 4, 6, 8 et 11.

JOZON (Paul). **Des principes de l'écriture phonétique** et des moyens d'arriver à une orthographe rationnelle et à une écriture universelle. 1 vol. in-18. 1877. 3 fr. 50

JOYAU. **De l'invention dans les arts et dans les sciences.** 1 vol. in-8. 5 fr.

LABORDE. **Les hommes et les actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LACHELIER. **Le fondement de l'induction.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

LACOMBE. **Mes droits**. 1869, 1 vol. in-12. 2 fr. 50

LANGLOIS. **L'homme et la Révolution**. Huit études dédiées à P.-J. Proudhon. 1867. 2 vol. in-18. 7 fr.

LAUSSEDAT. **La Suisse**. Études médicales et sociales. 2e édit., 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** 1 brochure in-8. 21e édit. 1876. 25 c.

LAVELEYE (Em. de). **L'Afrique centrale.** 1 vol. in-12. 3 fr.

LAVERGNE (Bernard). **L'ultramontanisme et l'État.** 1 vol. in-8 (1875). 1 fr. 50

LE BERQUIER. **Le barreau moderne.** 1871, in-18. 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Organisation, attributions et responsabilité des conseils de surveillance des sociétés en commandite par actions**. Grand in-8 (1876). 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Des publicains et des Sociétés vectigaliennes.** 1 vol. grand in-8 (1876). 3 fr.

LEDRU-ROLLIN. **Discours politiques et écrits divers.** 2 vol. in-8 cavalier (1879). 12 fr.

LEMER (Julien). **Dossier des Jésuites et des libertés de l'Église gallicane.** 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

LITTRÉ. **Conservation, révolution et positivisme.** 1 vol. in-12, 2e édition (1879). 5 fr.

LITTRÉ. **Fragments de philosophie.** 1 vol. in-8. 1876. 8 fr.

LITTRÉ. **Application de la philosophie positive** au gouvernement des sociétés. In-8. 3 fr. 50

LUBBOCK (sir John). **L'homme préhistorique**, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER. 526 figures intercalées dans le texte. 1876, 2e édition, considérablement augmentée, suivie d'une conférence de M. P. BROCA sur *les Troglodytes de la Vezère*. 1 beau vol. in-8, br. 15 fr.
Cart. riche, doré sur tranche. 18 fr.

LUBBOCK (sir John). **Les origines de la civilisation.** État primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1877, 1 vol. grand in-8 avec figures et planches hors texte. Traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER. 2e édition. 1877. 15 fr.
Relié en demi-maroquin avec nerfs. 18 fr.

MAGY. **De la science et de la nature.** In-8. 6 fr.

MENIÈRE. **Cicéron médecin.** 1 vol. in-18. 4 fr. 50

MENIÈRE. **Les consultations de madame de Sévigné**, étude médico-littéraire. 1864, 1 vol. in-8. 3 fr.

MESMER. **Mémoires et aphorismes**, suivi des procédés de d'Eslon. Nouvelle édition, avec des notes, par J.-J.-A. RICARD. 1846, in-18. 2 fr. 50

MICHAUT (N.). **De l'imagination**. 1 vol. in-8. 5 fr.

MILSAND. **Les études classiques** et l'enseignement public. 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MILSAND. **Le code et la liberté**. 1865, in-8. 2 fr.

MIRON. **De la séparation du temporel et du spirituel**. 1866, in-8. 3 fr. 50

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes**. 1860, 1 vol. in-8. 6 fr.

MORIN (Frédéric). **Politique et philosophie**, précédé d'une introduction de M. JULES SIMON. 1 vol. in-18, 1876. 3 fr. 50

MUNARET. **Le médecin des villes et des campagnes**. 4e édition, 1862, 1 vol. grand in-18. 4 fr. 50

NOLEN (D.). **La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz**. 1 vol. in-8 (1875). 6 fr.

NOURRISSON. **Essai sur la philosophie de Bossuet**. 1 vol. in-8. 4 fr.

OGER. **Les Bonaparte** et les frontières de la France. In-18. 50 c,

OGER **La République**. 1871, brochure in-8. 50 c.

OLLÉ-LAPRUNE. **La philosophie de Malebranche**. 2 vol. in-8. 16 fr.

PARIS (comte de). **Les associations ouvrières en Angleterre** (trades-unions). 1869, 1 vol. gr. in-8. 2 fr. 50

Édition sur pap. de Chine : Broché, 12 fr.; rel. de luxe. 20 fr.

PELLETAN (Eugène). **La mais sance d'une ville** (Royan) 1 vol. in-18. 2 fr.

PENJON. **Berkeley**, sa vie et ses œuvres. In-8, 1878. 7 fr. 50

PETROZ (P.). **L'art et la critique en France** depuis 1822 1 vol. in-18, 1875. 3 fr. 50

POEY (André). **Le positivisme**. 1 fort vol. in-12 (1876). 4 fr. 50

POEY. **M. Littré et Auguste Comte**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

POULLET. **La campagne de l'Est** (1870-1871). 1 vol. in-8 avec 2 cartes, et pièces justificatives, 1879. 7 fr.

PUISSANT (Adolphe). **Erreurs et préjugés populaires**. 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

PUISSANT (Adolphe). **Recrutement des armées de terre et de mer**, loi de 1872. 1 vol. in-4. 12 fr.

Réorganisation des armées active et territoriale, lois de 1873-1875. 1 vol. in-4. 18 fr.

RAMBERT (E.) et P. ROBERT. **Les oiseaux dans la nature**, description pittoresque des oiseaux utiles. 1 vol. in-folio avec 20 chromolithographies, 11 gravures sur bois hors texte, et de nombreuses gravures dans le texte, dans un carton. . 50 fr.

— Le même, reliure riche. 60 fr.

RÉGAMEY (Guillaume). **Anatomie des formes du cheval**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 6 planches en chromolithographie, publiées sous la direction de FÉLIX RÉGAMEY, avec texte par le Dr KUHFF. 8 fr.

REYMOND (William). **Histoire de l'art**. 1874, 1 vol. in-8. 5 fr.

RIBOT (Paul). **Matérialisme et spiritualisme**. 1873, in-8. 6 fr.

SALETTA. **Principes de logique positive.** In-8. 3 fr. 50

SECRÉTAN. **Philosophie de la liberté**, l'histoire, l'idée. 3e édition, 1879, 2 vol. in-8. 10 fr.

SIEGFRIED (Jules). **La misère, son histoire, ses causes, ses remèdes.** 1 vol. grand in-18. 3e édition (1879). 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **Autopsie de l'âme.** Identité du matérialisme et du vrai spiritualisme. 2e édit. 1873, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **La morale** fouillée dans ses fondements. Essai d'anthropodicée. 1867, 1 vol. in-8. 6 fr.

SMEE (A.). **Mon jardin**, géologie, botanique, histoire naturelle. 1876, 1 magnifique vol. gr. in-8, orné de 1300 fig. et 52 pl. hors texte. Broché, 15 fr. Cartonn. riche, tranches dorées. 20 fr.

SOREL (ALBERT). **Le traité de Paris du 20 novembre 1815.** 1873, 1 vol. in-8. 4 fr. 50

THULIÉ. **La folie et la loi.** 1867, 2e édit., 1 vol. in-8. 3 fr. 50

THULIÉ. **La manie raisonnante du docteur Campagne,** 1870, broch. in-8 de 132 pages. 2 fr.

TIBERGHIEN. **Les commandements de l'humanité.** 1872. 1 vol. in-18. 3 fr.

TIBERGHIEN. **Enseignement et philosophie.** In-18. 4 fr.

TIBERGHIEN. **La science de l'âme.** 1 v. in-12, 3e édit. 1879. 6 fr.

TIBERGHIEN. **Éléments de morale univ.** 1 v. in-12, 1879. 2 fr.

TISSANDIER. **Etudes de Théodicée.** 1869, in-8 de 270 p. 4 fr.

TISSOT. **Principes de morale.** In-8. 6 fr.

TISSOT. Voyez KANT, page 3.

VACHEROT (Ét.). **La science et la métaphysique.** 3 vol. in-18. 10 fr. 50

VACHEROT. Voyez pages 2 et 7.

VAN DER REST. **Platon et Aristote.** In-8, 1876. 10 fr.

VÉRA. **Strauss et l'ancienne et la nouvelle foi.** In-8. 6 fr.

VÉRA. **Cavour et l'Église libre dans l'État libre.** 1874, in-8. 3 fr. 50

VÉRA. **L'Hegelianisme et la philosophie.** In-18. 3 fr. 50

VÉRA. **Mélanges philosophiques.** 1 vol. in-8, 1862. 5 fr.

VÉRA. **Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina.** 1 vol. in-8. 1845. 1 fr. 50

VÉRA. **Introduction à la philosophie de Hegel.** 1 vol. in-8, 2e édition. 6 fr. 50

VILLIAUMÉ. **La politique moderne**, 1873, in-8. 6 fr.

VOITURON (P.). **Le libéralisme et les idées religieuses.** 1 vol. in-12. 4 fr.

WEBER. **Histoire de la philos. europ.** In-8, 2e édit. 10 fr.

YUNG (EUGÈNE). **Henri IV, écrivain.** 1 vol. in-8. 1855. 5 fr.

ZEVORT (Edg.). **Le Marquis d'Argenson**, et le Ministère des affaires étrangères de 1744 à 1747. 1 vol. in-8. 6 fr.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT

DE LA DÉFENSE NATIONALE

DÉPOSITIONS DES TÉMOINS :

TOME PREMIER. Dépositions de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, maréchal Le Bœuf, Benedetti, duc de Gramont, de Talhouët, amiral Rigault de Genouilly, baron Jérôme David, général de Palikao, Jules Brame, Dréolle, etc.

TOME II. Dépositions de MM. de Chaudordy, Laurier, Cresson, Dréo, Rane, Rampont, Steenackers, Fernique, Robert, Schneider, Buffet, Labreton et Hébert, Bellangé, colonel Alavoine, Gervais, Béchereile, Robin, Muller, Bouteloy, Meyer, Clément et Simonneau, Fontaine, Jacob, Lemaire, Petetin, Guyot-Montpayroux, général Soumain, de Legge, colonel Vabre, de Crisenoy, colonel Ibos, etc.

TOME III. Dépositions militaires de MM. de Freycinet, de Serres, le général Lefort, le général Ducrot, le général Vinoy, le lieutenant de vaisseau Farcy, le commandant Amet, l'amiral Pothuau, Jean Brunet, le général de Beaufort-d'Hautpoul, le général de Valdan, le général d'Aurelle de Paladines, le général Chanzy, le général Martin des Pallières, le général de Sonis, etc.

TOME IV. Dépositions de MM. le général Bordone, Mathieu, de Laborie, Luce-Villiard, Castillon, Debusschère, Darcy, Chenet, de La Taille, Baillehache, de Grancey, L'Hermite, Pradier, Middleton, Frédéric Morin, Thoyot, le maréchal Bazaine, le général Boyer, le maréchal Canrobert, etc. Annexe à la déposition de M. Testelin, note de M. le colonel Denfert, note de la Commission, etc.

TOME V. Dépositions complémentaires et réclamations. — Rapports de la préfecture de police en 1870-1871. — Circulaires, proclamations et bulletins du Gouvernement de la Défense nationale. — Suspension du tribunal de la Rochelle ; rapport de M. de La Borderie; dépositions.

ANNEXE AU TOME V. Deuxième déposition de M. Cresson. Événements de Nimes, affaire d'Aïn Yagont. — Réclamations de MM. le général Bellot et Engelhart. — Note de la Commission d'enquête (1 fr.).

RAPPORTS :

TOME PREMIER. M. *Chaper*, les procès-verbaux des séances du Gouvernement de la Défense nationale. — M. *de Sugny*, les événements de Lyon sous le Gouv. de la Défense nat. — M. *de Rességuier*, les actes du Gouv. de la Défense nat. dans le sud-ouest de la France.

TOME II. M. *Saint-Marc Girardin*, la chute du second Empire. — M. *de Sugny*, les événements de Marseille sous le Gouv. de la Défense nat.

TOME III. M. *le comte Daru*, la politique du Gouvernement de la Défense nationale à Paris.

TOME IV. M. *Chaper*, de la Défense nat. au point de vue militaire à Paris.

TOME V. *Boreau-Lajanadie*, l'emprunt Morgan. — M. *de la Borderie*, le camp de Conlie et l'armée de Bretagne. — M. *de la Sicotière*, l'affaire de Dreux.

TOME VI. M. *de Rainneville*, les actes diplomatiques du Gouv. de la Défense nat. — M. *A. Lallié*, les postes et les télégraphes pendant la guerre. — M. *Delsol*, la ligne du Sud-Ouest. — M. *Perrot*, la défense en province (1re *partie*).

TOME VII. M. *Perrot*, les actes militaires du Gouv. de la Défense nat. en province (2e *partie* : Expédition de l'Est).

TOME VIII. M. *de la Sicotière*, sur l'Algérie.

TOME IX. Algérie, dépositions des témoins. Table générale et analytique des dépositions des témoins avec renvoi aux rapports (10 fr.).

TOME X. M. *Boreau-Lajanadie*, le Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux (5 fr.).

PIÈCES JUSTIFICATIVES :

TOME PREMIER. Dépêches télégraphiques officielles, première partie.
TOME DEUXIÈME. Dépêches télégraphiques officielles, deuxième partie. — Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin.

PRIX DE CHAQUE VOLUME. . . . . 15 fr.
PRIX DE L'ENQUÊTE COMPLÈTE EN 18 VOLUMES. . . . 221 fr.

Rapports sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, se vendant séparément :

E. RESSÉGUIER.— Toulouse sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 2 fr. 50
SAINT-MARC GIRARDIN. — La chute du second Empire. In-4. 4 fr. 50
Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin. 1 vol. in-4. 5 fr.
DE SUGNY. — Marseille sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 10 fr.
DE SUGNY. — Lyon sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 7 fr.
DARU. — La politique du Gouv. de la Défense nat. à Paris. In-4. 15 fr.
CHAPER. — Le Gouv. de la Défense à Parisan point de vue militaire. In-4. 15 fr.
CHAPER. — Procès-verbaux des séances du Gouv. de la Défense nat. In-4. 5 fr.
BOREAU-LAJANADIE. — L'emprunt Morgan. In-4. 4 fr. 50
DE LA BORDERIE. — Le camp de Conlie et l'armée de Bretagne. In-4. 10 fr.
DE LA SICOTIÈRE. — L'affaire de Dreux. In-4. 2 fr. 50
DE LA SICOTIÈRE. — L'Algérie sous le Gouvernement de la Défense nationale. 2 vol. in-4. 22 fr.
DE RAINNEVILLE. Actes diplomatiques du Gouv. de la Défense nat. 1 vol. in-4. 3 fr. 50
LALLIÉ. Les postes et les télégraphes pendant la guerre. 1 vol. in-4. 1 fr. 50
DELSOL. La ligue du Sud-Ouest. 1 vol. in-4. 1 fr. 50
PERROT. Le Gouvernement de la Défense nationale en province. 2 vol. in-4. 25 fr.
BOREAU-LAJANADIE. Rapport sur les actes de la Délégation du Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux. 1 vol. in 4. 5 fr.
Dépêches télégraphique officielles. 2 vol. in-4. 25 fr.
Procès-verbaux de la Commune. 1 vol. in-4. 5 fr.
Table générale et analytique des dépositions des témoins. 1 vol. in-4. 3 fr. 50

LES ACTES DU GOUVERNEMENT

DE LA

DÉFENSE NATIONALE

(DU 4 SEPTEMBRE 1870 AU 8 FÉVRIER 1871)

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE FAITE PAR L'ASSEMBLÉE NATIONALE

RAPPORTS DE LA COMMISSION ET DES SOUS-COMMISSIONS

TÉLÉGRAMMES

PIÈCES DIVERSES — DÉPOSITIONS DES TEMOINS — PIÈCES JUSTIFICATIVES

TABLES ANALYTIQUE, GÉNÉRALE ET NOMINATIVE

7 forts volumes in-4. — Chaque volume séparément 16 fr.

L'ouvrage complet en 7 volumes : 112 fr.

Cette édition populaire réunit, en sept volumes avec une Table analytique par volume, tous les documents distribués à l'Assemblée nationale. — Une Table générale et nominative termine le 7e volume.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE

SUR

L'INSURRECTION DU 18 MARS

1° RAPPORTS. — 2° DÉPOSITIONS de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, général Trochu, J. Favre, Ernest Picard, J. Ferry, général Le Flô, général Vinoy, colonel Lambert, colonel Gaillard, général Appert, Floquet, général Cremer, amiral Saisset, Schœlcher, amiral Pothuau, colonel Langlois, etc. — 3° PIÈCES JUSTIFICATIVES.

1 vol. grand in-4°. — Prix : 16 fr.

COLLECTION ELZÉVIRIENNE

MAZZINI. **Lettres de Joseph Mazzini** à Daniel Stern (1864 1872), avec une lettre autographiée. 3 fr. 50

MAX MULLER. **Amour allemand**, traduit de l'allemand. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CORLIEU (le Dr). **La mort des rois de France**, depuis François 1er jusqu'à la Révolution française, études médicales et historiques. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CLAMAGERAN. **L'Algérie**, impressions de voyage. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

STUART MILL (J.). **La République de 1848**, traduit de l'anglais, avec préface par M. SADI CARNOT. 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50

RIBERT (Léonce). **Esprit de la Constitution** du 25 février 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

NOEL (E.). **Mémoires d'un imbécile**, précédé d'une préface de *M. Littré*. 1 vol. in-18, 3e édition (1879). 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Jarousseau, le Pasteur du désert**. 1 vol. in-18 (1877). Couronné par l'Académie française. 6e édit. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Élisée, voyage d'un homme à la recherche de lui-même**. 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Un roi philosophe, Frédéric le Grand**. 1 vol. in-18 (1878). 3 fr. 50

E. DUVERGIER DE HAURANNE (Mme). **Histoire populaire de la Révolution française**. 1 v. in-18, 2e édit., 1879. 3 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE

EDGAR QUINET

Chaque ouvrage se vend séparément

Édition in-8, le vol... 6 fr. | Édition in-18, le vol. 3 fr. 50

I. — Génie des Religions. — De l'origine des dieux. (Nouvelle édition.)

II. — Les Jésuites. — L'Ultramontanisme. — Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'Humanité. (Nouvelle édition, avec préface inédite.)

III. — Le Christianisme et la Révolution française. Examen de la Vie de Jésus-Christ, par STRAUSS. — Philosophie de l'histoire de France. (Nouvelle édition.)

IV. — Les Révolutions d'Italie. (Nouvelle édition.)

V. — Marnix de Sainte-Aldegonde. — La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité.

VI. — Les Romains. — Allemagne et Italie. — Mélanges.

VII. — Ashavérus. — Les Tablettes du Juif errant.

VIII. — Prométhée. — Les Esclaves.

IX. — Mes Vacances en Espagne. — De l'Histoire de la Poésie. — Des Epopées françaises inédites du XIIe siècle.

X. — Histoire de mes idées.

XI. — L'Enseignement du peuple. — La Révolution religieuse au XIXe siècle. — La Croisade romaine. — Le Panthéon. — Plébiscite et Concile. — Aux Paysans.

Viennent de paraître :

Correspondance. Lettres à sa mère. 2 vol. in-18.... 7 »

Les mêmes. 2 vol. in-8..... 12 »

La révolution. 3 vol. in-18..... 10 50

La campagne de 1815. 1 vol. in-18..... 3 50

Merlin l'enchanteur, avec une préface nouvelle, notes et commentaires, 2 vol. in-18. 7 fr.

Ou 2 vol. in-8. 12 fr.

La création. 2 vol. in-18..... 7 fr.

L'esprit nouveau. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE UTILE

LISTE DES OUVRAGES PAR ORDRE D'APPARITION

le vol. de 190 p., br. 60 cent. — Cart. à l'angl. 1 fr.

I. — **Morand.** Introd. à l'étude des Sciences physiques. 2e édit.
II. — **Cruveilhier.** Hygiène générale. 6e édition.
III. — **Corbon.** De l'enseignement professionnel. 2e édition.
IV. — **L. Pichat.** L'Art et les Artistes en France. 3e édition.
V. — **Buchez.** Les Mérovingiens. 3e édition.
VI. — **Buchez.** Les Carlovingiens.
VII. — **F. Morin.** La France au moyen âge. 3e édition.
VIII. — **Bastide.** Luttes religieuses des premiers siècles. 4e éd.
IX. — **Bastide.** Les guerres de la Réforme. 4e édition.
X. — **E. Pelletan.** Décadence de la monarchie française. 4e éd.
XI. — **L. Brothier.** Histoire de la Terre. 4e édition.
XII. — **Sanson.** Principaux faits de la chimie. 3e édition.
XIII. — **Turck.** Médecine populaire. 4e édition.
XIV. — **Morin.** Résumé populaire du Code civil. 2e édition.
XV. — **Zaborowski.** L'homme préhistorique. 2e édit.
XVI. — **A. Ott.** L'Inde et la Chine. 2e édit.
XVII. — **Catalan.** Notions d'Astronomie. 2e édition.
XVIII. — **Cristal.** Les Délassements du travail.
XIX. — **Victor Meunier.** Philosophie zoologique.
XX. — **G. Jourdan.** La justice criminelle en France. 2e édition.
XXI. — **Ch. Rolland.** Histoire de la maison d'Autriche. 3e édit.
XXII. — **E. Despois.** Révolution d'Angleterre. 2e édition.
XXIII. — **B. Gastineau.** Génie de la Science et de l'Industrie.
XXIV. — **H. Leneveux.** Le Budget du foyer. Economie domestique.
XXV. — **L. Combes.** La Grèce ancienne.
XXVI. — **Fréd. Lock.** Histoire de la Restauration. 2e édition.
XXVII. — **L. Brothier.** Histoire populaire de la philosophie.
XXVIII. — **E. Margollé.** Les Phénomènes de la mer. 4e édition.
XXIX. — **L. Collas.** Histoire de l'Empire ottoman. 2e édition.
XXX. — **Zurcher.** Les Phénomènes de l'atmosphère. 3e édition.
XXXI. — **E. Raymond.** L'Espagne et le Portugal. 2e édition.
XXXII. — **Eugène Noël.** Voltaire et Rousseau. 2e édition.
XXXIII. — **A. Ott.** L'Asie occidentale et l'Egypte.
XXXIV. — **Ch. Richard.** Origine et fin des Mondes. 3e édition.
XXXV. — **Enfantin.** La Vie éternelle. 2e édition.
XXXVI. — **L. Brothier.** Causeries sur la mécanique. 2e édition.
XXXVII. — **Alfred Doneaud.** Histoire de la marine française.
XXXVIII. — **Fréd. Lock.** Jeanne d'Arc.
XXXIX. — **Carnot.** Révolution française. — Période de création (1789-1792).
XL. — **Carnot.** Révolution française. — Période de conservation (1792-1804).
XLI. — **Zurcher et Margollé.** Télescope et microscope.
XLII. — **Blerzy.** Torrents, Fleuves et Canaux de la France.
XLIII. — **P. Secchi, Wolf, Briot et Delaunay.** Le Soleil, les Étoiles et les Comètes.
XLIV. — **Stanley Jevons.** L'Économie politique.
XLV. — **Em. Ferrière.** Le Darwinisme. 2e édit.
XLVI. — **H. Leneveux.** Paris municipal.
XLVII. — **Boillot.** Les Entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes, mis au courant de la science.
XLVIII. — **E. Zevort.** Histoire de Louis-Philippe.

XLIX. — **Geikie.** Géographie physique (avec figures).
L. — **Zaborowski.** L'origine du langage.
LI. — **H. Blerzy.** Les colonies anglaises.
LII. — **Albert Lévy.** Histoire de l'air.
LIII. — **Geikie.** La Géologie (avec figures).
LIV. — **Zaborowski.** Les Migrations des animaux et le Pigeon voyageur.
LV. — **F. Paulhan.** La Physiologie d'esprit (avec figures).
LVI. — **Zurcher et Margollé.** Les Phénomènes célestes.
LVII. — **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique.
LVIII. — **Jacques Bertillon.** La statistique humaine de la France (naissance, mariage, mort).
LIX. — **Paul Gaffarel.** La défense nationale en 1792.
LX. — **Herbert Spencer** De l'éducation.
LXI. — **Jules Barni.** Napoléon Ier.

BIBLIOTHÈQUE UTILE

LISTE DES OUVRAGES PAR ORDRE DE MATIÈRES

le vol. de 190 p., br. 60 cent. — Cart. à l'angl. 1 fr.

I. — HISTOIRE DE FRANCE

Buchez. Les Mérovingiens.
Buchez. Les Carlovingiens.
J. Bastide. Luttes religieuses des premiers siècles.
J. Bastide. Les Guerres de la Réforme.
F. Morin. La France au moyen âge.
Fréd. Lock. Jeanne d'Arc.
Eug. Pelletan. Décadence de la monarchie française.
Carnot. La Révolution française, 2 vol.
Fréd. Lock. Histoire de la Restauration.
Alf. Doneaud. Histoire de la marine française.
E. Zevort. Histoire de Louis-Philippe.
P. Gaffarel. La défense nationale en 1792.
Jules Barni Napoléon Ier.

II. — PAYS ETRANGERS.

E. Raymond. L'Espagne et le Portugal.
L. Collas. Histoire de l'empire ottoman.
L. Combes. La Grèce ancienne.
A. Ott. L'Asie occidentale et l'Egypte.
A. Ott. L'Inde et la Chine.
Ch. Rolland. Histoire de la maison d'Autriche.
Eug. Despois. Les Révolutions d'Angleterre.
H. Blerzy. Les colonies anglaises.

III. — PHILOSOPHIE.

Enfantin. La Vie éternelle.
Eug. Noël. Voltaire et Rousseau.
Léon Brothier. Histoire populaire de la philosophie.
Victor Meunier La Philosophie zoologique.
Zaborowski. L'origine du langage.
F. Paulhan. La Physiologie de l'esprit (avec figures)

IV. — DROIT.

Morin. La Loi civile en France.
G. Jourdan. La Justice criminelle en France.

V. — SCIENCES.

Benj. Gastineau. Le Génie de la science.
Zurcher et Margollé. Télescope et Microscope.
Zurcher et Margollé. Les Phénomènes célestes.
Zurcher. Les Phénomènes de l'atmosphère.
Morand. Introduction à l'étude des sciences physiques.
Cruveilhier. Hygiène générale.
Brothier. Causeries sur la mécanique.
Brothier. Histoire de la terre.
Sanson. Principaux faits de la chimie.
Turck. Médecine populaire.
Catalan. Notions d'astronomie (avec figures).
E. Margollé. Les Phénomènes de la mer.
Ch. Richard Origines et Fins des mondes.
Zaborowski. L'Homme préhistorique.
Zaborowski. Les Migrations des animaux et le Pigeon voyageur.
H. Bierzy. Torrents, Fleuves et Canaux de la France.
P. Secchi, Wolf et Briot. Le Soleil, les Étoiles et les Comètes.
Em. Ferrière. Le Darwinisme.
Boillot. Les Entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes.
Geikie. Géographie physique (avec figures).
Geikie. La Géologie (avec figures).
Albert Lévy. Histoire de l'air (avec figures).
Girard de Rialle. Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique.

VI. — ENSEIGNEMENT. ÉCONOMIE POLITIQUE. — ARTS.

Corbon. L'Enseignement professionnel.
Cristal. Les Délassements du travail.
H. Leneveux. Le Budget du foyer.
H. Leneveux. Paris municipal.
Laurent Pichat. L'Art et les Artistes en France.
Stanley Jevons. L'Economie politique.
Jacques Bertillon. La statistique humaine de la France.
Herbert Spencer. De l'éducation.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

BARNI (Jules). **Manuel républicain.** 1 vol. in-18. 1 fr.
MARAIS (Aug.). **Garibaldi et l'armée des Vosges.** 1 vol. in-18. 1 fr. 50
FRIBOURG (E.). **Le paupérisme parisien.** 1 fr. 25

ÉTUDES CONTEMPORAINES

BOUILLET (Ad.). **Les bourgeois gentilshommes. — L'armée d'Henri V.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **Types nouveaux et inédits.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
— **L'arrière-ban de l'ordre moral.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
VALMONT (V.). **L'espion prussien,** roman anglais, traduit par M. J. Dubrisay. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURLOTON (Edg.) et ROBERT (Edmond). **La Commune et ses idées à travers l'histoire.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
CHASSERIAU (Jean). **Du principe autoritaire et du principe rationnel.** 1873. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
NAQUET (Alfred). **La République radicale.** In-18. 3 fr. 50
ROBERT (Edmond). **Les domestiques.** In-18 (1875). 3 fr. 50
LOURDAU. **Le sénat et la magistrature dans la démocratie française.** 1 vol. in-18 (1879). 3 fr. 50
FIAUX. **La femme, le mariage et le divorce,** étude de sociologie et de physiologie. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

REVUE
Politique et Littéraire
(Revue des cours littéraires, 2e série.)
Directeur :
M. Eug. YUNG.

REVUE
Scientifique
(Revue des cours scientifiques, 2e série.)
Directeurs :
MM. A. BRÉGUET, et Ch. RICHET.

La septième année de la **Revue des Cours littéraires** et de la **Revue des Cours scientifiques**, terminée à la fin de juin 1871, clôt la première série de cette publication.

La deuxième série a commencé le 1er juillet 1871, et depuis cette époque chacune des années de la collection commence à cette date.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

La *Revue politique* continue à donner une place aussi large à la littérature, à l'histoire, à la philosophie, etc., mais elle a agrandi son cadre, afin de pouvoir aborder en même temps la politique et les questions sociales. En conséquence, elle a augmenté de moitié le nombre des colonnes de chaque numéro (48 colonnes au lieu de 32).

Chacun des numéros, paraissant le samedi, contient régulièrement :

Une *Semaine politique* et une *Causerie politique*, où sont appréciés, à un point de vue plus général que ne peuvent le faire les journaux quotidiens, les faits qui se produisent dans la politique intérieure de la France, discussions parlementaires, etc.

Une *Causerie littéraire* où sont annoncés, analysés et jugés les ouvrages récemment parus : livres, brochures, pièces de théâtre importantes, etc.

Tous les mois la *Revue politique* publie un *Bulletin géographique* qui expose les découvertes les plus récentes et apprécie les ouvrages géographiques nouveaux de la France et de l'étranger. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance extrême qu'a prise la géographie depuis que les Allemands en ont fait un instrument de conquête et de domination.

De temps en temps une *Revue diplomatique* explique, au point de vue français, les événements importants survenus dans les autres pays.

On accusait avec raison les Français de ne pas observer avec assez d'attention ce qui se passe à l'étranger. La *Revue* remédie à ce défaut. Elle analyse et traduit les livres, articles, discours ou conférences qui ont pour auteurs les hommes les plus éminents des divers pays.

Comme au temps où ce recueil s'appelait *la Revue des cours littéraires* (1864-1870), il continue à publier les principales leçons du Collège de France, de la Sorbonne et des Facultés des départements.

Les ouvrages importants sont analysés, avec citations et extraits, dès le lendemain de leur apparition. En outre, la *Revue politique* publie des articles spéciaux sur toute question que recommandent à l'attention des lecteurs, soit un intérêt public, soit des recherches nouvelles.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Articles politiques. — MM. de Pressensé, Ch. Bigot, Anat. Dunoyer, Anatole Leroy-Beaulieu, Clamageran.

Diplomatie et pays étrangers. — MM. Van den Berg, C. de Varigny, Albert Sorel, Reynald, Léo Quesnel, Louis Leger, Jezierski.

Philosophie. — MM. Janet, Caro, Ch. Lévêque, Véra, Th. Ribot, E. Boutroux, Nolen, Huxley.

Morale. — MM. Ad. Franck, Laboulaye, Legouvé, Bluntschli.

Philologie et archéologie. — MM. Max Müller, Eugène Benoist, L. Havet, E. Ritter, Maspéro, George Smith.

Littérature ancienne. — MM. Egger, Havet, George Perrot, Gaston Boissier, Geffroy.

Littérature française. — MM. Ch. Nisard, Lenient, Édouard Fournier, Bersier, Gidel, Jules Claretie, Paul Albert, H. Lemaître.

Littérature étrangère. — MM. Mézières, Büchner, P. Stapfer, A. Barine.

Histoire. — MM. Alf. Maury, Littré, Alf. Rambaud, G. Monod.

Géographie, Economie politique. — MM. Levasseur, Himly, Vidal-Lablache, Gaidoz, Debidour, Alglave.

Instruction publique. — Madame C. Coignet, MM. Buisson, Em. Beaussire.

Beaux-arts. — MM. Gebhart, Justi, Schnaase, Vischer, Ch. Bigot.

Critique littéraire. — MM. Maxime Gaucher, Paul Albert.

Notes et impressions. — MM. Louis Ulbach, Pierre et Jean.

Ainsi la *Revue politique* embrasse tous les sujets. Elle consacre à chacun une place proportionnée à son importance. Elle est, pour ainsi dire, une image vivante, animée et fidèle de tout le mouvement contemporain.

REVUE SCIENTIFIQUE

Mettre la science à la portée de tous les gens éclairés sans l'abaisser ni la fausser, et, pour cela, exposer les grandes découvertes et les grandes théories scientifiques par leurs auteurs mêmes ;

Suivre le mouvement des idées philosophiques dans le monde savant de tous les pays;

Tel est le double but que la *Revue scientifique* poursuit depuis dix ans avec un succès qui l'a placée au premier rang des publications scientifiques d'Europe et d'Amérique.

Pour réaliser ce programme, elle devait s'adresser d'abord aux Facultés françaises et aux Universités étrangères qui comptent dans leur sein presque tous les hommes de science éminents. Mais, depuis deux années déjà, elle a élargi son cadre afin d'y faire entrer de nouvelles matières.

En laissant toujours la première place à l'enseignement supérieur proprement dit, la *Revue scientifique* ne se restreint plus désormais aux leçons et aux conférences. Elle poursuit tous les développements de la science sur le terrain économique, industriel, militaire et politique.

Elle publie les principales leçons faites au Collège de France, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, à la Sorbonne, à l'Institution royale de Londres, dans les Facultés de France, les universités d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, d'Amérique, et les institutions libres de tous les pays.

Elle analyse les travaux des Sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, des Académies des sciences de Paris, Vienne, Berlin, Munich, etc., des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, des Sociétés d'anthropologie, de géographie, de chimie, de botanique, de géologie, d'astronomie, de médecine, etc.

Elle expose les travaux des grands congrès scientifiques, les Associations *française, britannique* et *américaine*, le Congrès des naturalistes allemands, la Société helvétique des sciences naturelles, les congrès internationaux d'anthropologie préhistorique, etc.

Enfin, elle publie des articles sur les grandes questions de philosophie naturelle, les rapports de la science avec la politique, l'industrie et l'économie sociale, l'organisation scientifique des divers pays, les sciences économiques et militaires, etc.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Astronomie, météorologie. — MM. Faye, Balfour-Stewart, Janssen, Normann Lockyer, Vogel, Laussedat, Thomson, Rayet, Briot, A. Herschel, etc.

Physique. — MM. Helmholtz, Tyndall, Desains, Mascart, Carpenter, Gladstone, Fernet, Bertin, Breguet.

Chimie. — MM. Wurtz, Berthelot, H. Sainte-Claire Deville, Pasteur, Grimaux, Jungfleisch, Odling, Dumas, Troost, Peligot, Cahours, Friedel, Frankland.

Géologie. — MM. Hébert, Bleicher, Fouqué, Gaudry, Ramsay, Sterry-Hunt. Contejean, Zittel, Wallace, Lory, Lyell, Daubrée.

Zoologie. — MM. Agassiz, Darwin, Haeckel, Milne Edwards, Perrier, P. Bert, Van Beneden, Lacaze-Duthiers, Giard, A. Moreau, E. Blanchard.

Anthropologie. — MM. Broca, de Quatrefages, Darwin, de Mortillet, Virchow, Lubbock, K. Vogt.

Botanique. — MM. Baillon, Cornu, Faivre, Spring, Chatin, Van Tieghem, Duchartre.

Physiologie, anatomie. — MM. Chauveau, Charcot, Moleschott, Onimus, Ritter, Rosenthal, Wundt, Pouchet, Ch. Robin, Vulpian, Virchow, P. Bert, du Bois-Reymond, Helmholtz, Marey, Brücke, Ch. Richet.

Médecine. — MM. Chauveau, Cornil, Le Fort, Verneuil, Broca, Liebreich, Lasègue, G. Sée, Bouley, Giraud-Teulon, Bouchardat, Lépine, L. H. Petit.

Sciences militaires. — MM. Laussedat, Le Fort, Abel, Jervois, Morin, Noble, Reed, Usquin, X***.

Philosophie scientifique. — MM. Alglave, Bagehot, Carpenter, Hartmann, Herbert Spencer, Lubbock, Tyndall, Gavarret, Ludwig, Th. Ribot.

Prix d'abonnement :

Une seule Revue séparément	Six mois.	Un an.	Les deux Revues ensemble	Six mois.	Un an.
Paris.....	12f	20f	Paris.....	20f	36
Départements.	15	25	Départements.	25	42
Étranger....	18	30	Etranger....	30	50

L'abonnement part du 1er juillet, du 1er octobre, du 1er janvier et du 1er avril de chaque année.

Chaque volume de la première série se vend : broché..... 15 fr.
relié..... 20 fr.
Chaque année de la 2e série, formant 2 vol., se vend : broché.. 20 fr.
relié.... 25 fr.

Port des volumes à la charge du destinataire.

Prix de la collection de la première série :

Prix de la collection complète de la *Revue des cours littéraires* ou de la *Revue des cours scientifiques* (1864-1870), 7 vol. in-4. 105 fr,

Prix de la collection complète des deux *Revues* prises en même temps. 14 vol. in-4..... 182 fr.

Prix de la collection complète des deux séries :

Revue des cours littéraires et *Revue politique et littéraire*, ou *Revue des cours scientifiques* et *Revue scientifique* (décembre 1863 — juillet 1880), 26 vol. in-4..... 285 fr.

La *Revue des cours littéraires* et la *Revue politique et littéraire*, avec la *Revue des cours scientifiques* et la *Revue scientifique*, 50 volumes in-4..... 508 fr.

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ETRANGER

Paraissant tous les mois

Dirigée par TH. RIBOT
Agrégé de philosophie, Docteur ès lettres
(4e *année*, 1880.)

La REVUE PHILOSOPHIQUE paraît tous les mois, depuis le 1er janvier 1876, par livraisons de 6 à 7 feuilles grand in-8, et forme ainsi à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA *REVUE* CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond ; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers ; 3° un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris.....	30 fr.
— pour les départements et l'étranger.....	33 fr.
La livraison	3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Paraissant tous les deux mois

Dirigée par MM. GABRIEL MONOD et GUSTAVE FAGNIEZ
(4e *année*, 1880.)

La REVUE HISTORIQUE paraît tous les deux mois, depuis le 1er janvier 1876, par livraisons grand in-8 de 15 à 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENT :

I. Plusieurs *articles de fond*, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. — II. Des *Mélanges et Variétés*, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un *Bulletin historique* de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. IV. Une *analyse des publications périodiques* de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des *Comptes rendus critiques* des livres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris.....	30 fr.
— pour les départements et l'étranger.....	33 fr.
La livraison.....	6 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Agassiz. 8
Alaux. 6, 14
Aristote. 2
Arnold (Matthew). 5, 9
Arréat. 14
Asseline (L.). 11
Auber (Ed.). 6
Audiffret-Pasquier(d'). 14
Bagehot. 5, 10, 12
Bain. 5, 9, 12, 13
Balfour Stewart. 13
Barbier. 16, 19
Bardoux. 9
Barni (J.). 3,8,9,11,14,25
Barot (Odysse). 6
Barry (Herbert). 11
Barth. St-Hilaire. 2,7,14
Bastide. 23, 24
Bautain. 14
Beaussire. 4, 6, 11
Bénard (Ch.). 3, 4, 14
Beneden (Van). 13
Bentham. 7
Berkeley. 3
Bernstein. 13
Bersier. 15
Bersot. 2, 7
Bertauld. 7
Bertauld (P. A.). 14
Berthelot. 13
Bertillon (Jacques). 25
Blanc (Louis). 10
Blanchard. 14
Blanqui. 14
Blaserna. 13
Blerzy. 23, 24, 25
Boert. 10
Boillot. 24, 25
Boreau-Lajanadie. 21
Borély. 14
Bossuet. 2
Bost. 6
Bouchardat. 14
Bouillet (Ad.). 25
Bouillier (Francisque) 3, 6
Bourbon del Monte. 14
Bourdeau 4
Bourdet (Eug.). 14
Bourloton (Ed.). 10, 25
Boutmy (E.). 7
Boutroux. 14
Brialmont (le général). 13
Breguet. 28
Briot. 23, 25
Brothier (L.). 23, 24
Broca. 18
Brucke. 13
Brunetière. 17
Buchez. 23, 24
Buchner (Alex.). 4
Buchner (L.). 4, 6
Burdeau. 4, 8
Cadet. 14
Carette. 14
Carlyle. 5, 10
Carnot. 23, 24
Carnot (Sadi). 22
Carrau (L.). 5, 9
Carthailac. 13
Catalan. 23, 25
Cazelles. 4, 5, 8, 9
Cernuschi. 15
Challemel-Lacour, 2,4,6,9
Chantre. 13
Chaper. 21
Chasles (Phil.). 14
Chasseriau (Jean). 25
Chrétien. 4
Clamageran (J.). 11, 22
Clavel. 14
Cohn (Ad.). 11
Coignet (C.). 7
Collas (L.). 23, 24
Combes (L.). 23, 24
Compayré. 5, 9, 10
Comte (Aug.). 5
Conta. 15
Cooke. 13
Coquerel (Ch.). 15
Coquerel fils (Ath.). 7, 15
Corbon. 15, 23, 25
Corlieu. 22
Cormenin (de). 15
Cornewal Lewis. 10, 15
Cortambert (Louis). 15
Cristal. 23, 25
Cruveilhier. 23, 24
Daendliker. 11
Damiron. 3
Daru. 21
Darwin. 5
Dauriac. 15
Davy. 15
Deberle (Alf.). 11
Delaunay. 23, 25
Delbœuf. 15
Deleuze. 15
Delondre (Aug.). 4
Delord (Taxile). 10
Delsol. 21
Desmarest. 15
Despois (Eug.). 11, 23, 24
Destrem (J.). 15
Dixon (H.). 11
Dollfus (Ch.). 15
Doneaud (Alfred). 23, 24
Dosquet (Mlle). 10
Draper. 13
Dubost (Antonin) 16
Dufay. 7
Dugald Stewart. 3
Dumont (L.). 4, 7, 13, 16
Du Potet. 16
Dupuy (Paul). 16
Duval-Jouve. 16
Duvergier de Hauranne (E.). 11
Duvergier de Hauranne (Mme E.). 22
Eliphas Lévi. 16
Enfantin. 23, 24
Epicure. 2
Espinas. 5, 8, 9
Evans (John). 16
Fabre (Joseph). 2, 16
Fagniez. 30
Faivre (E.). 7
Fau. 16
Fauconnier. 16
Favre (Jules). 11
Ferbus (N.). 16
Ferrière (E.). 5, 16, 23, 25
Ferron (de). 16
Fiaux. 25
Fichte. 3
Flint. 5, 9
Foncin. 16
Fontanès. 4, 7
Fonvielle (W. de). 7
Foucher (de Careil). 2, 16
Fouillée. 2, 9, 16
Fox (W.-J.). 16
Franck. 3, 6
Frédériq. 16
Fribourg. 10, 25
Fuchs. 13
Gaffarel. 10
Garnier (Ad.). 6
Gastineau. 16, 23, 24
Gauckler. 7
Geikie. 24, 25
Gerschel. 8
Gérard (Jules). 3, 16
Germond. 9
Girard de Rialle. 24, 25.
Gouet (Amédée). 16
Grimblot. 3
Grote. 7
Guéroult (G.). 4, 5
Guichard (V.). 16
Guillaume (de Moissey) 16
Guyau. 2, 5, 9
Haeckel. 4
Hamilton (W.). 3
Hartmann (E. de). 4,5,7,9
Hartmann. 13
Hegel. 2, 3,4
Helmholtz. 13
Herbert Spencer. 5, 7, 8. 1, 132
Herzen (Al.). 5, 7, 16
Hillebrand (K.). 10
Humbold (G. de). 4

Husson. 3
Huxley. 5, 9, 13
Issaurat. 17
Janet (Paul). 2, 4, 6, 8, 11
Joly. 13
Joyau. 17
Jourdan (G.). 23, 24
Jozon. 17
Kant. 2, 3
Laborde. 17
La Borderie (de). 21
Lachelier. 17
Lacombe. 17
Lallié. 21
Lambert. 17
Lange. 4
Langlois. 17
La Sicotière (de). 21
Laugel (Aug.). 6, 8, 11
Laussedat. 17
Laveleye (E. de). 7, 9, 17
Lavergne (Bernard). 17
Le Berquier. 15, 17
Leblais. 6
Ledru. 17
Leibniz. 2, 3
Lemer. 17
Lemoine (A.). 4, 6
Leneveux (H.). 23
Lessing. 4
Létourneau. 7
Levallois (J.). 7
Lévêque (Ch.). 6
Lévi (Eliphas). 15
Lévy (A.). 24, 25
Liard. 5, 7, 9
Littré. 5, 17, 23
Lock (Fréd.). 23, 24
Locke (J.). 2, 7
Lotze (H.). 4, 7
Lourdau. 25
Lubbock (sir John). 17, 18
Luys. 13
Magy. 18
Maine de Biran. 3
Malebranche. 2
Marais. 25
Marc-Aurèle. 2
Marey. 12
Margall (Pi y.). 7
Margollé. 23, 24, 25
Mariano. 5, 7
Marion. 2, 7
Maudsley. 9, 13
Max Muller. 22
Mazzini. 22
Menière. 18
Mervoyer. 14
Meunier (V.). 11, 23, 24
Michaut (N.). 18
Milsand. 5, 6 18
Miron. 18
Moleschott. 4, 7
Monod (Gabriel). 30
Montégut. 11
Morand. 23, 24
Morin (Fr.). 18, 23, 24
Muller (Max). 7
Munaret. 18
Naquet (Alfred). 25
Naville (E.). 9
Nicolas. 3
Noël (E.). 22, 23, 24
Nolen (D.). 2, 3, 4, 7, 9, 18
Nourrisson. 2, 18
Oger. 18
Ollé-Laprune. 2, 18
Ott (A.). 23, 24
Paris (comte de). 18
Paulhan. 24
Peisse (Louis). 3, 5, 8
Pelletan (Eug.). 18, 22, 23, 24
Penjon. 18
Perez (Bernard). 18
Perrot. 21
Petroz (P.). 18
Pettigrew. 12
Pichat (L.). 23, 25
Platon. 2
Poey (André). 18
Poullet. 18
Pressensé (de). 15
Puissant (Ad.). 18
Quatrefages (de). 5, 8, 13
Quinet (Edgar). 22
Rainneville (de). 21
Rambert. 19
Raymond (E.). 23, 24
Régamey. 18
Regnault (Elias). 10
Rémusat (Ch. de). 6
Rességuier (de). 21
Réville (A.). 7, 11
Reymond (William). 19
Reynald (H.). 10, 11
Ribert (Léonce). 22
Ribot (Th.) 4, 5, 7, 8, 9, 19, 30
Richard (Ch.). 23, 25
Richet (Ch.). 29
Richter (J.-P.). 4
Ritter. 2, 9
Robert (Edmond). 25
Robert (P.). 19
Rochau (de). 10
Rolland (Ch.). 23, 24
Rosenthal. 13
Ruskin (John). 5
Rustow. 19
Saigey (Em.). 2, 7, 8
Saint-Marc Girardin. 21
Saint-Robert (de). 13
Saint-Simon. 6
Saisset (Em.). 6
Saletta. 19
Sanson. 23, 24
Sayous (Ed.). 11
Schelling. 3
Schmidt (Osc.). 4, 5, 7, 12
Schœbel. 7
Schopenhauer. 4, 7
Schutzenberger. 13
Secchi (le P.). 12, 23, 25
Selden (Camille). 7
Siciliani. 5, 7
Siegfried (Jules). 19
Siérebois. 19
Suee (Alf.). 19
Socrate. 2
Sorel (Albert). 19
Sorin (Elie). 11
Soury (J.). 4
Spinoza. 2, 6
Stahl. 4
Stanley Jevons. 13, 23, 25
Strauss. 4
Stuart Mill. 3, 5, 6, 7, 8, 22
Sugny (de). 21
Sybel (H. de). 10
Tackeray. 10
Taine (H.). 5, 6, 11
Teste (L.). 11
Thulié. 19
Thurston. 13
Tiberghien. 19
Timon. 15
Tissandier. 7, 19
Tissot. 2, 3, 19
Turck. 23, 24
Tyndall (J.). 12
Vacherot. 2, 7, 19
Valmont (V.). 22
Van der Rest. 2, 19
Véra. 3, 4, 6, 19
Véron (Eug.). 10
Villiaumé. 19
Vogel. 13
Vogeli. 8
Voituron. 19
Voltaire. 2
Weber. 19
Withney. 13
Wolf. 23, 25
Wurtz. 13
Wyrouboff. 5, 17
Yung. 19, 26
Zaborowski. 23, 24
Zevort. 24
Zimmermann. 19
Zurcher. 23, 25

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Ma.
Marat.
Marc-Aurè
Marey.
Margall (Pi y.).
Margollé. 23, 24
Mariano. 5,
Marion. 2,
Maudsley. 9, 13
Max Muller. 22
Mazzini. 22
Menière. 18
Mervoyer. 14
Meunier (V.). 11, 23, 24
Michaut (N.). 18
Milsand. 5, 6 18

PARIS. — IMPRIMER